LE MAGNÉTISEUR

JOURNAL

DU MAGNÉTISME ANIMAL

PUBLIÉ

PAR CH. LAFONTAINE.

2me ANNÉE. — 1860 à 1861.

GENÈVE

ADMINISTRATION ET RÉDACTION

Quai des Bergues, 14.

1861

LE MAGNÉTISEUR

Sommaire. — L'Hypnotisme et le Magnétisme : Une vision la nuit de Noël; une fille ensorcelée et beuglant; le sorcier du Caire; M. Léon de Laborde; apparitions produites par des signes et des incantations; achat du secret d'Achmed; valeur retrouvée; ces phénomènes n'ont été produits que par le magnétisme; la zoomagnétisation produit la cécité, par Lafontaine. — Correspondance parisienne : M. Allix; un monceau de projets; il y a quelque chose à faire; où sont nos chefs? où siége notre sénat? les sociétés de magnétisme; les journaux; une armée qui bat les buissons; le livre de M. Morin; société philanthropico-magnétique, par Jules Lovy; opinion du Dr Duplanty. — M. le pasteur Moulinié : Manuscrit de M. Moulinié; traitement magnétique de Mesmer; amélioration d'un baron; guérison d'un œil; attouchement du père Hervier; effets de l'harmonica; effets produits par le comte Chastenay; réflexions de M. Moulinié; amélioration; magnétisation de Mme Teissier par M. Moulinié; amélioration; guérison de crampes sur M. Court de Gébelin; magnétisation de Mme Hair par M. Moulinié; réflexions; projet de lettre aux pasteurs, par M. Moulinié; conclusion, par Lafontaine. — Effets de la musique dans le somnambulisme, par Lafontaine. — Affection de la moelle épinière : Paralysie guérie par Lafontaine. — De la magnétisation des oiseaux, par J. Forest.

L'HYPNOTISME ET LE MAGNÉTISME.

L'hypnotisme, dont on a fait grand bruit et dont on ne parle déjà plus, mérite cependant qu'on s'en occupe, puisqu'il est un des moyens de développer les effets du magnétisme. Mais les corps savants ont été effrayés; ils se sont sentis débordés, et ils se sont arrêtés sur la pente qui les entraînait.

L'hypnotisme proprement dit n'est rien par lui-même : c'est un moyen de fasciner l'être sur lequel on veut agir, et si dans quelques cas des résultats ont eu lieu, c'est qu'on avait magnétisé pendant la fascination. Alors on obtient des résultats, non-seulement d'anesthésie, de catalepsie, mais bien d'autres encore, dont M. Braid ne s'est jamais douté, comme nous le prouvent les effets de suggestion dont il parle, et ceux présentés par M. Philipps sous le nom d'électro-biologie.

Pour produire les effets dont parlent ces messieurs, il n'est pas nécessaire d'avoir préalablement soumis le sujet à la fascination d'un disque placé, soit dans la main, soit à 15 centimètres du nez : il suffit de frapper fortement l'imagination du sujet sur lequel on veut opérer. Ne voyons-nous pas tous les jours des personnes qui, après avoir entendu raconter des histoires mystérieuses de morts, de revenants, de sorciers, en ont été tellement impressionnées que, non-seulement dans leur sommeil naturel elles ont eu des cauchemars et des rêves affreux ; mais qui, même tout éveillées, ont eu des visions, ont cru être ensorcelées, et avoir en elles des diables, des animaux, et faire tout ce que font les animaux dont elles se croyaient possédées.

Dans notre enfance, nous demeurions dans un ancien couvent de femmes, dont les jardins immenses nécessitaient un jardinier à demeure et plusieurs aides.

Un soir de Noël, en revenant de la messe de minuit, par un beau clair de lune, le jardinier en chef et sa femme ont vu dans une des allées du jardin, celle des framboisiers, toutes les religieuses du couvent faisant une procession, bannière en tête. Jamais, ni mon père ni d'autres personnes auxquelles ils ont raconté leur vision, n'ont pu leur persuader qu'ils n'avaient pas vu ce qu'ils avançaient.

Nous étions bien éveillés, disaient-ils; nous marchions et nous étions encore dans la cour, ma femme et moi; tous les deux nous avons vu, bien vu, de nos yeux vu toute la procession; ces braves gens sont toujours restés convaincus de la réalité de cette apparition, qui n'était cependant qu'un effet de la frayeur qu'ils éprouvaient à se trouver seuls dans cet endroit à pareille heure, peut-être aussi un peu l'effet d'un froid très-vif et de leur imagination frappée par l'appareil religieux de la messe de minuit.

Dernièrement encore, une pauvre jeune fille de Savoie me fut amenée par sa mère; depuis dix ans elle beuglait continuellement comme un bœuf, et elle ne pouvait plus parler : c'est à peine si je pus tirer d'elle une parole humaine. Cette fille croyait avoir été ensorcelée par une peau de bête qu'on avait trouvée près de sa maison. Son imagination s'était vivement impressionnée, et depuis cette époque, elle ne pouvait plus énoncer d'autres sons que des beuglements qui étaient presque continus.

Dans cette occasion, je me contentai de frapper aussi son

imagination, en lui disant que j'étais plus sorcier que tous les sorciers; puis, lui posant une main sur l'estomac et l'autre sur la tête, je lui ordonnai impérativement de ne plus beugler et de parler comme tout le monde.

Dès ce moment les cris affreux cessèrent presque entièrement, et après deux magnétisations accompagnées d'ordres positifs, ils avaient disparu.

Dans ce cas je n'employai que la suggestion de M. Braid ou la persuasion de M. Philipps; mon action eut lieu principalement sur l'imagination.

Mais si après avoir fait regarder un disque, ou pendant qu'on le regarde, on se met à magnétiser, soit par gestes, soit autrement, on obtient non-seulement des phénomènes d'insensibilité, mais encore des résultats de somnambulisme, de lucidité instinctive fort extraordinaires et fort remarquables.

L'Orient, cet antique pays, ce vieux berceau de tous les arts et de toutes les sciences, fut aussi de tout temps le domaine du savoir occulte et des secrets puissants qui frappent l'imagination des peuples; aussi on y connaît et on y a toujours connu tous ces effets et les moyens de les produire. Aujourd'hui même nous sommes en relation avec un savant de *Fez*, ville du *Maroc;* il nous a raconté des choses merveilleuses qui nous ont rappelé ce qu'en avait dit M. Léon de Laborde dans la *Revue des Deux-Mondes* en août 1833. Comme ces faits sont authentiques et que nous les avons produits maintes fois nous-même par les mêmes moyens, en employant comme en Orient les parfums et les incantations, nous croyons pouvoir les rappeler aujourd'hui, avant de parler de nos faits et gestes à ce sujet.

Voici ce que raconte M. Léon de Laborde; c'est de l'hypnotisme joint au magnétisme :

« J'étais établi au Caire depuis plusieurs mois (1827), quand je fus averti un matin par lord Prudhoe qu'un Algérien, sorcier de son métier, devait venir chez lui pour lui montrer un tour de magie qu'on disait extraordinaire. Bien que j'eusse alors peu de confiance dans la magie orientale, j'acceptai l'invitation : c'était d'ailleurs une occasion de me trouver en compagnie fort agréable. Lord Prudhoe me reçut avec sa bonté ordinaire et cette humeur enjouée qu'il avait su conserver au milieu de ses connaissances si variées et de ses recherches assidues dans les contrées les plus difficiles à parcourir.

» Un homme grand et beau, portant turban vert et benisch

de même couleur, entra : c'était l'Algérien. Il laissa ses souliers sur le bout du tapis, alla s'asseoir sur un divan, et nous salua tous à tour de rôle de la formule en usage en Egypte. Il avait une physionomie douce et affable, un regard vif, perçant, je dirai même accablant, et qu'il semblait éviter de fixer, dirigeant ses yeux à droite et à gauche plutôt que sur la personne à laquelle il parlait; du reste, n'ayant rien de ces airs étranges qui dénotent des talents surnaturels et le métier de magicien. Habillé comme les écrivains ou les hommes de loi, il parlait fort simplement de toutes choses et même de sa science, sans emphase ni mystère, surtout de ses expériences, qu'il faisait ainsi en public et qui semblaient à ses yeux plutôt un jeu à côté de ses autres secrets qu'il ne faisait qu'indiquer dans la conversation. On lui apporta la pipe et le café, et, pendant qu'il parlait, on fit venir deux enfants sur lesquels il devait opérer.

» Le spectacle alors commença. Toute la société se rangea en cercle autour de l'Algérien, qui fit asseoir un des enfants près de lui, lui prit la main et sembla le regarder attentivement. Cet enfant, fils d'un Européen, était âgé de onze ans et parlait facilement l'arabe. Achmed, voyant son inquiétude au moment où il tirait de son écritoire une plume de jonc, lui dit : « N'aie pas peur, enfant; je vais t'écrire quelques mots dans la main, tu y regarderas et voilà tout. »

» L'enfant se remit de sa frayeur, et l'Algérien lui traça dans la main un carré entremêlé bizarrement de lettres et de chiffres, versa au milieu une encre épaisse et lui dit de chercher le reflet de son visage.

» L'enfant répondit qu'il le voyait. Le magicien demanda un réchaud, qui fut apporté sur-le-champ; puis, il déroula trois petits cornets de papier qui contenaient différents ingrédients, qu'il jeta en proportion calculée sur le feu. Il l'engagea de nouveau à chercher dans l'encre le reflet de ses yeux, à regarder bien attentivement, et à l'avertir dès qu'il verrait paraître un soldat turc balayant une place. L'enfant baissa la tête; les parfums pétillèrent au milieu des charbons, et le magicien, d'abord à voix basse, puis l'élevant davantage, prononça une kyrielle de mots dont à peine quelques-uns arrivèrent distinctement à mes oreilles.

» Le silence était profond; l'enfant avait les yeux fixés sur sa main; la fumée s'éleva en larges flocons, répandant une odeur forte et aromatique. Achmed, impassible, semblait vou-

loir stimuler de sa voix, qui de douce devenait saccadée, une apparition trop tardive, quand tout à coup jetant sa tête en arrière, poussant des cris et pleurant amèrement, l'enfant nous dit, à travers les sanglots qui le suffoquaient, qu'il ne voulait plus regarder, qu'il avait vu une figure affreuse : il semblait terrifié. L'Algérien n'en fut point étonné; il dit simplement : « Cet enfant a eu peur, laissez-le; en le forçant on pourrait lui frapper trop vivement l'imagination. »

» On amena un petit Arabe au service de la maison, et qui n'avait jamais vu ni rencontré le magicien; peu intimidé de tout ce qui venait de se passer, il se prêta gaiement aux préparatifs, et fixa bientôt ses regards dans le creux de sa main sur le reflet de sa figure qu'on apercevait, même de côté, vacillant dans l'encre. Les parfums recommencèrent à s'élancer en fumée épaisse, et les formules parlées en un chant monotone, se renforçant et diminuant par intervalles, semblaient devoir soutenir son attention. « Le voilà ! » s'écria-t-il; et nous remarquâmes l'émotion soudaine avec laquelle il porta ses regards sur le centre des cercles magiques. « Comment est-il habillé? — Il a une veste rouge brodée d'argent, un turban et des pistolets à sa ceinture. — Que fait-il ? — Il balaie une place devant une grande tente riche et belle; elle est rayée de rouge et de vert, avec des boules d'or en haut. — Regarde qui vient à présent ? — C'est le sultan suivi de tout son monde. Oh! que c'est beau!... » Et l'enfant regardait à droite et à gauche, comme dans les verres d'un optique dont on cherche à étendre l'espace. « Comment est son cheval ? — Blanc, avec des plumes sur la tête. — Et le sultan? — Il a une barbe noire, un benisch vert. » Ensuite l'Algérien nous dit : « Maintenant, messieurs, nommez la personne que vous désirez faire paraître; ayez soin seulement de bien articuler les noms, afin qu'il ne puisse pas y avoir d'erreur. » Nous nous regardâmes tous, et, comme toujours, dans ce moment personne ne retrouva un nom dans sa mémoire. « *Shakspeare*, dit enfin le major Félix, compagnon de voyage de lord Prudhoe. — Ordonnez au soldat d'amener Shakspeare, dit l'Algérien. — Amène Shakspeare! cria l'enfant d'une voix de maître. Le voilà! » ajouta-t-il après le temps nécessaire pour écouter les formules inintelligibles du sorcier. Notre étonnement serait difficile à décrire, aussi bien que la fixité de notre attention aux réponses de l'enfant. « Comment est-il? — Il porte un benisch noir; il est tout ha-

billé de noir; il a une barbe. — Est-ce lui? nous demanda le magicien d'un air fort naturel. Vous pouvez d'ailleurs vous informer de son pays, de son âge. — Eh bien! où est-il né? dis-je. — Dans un pays tout entouré d'eau. » Cette réponse nous étonna encore davantage. « Faites venir *Cradock*, ajouta lord Prudhoe avec cette impatience d'un homme qui craint de se fier trop facilement à une supercherie. Le cawas l'amena. « Comment est-il habillé? — Il a un habit rouge; sur sa tête un grand tarbousch noir;... et quelles drôles de bottes!... je n'en ai jamais vu de pareilles : elles sont noires et lui viennent par-dessus les jambes. »

« Toutes ces réponses, dont on retrouvait la vérité sous un embarras naturel d'expressions qu'il aurait été impossible de feindre, étaient d'autant plus extraordinaires, qu'elles indiquaient d'une manière évidente que l'enfant avait sous les yeux des choses entièrement neuves pour lui. Ainsi, Shakspeare avait le petit manteau noir de l'époque, qu'on appelait benisch, et tout le costume de couleur noire, qui ne pouvait se rapporter qu'à un Européen, puisque le noir ne se porte pas en Orient; et en y ajoutant une barbe que les Européens ne portent pas avec le costume franc, c'était une nouveauté aux yeux de l'enfant. Le lieu de sa naissance, expliqué par un pays tout entouré d'eau, est à lui seul surprenant. Quant à l'apparition de Cradock, qui était alors en mission diplomatique près du pacha, elle est encore plus singulière; car le grand tarbousch noir, qui est le chapeau militaire à trois cornes, et ces bottes noires qui se portent par-dessus les culottes, étaient des choses que l'enfant n'avait jamais vues auparavant, et pourtant elles lui apparaissaient.

» Nous fîmes encore paraître plusieurs personnes, et chaque réponse, au milieu de son irrégularité, nous laissait toujours une profonde impression. Enfin le magicien nous avertit que l'enfant se fatiguait. Il lui releva la tête en lui appliquant ses pouces sur les yeux et en prononçant des paroles mystérieuses; puis il le laissa. L'enfant était comme ivre : ses yeux n'avaient point une direction fixe, son front était couvert de sueur; tout son être était violemment attaqué. Cependant il se remit peu à peu, devint gai, content de ce qu'il avait vu; il se plaisait à le raconter, à en rappeler toutes les circonstances, et y ajoutait des détails, comme à un événement qui se serait réellement passé sous ses yeux.

» Mon étonnement avait surpassé mon attente; mais j'y joi-

gnais une appréhension plus grande encore : je craignais une mystification, et je résolus d'examiner par moi-même ce qui, dans ces apparitions en apparence si réelles et certainement si faciles à obtenir, appartenait au métier de charlatan, et ce qui pouvait résulter d'une influence magnétique quelconque. Je me retirai dans le fond de la chambre, et j'appelai Bellier, mon drogman. Je lui dis de prendre à part Achmed et de lui demander si, pour une certaine somme d'argent qu'il fixerait, il voulait me dévoiler son secret ; à la condition, bien entendu, que je m'engagerais à le tenir caché de son vivant.

» Le spectacle terminé, Achmed, tout en fumant, s'était mis à causer avec quelques-uns des spectateurs, encore tout surpris de son talent ; puis après il partit. J'étais à peine seul avec Bellier que je m'informai de la réponse qu'il avait obtenue. Achmed lui avait dit qu'il consentait à m'apprendre son secret. Le lendemain, nous arrivâmes à la grande mosquée El-Ahzar, près de laquelle demeurait Achmed l'Algérien. Le magicien nous reçut poliment et d'une manière affable ; un enfant jouait près de lui : c'était son fils. Peu d'instants après, un petit noir, d'une bizarre tournure, nous apporta des pipes.

» La conversation s'engagea. Achmed nous apprit qu'il tenait sa science de deux cheicks célèbres dans son pays, et ajouta qu'il ne nous avait montré que bien peu de ce qu'il pouvait faire.

» Je puis, dit-il, endormir quelqu'un sur-le-champ, le faire tomber, rouler, entrer en rage, et, au milieu de ses accès, le forcer de me répondre à mes demandes et de me dévoiler tous ses secrets. Quand je veux aussi, je fais asseoir la personne sur un tabouret isolé, et, tournant à l'entour avec des gestes particuliers, je l'endors immédiatement ; mais elle reste les yeux ouverts, parle et gesticule comme dans l'état de veille.

» Nous réglâmes nos conditions ; il demanda quarante piastres d'Espagne et le serment sur le Coran de ne révéler ce secret à personne. La somme fut réduite à trente piastres ; et, le serment fait ou plutôt chanté, il fit monter son petit garçon, et prépara, pendant que nous fumions, tous les ingrédients nécessaires à son opération. Après avoir coupé dans un grand rouleau un petit morceau de papier, il traça dessus les signes à dessiner dans la main et les lettres qui y ont rapport ; puis, après un moment d'hésitation, il me le donna.

» J'écrivis la prière que voici sous sa dictée :

» Auzilou-Aiouba-el-Djeuni-Aiouba-el-Djennoum-Auzilou-

» Betakki-Matalahoutouhou-Alcikoum-Taricki, Auzilou, Ta-
» ricki. »

» Les trois parfums sont : Takeh-Mabachi, Ambar-Indi, Kousombra-Djaou. »

» L'Algérien opéra sur son enfant devant moi. Ce petit garçon en avait une telle habitude, que les apparitions se succédaient sans difficulté. Il nous raconta des choses fort extraordinaires, et dans lesquelles on remarquait une originalité qui ôtait toute crainte de supercherie.

» J'opérai le lendemain devant Achmed avec beaucoup de succès, et avec toute l'émotion que peut donner le pouvoir étrange qu'il venait de me communiquer.

» A Alexandrie je fis de nouvelles expériences, pensant bien qu'à cette distance je ne pourrais avoir de doutes sur l'absence d'intelligence entre le magicien et les enfants que j'employais; et pour en être encore plus sûr, je les allais chercher dans les quartiers les plus reculés, ou sur les routes, au moment où ils arrivaient de la campagne. J'obtins des révélations surprenantes, qui toutes avaient un caractère d'originalité encore plus extraordinaire que l'eût été celui d'une vérité abstraite. Une fois, entre autres, je fis apparaître lord Prudhoe qui était au Caire, et l'enfant, dans la description de son costume, se mit à dire : « Tiens, c'est fort drôle! il a un sabre d'argent. » Or, lord Prudhoe était le seul peut-être en Egypte qui portât un sabre avec un fourreau de ce métal.

» De retour au Caire, je sus qu'on parlait déjà de ma science; et un matin, à mon grand étonnement, les domestiques de M. Msarra, drogman du consulat de France, vinrent chez moi pour me prier de leur faire retrouver un manteau qui avait été volé à l'un d'eux. Je ne commençai cette opération qu'avec une certaine crainte. J'étais aussi inquiet des réponses de l'enfant que les Arabes qui attendaient le recouvrement de leur bien. Pour comble de malheur, le cawas ne voulait pas paraître, malgré force parfums que je précipitais dans le feu, et les violentes aspirations de mes invocations aux génies les plus favorables; enfin il arriva; et après les préliminaires nécessaires, nous évoquâmes le voleur. Il parut.

» Il fallait voir les têtes tendues, les bouches ouvertes, les yeux fixes de mes spectateurs, attendant la réponse de l'oracle qui, en effet, nous donna une description de sa figure, de son turban, de sa barbe : « C'est Ibrahim; oui, c'est lui, bien

» sûr! » s'écria-t-on de tous côtés; et je vis que je n'avais plus qu'à appuyer mes pouces sur les yeux de mon patient, car ils m'avaient tous quitté pour courir après Ibrahim. Je souhaite qu'il ait été coupable, car j'ai entendu vaguement parler de quelques coups de bâton qu'il reçut à cette occasion. »

Tous ces phénomènes fort remarquables sont, nous le pensons, du domaine du somnambulisme magnétique et de la lucidité; peut-être même ne sont-ils que les résultats de cet état que nous appelons l'état mixte, qui n'est ni la veille ni le sommeil, et dans lequel la partie instinctive de l'âme se révèle par une intuition vraiment étonnante.

Mais ces faits ont-ils été produits seulement par le regard fixé sur l'encre et les signes placés dans la main?

Non! Achmed le magicien a employé des parfums qui, par leur action violente sur le cerveau, ont produit un désordre nerveux; il a pris une des mains de l'enfant dans l'une des siennes, il l'a regardé fixement pendant quelques instants, il a chanté des paroles *magiques* sur un ton monotone; c'est-à-dire que se concentrant fortement dans une espèce de prière qui, par cette concentration de la pensée sur une seule idée, a produit l'émission du fluide, il a *magnétisé* sans gestes. Dans une autre occasion, il a dit lui-même avoir employé certains gestes et tourner d'une certaine manière autour du patient. Pour terminer l'expérience, il a relevé la tête de l'enfant, il lui a touché les yeux, comme nous le faisons nous-même; mais ne l'ayant point assez dégagé du fluide qu'il lui avait communiqué, à son insu peut-être, l'enfant est resté dans un état ressemblant à l'hébêtement, à l'ivresse, état qui ne s'est dissipé qu'après quelques instants.

Nous ne voyons dans tous ces signes cabalistiques, dans ces mots magiques qui n'ont aucune valeur à nos yeux, dans ces parfums qui exaltent ou engourdissent le cerveau, que les formes mystérieuses dont s'entouraient autrefois dans les temples les prêtres égyptiens et grecs, et dont s'entourent encore tous ceux qui, en Orient, veulent dominer ou exploiter les peuples en frappant vivement l'imagination, et qui cachent sous tous ces dehors pompeux la simplicité de l'action magnétique, que ce soit sciemment ou inconsciemment qu'ils le fassent, car l'ignorance est aussi grande que la superstition chez le peuple musulman. Il ne serait donc point étonnant qu'Achmed, comme tant d'autres, eût cru à la puissance des signes qu'il faisait et des paroles qu'il prononçait.

Quand, plus tard, M. de Laborde opéra lui-même, nous le voyons s'occuper à redoubler les parfums et les incantations pour obtenir un résultat. Selon nous, M. de Laborde se trompait; le retard apporté aux résultats qu'il attendait, ne tenait point au plus ou au moins de parfums brûlés ou au plus grand nombre d'incantations; mais bien, au contraire, ce retard ne dépendait que de lui-même, qui était moins expert, moins habitué à émettre le fluide que ne l'était Achmed qui, comme tout musulman, étant superstitieux et ayant une foi entière en son pouvoir, devait être, par cela même, un puissant magnétiseur.

Que les personnes qui s'occupent d'hypnotisme ne dédaignent point le magnétisme; qu'elles magnétisent franchement, elles développeront non-seulement l'anesthésie, la catalepsie, mais encore tous les phénomènes du somnambulisme, comme dans l'exemple qui précède.

D'un autre côté, l'acte du regard sur un point fixe entraîne la concentration de la pensée sur une seule idée; il peut suffire pour produire le vague, l'état mixte, le sommeil, le somnambulisme, la lucidité, l'extase même. C'est l'automagnétisation, la zoomagnétisation, c'est-à-dire l'action sur soi-même qui détermine une perturbation dans l'équilibre des fonctions nerveuses de l'appareil cérébral. Cette magnétisation sur soi-même est dangereuse, et, quoique conduite avec prudence, elle peut provoquer des accidents.

Nous en avons fait souvent l'épreuve sur nous-même. Nous fixions nos regards dans une glace, et bientôt nous n'avions plus conscience de ce qui se passait, ni des actes que nous faisions, et dont nous trouvions les traces à la cessation de cet état, à notre réveil.

Nous n'avons pas continué de pratiquer cette méthode, que nous employions en 1839 et en 1840, parce que, à la suite de ces expériences trop souvent répétées, nous sommes devenu aveugle par ce fait même. Voici ce qui nous est arrivé :

Tout à coup et sans que la plus petite sensation ni le plus petit malaise nous eût averti, nous n'avons plus discerné que le commencement des mots sans pouvoir distinguer la fin; nous n'avons vu que le côté droit d'un homme qui venait à nous, sans que nous pussions voir son côté gauche; pour nous, il n'y avait plus que la moitié d'un homme.

La première fois que cela nous arriva, nous étions à dîner dans un restaurant d'Hay-Market, à Londres; nous lisions le *Siècle*.

Tout à coup nous ne vîmes que la moitié des mots, nos yeux se portèrent sur le garçon qui nous apportait un bifteck ; nous ne vîmes que la moitié de l'assiette, comme si elle eût été cassée en deux ; nous n'aperçûmes qu'un seul côté du garçon, comme s'il eût été séparé en deux moitiés ; nos mains allèrent le toucher, pour nous assurer qu'il était entier. Nous l'avouons bien franchement, la frayeur nous gagna, et nous nous jetâmes dans une voiture qui nous conduisit chez le docteur Elliotson. Ce savant nous rassura, en nous disant que c'était un effet nerveux qui disparaîtrait sous l'influence d'une tasse de café noir qu'il nous fit donner.

Cet effet se renouvela huit jours après dans le sens contraire, et un mois plus tard, à Birmingham, nous fûmes complètement privé de la vue pendant quatre heures, et ce ne fut qu'à force de café noir et de magnétisation sur nous-même que nous parvînmes à faire cesser cet état. Depuis ce jour, nous ne nous sommes plus magnétisé de cette manière ; nous avons cherché et nous en avons trouvé une autre, dont nous profitons quelquefois encore et qui nous offre moins de dangers.

L'hypnotisme est donc une ipso-magnétisation par le regard. Le fluide émané des nerfs optiques, répercuté par le corps brillant placé à petite distance, entrave la circulation : il intercepte la sensation qui se communique au cerveau ; la sensation interceptée amène à son tour la cessation de sensibilité et de connaissance : elle produit la catalepsie et souvent des effets effrayants, qu'il faut combattre par la puissance magnétique pour rétablir les facultés cérébrales dans leur état normal.

L'hypnotisme, qui n'est rien par lui-même, peut donc cependant être employé avec utilité comme un moyen préparatoire du magnétisme, dont il fait partie. De même que nous prenons les pouces d'un sujet et que nous plongeons notre regard dans son regard pour produire une perturbation nerveuse que nous dirigeons ; de même la fascination d'un objet brillant peut produire des résultats analogues que nous pouvons utiliser avec succès pour le bien de l'humanité.

Ch. Lafontaine.

CORRESPONDANCE PARISIENNE.

M. Allix. — Un monceau de projets. — Il y a quelque chose à faire. — Quels sont nos chefs? — Où siége notre sénat? — Les sociétés de magnétisme; les journaux; une armée qui bat les buissons. — Le livre de M. Morin. — Société philanthropico-magnétique; opinion du Dr Duplanty.

Paris, avril 1860.

Un magnétiseur qui ne vous est point inconnu, est venu depuis quelques semaines se fixer à Paris: c'est M. Eugène Allix. Il appartient à l'école des *fluidistes*. Nous l'avons vu, il y a quatre ou cinq ans, se livrer à une active propagande dans le Piémont: il y publia, en langue italienne, un guide élémentaire de l'étudiant magnétiste (*Guida elementare*, etc.), créa un journal, *il Mesmerista*, et fonda, même à Turin, si j'ai bonne mémoire, un institut médico-magnétique. Mais déjà dans le Piémont se manifestaient les prodrômes des grands événements qui devaient s'y accomplir, et les esprits s'attiédissaient visiblement pour les enfants de Mesmer. M. Allix se rendit en Belgique, et Bruxelles devint, pendant quelque temps, le nouveau centre de son apostolat. Malheureusement ses louables efforts échouèrent devant l'apathie flamande, et son journal naissant, la *Ruche magnétique*, n'alla pas au delà de quelques numéros.

Aujourd'hui l'infatigable apôtre vient chercher fortune à Paris. Réussira-t-il? Je le désire, tout en tremblant pour le sort des formidables projets qu'il apporte dans sa valise.

M. Allix veut organiser à Paris des cours et des conférences magnétiques, établir une clinique, fonder un journal populaire destiné à propager le mesmérisme sur une vaste échelle, créer une agence magnétique, centraliser les groupes, fusionner les églises, réunir en un faisceau commun les tendances collectives et les efforts isolés, etc., etc., etc.

Certes, voilà des plans magnifiques et de splendides velléités.

Mais le chemin est long du projet à la chose.

Quant à la fusion des églises, c'est une tâche devant laquelle ont reculé nos chefs d'école avec toute l'autorité de leur nom; et j'aime à croire que M. Allix a plutôt ici exprimé un vœu que formulé un projet. Pour ma part, je me soucierais médiocrement d'être fusionné avec les spiritistes, et je n'ai

jamais demandé l'annexion des esprits frappeurs au royaume de Deleuze et de Puységur.

Sans doute, dans ce plantureux domaine où s'agite le mesmérisme, il y a quelque chose à faire. Sans doute il est très-regrettable que les divers groupes magnétiques, tout en s'acheminant vers un but commun, ne se relient entre eux par aucun lien de solidarité. Que l'autorité, par aventure, se décidât demain à quelque mesure sérieuse à l'endroit du magnétisme, ne serait-elle pas en droit de nous demander : Où sont vos représentants? Quels sont vos chefs? Où siége votre sénat? Où se meut votre centre d'action? Hélas! nos représentants sont dispersés sur le continent; nous avons notre éloquent maître Du Potet; Genève a son grand praticien; Orléans son savant magnétologue; nos chefs sont divisés, notre sénat est encore à créer, et notre centre d'action n'existe nulle part. Le vieux dicton : « L'union fait la force, » est dans la conscience de tous; c'est un mot qui voltige sur toutes les lèvres sans pouvoir se résoudre à devenir une chose.

Certainement nos sociétés magnétiques et nos feuilles mesmériennes font leur œuvre avec zèle. Nombre d'apôtres disséminés dans Paris entretiennent le feu sacré, les uns par dévouement pur, les autres prélevant une obole pour les frais du culte. Tous ces groupes servent vaillamment la cause et demeurent fidèles au drapeau, mais ne se rattachent entre eux par aucune communauté de pensée. Au lieu de marcher la main dans la main, bras dessus, bras dessous, comme des frères, et en lignes parallèles, ils cheminent sans boussole, vont à la débandade ou battent les buissons. Heureux quand ils ne s'entravent pas en route!... Je ne parle pas des éclaboussures mutuelles.

Que peut-on espérer d'une armée se mouvant dans ces conditions? Quelle résistance peut-elle opposer aux camouflets académiques, au scepticisme du monde, aux mille erreurs, aux mille hérésies qui se font jour dans son propre camp?

Ceci m'amène tout naturellement à vous parler de M. A.-S. Morin, dont je viens de lire le livre avec une attention scrupuleuse. Désormais je suis complètement édifié sur la portée de cet ouvrage.

J'oublie un instant vos griefs personnels, mon cher Lafontaine, — vous savez parfaitement vous défendre vous-même, — je ne veux m'occuper que de la profession de foi théorique de M. A.-S. Morin.

L'auteur du *Magnétisme et des sciences occultes* ne nie pas le magnétisme, mais il nie le *fluide* d'uue façon absolue; il attribue tous les effets à l'*imagination*. Nier le fluide, passe encore; mais mettre sur le compte de l'imagination les phénomènes de la catalepsie, de l'insensibilité, etc., c'est réellement abuser de la logique. Encore une fois, M. Morin ne nie pas le magnétisme, ne nie pas la lucidité somnambulique; mais en leur assignant pour cause première la folle du logis, il aborde d'emblée dans le sens de tous les adversaires du magnétisme; il fait cause commune avec eux.

M. Morin ne croit pas aux propriétés de l'*eau magnétisée*, quand des milliers de faits en attestent l'efficacité.

Le chapitre sur la lucidité renferme d'incroyables erreurs. On reconnaît que l'auteur n'a pas vu assez de faits, ou les a légèrement observés.

Le § 6, sur la transmission de pensée, repose sur une base bien fragile: les somnambules qui épèlent la pensée sur la physionomie d'un magnétiseur me semblent pour le moins aussi habiles que celles qui lisent dans son âme.

Enfin, que vous dirai-je? A l'heure où j'écris ces lignes, il n'est dans le camp des magnétistes qu'une voix sur ce livre de M. Morin. Il nie à peu près toutes les causes et tous les effets; et comme vous le dites dans votre numéro du 15 février: c'est d'un bout à l'autre « tantôt un réquisitoire, tantôt un plaidoyer. » M. Morin, tout en tenant le drapeau de Mesmer, s'amuse à le mettre en lambeaux.

Et pour couronner l'œuvre, il demande dans son épilogue un congrès général des sciences occultes, et fait un appel aux magnétiseurs, aux somnambules, aux médiums, aux évocateurs d'esprits... et aux CARTOMANCIENNES!!!

Quant à la négation du *fluide*, je me montrerai bon prince. Trop de sommités de la science ont reconnu cet agent pour qu'il soit besoin de batailler en son honneur. Les arguments de M. Morin ne sauraient prévaloir contre les pressentiments de Newton, de Humboldt, contre les déclarations des docteurs Husson, Foissac, Bertrand, Rostan, Berna, Mesmer, Deleuze, Aubin Gautier, Du Potet, Charpignon, Lafontaine, Hébert de Garnay, Alfred Perrier et *tutti quanti*. Je me bornerai à rappeler le mot de Cabanis: Si le fluide nerveux n'existait pas, il faudrait l'inventer.

J. LOVY.

Post scriptum.

7 avril, onze heures du soir.

Je sors de la séance expérimentale de la *Société philanthropico-magnétique*. Le livre de M. Morin a servi de texte principal au *speech* du président, le D[r] du Planty. Il s'est prononcé avec chaleur contre la théorie de l'imagination, et n'a pas eu de peine à convaincre les assistants, par les expériences mêmes de cette soirée, que les effets obtenus sur plusieurs sujets n'étaient nullement le produit de l'imagination, mais qu'ils devaient avoir pour principe un agent réel, impondérable, une électricité vitale. — « Il est déplorable, dit M. du Planty, qu'un ancien vice-président de la *Société du mesmérisme* passe ainsi avec armes et bagages dans le camp ennemi. »

Le docteur Léger, président actuel de la *Société du mesmérisme,* assistait à cette séance. On l'a invité à prendre la parole, et il a également lancé son manifeste contre le livre de M. Morin.

Cette protestation simultanée des deux grands groupes magnétiques, par l'organe de leurs présidents, est très-significative. Peut-être, en présence de ce dernier brandon, sentira-t-on le besoin de concentrer les efforts, de rassembler les forces dispersées, de provoquer une fusion générale, pour résister aux attaques du dehors.

Plus de scission ! plus de scission ! tel doit être le cri de tous les magnétistes sincères. J. L.

JOURNAL MANUSCRIT DE M. LE PASTEUR MOULINIÉ.

Le pasteur Moulinié, bien connu à Genève de la génération qui s'en va, pour sa piété et le dévouement avec lequel il remplissait ses fonctions pastorales, était non-seulement un chrétien sincère et un homme de bien, mais encore les tendances de son esprit un peu enthousiaste et son cœur excellent le portaient à rechercher avec ardeur tout ce qui pouvait contribuer au soulagement de l'humanité. C'est ainsi que pendant un séjour qu'il fit à Paris, il entra en relation avec Mesmer, fut traité par lui; et bientôt convaincu par sa propre expérience et par les nombreuses cures qu'opérait Mesmer des bienfaits du magnétisme, il essaya à son tour de magnétiser.

C'est dans le journal intime qu'il écrivait à cette époque,

et dont nous avons le manuscrit entre les mains, que nous avons puisé ces détails; il y consignait jour par jour le résultat de ses observations magnétiques, tant sur lui-même que sur d'autres personnes. Quelques-unes de ces notes nous ont paru assez curieuses pour mériter l'attention de nos lecteurs; il est intéressant de trouver dans les écrits d'un homme aussi parfaitement digne de foi que l'est M. Moulinié, quelques détails sur les premiers pas d'une science qui déjà, comme aujourd'hui, soulevait autour de ceux qui la pratiquaient, la haine des uns et la reconnaissance des autres.

Nous ne nous permettons pas de rien changer, laissant au contraire le peu d'ordre et le peu de soin qui existent toujours dans un pareil journal, écrit chaque soir sous les impressions du moment. Nous voulons lui laisser le cachet qui caractérise l'homme.

La première visite à *Mesmer* a été faite le 10 janvier; malheureusement l'année n'est pas indiquée, mais en observant les notes, nous pensons que c'est en 1784.

Le 15 *janvier*. « 3me séance au traitement[1] de M. Mesmer; ses effets; moins de constipation, mouvement dans l'estomac

1. Mesmer, dont la théorie était le fluide universel, et qui agissait directement sur les magnétisés, employait des moyens accessoires, tels que des réservoirs où il prétendait accumuler le fluide universel, et il traitait en commun tous les malades. Ces réservoirs étaient des arbres ou plus communément de grandes caisses circulaires nommées *baquets*.

Ces caisses, faites en bois de chêne et élevées de 30 à 40 centimètres, contenaient de l'eau dans des bouteilles, de la limaille de fer, du sable, du verre cassé et pilé; toutes ces matières étaient magnétisées par Mesmer; le couvercle était percé de trous donnant passage à des verges de fer coudées à leur partie supérieure, pour pouvoir être appliquées par leur pointe aux différents endroits du corps où les malades souffraient. Ces verges de fer étaient aussi magnétisées.

Les malades, rangés en très-grand nombre autour du baquet, recevaient le magnétisme par les branches de fer, par une corde enlacée autour de leur corps et passant de l'un à l'autre, par l'union des mains avec leurs voisins, et par le son d'un piano ou d'une voix agréable.

Les malades étaient encore magnétisés directement au moyen du doigt ou d'une baguette de fer promenée devant le visage, dessus et derrière la tête, et sur les parties malades.

Mesmer agissait aussi par le regard qu'il fixait sur chacun des patients; mais on était surtout magnétisé par l'application des mains et par la pression des doigts sur les hypocondres et sur les régions du bas-ventre. (Note du rédacteur.)

au-dessus du fer, grande chaleur dans la main et à la joue gauche. — Convulsions étonnantes d'une dame au simple attouchement de M. Mesmer pendant la chaîne. — Amélioration d'un baron qui a commencé le traitement avec insomnie et une fièvre de onze heures par jour pendant deux ans; la fièvre, au bout de deux mois, a été réduite à cinq heures, et le sommeil revenu de temps en temps. — Trois semaines ont rendu la vue à un œil perdu par une tache depuis quinze ans; le fer y est dirigé, et l'action du magnétisme augmentée par un rasoir. »

20. — « Hier et aujourd'hui douleur ambulante entre les épaules et à la cuisse gauche; grande chaleur dans la poitrine après l'attouchement du P. Hervier; chaleur dans les mains à chaque chaîne faite pendant le traitement, et chaleur à la tête, surtout du côté gauche. »

21. — « Douleur sur la poitrine qui passe derrière les épaules; elle est suivie de palpitations pendant l'harmonica. »

22. — « Rien au magnétisme; douleur légère et vague. »

24. — « Dès le commencement du traitement, mouvement sur l'estomac et palpitations avec chaleur à la tête. Sur la fin M. le comte de Chastenay se place à ma gauche pour la chaîne: — Vous avez bien chaud à la tête, me dit-il. — Oui. — Voulez-vous que je fasse descendre cette chaleur? — Oui, et la voilà qui descend; et je sens sur le visage une grande fraîcheur. M. de Chastenay ne faisait que remuer un peu son pouce qui touchait le mien. Je sentis des mouvements dans le bras gauche. — Avez-vous froid? — Oui, aux pieds, surtout au droit. — Je vais vous le réchauffer. — Ne sentez-vous pas des mouvements dans la cuisse droite qui se communiquent au genou, où ils s'arrêtent et ne peuvent descendre? — Cela est vrai. Il me frotta légèrement le genou et reprit la chaîne.

» Quelques jours plus tard ressentiment de la douleur, mais elle se dissipa entièrement. Continuation des mouvements intérieurs, et surtout à la jambe droite. Pour la première fois, moins de froid le matin, et chaleur naturelle aux pieds le soir. »

Réflexion. (Marmouzets, Genèse, 31, 19.) « La plus ancienne trace d'idolâtrie que nous ayons est celle des Marmouzets que Rachel déroba à son père. Il paraît que ces petites statues n'étaient pas seulement destinées à représenter la divinité en parlant aux sens, mais encore à maintenir la santé par la magnétisation. Quand on eût perdu de vue la sublime théorie du magnétisme, ou qu'elle eût été renfermée dans le cabinet des

prêtres, ces idoles bienfaisantes devinrent des objets d'adoration pour le peuple ignorant et superstitieux, qui n'invente pas, mais qui abuse des objets connus. »

4 *février*. « Mouvement dans l'estomac pendant le traitement; descente du mouvement de la jambe droite jusqu'au cou-de-pied. Ventre libre. »

5. — « Rien de nouveau. »

8. — « Douleur sous la barre de fer, qui se communique dans tout le côté gauche; mouvement dans la jambe droite; chaleur conservée aux pieds. »

10. — *Réflexions*. « Notre corps est un aimant qui attire et repousse comme l'aimant, qui a des pôles, et qu'on peut charger ou aimanter comme le fer. On opèrera donc les effets désirés si l'on connaît les pôles de son corps, ceux de la personne qu'on veut magnétiser, qu'on sache s'aimanter naturellement, et diriger le magnétisme vers le malade d'une manière conforme à la direction des pôles, sans avoir besoin d'employer l'aimant, mais en mettant immédiatement en jeu le magnétisme universel. »

11. — « On porte son magnétisme avec soi, on peut magnétiser à toute heure. Comment peut-on magnétiser avec les yeux? Sera-ce en les disposant de manière que l'axe de la prunelle de chaque œil réponde à celui de l'œil placé vis-à-vis? De même pour deux doigts mis en vis-à-vis?

» Dans l'attouchement, le magnétiseur éprouve une réaction qui est la marque que le fluide est repoussé par les obstructions.

15. — « Plus on réfléchit à la conduite qu'on tient à l'égard de M. Mesmer, plus on se convainc que le génie est un crime, que de bonnes intentions ne peuvent pas même faire pardonner, et qu'on ne peut expier que par les persécutions de la plus ville canaille. Qu'on doute, cela est permis; qu'on ne croie pas, l'est encore; mais qu'on noircisse celui dont on ne saurait égaler le mérite; qu'on persécute l'homme généreux qui ne cherche que le bien de l'humanité, qui prouve par des faits combien il peut rendre l'homme heureux sur la terre; qu'on trahisse un bienfaiteur auquel on doit la vie, c'est ce qu'on ne peut expliquer qu'en supposant une âme d'une trempe diabolique. »

17. — « Amélioration des mouvements et des douleurs. »

18. — *Réflexions*. « Les Asclépiades étouffèrent la médecine primitive, et par cela même les connaissances physiques et

astrologiques qui tiennent au magnétisme; on perdit donc de vue le vrai sens de l'astrologie; on donna dans la médecine des simples; un reste de tradition perça malgré l'ignorance et alimenta la superstition à laquelle il donna naissance. »

19. — « Bien-être; — douleur à la main droite pendant le traitement. M. Bouvier place la pointe de la baguette sur l'épaule où se fait sentir une grande chaleur, tandis que la paume de la main se rafraîchit, et que la douleur passe pour le moment à la poitrine et disparaît jusqu'à onze heures du soir, qu'elle revient dans l'épaule gauche. »

20. — « Mal de tête pris à la suite d'un travail après dîner.

7 *mars*. « Bien-être; grands mouvements sous le fer; peu de douleur. 10, 11, 12. Bien-être. »

17. — « Douleur procurée au rein droit par l'attouchement de M. Audéoud sur la poitrine; grande chaleur également excitée par lui. »

Réflexions. « L'usage de prier en se mettant à table et de faire le signe de la croix, n'aurait-il point pris la place de celui de magnétiser les aliments en recommandant à la bonté divine de les bénir? La magnétisation se sera perdue; les païens ont substitué ou conservé, comme l'accompagnant, les libations, et les chrétiens la prière, à laquelle les catholiques ont joint le signe de la croix. »

22. — « Bien-être. »

Réflexions. « Le fameux temple d'Esculape, à Epidaure, où l'on guérissait les malades et où l'on donnait des convulsions, n'est plus une énigme dès qu'on connaît le magnétisme. »

1er *avril*. « Nuit très-tranquille, précédée d'une magnétisation générale. Bien-être. »

M. Moulinié ne s'est pas contenté de se faire soigner par le magnétisme de Mesmer, il a lui-même magnétisé plusieurs malades avec succès. Nous trouvons dans les notes au

13 *avril*. « Mme Teissier ayant, depuis lundi, un mal d'estomac assez violent pour empêcher le passage d'aucun aliment, son pouls cependant n'annonçait point une inflammation. Je l'ai magnétisée depuis deux heures et demie jusqu'à trois heures et demie, la main droite sur l'estomac, les doigts dirigés vers le cœur, la gauche placée au milieu des deux épaules; elle a ressenti une chaleur brûlante d'abord sur l'estomac, ensuite au dos et puis par tout le corps; sa tête s'est embar-

rassée, et son visage s'est coloré ; elle a eu de l'oppression, de grands mouvements sous ma main, soulagement et retour des douleurs par intervalles ; elles ont descendu et se sont arrêtées au bas du ventre, où la malade a avoué sentir depuis longtemps un embarras : j'ai compris qu'elle y avait une obstruction ; les mouvements, accompagnés de chaleur brûlante, se communiquaient à mes deux mains, au point de me donner la fièvre au bras droit jusqu'au coude. Après une heure de magnétisation, Mme Teissier a été sensiblement soulagée. Je lui ai donné un verre d'eau magnétisée ; elle m'a dit que c'était la première eau qu'elle buvait sans souffrir.

» A la seconde magnétisation, la fièvre qui sortait par sa tête formait une vapeur méphitique que je n'ai pu supporter ; elle me donnait au cœur. J'ai suspendu la séance.

» Lorsque j'ai recommencé à appliquer les doigts sur son estomac, la chaleur s'y est manifestée, et elle la sentie ; j'ai ensuite appliqué la paume de la main sur l'obstruction : les mouvements ont continué de tirer de ce côté et de descendre, ce qui suppose une grande détention, une grande souplesse dans l'obstruction. L'estomac a continué à se trouver mieux. Après une heure et demie, Mme Teissier a bu un verre d'eau magnétisée sans en être incommodée ; elle a senti de l'appétit. La fièvre était presque entièrement dissipée. Quant à moi, j'ai été fort bien tous ces jours.

» Le lendemain, la malade a pu manger un peu. Les sensations, les rougeurs, les maux de tête ont été les mêmes pendant la magnétisation ; l'obstruction a diminué ainsi que les maux d'estomac.

» J'ai magnétisé M. Court de Gébelin, et il n'a plus eu de crampes dans les jambes ni dans les jarrets. »

5 *mai*. « Mme Hair éprouve des gonflements dans la rate et tout le côté gauche ; je lui ai donné une crise en y touchant, et une grande transpiration en a été la conséquence. Mme Hair a eu un lait répandu et trois plaies au sein qui sont parfaitement guéries ; mais il reste un agacement dans les nerfs et une facilité très-grande à la sueur suivie de froid.

» Par l'imposition des mains et en entraînant le fluide du haut en bas, j'ai fait disparaître un tremblement de tout le corps et des mouvements convulsifs dans les membres. »

6. — « A une autre magnétisation, le froid et le tremblement l'ont de suite saisie ; mais elle n'a eu ni convulsions ni chaleur. Mme la marquise de ***, qui était présente, a eu mal ;

elle a passé dans une autre chambre, où elle a été atteinte de palpitations, de douleurs dans l'estomac et d'un tremblement général accompagné de syncope. Elle n'a pu boire qu'un peu d'eau; puis, par l'imposition du conducteur et de la baguette, elle en a été quitte pour un malaise. »

10. — « J'ai magnétisé et guéri l'enfant de Mme M*** et sa grand'mère. »

15. — *Réflexions*. « Le magnétisme agit sur l'homme du zénith au nadir, dans la direction des deux pôles du corps; cela pourrait fournir un moyen de s'armer de magnétisme en renforçant par un conducteur le courant polaire du zénith.

» Il paraît, d'après certains propos d'un élève, qu'ils s'arment ou s'aimantent réciproquement. On magnétise un bouquet, des mets, en y présentant la main à plat et excitant un tourbillon. »

16. — « On pourra diriger les passions des hommes à l'aide du magnétisme, surtout celles des enfants, en travaillant sur le physique, en corrigeant les mauvaises influences de la naissance, des mauvais exemples de la première éducation. »

Nous terminerons les observations et les réflexions du pasteur Moulinié en publiant un projet de lettre qu'il avait préparé pour ses collègues. Cette pièce, à elle seule, prouve combien cet homme honorable cherchait tous les moyens d'être utile à ses semblables.

PROJET DE LETTRE A MES CONCITOYENS SUR MESMER
ET SUR LE MAGNÉTISME.

17 *février*. « Pasteurs de nos campagnes, vous qui, en distribuant aux pauvres la santé de l'âme, êtes souvent appelés à leur donner des conseils pour celle du corps, vous pouvez les guérir sans remède et sans frais.

» Votre œil lancerait la santé avec le regard; en donnant avec bonté la main à vos ouailles, vous feriez circuler chez eux ou chez elles la vigueur et la vie. Vous pourriez vous dire à vous-mêmes : c'est par mes soins que ce pauvre agriculteur n'est point arraché longtemps au travail par le régime des drogues et de la diète; ses mains continuent à fournir du pain à sa famille. C'est par mes soins que cette tendre mère a vu sauver le fruit de ses entrailles; c'est par mes soins qu'elle est elle-même conservée à ses enfants, à son époux. Combien votre ministère, déjà si auguste par les fonctions que vous avez à

remplir et le Maître que vous servez, acquerrait d'influence sur les âmes? Vous seriez regardés par votre troupeau comme des anges de bénédiction; vos leçons en seraient mieux respectées; et si chaque individu bénissait le Dieu qui vous a placés auprès de lui, ce serait en cherchant, par des efforts redoublés de vertu, à mériter cette faveur du ciel, et à vous payer de vos soins généreux par sa reconnaissance et son application à suivre vos préceptes.

» Je la connais cette doctrine simple et sublime: c'est un bien grand pas vers la connaissance de la nature et de son adorable auteur. Magistrats respectables auxquels est confié le bonheur des peuples, je n'hésite point de vous inviter à favoriser un établissement public; n'écoutez point la cabale de l'intérêt; il s'agit de la santé de vos concitoyens, de la vôtre; marchez droit au bien.

» Etrange effet de l'imagination! un homme est magnétisé, et il va douze ou quinze fois à la garde-robe! — Etrange effet de l'imagination! on magnétise sans se faire apercevoir et par derrière le dos, une personne sujette aux convulsions, et elle tombe en convulsions! — Etrange effet de l'imagination! on magnétise un malade, et dans un quart d'heure une fièvre ardente, qui durait depuis trois jours, disparaît absolument! — Etrange effet de l'imagination! les mouvements convulsifs suivent la force et la plus ou moins grande rapidité des sons de l'harmonica! En vérité, quand on voit l'acharnement avec lequel on s'attache à détracter les nouvelles découvertes, pour peu qu'elles heurtent des intérêts particuliers, ou qu'elles excitent la rivalité de l'amour-propre et réveillent les serpents de l'envie, on serait tenté de renouveler l'ancienne doctrine d'un mauvais principe. Mais cette même doctrine annonce qu'un jour le typhon doit être vaincu par le principe de la lumière, et le philosophe persécuté voit tout au moins ici une allégorie parlante de la vérité mise tôt ou tard en évidence. Celle de M. Mesmer avance à grands pas: les malades qu'il a guéris, les amis qu'il s'est faits, la conviction qui accompagne ses leçons, l'étendue qu'aura bientôt sa pratique, le courage de son âme généreuse, et qu'anime sans cesse le bien de ses frères, de ses ennemis mêmes et malgré eux, tout lui dira que son cœur aura la consolation qu'il désire, et sa tête la couronne qu'il mérite. »

MOULINIÉ, *pasteur*.

Appellerez-vous hasard, fatalité ou providence, l'acte qui, près d'un siècle après qu'elles ont été écrites, a jeté dans nos mains magnétiques, pour qu'elles aient tout le retentissement de la publicité, les notes et les réflexions d'un homme de bien sur le magnétisme, et son appel généreux à ses collègues pour les engager à s'occuper d'une vérité utile à l'humanité?

Quelque nom que vous lui donniez, il faudra reconnaître le doigt de Dieu, qui n'a pas voulu que les convictions d'un honnête homme fussent anéanties.

Certes, nous ne partageons pas toutes les idées théoriques du pasteur Moulinié : la science, depuis lui, a fait un pas; mais nous aimons à reconnaître combien ses réflexions sont sages et ont un but humanitaire, combien elles dénotent chez lui un progrès dans les idées qui, malheureusement, ne se trouve pas chez beaucoup de ses collègues, qui préfèrent le *statu quo* plutôt que de chercher à connaître les lois qui pourraient être utiles à leurs frères.

Si la voix de M. Moulinié était entendue, si les pasteurs, comprenant son but, répondaient à son appel, nous verrions bientôt le magnétisme planer sur la foule; et les médecins, honteux, demander grâce et la permission de s'en occuper à leur tour.

Pourquoi n'en serait-il pas ainsi? Les pasteurs sont en général des hommes instruits et dévoués qui ne craignent ni la fatigue ni la peine; les magnétiseurs ne froissent point leurs intérêts. Le magnétisme, loin d'être opposé à leur religion, lui vient en aide tous les jours, en démontrant la spiritualité de l'âme et la puissance de Dieu. Pourquoi donc les pasteurs ne saisiraient-ils pas ce moyen de prouver la bonté infinie du Créateur? C'est un des leurs qui les en prie, c'est un des leurs qui les appelle et leur montre le chemin.

Pour nous, qui sommes avant tout magnétiseur et homme de progrès, nous croyons agir selon les vues du grand ordonnateur de l'univers, en pratiquant cette maxime sublime :

« Ne fais pas à ton prochain ce que tu ne voudrais pas qu'on te fît! »

« Fais à ton prochain tout ce que tu voudrais qui te fût fait! »

C'est là notre règle de conduite, c'est ce que le magnétisme nous a appris, c'est là ce que le magnétisme a fait de nous; il nous a dégagés de l'égoïsme intéressé, et nous a fait considérer chaque homme comme un frère à qui nous devons com-

muniquer et partager la vie que Dieu nous a donnée. Que tous les hommes qui doivent donner l'exemple agissent de même, et bientôt l'humanité entière aura changé d'aspect.

Ch. LAFONTAINE.

EFFETS
DE LA MUSIQUE PENDANT LE SOMNAMBULISME.

Il est généralement reconnu que la musique exerce une influence très-marquée sur les personnes nerveuses; et il est aussi généralement admis que certaines natures, lorsqu'elles se trouvent momentanément dans un état anormal, éprouvent des effets des plus extraordinaires et des moins connus.

Je magnétisais un soir à Paris Mme Louise B..... Elle était endormie dans son lit et arrivée à l'état somnambulique. J'avais une main posée sur son estomac, et je restais ainsi pour lui procurer du calme dont elle avait le plus grand besoin.

Une de ses parentes, qui était présente, Mlle Laure P..., passa tout à coup dans le salon et se mit au piano sans réfléchir aux effets qu'elle pouvait produire par la musique.

Aux premiers accords, Mme B....., qui était paralysée des deux jambes, éprouva dans tout le corps un tremblement assez vif. Le piano continua un andante où le sentiment dominait; puis, quelques notes un peu vives se faisant entendre, Mme B.... fut d'un seul bond debout sur son lit, les yeux ouverts et fixes, les bras pendants le long du corps. Ses pieds glissèrent sans faire un mouvement jusqu'au bord du lit; ils le dépassèrent en entier, et descendirent lentement, très-lentement, sur le tapis, comme si le corps était soutenu en l'air par des liens invisibles.

Lorsque les pieds touchèrent le tapis, ils continuèrent à glisser vers la porte ouverte du salon, d'où se faisait entendre la musique; le corps était droit et raide: il semblait une statue posée sur un plateau qu'on fait rouler.

J'avais suivi avec la plus grande attention tous les mouvements de Mme B....., et mon étonnement avait été des plus grands en la voyant descendre lentement, comme une bulle de savon, sans aucun soutien; mais il n'y avait pas d'illusion possible: les jambes et les pieds étaient entièrement nus et découverts; Mme B..... n'avait sur elle qu'une chemise qui ne

descendait qu'à mi-jambe, et une camisole sur la poitrine; aussi j'étais resté dans un ébahissement presque stupide, lorsque tout à coup un cri se fit entendre, la musique cessa, et Mme B..... s'affaissa sur elle-même.

Mlle Laure, en levant les yeux, avait aperçu un grand corps blanc dont les bras s'étendaient vers elle comme pour la saisir : la frayeur lui avait fait jeter le cri que j'avais entendu, et la rendait incapable de faire un mouvement.

Je la pressai vivement de se remettre au piano; mais son trouble était si grand qu'elle ne pouvait rien exécuter; enfin, comprenant que la position de la malade était dangereuse, et un peu rassurée par mes paroles, elle essaya. A peine quelques notes se firent-elles entendre que la malade sortit de l'anéantissement dans lequel elle était; la musique continuant son rhythme, Mme B.... se redressa, ses yeux s'ouvrirent, et bientôt l'extase se présenta.

Comment dire tout ce qu'il y avait de beau, de sublime, dans le spectacle de cette belle jeune femme, à peine vêtue, et dont les cheveux dénoués dans sa chute couvraient les épaules; tantôt tombant à genoux et semblant s'humilier devant la Divinité, comme une Madeleine repentante, puis d'un bond se trouvant sur la pointe des orteils, dans un ravissement impossible à rendre; s'élançant en quelque sorte vers les régions élevées; son visage exprimant la passion la plus ardente, la joie la plus vive, la jouissance la plus infinie; tout son corps frémissant d'un bonheur inconnu; les bras tendus, la bouche entr'ouverte, laissant échapper quelques sons à peine articulés; prenant des poses impossibles, la tête et le haut du corps renversés en arrière, puis retombant à genoux, et de douces larmes coulant sur ses joues; se relevant comme mue par un ressort, et conservant cependant une souplesse, une grâce inouïe dans ses mouvements, que leur promptitude semblaient devoir rendre brusques et saccadés?

Après un certain temps de cet état d'exaltation immense, je fis cesser la musique, et j'enlevai Mme B...., que je déposai dans son lit, dans l'état d'une masse inerte. Je fis quelques insufflations sur le cœur et sur le cerveau; elle revint à elle. Une transpiration considérable s'établit; et lorsqu'après une demi-heure d'un sommeil calme et réparateur, je la réveillai, elle était très-bien; la transpiration continua, et la nuit fut excellente.

Que penser d'un fait semblable, et comment expliquer que

la musique puisse, pendant l'état somnambulique, renverser les lois de la pondération, et donner à un corps matériel et lourd la faculté de se soutenir seul dans l'air et de descendre lentement comme une plume? On comprend à peine que l'action magnétique, directe, sur un corps, puisse produire un effet analogue et seulement instantané; mais que la musique agisse avec assez de puissance pour que cet effet dure un certain laps de temps, qu'elle donne la force à un être incapable de mouvement, de faire ce que l'homme le plus fort, le danseur le plus renommé ne peut faire, se tenir, pendant plus d'une minute, sur les orteils *droits*, c'est là quelque chose dont nous ne nous sentons pas la force de donner une explication plausible; nous nous contentons de constater le fait dont nous certifions l'exacte vérité.

AFFECTION DE LA MOELLE ÉPINIÈRE,

PARALYSIE DES MEMBRES INFÉRIEURS.

En octobre 1854, à Genève, Mme V...., femme encore jeune, était atteinte d'une paralysie des jambes, par suite d'une affection de la moelle épinière. Le système nerveux était ébranlé et tout détraqué; il y avait une impressionnabilité excessive qui, à la moindre occasion, amenait des pleurs ou des rires immodérés, qui finissaient par des douleurs très-vives dans tout le corps. Il y avait toujours une douleur aiguë à la nuque, entre les deux épaules et au nœud de la taille, et de plus un tremblement au bas de la colonne, qui, sans être douloureux, était des plus fatigants. Mme V.... pouvait à peine se servir de ses bras, dans lesquels elle sentait un engourdissement qui augmentait chaque jour.

Aucune position n'était bonne pour elle. Après être restée quelques instants sur un canapé, elle était forcée de se mettre dans un fauteuil; puis, du fauteuil, elle s'étendait ensuite sur une grande peau d'ours, où elle restait une partie de la journée, roulée en quelque sorte sur elle-même. Elle avait aussi quelques crises nerveuses.

Cet état allait en augmentant depuis deux ans, malgré les soins médicaux administrés, lorsque je magnétisai Mme V..., Après quelques séances sans sommeil, je parvins à donner un peu de calme au système nerveux en général, et quinze jours plus tard, les jambes qui pliaient après quelques pas faits dans la

chambre, reprirent assez de force pour que la malade pût marcher un peu.

Je fis appliquer chaque soir sur toute la colonne vertébrale une compresse d'eau fortement magnétisée, qui, avec la friction, parvint à enlever toute l'inflammation, et nous obtînmes une circulation plus active du fluide nerveux dans toute l'économie.

Enfin, après deux mois de soins assidus, de magnétisations générales, sans cependant provoquer le sommeil, de frictions magnétiques et de compresses d'eau magnétisée, Mme V.... pouvait sortir et s'occuper dans sa maison toute la journée. Les douleurs avaient disparu ainsi que les crises nerveuses; la colonne qui présentait un peu de déviation s'était redressée. Mme V.... était guérie: il ne lui fallait plus que des précautions et l'absence de toute émotion morale et physique, et de tout ce qui pouvait ramener un état aussi alarmant.

SUR LA MAGNÉTISATION DES OISEAUX.

Dans le numéro d'août dernier, nous avions rapporté les effets extraordinaires obtenus sur des oiseaux par M. Tréfeu, en laissant aux journaux l'*Union* et le *Courrier de Paris* toute la responsabilité des faits et des réflexions qui attribuaient ces résultats au magnétisme. Nous n'avions émis aucun doute: nous sommes trop habitué aux effets surprenants pour nous étonner de quoi que ce soit; mais nous nous étions réservé de prendre quelques renseignements. Un journal de Lyon, le *Progrès*, du 15 mars, nous fait savoir que le magnétisme n'est pour rien dans ces effets, et que le grand maître, M. Gilbert, qu'il présente comme le professeur de M. Tréfeu, n'agit que sur l'intelligence de ces petits êtres.

Voici ce que nous lisons:

« M. Gilbert possède quatre oiseaux : un chardonneret *(cor-duelis);* deux petits pinsons *(frigilli)* royaux et à bec rouge; un gros-bec de l'île de Java. Ces oiseaux, au commandement de leur maître, sortent de leur cage, cherchent et trouvent des cartes marquées et confondues avec 500 autres d'égale grandeur; indiquent des dates, des mots, des quantièmes, obéissent enfin avec une admirable intelligence.

» Nous avions cru d'abord que M. Gilbert opérait avec l'aide du magnétisme. M. Charles Lafontaine, dans son intéressant

journal *le Magnétiseur*, publié à Genève, a démontré que les animaux sont susceptibles d'être magnétisés aussi bien que les hommes; nous étions dans l'erreur : M. Gilbert n'agit que sur l'intelligence de ses oiseaux. Il a étudié M. Toussenel dans ses recherches ornithologiques.

» Nous n'avons ni l'espace ni le loisir nécessaires pour entamer ici une dissertation sur l'esprit des bêtes; nous constatons seulement en passant que depuis Descartes, qui en fait des automates purs, et Buffon qui leur refuse toute intelligence, Réaumur, G. Leroy, les deux Huber, le P. Pardies, le P. Daniel, le P. Bonjeant, Bouiller, Cuvier, l'abbé M.-P. Flourens, membre de l'Institut, ont écrit des volumes sur l'âme des animaux, et que la question, nous ne disons pas anatomique, mais philosophique, n'est guère plus avancée aujourd'hui qu'aux temps d'Aristote, de Plutarque et de Montaigne.

» C'est qu'il reste bien à dire sur ce qu'on nomme intelligence, instinct, habitude, réflexion, et qu'il est malheureusement avéré que certains hommes sont plus bêtes que certaines bêtes.

» Ce qui reste acquis, c'est que les oiseaux de M. Gilbert agissent avec mémoire, par conséquent avec réflexion, logiquement, avec intelligence.

» Qu'on nous permette à ce sujet une petite citation du sieur de La Chambre, médecin, dans son *Traité de la connaissance des animaux* (Paris, 1648). « Si l'on considère l'industrie merveilleuse avec laquelle les animaux font la plupart de leurs ouvrages, leurs ingénieuses prévoyances, les ruses et les finesses dont ils se servent entre eux, la société et la communication qu'ils ont ensemble, et tous ces exemples de prudence , de gratitude et de générosité qu'ils nous ont donnés, et qui ont convaincu de si grands personnages, il est impossible que l'on ne croie ou que l'on ne soupçonne pas que des actions qui paraissent si raisonnables, ne soient conduites par la raison. Quoi qu'on puisse dire de l'instinct, il faut conclure que c'est une faculté qui est née avec eux, qui doit être d'un ordre aussi élevé que ses effets sont excellents, et qui, par conséquent, agit avec grande connaissance. »

Jules Forest.

LE MAGNÉTISEUR

Sommaire. — Du magnétisme dans la surdité employé comme curatif; sourds-muets, etc. — Séance de magnétisme : Somnambulisme, clairvoyance, vue à travers les corps opaques, vue à distance, etc. — Observation de la maladie de Mlle Madeleine-Adelaïde Lefebvre de Mer. — Correspondance parisienne : La fête de Mesmer. — Réunion des banquets. — Enquête partielle. Enquête générale. — Épuration, régénération. — Un peu de phrénologie. — Le Dr Castle. — Allix-Doligny. — Électropathie. — Cumuls et défection. — Le massage. — Toast et chansons magné tiques par Jules Lovy. Cabinet médical, traitement magnétique des affections chroniques, consultations phrénologiques, agence médicale.

DU MAGNÉTISME DANS LA SURDITÉ

EMPLOYÉ COMME MOYEN CURATIF.

La fonction auditive peut être modifiée ou altérée par le système nerveux de diverses manières, tantôt le sens lui-même est affecté dans son exercice et détérioré, pour ainsi dire, intrinsèquement.

C'est ce qui arrive, par exemple, premièrement, quand il y a paralysie du nerf auditif, ou que, par suite d'une altération matérielle, ce nerf est mis dans l'impuissance de remplir sa fonction normale. Tantôt, au contraire, le sens de l'ouïe n'est affecté que secondairement, c'est-à-dire que le symptôme est seulement l'expression fugitive d'un désordre expliqué par des besoins existant partout ailleurs que dans l'organe de l'ouïe.

C'est ce qu'on rencontre dans le plus grand nombre de cas, dans les maladies de toutes sortes, qui sont accompagnées de tintements, de bourdonnements d'oreilles, d'hallucinations de l'ouïe.

Dans certains cas, on entend plus ou moins bien dans l'état normal. L'ouïe est rendue obtuse par la maladie, ou au contraire elle prend une acuïté excessive, une sensibilité exquise. Dans d'autres cas, la sensation est tout à fait pervertie; on croit entendre des bruits, des sons, qui ne sont pas réellement produits à la portée de l'oreille qui les perçoit.



Dans beaucoup de circonstances, ces désordres du sens résultent de quelque altération matérielle de l'organe. Il y a ou une oblitération plus ou moins complète des conduits auditifs interne ou externe, ou mille causes qui peuvent donner lieu à cet empêchement matériel de l'audition : un épaississement du tympan, ou une oblitération des canaux, un desséchement du liquide qui les remplit, une perforation des membranes qui circonscrivent ces liquides, ou un dérangement dans les osselets qui s'enchaînent pour transmettre à l'intérieur les vibrations sonores. Dans quelques cas, au contraire, aucun de ces désordres ne sera ostensiblement produit, et néanmoins l'ouïe aura été profondément affectée.

Le désordre spécial sera arrivé sous l'empire d'une affection nerveuse générale. C'est ainsi qu'on le reconnaît, par exemple, pour certaines névralgies de l'oreille, pour les hallucinations de l'ouïe, pour les tintements de toutes sortes ; — ou bien encore il sera survenu, sans qu'on puisse remonter ni à ces causes générales, ni aux altérations matérielles. Le malade perd l'ouïe sans que l'examen le plus attentif permette de reconnaître autre chose qu'une diminution de la sensibilité spéciale de l'organe. C'est ce qui arrive à certains vieillards, sans qu'on puisse se rendre raison de leur surdité progressive autrement que par la faiblesse, l'atonie, le manque de vie dans les organes. La maladie vient lentement, progressivement, et affecte une forme chronique, toujours grave et presque toujours fâcheuse pour le traitement.

Les moyens curatifs employés par les médecins spéciaux sont généralement douloureux et peu efficaces ; les sondes, les agents de dérivation placés aux environs des oreilles, les exutoires pansés avec un peu de strychnine, les insufflations de vapeur d'éther acétique dans le conduit auditif interne, préconisées et pratiquées par le docteur Itard, et remplacées avec autant d'efficacité, au dire du docteur Meinière, par des insufflations de vapeur d'éther sulfurique, tels sont les moyens le plus fréquemment employés. Puis, en définitive, l'usage des cornets acoustiques, appropriés aux besoins, aux habitudes et aux facultés des malades.

Devant des moyens aussi peu efficaces, il est donc essentiel et utile de bien constater un agent presque certain de guérison, lorsque la maladie n'est point organique.

Ainsi, si la surdité provient de paralysie, d'atonie du nerf auditif, d'engorgements des organes intérieurs, le magnétisme

produira toujours de bons résultats, même quand la surdité serait très-ancienne.

Si l'on veut bien admettre notre théorie du fluide vital, qui, sous l'empire de la volonté, peut être dirigé, communiqué à tel ou tel organe, on comprendra facilement que ce principe essentiellement vivifiant agira vivement sur les nerfs d'abord, qui ainsi stimulés, sortiront de leur engourdissement, de leur torpeur; et que, la circulation du fluide vital se faisant plus activement dans les canaux des nerfs, réagira sur les autres fluides intérieurs et provoquera leur circulation plus active dans les parties où existait l'interruption: la vie et l'équilibre se rétabliront dans tout l'organe, de sorte que la sensibilité de l'ouïe reparaîtra entièrement.

Pour obtenir une amélioration ou même une guérison dans un cas de surdité, il n'est pas nécessaire de produire le sommeil magnétique. Voici la méthode que nous avons toujours suivie et qui nous a presque toujours réussi.

Nous agissons d'abord sur tout le système nerveux en général, en prenant les pouces et en faisant quelques grandes passes sur tout le corps; puis nous imposons les mains au-dessus de la tête à un ou deux pouces de distance, et nous les descendons devant les oreilles jusqu'aux épaules; ensuite nous localisons l'action sur les organes même de l'ouïe; nous réunissons les doigts en faisceau, nous en présentons la pointe devant les oreilles, en tournant de droite à gauche, à un pouce de distance; nous agissons ainsi pendant quinze minutes, et après nous faisons deux ou trois insufflations chaudes dans l'intérieur des oreilles; nous touchons aussitôt assez fortement l'ouverture des oreilles, sur laquelle nous opérons une espèce de massage. Nous recommençons ensuite la présentation du bout des doigts et le mouvement de rotation. Nous faisons encore deux ou trois insufflations chaudes, et nous descendons les doigts en touchant le cou, depuis les oreilles jusqu'aux épaules, afin d'entraîner les humeurs s'il y a engorgement dans les canaux intérieurs. Nous avons vu souvent, après deux ou trois séances de magnétisme, de grosses glandes apparaître pour disparaître ensuite. A la fin de la séance, nous faisons quelques grandes passes et nous dégageons fortement.

Généralement il y a un commencement d'effet dès la deuxième ou troisième séance, et l'amélioration continue en progressant pendant un mois ou deux que doit durer le traitement.

La surdité d'un sourd-muet pouvant être constatée d'une manière certaine, la preuve de l'action magnétique devient évidente, irrécusable, lorsqu'après une ou deux séances, le sourd-muet perçoit certains sons, certains mots qu'il ne percevait pas avant la magnétisation.

C'était afin de porter la conviction dans le public et chez les médecins, que nous demandions à ceux-ci à expérimenter sur des sourds-muets, lorsque nous faisions de la propagande magnétique par des séances expérimentales.

Nous avons magnétisé beaucoup de sourds-muets, deux cent-cinquante ou trois cents, peut-être: nous leur avons fait percevoir les sons de la voix humaine dans une proportion immense; à l'exception d'un très-petit nombre, nous les avons magnétisés comme expérience et non pour les guérir. Mais nous avons reconnu que cette infirmité, quand elle n'était pas organique,. pouvait être guérie facilement, si l'on suivait un traitement magnétique de plusieurs mois, et si pendant ce temps et après ce traitement, la famille du sourd-muet s'occupait sérieusement de l'éducation de l'oreille et enseignait à parler au malade.

Ce fut à Nantès, en 1840, que je fis la première expérience sur un sourd-muet. C'était un homme de trente-deux ans, ouvrier imprimeur, qui travaillait depuis plusieurs années dans les ateliers du journal *le National de l'Ouest*, chez M. Busseuil.

Il n'entendait rien; cependant je parvins à lui faire percevoir les sons de la voix humaine, et après quelques séances il pouvait répéter plusieurs mots.

Après avoir parlé d'un autre ouvrier imprimeur que j'avais guéri d'une fièvre intermittente, dans les bureaux mêmes du journal et devant le docteur Foulon, le *National de l'Ouest* s'exprimait en ces termes, le 15 décembre 1840:

« C'est encore dans nos ateliers que M. Lafontaine a trouvé
» le sourd-muet *Eugène Vignier*, qu'il est parvenu à faire
» entendre par le magnétisme. »

A Rennes, dans la même année, je magnétisai plusieurs sourds-muets, entre autres M. *de Vigan*, sur lequel je n'obtins aucun effet, mais je fis entendre avec facilité un sourd-muet qui avait été amené chez moi par le docteur *Bruté*, de Rennes.

Ce fut à Caen, en 1841, que je pus expérimenter sur plusieurs sourds-muets réunis, et devant la plus grande partie des médecins, qui, loin de nier le magnétisme et de s'y op-

poser, cherchèrent au contraire les moyens de le faire agréer.

Les docteurs Raisin, Vatel, Perrier, Leclerc, Leprêtre, Lecœur, Bertrand, doyen de la faculté des lettres; Delafoy, professeur de physique; Talbot Descourty, chirurgien-dentiste, reconnurent l'action bienfaisante et curative sur plusieurs sourds-muets.

Dans cette ville, je magnétisai le jeune Pinot et le jeune Thouronde, qui pouvaient être guéris tous les deux en continuant le traitement pendant le temps voulu.

J'ai donné dans l'*Art de magnétiser* et dans le onzième numéro du journal *le Magnétiseur*, février 1860, le certificat du médecin qui attestait non-seulement la surdité, mais encore l'amélioration produite, et cette attestation était confirmée, ainsi que l'amélioration, par le sous-préfet de Pont-Audemer, premier magistrat de cet arrondissement.

Voici quelques détails sur un autre traitement fait dans la même ville.

Edouard Huet-Féron était devenu sourd à l'âge de sept ans, à la suite d'une fièvre cérébrale. On le mit, en 1833 jusqu'en 1839, dans l'établissement des sourds-muets du *Bon-Sauveur*, à Caen. A quinze ans il n'entendait absolument rien, et, se trouvant avec des sourds-muets, il perdit presque entièrement l'usage de la parole; on pouvait à peine distinguer les mots qu'il prononçait sans les articuler; c'étaient plutôt des sons que des paroles.

Le 6 mars 1841, je commençai à le magnétiser; dès la première fois, il éprouva dans les oreilles et surtout dans la droite, des picotements et des bourdonnements. Il lui sembla que quelque chose lui ouvrait, lui élargissait les oreilles, et que cela tournait dans l'intérieur; ses mâchoires et ses oreilles devenaient chaudes, sa bouche se remplissait d'eau, et il éprouvait, par moments, des douleurs jusque dans l'épaule droite; tous ces symptômes se firent sentir jusqu'au lendemain matin.

Le 7, il éprouva tous les mêmes symptômes à la suite de la séance, mais le lundi 8, n'ayant point été magnétisé, les symptômes cessèrent; ils reparurent le 9, après la magnétisation. Cependant il n'y avait aucun changement dans sa surdité; je continuai à le magnétiser, et ce ne fut que le 15 qu'il parvint à entendre quelques sons d'abord, mais sans pouvoir les distinguer. Vers le 20 il commença enfin à distinguer et à répéter *popo*, *papa*. Le 27 il entendit une douzaine

de mots. Le 29, après la séance pendant laquelle je le magnétisai très-fortement, il fut tout mal à son aise et il entendit moins bien.

Au 1er avril, il n'y eut plus de picotements; ils se changèrent en une douleur aiguë qui dura quelques minutes, et qui se produisit tantôt dans une oreille, tantôt dans l'autre; elle descendit dans la mâchoire et même dans le cou. Jusqu'à ce moment ce jeune homme avait pensé qu'il entendait par la poitrine, mais à dater de ce jour il commença à croire qu'il percevait plutôt les bruits par la tête.

Le 2 avril, des douleurs très-aiguës se firent sentir, mais elles ne furent que passagères; puis l'amélioration fut grande, et il entendit, distingua et répéta des phrases de six mots.

Les précautions étaient prises comme je les ai indiquées; je mettais une de mes mains devant les yeux du malade, afin qu'il ne pût pas voir le mouvement de mes lèvres, et l'autre devant ma bouche, afin qu'il ne sentît pas mon souffle lorsque j'articulais des mots près son oreille.

L'amélioration se continua jusqu'au 22 avril en progressant très-sensiblement. Ce jour-là, étant dans la rue par un violent orage, un coup de tonnerre vint frapper si fortement son ouïe, qu'il eut peur au point d'en laisser tomber son parapluie, puis il redevint sourd comme auparavant. Cette surdité entière dura jusqu'au 25; ce jour-là, après la magnétisation, il entendit un peu; mais ce ne fut que le 29 qu'il entendit très-bien au point de pouvoir faire la conversation, lorsqu'on voulait bien articuler lentement. Il eût pu être guéri entièrement, si on eût continué deux ou trois mois à le magnétiser.

Sa surdité et son amélioration étaient connues des docteurs Vatel, Leclerc et Faucon, qui connaissaient personnellement ce jeune homme.

La surdité partielle et accidentelle peut nous offrir encore plus de facilité et plus de probabilité de guérison quand il n'y a pas désorganisation; mais les effets sont moins saillants, moins positifs : d'abord, il faut un temps plus considérable pour avoir la certitude qu'une amélioration est commencée. Cela se comprend facilement, la surdité n'étant pas complète, n'étant pas toujours au même degré; car il est bien avéré que dans certaines surdités, la température atmosphérique, ou celle de l'intérieur d'un appartement, influe beaucoup sur le plus ou moins d'intensité; les causes morales produisent aussi beaucoup de variations. On doit donc ne pas trop se

hâter de cesser, si au début du traitement magnétique il y a peu ou point d'effet, ou même si l'effet produit disparaît pendant quelques jours.

Dans bien des cas nous avons vu les deux ou trois premières magnétisations produire un sentiment d'amélioration dans l'ouïe, puis il se faisait un temps d'arrêt, ou bien cette amélioration diminuait insensiblement ou disparaissait tout à coup sans aucune raison apparente et malgré la continuation du traitement ; puis nous avons presque toujours vu reparaître cette amélioration, mais plus grande qu'elle n'était la première fois, et continuer ensuite en augmentant progressivement, et enfin arriver à une guérison entière.

Le magnétisme ne fait point de miracles ; souvent il guérit promptement, mais souvent aussi, et surtout dans les maladies anciennes passées à l'état chronique, il guérit lentement, sans secousse et insensiblement.

En fait de surdité accidentelle, nous avons eu à Genève l'occasion d'agir sur la fille de M. *André Janin*, professeur. Cette jeune personne était devenue sourde insensiblement, et elle entendait à peine quand on lui parlait directement. Depuis longtemps elle n'entendait plus à l'église aucun prédicateur.

Cependant, en quelques séances, nous parvînmes à lui faire percevoir à deux pieds de distance, le son du mouvement d'une montre qu'elle n'entendait pas auparavant, même en appuyant la montre contre son oreille, et de plus elle entendit et elle entend encore très-bien toutes les prédications auxquelles elle assiste.

Nous avons produit la même amélioration dernièrement sur Mlle H. R. de Genève, et sur Mlle M. du canton de Vaud.

Ch. Lafontaine.

SÉANCE DE MAGNÉTISME.

SOMNAMBULISME, CLAIRVOYANCE, VUE A TRAVERS LES CORPS OPAQUES, VUE A DISTANCE, ETC. [1]

M. Lafontaine est bien le *tenacem propositi virum* dont parle Horace ; ce qu'il a promis, à tout prix il faut qu'il le tienne, et pour faire honneur à sa parole, il n'a reculé devant aucune démarche, aucune fatigue, aucun sacrifice d'argent. M. Lafontaine, vous vous en souvenez, avait cru un

1. *Moniteur judiciaire* de Lyon du 25 juillet 1847.



instant avoir rencontré la clairvoyance à Lyon, et le fait lui parut assez curieux pour valoir qu'on le produisît en public. Mais voilà qu'au moment de nous faire cette périlleuse exhibition, la clairvoyance lyonnaise s'évapore et se cache si bien, si bien, que M. Lafontaine désespère de la retrouver : alors il s'en va la chercher à Paris, l'aborde dans la rue, le chapeau à la main, et lui fait force politesses, tant dame clairvoyance est ombrageuse et prompte à s'effaroucher. Enfin il croit la tenir, il revient en poste à Lyon, heureux d'annoncer à tout le monde que la clairvoyance le suit de près et galope derrière lui. Cette fois encore on attendit vainement : la clairvoyance parisienne ne voulut pas se déranger et faire cent lieues pour venir voir ce qu'elle voyait très-bien de là-bas. Vous crûtes alors que M. Lafontaine allait se décourager et laisser là cette capricieuse qui vient à vous lorsqu'on ne la cherche plus. Point du tout : M. Lafontaine avait juré ses grands dieux que les Lyonnais auraient de la clairvoyance, si difficile que cela fût, et, par ma foi ! force est restée au magnétisme : la clairvoyance est arrivée, elle est arrivée il y a aujourd'hui huit jours, arrivée de Londres, et elle répond au nom d'Adolphe Didier.

Si beaucoup de curieux vont être contents, voilà aussi nombre de gens déconcertés, car les paris étaient ouverts : les uns disaient que la clairvoyance se présenterait, les autres soutenaient en ricanant qu'elle continuerait à faire défaut. Les plus méchants allaient jusqu'à prétendre que le voyage à Paris de M. Lafontaine était un leurre, et que, tandis qu'on le croyait par les chemins en quête de lucidité, il prenait tranquillement les eaux à Charbonnières. Aujourd'hui que M. Adolphe a quitté les bords de la Tamise pour venir donner un démenti aux mauvaises langues des bords du Rhône, ces messieurs sont bien forcés de reconnaître qu'ils ont perdu leur pari ; mais ils ne se tiennent pas pour battus, ils se promettent une revanche et s'en vont répétant qu'au moment critique la malicieuse fée s'évanouira comme elle a fait déjà, et que si elle a mis quelque lenteur à venir, elle s'en dédommagera en partant très-vite.

Eh bien ! nous en sommes désolé pour messieurs les esprits forts, ils perdront ce second pari comme le premier. Nous ne voulons pas même permettre que leurs illusions durent jusqu'à ce soir, nous allons leur raconter ce que nous avons vu samedi. Qu'ils augurent de notre récit le sort qui les attend

dans quelques heures, et qu'ils retirent leurs enjeux, s'il en est temps encore.

Donc M. Adolphe Didier, ce sujet promis depuis quinze jours, si désiré, si attendu, objet de tant de suppositions et de controverses, n'était pas encore remis des fatigues de son voyage, que M. Lafontaine a voulu le soumettre à une première épreuve en petit comité pour le préparer aux émotions de la séance publique, et samedi une trentaine de privilégiés étaient convoqués par le magnétiseur à l'hôtel du Nord.

Il s'agissait, comme vous savez, de prouver l'existence, la réalité de ce phénomène merveilleux qu'on a appelé de tant de noms, faute sans doute d'en trouver un qui pût expliquer une chose inexplicable, de ce phénomène nommé lucidité, clairvoyance, double vue, etc., etc.; de cette étrange faculté, développée par le magnétisme, qui permet au sujet de voir les objets autrement qu'avec les yeux, et non-seulement les objets placés à sa portée, mais la pensée même du magnétiseur ou de toute personne mise en rapport avec lui. Je vous laisse à penser si l'assistance était attentive, si notre curiosité était haletante, si notre scepticisme ouvrait les yeux et les oreilles pour ces prodiges annoncés, que personne d'entre nous n'avait vus, auxquels tous sans doute ne croyaient guère.

M. Adolphe Didier, endormi après quelques passes, a reçu sur les yeux un double et triple bandeau placé par le plus défiant d'entre nous, et recouvrant deux énormes tampons de coton, et quand il a été bien avéré pour tous que la vision naturelle était totalement interceptée, on a commencé les expériences.

Des cartes, dont on a brisé sous nos yeux l'enveloppe, ont été apportées, et plusieurs parties jouées et gagnées par le somnambule, sans que celui-ci daignât relever son jeu, nous ont préparé aux étonnements qui devaient suivre. M. Adolphe voyait non-seulement ses cartes, mais celles de son partner, et il connaissait l'atout, sans que la carte eût besoin d'être retournée; la dernière partie mit le comble à notre surprise : les cartes étaient à peine données et toutes les onze encore sur la table, quand M. Adolphe a dit à son adversaire : « Ne prenez pas la peine de regarder votre jeu, vous avez perdu : vous avez cinq cœurs, j'ai cinq piques, et pique est atout. » Vérification faite, l'indication a été exacte de tous points.

Il était bien inutile de jouer davantage avec le plus clairvoyant des *grecs*, et on a passé à autre chose.

M. Lafontaine nous a priés de vouloir bien écrire dans la pièce voisine chacun une phrase sur une feuille de papier. — Les phrases écrites, les carrés de papier soigneusement pliés ont été remis au somnambule, qui s'est mis à les palper, à les flairer dans tous les sens. Plusieurs mots de ces phrases, sinon des phrases entières, ont été lus; mais l'une de ces épreuves a parfaitement réussi. M. Adolphe s'était plus particulièrement attaché à certaine enveloppe qui paraissait l'intriguer; après quelques minutes d'un embarras visible, sa physionomie s'est soudainement éclairée : il a déclaré au mystificateur que sa phrase était un chien, ou du moins un animal ayant la prétention d'y ressembler; il a vainement essayé d'indiquer à quelle espèce il convenait de le rattacher; mais, sans doute, il y avait moins de sa faute que de celle du dessinateur, qui ne s'était pas piqué d'une imitation fidèle de ce symbole de la fidélité!

Nous passons sous silence diverses autres expériences d'un moindre intérêt pour arriver promptement à l'événement de la soirée, au fait culminant, au phénomène le plus élevé de la lucidité, la vue à distance.

Adolphe Didier avait vu, à la stupéfaction générale, les objets placés auprès de lui; verrait-il également les choses distantes? Quitterait-il l'hôtel, par exemple? se transporterait-il, au gré de son interrogateur, dans quelques maisons de la ville? sortirait-il de Lyon pour suivre la pensée voyageuse du premier venu dans quelque pays voisin ou éloigné? Telles étaient les questions que nous nous adressions, et, il faut le dire, nous n'espérions guère que M. Didier y répondît d'une manière satisfaisante.

Sur l'invitation faite par M. Lafontaine aux assistants de tenter l'épreuve, le très-humble serviteur qui vous parle s'est approché du somnambule, lui a pris les mains et lui a demandé s'il consentait à le suivre. Mais déjà celui-ci, qui lisait dans notre pensée, s'était mis en route; et tandis que nous, qui voulions le conduire dans un appartement de la rue Rozier, n'étions encore qu'à la place des Terreaux, M. Adolphe avait gravi les quatre étages de la maison où nous avions prémédité de l'introduire. Nous sonnions à la porte que déjà, lui, il était entré et que son regard inquisiteur furetait partout, prenant ses aises comme en pays conquis. Les somnambules ne sont pas formalistes : le nôtre, sans prendre la peine d'ôter son chapeau au maître de la maison, sans se préoccuper de

l'inquiétude que devait lui causer ce visiteur clandestin, faisait curieusement la revue des êtres qu'il rencontrait, trouvait son chemin dans le dédale des corridors, désignait les portes à sa droite, à sa gauche et devant lui, ouvrait sans hésiter celles que nous voulions ouvrir. Les fenêtres étaient comptées, leur position indiquée; tel meuble était là, tel autre vis-à-vis, un autre à l'extrémité opposée de la chambre. Jamais on ne fit un inventaire plus exact; c'était à désespérer le plus vigilant des huissiers, à décourager le plus roué des commissaires-priseurs. Le lit avec son sommier, la cheminée avec sa glace et la forme de cette glace, l'armoire et sa situation extraordinaire dans l'appartement, tous les objets furent minutieusement décrits, jusqu'au portrait au daguerréotype du maître de la maison. M. Didier a vu distinctement ses traits, et s'il le rencontre dans la rue, il le reconnaîtra et pourra lui dire : « J'ai été chez vous l'autre jour; vous dormiez, je n'ai pas voulu vous déranger. » M. Didier a signalé les parties faibles, effacées de l'épreuve, et, par le jeu de sa physionomie, il a rendu d'une manière frappante et l'attitude et l'expression accidentelle de l'homme au portrait. Nous l'avouerons, depuis longtemps le somnambule se dirigeait tout seul, nous n'y étions plus; éperdue, confondue, notre raison s'abîmait dans un mystère incompréhensible. Nous regrettons que M. Lafontaine nous ait arrêté au moment où, sans respect pour l'heure indue, nous allions demander à M. Adolphe ce que faisait l'honnête citoyen dont nous violions ainsi le domicile; mais il fallait faire place à d'autres, également jaloux d'interroger l'*esprit* et de vérifier à leur tour, par eux-mêmes, cette puissance occulte qui ne connaît ni les obstacles ni la distance.

J'espère que vous ne mettez pas en doute la sincérité de celui qui vous parle; mais, à coup sûr, vous ne soupçonnerez pas le témoignage de la personne qui nous a remplacé auprès du somnambule. M..... conseiller à la cour impériale de Lyon, a transporté le sujet rue du Rempart-d'Ainay, n° 7, dans son propre domicile, et cette seconde épreuve a réussi comme la première. M. Didier a visité le cabinet de M..... décrit son bureau, fait la revue des papiers qui l'encombraient. Un instant on a pu croire que le somnambule allait lire un mot tracé sur l'un de ces papiers, toutefois il n'a pu parvenir qu'à indiquer quelques lettres. Vous pensez bien qu'il n'a pas oublié les tableaux et surtout le portrait de M. le conseiller en robe rouge. L'auditoire assistait, plein de joie, à cette exhibition ; quant à M...

il n'a pas cherché à dissimuler sa surprise et son admiration.

Après ces expériences si décisives, quelques autres plus délicates ont encore été tentées On a essayé de conduire M. Didier à Sens, on lui a demandé des nouvelles de la bourse de Paris, de ce qui s'y était passé dans la matinée même; nul doute qu'au début de la séance le somnambule n'eût satisfait à ces questions; mais il succombait à la fatigue, la séance durait depuis deux heures, et M. Lafontaine n'a pas souffert qu'elle se prolongeât.— Ce que nous avions vu suffisait bien et au delà à la défaite complète de la prévention la plus aveugle et du scepticisme le plus révolté.

Et maintenant que dirons-nous aux gens qui mettent tout leur esprit à dire non quand les autres disent oui, qui se croient superbes quand ils ont hoché la tête d'une certaine façon, qui sont tout fiers de leur indépendance et de leur supériorité, parce qu'ils raillent ce qu'ont vu leurs voisins et ce qu'ils ont vu eux-mêmes, gens terribles qui, plus incrédules que saint Thomas, lequel pour croire ne demandait qu'à voir et à toucher, meurtrissent une pauvre somnambule et couvrent ses bras de *noirs*. comme nous en avons eu récemment le révoltant spectacle? Nous leur dirons : Venez ce soir au cercle musical, dans cette petite salle où nous voudrions faire entrer toute la ville; ce que nous avons raconté n'est qu'un spécimen de ce qu'on vous prépare, peut-être sortirez-vous convaincus, et si vous ne l'êtes pas, si vous vous figurez ne pas l'être, oh! alors, permettez-moi de le dire, nous n'aurons plus qu'à rire de votre incurable sottise.

Mais, hélas! qui peut répondre d'un accident? qui nous assurera que les bonnes dispositions du somnambule ne seront pas modifiées d'ici là? que ses forces ne le trahiront pas au moment décisif? qu'une émotion imprévue, une fatigue subite ne mettront pas en fuite ce démon capricieux, ce protée craintif et insaisissable qui a nom lucidité? Et alors, si ce malheur arrive, voudra-t-on bien nous croire sur parole, s'en rapportera-t-on à ces trente témoins qui croient ce qu'ils ont vu, trente témoins, parmi lesquels on cite deux conseillers, deux médecins et une douzaine de journalistes, c'est-à-dire une douzaine de ces esprits mal faits, de ces natures mauvaises, qui font profession de ridiculiser ce que la foule admire et sont sceptiques par état; animaux dangereux, malfaisants, venimeux qui, s'ils sont suspects quand ils disent le mal, méritent tout crédit quand ils confessent le bien? Nous croirez-vous,

encore une fois, ou du moins consentirez-vous, avant de nier, à attendre patiemment une nouvelle épreuve? Mais sans doute nos craintes ne se réaliseront pas, et la séance d'aujourd'hui va donner au contraire à nos paroles une éclatante confirmation.

Pour nous, dont la psychologie était déconcertée et toute la physique en déroute, nous sommes rentré chez nous en proie à une sorte de cauchemar et comme halluciné. Nous nous demandions avec terreur où s'arrêterait le somnambulisme magnétique, et quelle barrière opposer à cet argus qui ne respecte rien? Eh quoi! plus de murailles, plus d'ombres assez épaisses pour nous dérober à cette inquisition! Que deviendra la sécurité du citoyen et la confiance du foyer domestique? La vie privée ne sera donc plus murée, faudra-t-il tous nous faire vertueux, sous peine de voir nos faiblesses et nos infirmités surprises et divulguées par cet hôte indiscret?— Mais alors qu'avons-nous besoin d'un préfet de police; pourquoi jouissons-nous encore d'un ministre des affaires étrangères? Une somnambule remplacerait avantageusement M. Guizot, et la moins clairvoyante n'aurait pas de peine à en savoir plus long que M. Delessert! Oh! alors, plus de conspirations, plus de sociétés secrètes, plus de secrets d'État non plus; nous lirions dans le cabinet de M. de Metternich les dépêches sur sa table; partout plus de diplomates, partout plus de politique, et Dieu sait combien la société gagnerait à la suppression de tout cela!

Donc, et en fin de compte, faisons notre profession de foi.

Il y a trois mois, le magnétisme était encore pour nous presque une chimère, il y a trois mois, si nous nous souvenons bien, nous faisions, à propos des premières expériences de M. Lafontaine, un feuilleton moitié sérieux, moitié railleur, nous ne savions pas bien, à cette époque, s'il fallait rire ou s'il fallait admirer. Mais aujourd'hui, alors que depuis un mois nous avons suivi pas à pas M. Lafontaine, que nous ne l'avons pas quitté, pour ainsi dire; quand une foule d'expériences suivies avec circonspection, nous pourrions bien dire avec défiance, soit en public, soit dans l'intimité; quand une masse de faits, tous plus concluants, plus invincibles les uns que les autres, ont levé tous nos doutes et eu raison de tous nos scrupules, il est juste que nous confessions notre conversion et que nous récitions notre crédo magnétique :

Oui, nous croyons au sommeil;

Oui, nous croyons au somnambulisme;

Oui, nous croyons à l'insensibilité;

Oui, nous croyons à la catalepsie;

Oui, nous croyons à la transmission de pensée, à l'attraction, à la clairvoyance, à tous les prodiges de la vue à distance, et à bien d'autres choses encore.

Oui, cent fois oui, nous croyons à tout cela, parce que cent fois ces faits ont été produits et répétés sous nos yeux; nous croyons, parce que nous ne pouvons nous défendre de croire, sous peine d'absurdité; et peu nous importe qu'on tienne ces lignes pour une sorte de manifeste en faveur du magnétisme, que messieurs les esprits forts se moquent de nous, qu'ils en prennent à leur aise, nous ne nous gênerons pas pour nous moquer d'eux à l'occasion.

Pour finir, nos félicitations bien sincères à M. Adolphe Didier, ce jeune homme de vingt-cinq ans à peine, aux cheveux blonds, à l'œil bleu, au profil si fin, à la physionomie si sympathique; si doux, si paisible tant qu'il est éveillé; si mobile, si impatient, si irritable, si *mauvais coucheur* dès qu'il est endormi. Nos remerciements, encore une fois, car c'était à lui qu'il était réservé de nous faire éprouver le plus profond sentiment d'étonnement et d'admiration que nous ayons ressenti de notre vie.

N'oublions pas non plus Mlle Valentin, qui a clos la séance par son extase si éminemment gracieuse et touchante, et qui ne sera pas l'un des moindres charmes de la soirée d'aujourd'hui.

DAVID.

OBSERVATION DE LA MALADIE DE Mlle MADELEINE ADELAIDE LEFEBVRE DE MER,

ADRESSÉE A M. LE DOCTEUR PINEL, DE PARIS, PAR M. GUÉRITAULT.

Sous ce titre, M. Guéritault, dont nous avons le manuscrit sous les yeux, expose dans les plus grands détails la marche et les phases d'une névrose des plus extraordinaires, qu'un concours de circonstances lui a permis d'observer, jour par jour, pendant toute sa durée de plusieurs années. Quoique cette maladie ne se rattache pas directement au magnétisme, les divers accidents et les phénomènes de somnambulisme naturel qu'elle présente, nous ont paru devoir intéresser nos lecteurs.

Malheureusement, nous ne pouvons tout citer, nous sommes forcé de choisir dans la scrupuleuse narration de l'auteur et de laisser de côté bien des pages du plus grand intérêt.

Cependant nous avons conservé au récit la forme que l'auteur lui a donnée, et nous le laissons parler :

« La malade qui fait l'objet de ces observations, et qui, pendant plus de quatre années, fut en proie à cette étonnante maladie, est une jeune personne de 20 ans, d'une organisation délicate et nerveuse, d'une excessive sensibilité et du caractère le plus affectueux et le plus doux. Dès son enfance, elle éprouva certaines maladies sans gravité; puis, à l'âge de 14 ans, au moment de la menstruation, une chlorose longue et pénible; enfin, à trois époques différentes, elle fut empoisonnée par des substances alimentaires, et dès lors sa santé fut fortement ébranlée. Parvenue à l'âge de 18 ans, M[lle] Lefebvre commença à éprouver toutes les atteintes de l'hypocondrie; cette fâcheuse affection fut particulièrement déterminée par le chagrin qu'elle ressentit de la maladie de sa mère qu'elle adorait, et dont elle souffrit pendant 3 ans, avec une patience vraiment exemplaire, l'humeur versatile et bizarre. Divers médecins furent consultés, mais sans succès; l'état de la malade s'aggravait de plus en plus et elle fut bientôt obligée de garder le lit; des bains qui lui furent ordonnés, loin d'apporter quelque soulagement, déterminèrent l'apparition de nouveaux symptômes : gonflement prodigieux des régions gastriques et abdominales, douleur atroce dans les hypocondres, ou sentiment d'un fer rouge dans ces parties; rougeur et bouffissure de la face; respiration difficile et fréquente; chaleur si âcre de tout le corps que le vinaigre qu'on lui mettait sous le nez, lors de ses fréquentes syncopes, bouillonnait en s'évaporant sur la lèvre supérieure. On eut alors recours aux lumières de M. le docteur La Tour, praticien célèbre d'Orléans; le traitement qu'il prescrivit ne tarda pas à améliorer l'état de la malade et l'on conçut à cette époque l'espoir d'une prochaine guérison. Cependant ses forces ne revinrent point, et bientôt l'on dut craindre une rechute. Elle éprouva de violentes convulsions qui déterminèrent la paralysie des extrémités.

» On essaya, mais en vain, tout ce que la médecine a de plus héroïque parmi les antispasmodiques. Pendant quelques jours la paralytique resta constamment dans son lit, sans donner aucun signe de mobilité. On vit avec surprise que la susceptibilité de l'ouïe et de l'odorat devint telle, que le plus léger

bruit, comme celui d'une feuille de papier, ou l'odeur de quelque fleur que ce fût, réveillait les convulsions, ou décidait une sorte de démence. Pendant cette aberration passagère, qui était souvent aussi déterminée par la moindre contrariété d'esprit, la malade recouvrait l'usage momentané de ses forces, sortait de son lit, parcourait avec une vitesse extraordinaire un espace plus ou moins considérable, et tombait après avoir fourni sa carrière et épuisé ses forces factices. Elle revenait à son premier état, c'est-à-dire paralytique, mais jouissant d'une raison et d'un jugement exquis.—Au bout de quelques semaines, une crise violente, suivie d'une fièvre assez forte, donna pour résultat la liberté manifeste des extrémités; l'état de la malade s'améliora sensiblement; mais l'emploi de bains et de douches destinés à la fortifier, n'eut d'autre effet que de ramener les paroxysmes, auxquels se joignit une affection mentale plus prononcée. La malade se croyait vieille de 80 à 90 ans, et raisonnait comme si elle eût eu en effet cet âge.

» Pendant ces accès de manie, il y avait une augmentation si considérable de force musculaire, qu'elle enlevait les plus lourds fardeaux, béchait, tirait de l'eau des puits, etc. La malade, revenue à la raison, était d'une faiblesse excessive; l'atonie paralytique des extrémités était telle qu'elle ne pouvait pas même tenir une feuille de papier entre ses doigts.— Au mois d'octobre 1805, la malade fut transférée à Orléans pour être plus à portée de recevoir les soins de son médecin. Afin de rompre la périodicité des accès maniaques, il lui fit prendre une once de quina en 24 heures; dès le lendemain le paroxysme se montra plus tard; une seconde dose administrée 15 jours après fit entièrement disparaître la manie qui existait depuis 9 mois.— Mais tous les efforts de M. le docteur La Tour furent inutiles pour rappeler le sommeil dont la malade était privée depuis plus d'une année. On la ramena à la campagne : malgré toutes les précautions, le voyage la fatigua beaucoup. Son état maniaque fut remplacé par des convulsions qui présentèrent pour particularité la torsion et l'enlacement des bras et des jambes, l'imitation du cri de plusieurs animaux; roulant sur elle-même, couchée dans toute sa longueur, à l'instar d'un cylindre assez fortement lancé pour qu'il fût difficile quelquefois de l'atteindre; cherchant à lacérer tout ce qui l'environnait, gravissant avec dextérité de grandes hauteurs, récitant, déclamant des passages dont elle n'avait conservé aucune mémoire; dans les intermittences de ces accidents, elle se promenait pendant

les plus grands froids de l'hiver (1806) à des distances assez éloignées. Dans ces excursions, qu'elle faisait toujours accompagnée d'une garde prudente, la vue des personnes, des arbres, haies, murs, de la plus petite quantité d'eau, même celle des ornières des chemins, ressuscitait les attaques nerveuses en produisant le trouble du cerveau.

» Le printemps amena un mieux étonnant; mais l'automne apporta à la maladie une nouvelle série d'accidents plus graves et plus répétés; la surdité, l'aphonie, la cécité, assaillirent la malade ou simultanément ou séparément. Des convulsions avec cris plaintifs ou fortes exclamations; courbure tétanique du corps de manière à toucher le bout des pieds avec le front, et immédiatement après en sens inverse; saltation circulaire pendant un quart d'heure, à la suite de laquelle elle pivotait avec une vitesse extraordinaire et tombait dans une faiblesse proportionnée à la durée et à l'énergie des mouvements nerveux. Pendant ces mouvements, l'exercice de la pensée était parfaitement libre. Au mois de janvier 1807, on transporta la malade à Paris; mais au retour les conseils qu'on y avait reçus de M. le professeur Pinel ne purent être pratiqués, une saison très-humide ayant étonnamment relâché le système nerveux. Le centre digestif avait seul acquis un degré de force surnaturelle. Des boulimies fréquentes, pendant lesquelles elle mangeait ou buvait, sans choix et sans proportion les aliments et les boissons qui se trouvaient sous sa main; des fureurs faméliques qui la faisaient attenter à elle-même lorsqu'on ne satisfaisait pas à temps ces appétits immodérés; enfin des frayeurs sans cause, des visions fantastiques, rappelèrent les accès maniaques qui avaient disparu depuis 17 mois. La musique instrumentale était le seul moyen de calmer un peu les douleurs épigastriques; ses traits, altérés par la douleur, reprenaient alors le calme et la sérénité qui leur étaient propres. Mais dans cette maladie prodigieuse, un accident semblait ne disparaître que pour faire place à un autre. Parfois la malade était totalement privée de sentiment pendant plusieurs heures; le corps d'une roideur tétanique, les yeux ouverts, mais fixes, les dents serrées, la respiration presque insensible; d'autres fois le spasme de l'œsophage rendait la déglutition impossible; puis le moindre changement dans l'atmosphère, l'apparition du plus petit nuage, était pressenti et annoncé par la malade exactement renfermée dans une sombre alcôve.— Le passage d'une saison à l'autre influait tou-

jours sur l'état de la malade. L'équinoxe du printemps de 1807 fut marquée par des cris qui portaient dans l'âme des assistants le trouble et l'épouvante; ces cris n'avaient aucun rapport avec ceux que poussent des personnes dans l'extrême désespoir, ou celles qui sont soumises aux plus douloureuses opérations chirurgicales. Puis, quand vint la saison des orages, de nouveaux accidents se produisirent; la colonne dorsale se courbait de manière à empêcher presque entièrement la respiration; des accès de fureur, dont la malade indiquait le moment précis six ou sept heures auparavant, se déclarèrent; en un instant, elle était privée du sentiment et de toutes ses facultés mentales : on la voyait la face rouge et animée, les yeux fermés, le corps droit, les membres tendus et très-agités, se jeter avec la plus grande violence contre les obstacles qu'elle rencontrait, s'élancer avec une incroyable agilité à des hauteurs de 8 à 9 pieds, en poussant des cris perçants, puis retomber daus une indicible faiblesse.

» Pendant ses accès de manie, quand le calme avait repris, la malade jouissait d'un tel degré de développement de ses facultés intellectuelles, que rien ne lui paraissait difficile; sa mémoire, naturellement assez ingrate, devenait d'une prodigieuse fécondité; elle donnait parfois essor aux idées les plus riantes et aux saillies les plus spirituelles; rien n'égalait alors la finesse de son esprit et la perspicacité surprenante avec laquelle elle savait lire dans les âmes, scruter les moindres pensées. Mais son habileté manuelle n'était pas moins merveilleuse : elle parvenait avec les moyens les plus simples à exécuter divers tissus, tels que la futaine, le casimir, et plusieurs autres croisés; tout cela dans l'instant même, sur le défi qui lui en était fait; elle mettait d'autant plus de zèle et d'ardeur à accomplir ces ouvrages, qu'on lui persuadait qu'ils étaient destinés aux personnes qui réunissaient ses plus chères affections.

» Vers la fin de l'été, ses yeux devinrent le siége d'une nouvelle anomalie nerveuse; depuis plusieurs mois, la malade jouissait de la faculté nyctalopique : elle lisait et écrivait dans la plus complète obscurité, comme elle l'eût fait en plein jour; mais à ce moment ce singulier effet fut remplacé par l'influence fortement marquée des différentes couleurs pendant sa manie : les unes la flattaient, les autres la blessaient. Le gris était de toutes les nuances celle qu'elle affectionnait le plus; la figure riante et épanouie, elle se prosternait devant les objets qui réflé-

chissaient cette couleur; plusieurs fois, tandis qu'on la promenait dans les rues, elle enleva de la boutique des marchands des pièces d'étoffe grise. La couleur rouge agissait en sens inverse : elle réveillait les douleurs épigastriques et rendait la manie furieuse et délirante. Le noir, le bleu et le violet l'attristaient, le jaune et le vert lui plaisaient, le blanc lui était indifférent, l'orangé et toutes les nuances du rouge la révoltaient.

» Pendant ses manies, la malade conserva toujours les fonctions de son entendement, mais les perceptions étaient parfois perverties ; ainsi elle exprimait d'une manière absolument opposée à leur existence réelle, les choses soumises à son jugement : suivant elle le *jour* était la *nuit, hier* était *demain ;* elle tutoyait ceux à qui elle disait *vous,* nommait *grand* ce qui était *petit* et *vice versa;* de deux pièces de monnaie, l'une d'argent, l'autre de billon, elle choisissait la dernière.

» Souvent, au moment où elle parlait avec le plus d'animation, il lui arrivait d'oublier absolument tous les substantifs : alors un *couteau* était *une affaire qui coupe,* une *aiguille* ou une *épingle* une *affaire qui pique*. Plus tard, la malade ne désigna que par les lettres initiales les noms des personnes et des choses dont elle voulait parler, et elle devinait avec la plus grande facilité lorsqu'on employait le même moyen à son égard. Lorsque la malade était sur le point de revenir de sa manie, elle annonçait qu'elle allait bientôt dormir; elle expliquait pendant l'accès maniaque (mais ne se rappelait de rien revenue à la raison) les signes qui lui annonçaient la reprise de ses facultés.— Elle tombait tout à coup comme privée de sentiment et agitée par des convulsions; après 10 minutes de cet état, la respiration, plus naturelle, annonçait le moment où elle allait revenir à elle. » *(La suite au prochain numéro)*.

... C'est dans cette phase de la maladie si bien et si consciencieusement décrite par M. Guéritault, que nous voyons apparaître d'une manière plus précise les symptômes qui caractérisent l'état somnambulique. Ainsi nous reconnaissons un sommeil profond arrivant tout-à-coup, puis le somnambulisme naturel dans lequel la malade, qui est sans force habituellement, agit avec cette puissance de vitalité qui presque toujours accompagne cet état extraordinaire ; puis nous voyons des éclairs de lucidité pendant lesquels la malade annonce l'heure du retour de ses accès, de ses crises, et enfin, au réveil, l'oubli complet de tout ce qui a été dit ou fait.

Il est probable que si dans cette maladie, mais surtout au moment de cette phase, le magnétisme eût été employé, on eût d'abord dirigé le somnambulisme naturel, puis on l'eût fait disparaître en le transformant en somnambulisme magnétique, qui n'eût alors paru que lorsqu'il eût été provoqué par le magnétiseur (comme cela nous est arrivé dans la névrose de Mlle Marcinhes[1]), ensuite le magnétisme agissant sur tout l'organisme, eût d'abord calmé le système nerveux et régularisé la circulation nerveuse en l'activant et en s'opposant à l'accumulation du fluide vital sur tel ou tel organe qui détruisait l'équilibre et produisait tous ces désordres dont on ne pouvait se rendre compte.

Il faut bien le dire, la médecine n'a aucun moyen d'action dans toutes ces névroses qui font son désespoir, en lui démontrant chaque jour de plus en plus son impuissance.

Les dérivatifs qu'on emploie, les calmants, ne soulagent que parce qu'ils ralentissent ou suspendent la circulation, et par conséquent, ils font l'effet contraire de ce qu'il faudrait qui fût fait, puisque ce n'est que par l'activité donnée à la circulation nerveuse qu'on peut espérer de réagir sur tous les organes, et d'obtenir ainsi le rétablissement de leurs fonctions.

Nous le disons hardiment, il n'est encore jusqu'ici que le magnétisme qui produise ces heureux résultats, et malheureusement il n'est point encore employé généralement, parce qu'il n'est point admis, ou plutôt parce qu'il est encore repoussé par les corps savants. Cependant les hommes les plus éminents dans la science, dans la médecine, ont autrefois admis, reconnu, et même pratiqué le magnétisme.

CORRESPONDANCE PARISIENNE.

Paris, 10 mai 1860.

La fête de Mesmer. — Réunion des banquets. — Enquête partielle. — Enquête générale. — Epuration, régénération. — Un peu de phrénologie. — Le Dr Castle. — Allix-Doligny. — Electropathie. — Cumuls et défection. — Le massage.

En attendant le règne de l'entente cordiale dans le camp des magnétistes, voici un événement qui pourrait bien avoir sa petite importance. Il a été décidé que la fête de Mesmer se

1. Voir le premier numéro du journal *le Magnétiseur* de 1859.

signalerait cette année par une fusion... gastronomique. En d'autres termes, les trois groupes mesmériens de Paris célébreront en commun, dans un seul et même local, le 126[me] anniversaire de la naissance du maître. — Je dis les *trois* groupes mesmériens, parce que, indépendamment de la *Société philanthropico-magnétique* et de la *Société du mesmérisme*, nous avons le *Jury magnétique*, fondé et présidé par le baron du Potet, — ce même jury qui jugea à propos, il y a quelques années, quand personne ne l'y forçait, — de décerner une médaille de bronze à M. Lafontaine qui la refusa.

C'est au docteur Léger, président actuel de la *Société du mesmérisme*, qu'est due l'initiative de cette fusion des banquets. Déjà depuis plusieurs semaines des symptômes de rapprochement couraient en l'air. Les camps opposés se faisaient des politesses mutuelles; on voyait des Guelfes parlementer avec des Gibelins. Le docteur Léger profita de cette heureuse disposition des esprits : il négocia la grande agape fraternelle. Grâce à lui, le marquis eut avec le baron une entrevue très-cordiale, ma foi, et au bout de huit jours l'affaire était votée, signée, paraphée. Puisse-t-elle porter d'heureux fruits! On dit que de la fraternisation des fourchettes à la fraternisation des cœurs, il n'y a pas loin. Ainsi soit-il.

Il était écrit que le *tolle* général soulevé par le livre de M. Morin aurait son épisode. Quelques magnétistes, sans précisément partager toutes les opinions émises dans cet ouvrage, conclurent avec elles un mariage morganatique. A leurs yeux, beaucoup d'expériences magnétiques acquises à la science depuis de longues années, éprouvaient le besoin d'être soumises à une nouvelle enquête. Il a même été question un instant, d'inviter certain praticien de Genève à vouloir bien faire le voyage de Paris aux frais des sociétés mesmériennes, pour expérimenter devant M. Morin. Bien entendu que ce projet n'a pas la moindre chance d'aboutir. Je ne suppose pas qu'un homme qui a fait ses preuves veuille quitter ses malades du quai des Bergues pour passer un examen de capacité devant un petit jury parisien.

J'entends dire que tout est à refaire en magnétisme, qu'il faudrait non-seulement épurer le personnel, mais réunir en un corps la série des faits constatés et dont la négation n'est plus possible. A la bonne heure! Ici nous quittons la région mesquine des préventions individuelles, des dissidences d'écoles, et nous élevons le débat à une hauteur digne de nous.

Des monceaux d'erreurs ont été propagés par les magnéto-

logues, mille exagérations circulent dans la théorie et dans la pratique : rectifiez ces erreurs, émondez ces exagérations, ne permettez à personne de décrocher les étoiles ou de magnétiser les nuages. Faites mieux : renoncez une bonne fois à cette guerre de tirailleurs qui nous coûte le plus pur de notre sang; disciplinez-vous, concertez-vous; que l'élite du monde mesmérien se réunisse en un congrès général pour s'occuper sérieusement de valider les titres d'un agent qui, depuis tant d'années, frappe à la porte des académies, et n'a rien de commun avec l'imagination, je vous prie de le croire.

A propos d'imagination, parlons de phrénologie, s'il vous plaît; je puis en parler savamment, car je n'y entends rien. N'allez pas prendre cette boutade à la lettre; initié depuis peu aux *bosses* du crâne sous les auspices du docteur Castle, je vois jaillir chaque jour quelques nouvelles étincelles de ces prisons cellulaires du cerveau, que je prenais longtemps pour une chimère. Encore aujourd'hui ma conversion est imparfaite, et je nage dans le doute; mais le docteur Castle, qui s'occupe aussi de magnétisme, rend la phrénologie tellement attrayante, il vous fait cueillir de si charmantes fleurs le long de cette route frayée par Gall et Spurzheim, que vous êtes subjugué, fasciné.

En vérité, vous ne vous figurez pas les ingénieux aperçus que ce phrénologue a su tirer des bosses du crâne; aussi le nombre de ses élèves s'accroît-il chaque jour, et toutes ses séances publiques attirent un nombre compact de savants, d'artistes, d'amateurs et de femmes du monde, auxquels sa parole est profondément sympathique, et son accent anglo-américain ajoute encore au piquant intérêt de ses enseignements.

Le docteur Castle a donné au public parisien, vers la fin du mois dernier, deux grandes soirées par invitations. La salle de la Redoute (rue de Grenelle) était comble, et le mesmérisme y avait de nombreux représentants. Le savant professseur exposait ses points de doctrine, et ses élèves expérimentaient sur les personnes présentes. Ces deux séances ont obtenu un véritable succès.

Que la cranioscopie soit une vérité, ou qu'elle soit une utopie, toujours est-il que le docteur Castle est un profond analyste. Avec sa phrénologie psychologique, il décrit le caractère d'un individu, devine ses aptitudes intellectuelles, ses habitudes et l'éducation qu'il a reçue; de l'inspection d'un crâne il tire des inductions merveilleuses; il vous pronostique les destinées d'une vie entière, depuis votre jeunesse jusqu'à votre

âge le plus reculé ; il procède aussi par mode rétrospectif, et rien qu'à examiner la tête d'un vieillard il vous dissèque tout le passé de l'homme, y compris les jours de la première enfance. C'est presque de la lucidité somnambulique. Voilà donc encore une concurrence pour nos sybilles modernes, qui ont déjà tant de mal à gagner leur pauvre petite vie.

Je ne quitterai pas la phrénologie sans vous apprendre que le fluidiste Eugène Allix, de qui je vous ai parlé dans ma dernière correspondance, est également partisan de la doctrine de Gall. Il vient d'ouvrir un cabinet de médecine à Paris, sous la direction du docteur F. Broussais. Fidèle au multiple programme que je vous esquissais le mois dernier, il mènera de front le traitement des maladies par le magnétisme direct, les consultations phrénologiques, les cours théoriques et pratiques du mesmérisme, et une agence mesmérienne universelle. C'est embrasser beaucoup de choses ; espérons qu'il en étreindra une, car, je l'ai dit, M. Allix est un praticien sérieux et plein d'ardeur pour l'art magnétique, en dépit des déboires qu'il a déjà rencontrés dans cette carrière.

Il ouvre son établissement sous le nom d'*A. Doligny,* pour ne pas être confondu avec un autre *Allix*, à qui les *Escargots sympathiques* donnèrent, il y a quelques années, une triste et ridicule célébrité.

Si nous avons des magnétistes qui accouplent l'agent nerveux avec la cranioscopie, nous en avons d'autres qui marient Mesmer avec les piles de Volta. Pour ma part, je ne raffole pas de cette sorte de promiscuité. Deux membres de la *Société philanthropico-magnétique*, M. Rébold et M. Théodore Courant, se sont voués avec tant d'acharnement au culte électro-galvanique, que, pour eux, Mesmer et Deleuze ne vivent presque plus qu'à l'état de souvenir. La défection de M. Rébold surtout est assez regrettable : il figurait naguère parmi nos plus vaillants champions de l'école fluidiste. Aujourd'hui les plaques de métal ont remplacé les *passes,* et deux cents petites machines électriques bourdonnent dans ses salons, — sous l'officieux patronage du docteur du Planty, dont le cœur hospitalier héberge toutes les doctrines.

M. du Planty est un de nos plus aimables représentants de l'éclectisme scientifique. Il pratique à la fois, et à ses heures, l'allopathie, l'homéopathie, l'hydropathie, l'électropathie, la phrénologie, le magnétisme, l'hypnotisme, le somnambulisme et le spiritisme. Et il trouve encore le temps d'être excellent

musicien, de présider des loges maçonniques, de prononcer des *speech* fort spirituels et de *faire des mots !*

Parlez-moi du *massage !* Ici Mesmer n'est exposé à aucune mésalliance; et s'il faut absolument que le fluide se donne le luxe d'un auxiliaire pour le traitement de certaines maladies, allez trouver M. Charavet, le somnambule-*masseur*. En voilà un qui a porté la chose au point culminant de la perfection. M. Charavet est un type à part et mérite un chapitre spécial. Mais l'espace me manque, et je renvoie ce chapitre à ma prochaine correspondance.

J. Lovy.

LE MAGNÉTISEUR

Sommaire. — **Des dangers que peut quelquefois présenter le magnétisme dans des mains inexpérimentées, par le Dr Ch. Péreyra. — Suite de l'Observation de la maladie de Mlle Madeleine-Adélaïde Lefebvre de Mer.— Correspondance parisienne : Le banquet de Mesmer; le magicien Morin et ses livres; le bâton de Polichinelle; toasts, hymnes et chansons; un plat d'asperges magnétisé à distance; MM. Robert et Charavet; massage; Charavet à Genève; un disciple reconnaissant; par M. J. Lovy. — Accidents produits par les tables parlantes et les crayons écrivains, par Ch. Lafontaine. — Bibliographie : Souvenirs des banquets de Mesmer, toasts et chansons de M. J. Lovy, par M. André.**

DES DANGERS

QUE PEUT QUELQUEFOIS PRÉSENTER LE MAGNÉTISME

DANS DES MAINS INEXPÉRIMENTÉES.

Pour ceux qui ont consacré leurs veilles à l'étude approfondie du magnétisme, qui se sont initiés à ses principaux mystères, et qui surtout en ont bien connu la vertu curative, il n'est point douteux, quand on le pratique consciencieusement et dans les règles prescrites par l'expérience, qu'on ne puisse en obtenir les plus heureux résultats comme agent thérapeutique, et qu'on ne puisse, par conséquent, le regarder comme un des plus puissants auxiliaires de la médecine, puisque, d'ailleurs, dans la plupart des cas où celle-ci échoue, on a souvent le bonheur de le voir triompher. La nature, du reste, toujours si sage et si prévoyante en ses actes, ne prouve-t-elle pas d'une manière évidente à ceux qui veulent se donner la peine de l'étudier, qu'elle ne fait rien en vain, et qu'en conséquence toute chose ici-bas a sa raison d'être, son utilité, son but?

Si donc cette sage et tendre mère a donné le pouvoir à ses enfants d'agir si puissamment et si efficacement en même temps les uns sur les autres, par la seule force de leur volonté, pourquoi rejetteraient-ils un moyen qui les met à même de se sou-

lager, de se guérir mutuellement, surtout lorsque ce moyen est si simple et si sûr à la fois? Il faudrait être vraiment dénaturé pour ne pas reconnaître un tel bienfait et pour ne pas en apprécier toute la valeur. En un mot, il faudrait ne pas être homme, non-seulement pour ne pas vouloir utiliser une telle faculté, une fois cette faculté reconnue, mais encore pour ne pas se glorifier d'un des plus beaux attributs de l'espèce humaine. Ne serait-ce point absolument comme si, au lieu d'être fiers de notre raison, qui nous met tellement au-dessus de la brute, nous ne voulions point nous en servir pour nous guider à travers les nombreux écueils de l'océan de la vie?

Homme, jette donc sur le temple d'Isis un regard plus attentif que tous ceux que tu as pu y jeter jusqu'à présent; médite sur la sublime sentence qui en décore le fronton, et connais-toi enfin toi-même, comme elle te le prescrit; sache bien que tu n'es point une pure machine, un automate; que non-seulement tu es doué d'une intelligence supérieure, mais qu'il est en toi un feu divin, source de vie dans laquelle tu peux puiser à chaque instant pour ranimer ceux en qui cette même source commence à tarir. Mais aussi, ô homme, ne sois point égoïste : donne, pour qu'on te donne également quand ta fragile existence est en péril.

Vois ce malheureux qu'une science, hélas! trop souvent incertaine, abandonne : il est encore plein de vie, et cependant la mort, la cruelle mort est déjà à sa porte! Quoi! parce qu'on n'a pu remonter à la source de son mal, cet homme, chéri de sa famille, devra lui être aussi cruellement ravi! Rien ne pourra le rendre à sa femme, à ses enfants, dont il est le protecteur, le soutien? Non, hélas! non, si tu ne viens à son aide, ô toi qui as déjà tant fait de miracles en ce genre par la simple imposition de tes mains et ton seul mais ardent désir de soulager la souffrance. Ah! empresse-toi de le magnétiser, et, sans tenir compte d'une aveugle condamnation, aie foi en ton pouvoir, implore l'assistance du Ciel, et tu auras peut-être le bonheur de compter un miracle de plus.

Jésus-Christ ne disait-il pas à ses disciples : « *Ite, imponite manus super ægros, et bene habebunt.* »

Oui, puisqu'il faut sans cesse se répéter pour se faire comprendre de ceux qui n'ouvrent qu'avec tant de peine les yeux à la lumière, le magnétisme, tel que nous l'entendons et essayons de le pratiquer, peut alléger, guérir même bien des maux et être considéré par conséquent comme un des plus

grands bienfaits de la nature. Chacun de nous, au surplus, a pu se convaincre de cette vérité, et s'il fallait des preuves à l'appui de ce que nous avançons, qui de nous n'en fournirait aussitôt un grand nombre, et des plus irrécusables? Pour notre part, nous avons à citer quelques cures qui ont fait le désespoir de la médecine, cures que nous publierons un jour, non pour convaincre ceux qui ne veulent absolument pas croire—nous nous soucions fort peu de leur sotte incrédulité, —mais pour raffermir la foi chancelante de ceux qui balancent encore entre Hippocrate et Mesmer. Et sans nous, d'ailleurs, qui sommes à peu près perdu dans la foule de tant d'hommes dévoués à la plus belle, à la plus noble des causes, ne trouve-t-on pas assez d'exemples d'admirables guérisons? A-t-on besoin, pour croire, que nous en ajoutions quelques-unes à tant d'autres? Non, certes : on n'a qu'à ouvrir les yeux, à regarder autour de soi, et l'on verra clairement, distinctement ce qu'on n'a pas su voir jusqu'à ce jour.

Sortez donc des ténèbres qui vous environnent, ô vous qui doutez encore, mais qui avez cependant le bon esprit de ne rien rejeter sans examen, et dès que se sera évanoui l'épais nuage qui vous aveugle, dès que la vérité vous aura apparu dans tout son éclat, qu'elle aura dissipé tous vos doutes, qu'elle vous aura enfin régénérés, proclamez-la partout avec courage, et mettez-vous aussitôt à l'œuvre avec toute la confianee que cette vérité, malheureusement si méconnue, n'aura pas manqué de vous inspirer. Vous reconnaîtrez bientôt avec nous que le magnétisme est l'un des plus beaux, des plus précieux dons que le ciel nous ait faits, puisque c'est le lien qui pourrait unir fraternellement tous les hommes, si, hélas! ils voulaient être unis et s'entr'aider sur la terre. Ah! que ne pourraient-ils pas alors les uns sur les autres? Ils se rendraient réciproquement ce trésor inappréciable que si souveut ils perdent.... la santé.

Mais si le magnétisme peut faire tant de bien, comme il n'est plus possible d'en douter aujourd'hui, ne peut-il pas aussi faire du mal? Question qui, du reste, a été posée plus d'une fois, et à laquelle tout magnétiseur consciencieux a répondu, ainsi que nous allons répondre nous-même à l'instant, en nous appuyant d'un fait qui s'est passé sous nos yeux.

Oui, le magnétisme, dans les mains d'un ignorant ou même d'un imprudent, peut être quelquefois la cause d'accidents graves, et d'autant plus graves, que celui qui en est l'auteur ne se trouve malheureusement presque jamais en état d'y remé-

dier; et, loin de là, si le trouble qu'il doit naturellement éprouver augmente à la vue des ravages qu'il a produits dans l'organisme de son patient, la gravité de ces ravages augmente en proportion, et les suites les plus funestes peuvent en être la conséquence. Mais, pour ne parler que de ces accidents en eux-mêmes, y a-t-il quelque chose en cela qui doive étonner? Non, certainement; n'en est-il pas ainsi à peu près de tout? La vertu de tel médicament, par exemple, est bien reconnue, bien constatée dans un cas donné : administrez ce médicament mal à propos, et il peut produire dans l'économie l'effet d'un véritable poison, en développant une maladie beaucoup plus grave que celle qu'on cherchait à combattre. La saignée est encore malheureusement indispensable aujourd'hui dans quelques cas : pratiquez-la en temps inopportun, et mort peut s'en suivre. Ou, si l'on veut même, l'aliment le plus sain, ingéré dans l'estomac, lorsque cet organe ne saurait le recevoir, peut provoquer une gastrite, affection, comme on sait, souvent bien difficile à traiter, etc., etc.

Ainsi donc qu'un médicament administré mal à propos, qu'une saignée pratiquée à contre-temps, et qu'une substance alimentaire, confiée à un estomac qui n'est point en état de la digérer, le magnétisme, mal employé, peut produire les plus grands troubles dans nos organes.

En voici un exemple que nous choisissons parmi plusieurs autres, parce qu'il est le plus frappant.

Une jeune dame, que je magnétisais depuis quelque temps en présence de plusieurs personnes, et qui était très-sensible à mon action, se trouve un soir au milieu d'une réunion nombreuse dont je faisais partie. C'était dans un de nos plus grands salons, où se donnait une fête brillante, et où l'on attendait à chaque instant le mari de la jeune dame en question, lequel, après une longue absence, devait revenir ce même jour de la campagne et y reconduire sa femme immédiatement après le souper, qu'on retardait exprès pour lui, sûr qu'on était qu'il arriverait d'un moment à l'autre.

En attendant, des danses s'organisent dans différentes pièces de l'appartement, qui était très-vaste, et l'on cherche partout, mais en vain, celle qui était ce jour-là la reine de la fête, c'est-à-dire ma somnambule, qui avait complétement disparu. Chacun s'étonnait de cette disparition, et la maîtresse de la maison en perdait la tête.

Tout à coup un jeune homme, pâle, tremblant de tous ses

membres, vient à moi, et sans pouvoir articuler une seule parole, m'entraîne à travers la foule et me conduit, après m'avoir fait traverser un grand nombre de pièces, dans un cabinet où un affreux spectacle s'offre aussitôt à ma vue.

C'était, ou plutôt ce n'était plus celle qu'on avait en vain cherchée, mais une statue, une véritable statue de marbre! Un tétanos général, mais un tétanos d'un caractère nosogénique tout particulier, donnait aux membres et à tout le corps une rigidité telle, que, s'il y avait jamais eu dans la nature un cas de pétrification humaine, je n'aurais pas douté un instant qu'à la place de la femme, j'avais devant moi une véritable pierre. Ce qui rendait plus effrayant encore l'aspect de cette malheureuse victime, c'est qu'elle avait les yeux grandement ouverts et la poitrine démesurément gonflée!

Dans le premier moment je fus excessivement troublé, je l'avoue; mais pensant bientôt qu'un rapport magnétique était depuis longtemps établi entre cette pauvre femme et moi; qu'il me serait, par conséquent, plus facile de venir à son secours que si je ne l'avais jamais magnétisée, je me remis de mon trouble, m'armai d'espérance et de courage, et après avoir renvoyé au plus vite l'imprudent jeune homme qui avait comme pétrifié ma somnambule, en voulant imiter ce qu'il m'avait vu faire quelquefois, je fermai le cabinet à clef, afin de n'être dérangé par personne.

Une fois seul, et aussi calme qu'il m'était possible de l'être, j'employai tous les moyens voulus dans un cas pareil; mais, hélas! sans aucun résultat: je n'avais toujours qu'une pierre devant moi! Sachant que je trouverais du musc dans cette maison, j'eus un instant l'idée d'avoir recours à ce puissant antispasmodique; mais n'oubliant cependant point que j'avais affaire à un tétanos tout exceptionnel, puisqu'il avait été produit par une cause tout exceptionnelle aussi, et que, conséquemment, au lieu des moyens thérapeutiques ordinaires, je devais faire usage de ma volonté seule, je chassai aussitôt l'idée qui m'était venue d'employer un agent étranger, peut-être même nuisible en cette occurrence, et, m'étant un moment reposé, car il y avait déjà plus d'une heure que je travaillais, je me remis à démagnétiser, en ne négligeant rien de ce que l'expérience et mon instinct me dictaient.

Soit que ma démagnétisation fût plus rationnelle cette fois, soit plutôt, peut-être, que ce qui venait de se passer dans mon esprit eût doublé mon pouvoir, j'eus enfin le bonheur de voir

une action bien marquée sur les membres inférieurs, car il y eut un mouvement saccadé et simultané dans les deux jambes.

Comprenant aussitôt alors ce qu'il me restait à faire, je posai l'index sur l'un des fléchisseurs du pied et suivis, en remontant, tout le parcours du long péronier latéral. En moins d'une minute, les jambes avaient repris leur souplesse.

J'agis de même, *toujours en remontant*, sur le reste du corps et avec le même succès.

Mais (que ceci soit une leçon pour ceux qui se trouveraient dans le même cas) j'avais refoulé tout le fluide au cerveau, et j'eus alors à combattre un épisthotonos très-intense : car la tête, d'inclinée qu'elle était, s'était rejetée en arrière, et allait, sans aucun doute, s'appliquer sur les vertèbres cervicales. Je ne lui en laissai cependant point le temps, et, par des passes transversales, je fis bientôt disparaître le nouveau danger qui aurait pu avoir de funestes suites, si, afin de ne point *retétaniser* la poitrine et les bras, je n'avais pas immédiatement changé mon mode de démagnétisation, qui, jusque-là, du reste, avait été, comme on l'a vu, on ne peut plus efficace.

Deux grandes heures s'étaient écoulées, et au moment où cette jeune dame reparaissait au salon, on annonçait son mari.

Charles PÉREYRA.

Varsovie, le 12 mai 1860.

OBSERVATION DE LA MALADIE DE Mlle MADELEINE-ADÉLAIDE LEFEBVRE, DE MER,

PAR M. GUÉRITAULT.

(Suite.—Voir le n° de mai, pages 42 et suivantes.)

« Souvent les intervalles de la manie étaient remplis par une somnolence qui poursuivait la malade jusque dans ses promenades : ni le bruit des voitures, ni ceux de toute espèce qui se faisaient autour d'elle lorsqu'elle allait dans les rues, ne l'empêchaient de tomber dans ce sommeil opiniâtre. Rentrée à la maison, elle se couchait, paraissait dormir paisiblement ; mais au réveil, elle rendait avec toute l'exactitude possible ce qu'on avait pu dire pendant ce prétendu sommeil.

» L'automne suivant ramena, comme toujours, de nou-



veaux accidents; pendant le jour, la malade était sans connaissance, livrée aux plus horribles convulsions, et n'éprouvait de soulagement que par l'effet de boissons alcooliques. La nuit, elle était dans l'état de manie; ce fut durant une de ces crises nocturnes qu'elle s'échappa de son appartement; elle se rendit à une distance de trois lieues, et revint en très-peu de temps en-deçà du point d'où elle était partie. En reprenant l'usage de ses facultés, elle se trouva couchée jusqu'au cou dans une petite rivière. En état de crise, elle racontait son itinéraire d'une manière très-piquante, décrivant avec une scrupuleuse exactitude tout ce qu'elle avait observé dans la ville en question, et donnant une infinité de détails qu'elle n'aurait jamais pu prendre en tout autre temps, ne la connaissant qu'imparfaitement. Revenue à l'usage de la raison, elle écoutait avec étonnement le récit de ce qu'elle avait rapporté et montrait la plus grande répugnance à y ajouter foi. Pendant l'hiver, quelques crises de catalepsie se déclarèrent; plusieurs fois dans la journée, la malade restait subitement immobile, à genoux ou droite sur ses pieds, les yeux ouverts, mais sans la moindre oscillation. Ses membres conservaient telles positions qu'elle voulait leur donner. Puis les convulsions reparurent; ce fut pendant l'une d'elles que la malade avala cinq épingles qu'on avait imprudemment laissées à sa portée; elle rendit assez promptement les quatre premières, mais la cinquième resta longtemps dans l'estomac et y occasionna de graves douleurs. Peu après se présenta un phénomène surprenant. Aussitôt après avoir avalé la plus petite quantité d'aliments solides ou liquides, elle balbutiait, tournait les yeux, ne pouvait se tenir droite, tombait même si on ne la retenait, éprouvait, en un mot, tous les effets de l'ivresse. Du thé alcoolique, ou mieux encore, quelques gouttes d'eau-de-vie faisaient cesser cet état dans la minute.

» Enfin, après diverses perturbations des sens, la malade en arriva au point où l'organe de l'ouïe sembla départir entièrement sa faculté au centre épigastrique, qui devint exclusivement apte à percevoir les sons; peu de jours après on s'aperçut avec une surprise sans égale que l'épigastre partageait encore avec l'odorat, la vue et le toucher les facultés propres à ces sens; lorsqu'on lui présentait une fleur, la malade la portait à son estomac pour la sentir, et c'est sur l'estomac qu'elle posait la main des personnes qu'elle voulait reconnaître. Mais ces accidents n'étaient que le prélude de phénomènes plus ex-

traordinaires encore, dont l'apparition plongea ceux qui entouraient la malade dans le plus profond étonnement. Un jour (25 mars) qu'on avait répondu d'une manière évasive à quelques questions qu'elle avait faites, elle dit qu'elle saurait bientôt ce qu'elle voulait savoir, qu'elle avait là (en montrant l'estomac) *un petit affaire* qui parlait et qu'elle allait consulter. Depuis ce moment, pendant les cinq jours qui suivirent, elle parut en effet parler sous une sorte d'inspiration, décrivant dans les plus minutieux détails, des lieux qu'elle ne connaissait point, racontant ce qui se passait chez les voisins; (après vérification, tout fut trouvé de la plus parfaite exactitude); enfin, prédisant les diverses révolutions qu'aurait encore à subir sa maladie, en annonçant les dates, jusqu'à celle de sa guérison, qu'elle fixa au temps de l'Assomption de l'année suivante (août 1805). Elle semblait rendre ces sortes d'oracles au milieu des plus grandes souffrances de l'estomac, et chaque fois elle répétait les mêmes prédictions, sans ajouter ni retrancher le moindre détail. Entre autres choses, elle annonça que le jour de Pâques, entre 9 et 10 heures, elle chercherait à se poignarder; que si cela arrivait elle ne mourrait pas aussitôt, mais languirait longtemps; que si toutes les mesures étaient prises pour empêcher cet accident, elle ferait le geste. Elle dit encore que le 30 avril elle serait folle toute la journée, et que le lendemain sa folie finirait. Elle se prescrivit aussi les bains de mer, disant qu'il fallait qu'elle partît le 15 mai; que le 16 elle serait encore transportable, mais difficilement; que le 17 ce ne serait plus possible; elle ajouta qu'au premier bain de mer elle perdrait connaissance.—On attendait avec impatience la première époque fixée pour l'accomplissement de ses prévisions; le 30 mars arriva, et, de ce moment, comme elle l'avait dit, son estomac ne parla plus et elle ne rendit plus de sang; ce dernier accident subsistait depuis plus de huit mois, époque de l'accident des épingles.—Mais là ne se borna pas cette étonnante faculté de prévision; le 2 avril, la malade m'annonça que lorsque son estomac avait fini de parler; il lui avait révélé beaucoup de choses qu'elle me communiquerait quand elle en serait avertie par une forte secousse de l'estomac; deux heures après elle me dit que le moment était venu; et qu'on se figure mon étonnement, lorsque j'entendis sortir de sa bouche des détails infinis et inconnus à tout autre qu'à moi sur plusieurs circonstances de ma vie; elle me dévoila mes plus secrètes pensées, et me trans-

mit plusieurs prédictions qui m'étaient particulières et qui se sont réalisées.—Rien n'était plus précis et plus clair que tout ce qu'elle me dit, et elle répéta en outre tout ce qu'elle avait recommandé pour sa guérison. Le 4 avril était indiqué comme le jour où devait cesser l'ivresse que la malade éprouvait en mangeant; cette prédiction eut son entier accomplissement. Depuis ce moment, cet accident qui existait depuis six mois, ne reparut plus. Le 17 avril, jour de Pâques, la malade était dans une manie fort gaie et fort aimable. Le plus vif intérêt avait réuni autour de son lit sa famille, ses amis et plusieurs personnes notables du pays. On avait écarté scrupuleusement tous les instruments dont la malade aurait pu se servir pour se poignarder; on suivait jusqu'au moindre de ses mouvements. En attendant l'heure annoncée comme devant lui être fatale, nous observions le jeu singulièrement expressif de sa physionomie : elle parlait avec la plus grande animation, riait et plaisantait avec chacun dans la plus grande liberté d'esprit. Neuf heures sonnent, les douleurs se réveillent; sa figure, tout à l'heure si sereine, exprime toute l'atrocité des souffrances qu'elle éprouve; des cris entrecoupés, d'horribles contorsions des bras et des jambes remplissent d'effroi ceux qui l'entourent. Enfin elle paraît réunir subitement toutes ses forces, elle écarte ses vêtements, et, avec une vigueur et une promptitude sans exemple, elle se donne trois coups dans l'estomac avec le poing fermé, comme si elle eût tenu un poignard. Elle tomba aussitôt dans le plus profond accablement, et resta toute la journée d'une faiblesse extrême et privée de l'usage de la raison.

» Le 28 avril, ainsi qu'elle l'avait annoncé vingt-six jours auparavant, son estomac parla de nouveau. La malade répéta une partie des détails qu'elle avait donnés sur sa maladie, en indiqua la cause qu'elle attribua aux trois empoisonnements qu'elle avait éprouvés et à la peine qu'elle avait ressentie de la maladie de sa mère; elle parla de nouvelles précautions à prendre, et répéta encore que le 30 avril elle serait folle toute la journée, et que le 1er mai elle serait guérie de sa folie. C'est avec une anxiété inexprimable que nous voyions arriver ce jour-là. Depuis le matin elle n'eut, en effet, pas une minute de raison; les paroxismes de sa manie étaient effrayants. A onze heures du soir elle se coucha plus calme, mais encore maniaque; elle dormit le reste de la nuit, s'éveilla à quatre heures, la tête parfaitement saine; elle se leva préci-

pitamment, et, dans l'ivresse de sa joie, courut annoncer elle-même à toute la maison qu'elle *n'était plus folle*. Depuis lors elle n'a pas eu de retour de cette aliénation d'esprit qui, pendant plus de deux ans, ne l'avait quittée que par intermittences.

» Après la cessation de sa manie, la malade était très-faible. Toutes les dispositions furent prises pour la conduire au Havre, qu'elle avait, dans ses prédictions, désigné comme le port où elle devait prendre les bains de mer. La répugnance qu'elle avait constamment montrée pour ce voyage, augmenta encore à l'approche de l'époque arrêtée. Au jour fixé pour le départ, elle eut toute la peine possible à monter en voiture; il fallut même, comme elle l'avait prédit, la contraindre à s'y placer. Le voyage fut très-fatigant; à chaque relai, la malade prenait une attaque nerveuse. Immédiatement après son arrivée, elle fut frappée de catalepsie; on l'avait laissée seule un instant dans son appartement; l'hôte étant entré dans ce moment pour prendre ses ordres, la trouva assise, les yeux ouverts, dans une parfaite immobilité; surpris de n'en point obtenir de réponse, il la toucha : à l'instant elle tomba comme une pierre. Malgré l'excessive faiblesse de la malade, ses parents voulant suivre en tous points ses propres prescriptions, lui firent commencer immédiatement les bains. Ainsi qu'elle l'avait dit, le premier la fit tomber sans connaissance; mais au bout de huit jours seulement, elle avait recouvré ses forces, et de jour en jour elle voyait son état s'améliorer au-delà de toute espérance. Lors de ses prédictions, la malade n'avait point déterminé le nombre de bains qui devait lui être nécessaire. Elle avait dit seulement qu'elle serait avertie du moment où il faudrait les cesser par un grand cri, à la suite duquel elle tomberait sans connaissance. Cet événement arriva le jour du quatorzième bain; ce cri fut si effrayant, que les personnes qui étaient au bord de la mer s'enfuirent épouvantées, tandis que la malade tombait sans connaissance. Le reste du jour elle fut dans un profond accablement, mais sans souffrance; et, après une absence d'un mois, ceux qui l'avaient vue partir faible, triste, ne pouvant marcher et fort souffrante, eurent la joie de la voir revenir forte, gaie, d'une agilité incroyable et presque sans souffrance. Ses cheveux, qui depuis longtemps étaient d'une excessive rigidité, étaient alors si souples qu'ils frisaient naturellement, comme lorsque la malade était en parfaite santé. Une ère nouvelle s'ouvrait pour elle;

elle tombait parfois dans une joie vraiment extatique, dans le sentiment de sa résurrection.

(La suite au prochain numéro.)

CORRESPONDANCE PARISIENNE.

Le banquet de Mesmer. — Le magicien Morin et ses livres. — Le bâton de Polichinelle. — Toasts, hymnes et chansons. — Un plat d'asperges magnétisé à distance. — MM. Robert et Charavet. — Massage. Charavet à Genève. — Un disciple reconnaissant.

Paris, 10 juin 1860.

Dans la soirée du 23 mai, pendant que le public parisien vaquait à ses affaires, courait à ses plaisirs, se promenait sur les boulevards, peuplait nos salles de spectacle, une population spéciale, un monde à part, s'agitait dans les salons de Chapard. Là, fidèles à leur programme, les trois groupes mesmériens de Paris banquetaient en l'honneur du maître. Ce fluide obstiné, auquel les corps académiques n'ont pas encore ouvert leurs portes, et qui n'entre chez quelques savants que par l'escalier de service, siégeait là en chair et en os, bannières déployées, grande tenue, les insignes à la boutonnière, le front radieux, avec femmes et enfants, consommant des pigeons aux petits pois (?), et ingurgitant des flots de bordeaux et de champagne.

Quelques sceptiques anciens s'avisèrent, en présence d'un philosophe, de nier le mouvement. Pour toute réponse, le philosophe se mit à marcher. Il n'y a pas d'argument qui vaille un fait. Le fait est que le magnétisme marche, et je vous prie de croire qu'il a le jarret dispos, puisqu'il festine à 7 fr. par tête.

Ce banquet-monstre avait pour président le baron du Potet, et pour vice-présidents les docteurs du Planty et Léger. En face d'eux on remarquait un des matadors du magnétisme, le docteur Charpignon, accouru d'Orléans pour acclamer, le verre en main, cette agape de la fusion. La presse, le barreau, la Faculté avaient de nombreux représentants, soit à titre d'adeptes, soit comme amateurs. Puis s'échelonnait, sur une triple rangée de tables, toute l'armée de Mesmer et de Puységur : membres des diverses sociétés, magnétiseurs en chambre, praticiens diplômés, bacheliers *ès-passes,* som-

nambuliseurs, extatiques et pythonisses; total : 170 convives.

Grâce à la fusion, toutes les Eglises avaient envoyé leurs délégués : la petite chapelle du *spiritisme* était représentée par M. Clever de Maldigny; le docteur Philips personnifiait l'électro-biologie, et la magie noire avait pour organe M. Alcide Morin.—N'allez pas confondre cet Alcide Morin avec M. A. S. Morin, avocat, ancien sous-préfet, auteur du livre qui nous a trop occupés récemment. Au physique, M. Alcide Morin jauge une tête de moins que son homonyme; mais au moral, son crâne frise les nues. Ce petit homme, mince et fluet comme un lutin, possède une surabondance d'imagination qui le mènera je ne sais où; mais en attendant qu'il y aille, c'est un écrivain pétillant d'esprit, doué d'une *humour* inépuisable et d'une verve diabolique. Nous devons à sa plume le célèbre opuscule : *Comment l'esprit vient aux tables;* il a fondé la *Magie du dix-neuvième siècle*, revue mensuelle à laquelle a succédé le journal bi-mensuel la *Science sans maître*. Depuis huit ans il poursuit sa croisade contre les corps savants avec une intarissable gaieté, mêlée d'une forte dose de philosophie et d'un grain de mysticisme. Il entasse livres sur livres; heureux qui les comprend! car ses aperçus métaphysiques, ses calculs cabalistiques sont vastes comme le monde, immenses comme le chaos; mais malheur à qui ces livres n'arrachent pas un sourire ou une bouffée d'admiration! Vous ne sauriez croire ce qu'il y a de fines railleries, de pensées drôlatiques et de vérités *vraies* dans les écrits de cet étrange fantaisiste. C'est à propos des publications de M. Alcide Morin que mon ami Edouard Thierry disait dans un de ses feuilletons littéraires : « Mesmer s'escrime avec le bâton de Polichinelle, et l'Institut » absent joue le rôle ingrat du commissaire de police. »

Ce n'est pas tout. A l'heure où j'écris ces lignes, j'ai sous les yeux un nouveau livre de M. A. Morin, qu'on peut regarder comme le *nec plus ultra* du genre; il est intitulé : *Ténèbres : treize nuits suivies d'un demi-jour sur l'hypnotisme.* Vous ne vous figurez pas tout ce que cet infatigable cerveau a dépensé d'excentricités dans ce volume de 280 pages : c'est à vous donner le vertige. Chaque feuillet porte l'estampille de cette plume *sui generis*, jusqu'aux petites vignettes que l'auteur a dessinées lui-même, jusqu'à la table des matières qu'il a transformée en un *Mémoire des travaux exécutés dans ce livre*. Aussi s'arrache-t-on les exemplaires chez le libraire

Dentu. — Le public n'est vraiment pas raisonnable, direz-vous. — Pardi! s'il était raisonnable, M. Alcide Morin mourrait sur la paille.

Mais revenons au banquet de Mesmer.

Comme d'habitude, les toasts et les discours formaient le principal attrait de la fête du 23 mai, et je vous assure que cette partie du programme s'est montrée cette fois plus substantielle et plus variée que tout ce qui était servi par la maison Chapard. — Les docteurs Charpignon et Léger ont porté un toast à l'union de la science avec le magnétisme. M. Clever de Maldigny, se cramponnant à la circonstance, a vanté sa marchandise au nom de la fusion. Il a eu pour partenaire, ou plutôt pour antagoniste, le magicien Alcide Morin. Ce terrible petit Eole, à force d'imagination, a failli déchaîner une tempête; mais le docteur du Planty lui a doucement coupé la parole : sa réplique a été le *quos ego* de Neptune, avec infiniment plus d'esprit. — MM. Winnen, Buchez, le Dr Philips et le commandant Vermeil ont porté des toasts très-chaleureux. Quant au baron du Potet et au marquis du Planty, ils ne se sont pas bornés à un *speech :* ils en ont chacun prononcé une demi-douzaine. C'étaient des épanchements mesmériens coupés en fragments; mais les fragments étaient bons, et de vifs applaudissements ont chaque fois salué les deux honorables présidents. — On a aussi bu aux magnétiseurs des deux mondes, aux frères absents; et ma pensée s'est tristement élancée vers Genève, où réside un maître qui a toujours manqué à ces fêtes.

Bien entendu que les hymnes et les chansons n'ont pas fait défaut. M. Charavet a chanté des stances en l'honneur de Mesmer. L'*hypnotisme* a inspiré à un des convives, M. Baillot, une pochade des plus désopilantes. Votre humble serviteur a également apporté son tribut obligé; et, enfin, une charmante petite fille âgée de quatre ans, Mlle Bertin, a glorifié Mesmer sur l'air : *Au clair de la lune.*

En somme, le banquet a été aussi satisfaisant qu'il pouvait l'être, à quelques petites misères près; car, au point de vue de son organisation matérielle, la fête laissait beaucoup à désirer : les uns accusent la maison Chapard, les autres rejettent la faute sur la négligence des souscripteurs, qui attendent toujours au dernier moment. Quoi qu'il en soit, il y a eu insuffisance d'espace; et s'il n'y a pas eu disette alimentaire, peu s'en est fallu, puisque M. Marcillet s'est vu obligé de

magnétiser à distance... un plat d'asperges, pour le décider à se rendre auprès de lui.....

Tout à l'heure, en parlant des toasts chantés, j'ai nommé M. Charavet. Fidèle à ma promesse, je veux que vos lecteurs fassent connaissance avec ce somnambule-masseur.

Ce jeune homme a toujours eu pour magnétiseur son beau-frère, M. Robert. Pourtant en 1856, pendant une maladie de son beau-frère, Charavet entreprit une association temporaire avec le docteur Huguet, membre de la *Société philanthropico-magnétique*. C'est vers cette époque aussi que j'eus occasion de me mettre en rapport avec lui. Il partageait ses heures entre le mesmérisme et le gymnase Trial. Je fus frappé de la mâle beauté de cet enfant du Midi. L'originalité de sa mise, son chapeau de quaker, son apparente rusticité mêlée de douceur et de politesse, laissaient dans mon âme une vive impression. Je devins assidu aux séances de Charavet.

« Ce précieux sujet, disais-je en juillet 1856 dans l'*Union* » *magnétique*, ne fait servir ses facultés que dans un but thé- » rapeutique ; mais il ne se borne pas à être un oracle médi- » cal, il mesmérise lui-même avec une grande puissance. Le » massage, — un massage vigoureux, formidable, joue un » grand rôle dans cette magnétisation. Non-seulement il » masse, mais il pétrit l'épiderme humain. »

Je n'ai rien à changer à ces lignes : seulement, j'ai beaucoup à y ajouter. Dans ces derniers temps, Charavet a poussé cette pétrissure de l'épiderme humain à un degré de perfection inoui. Il a fait du massage un art tout nouveau. Pour s'en faire une idée, il faudrait être témoin de sa méthode et de ses procédés ; car vous n'avez certainement rien vu de pareil parmi les masseurs de profession. C'est un système de percussion continue et de tapotements rapides comme la pensée ; cela commence *pianissimo*, puis gagnant graduellement le *crescendo* et le *forte*, cela éclate comme un bruit de mousqueterie. Les frictions et le massage à grands courants ne sont que le dernier terme de cette piquante opération. L'action se combine, en outre, avec une intelligente série de rhythmes et de mouvements : tantôt c'est un *andante* affectant le bruissement de la feuille, tantôt c'est un *allegretto* imitant le clapotement d'une averse, jusqu'au moment final où le *prestissimo* fait pleuvoir la grêle et tomber la foudre sur toutes les parties de votre corps. Que vous dirai-je, enfin ? Charavet exécute les variations les plus fantastiques, les plus

merveilleuses, sur ce vieux thème appelé *massage,* dont il a régénéré tous les éléments.

Indépendamment de cette spécialité, Charavet est un remarquable sujet magnétique. Déjà vers 1850 il accomplissait des prodiges de lucidité à Montélimart et dans tout le Midi. Plus tard, il se rendit à Genève avec son magnétiseur, M. Robert. Je cède la parole à ce magnétiseur :

« C'est à Genève en 1852, me dit M. Robert, que nous » vîmes pour la première fois M. Lafontaine, et cela dans une » séance qu'il donnait aux Tranchées. Ses expériences pro- » duisirent sur moi un tel effet, que je ne pus résister au dé- » sir d'aller lui faire une visite. Bien que je ne fusse pas, à » cette époque, un de ces novices que les premières manifes- » tations magnétiques émeuvent, — puisque depuis deux ans » j'avais obtenu de beaux résultats avec Charavet, — j'avoue- » rai que je me sentis bien ignorant en magnétisme... Je fus » donc voir M. Lafontaine à l'*hôtel de la Couronne*. Le prati- » cien me fit un accueil des plus sympathiques et m'invita à » assister à son cours. Le lendemain je lui présentai Chara- » vet; il le magnétisa, et reconnut en lui de remarquables » facultés. Il se servit de mon sujet dans ses séances, et ob- » tint particulièrement de beaux effets d'extase. Ma position » d'élève honoraire ne me permettait pas de jouer un rôle actif » dans ces expériences; je me contentais de les suivre atten- » tivement et de profiter des leçons du maître. Dès lors je » pus me rendre un compte exact de l'action magnétique. Et » si depuis j'ai obtenu quelques succès dans la pratique du » magnétisme, je ne crains pas de le dire hautement, c'est » à M. Lafontaine que j'en suis redevable, c'est de lui que j'ai » appris l'art de diriger le fluide et de dominer les crises. »

Certes, il y a dans cette déclaration de M. Robert autant de loyauté que de modestie; et nous l'enregistrons avec d'autant plus de plaisir, que l'exemple n'est pas commun : maint frère diplômé oublie trop souvent à quelles sources il a puisé ses enseignements.

J. Lovy.

ACCIDENTS PRODUITS PAR LES TABLES PARLANTES

ET LES CRAYONS ÉCRIVAINS.

Il y a quelques années, dans une petite ville de France, M[lle] E***, jeune fille très-nerveuse, s'occupa avec enthousiasme des tables parlantes et des crayons écrivains. Elle fit d'abord des expériences avec plusieurs personnes. Sous ses mains, la table s'agitait, dansait et parlait d'une façon remarquable; puis on lui indiqua la manière de tenir entre les doigts un crayon au-dessus d'une feuille de papier, et de se concentrer en elle-même, afin d'obtenir des révélations, des maximes, des conseils dont elle n'avait aucune idée consciente dans le moment.

Aussitôt que M[lle] E*** put expérimenter seule, elle le fit avec une telle ardeur et si souvent, que bientôt elle ne put toucher un crayon, une plume, sans qu'aussitôt des mots, des phrases, fussent tracés sur le papier. Elle arriva au point que, même contre sa volonté, ses doigts traçaient des mots sur tout ce qui était près d'elle. Autrefois on l'eût crue possédée.

Cette surexcitation nerveuse produisit bientôt de fâcheux accidents. M[lle] E*** eut une crise de nerfs suivie d'un évanouissement prolongé, et lorsqu'elle reprit connaissance, elle se trouva paralysée des deux jambes; puis, les jours suivants, des évanouissements longs et fréquents se présentèrent: l'estomac se resserra et ne laissa plus passer aucun aliment, pas même les boissons. Pendant ce temps, sa main courait sur les couvertures de son lit, traçant toujours des mots.

Bientôt M[lle] E*** crut entendre dans l'oreille droite une voix qui lui parlait. Les médecins ne lui apportaient aucun soulagement par les remèdes qu'ils lui donnaient; aussi la voix lui disait continuellement: « Le magnétisme est le seul moyen de te guérir; » et la jeune fille répétait à ses parents: « Faites-moi magnétiser, sortez-moi de là, rendez-moi mes jambes. »

Après dix à douze jours, les parents voyant que la médecine était impuissante, que l'état de la malade s'aggravait de plus en plus, que les évanouissements devenaient plus fréquents et plus longs, et que la malheureuse jeune fille en sortait plus affaiblie, on écrivit à un ami de la famille, qui avait quelques connaissances en magnétisme, pour le prier de venir magnétiser la pauvre enfant.

Aussitôt averti, M. B..., avec une obligeance extrême, quitta ses affaires pour se transporter auprès de la malade.

Mais après deux ou trois jours de magnétisation, M. B..., qui n'avait que des connaissances superficielles en magnétisme, s'effraya des accidents qui se répétaient avec violence et de la paralysie sur laquelle il avait à peine produit un changement; il redouta de se trouver seul en face d'une maladie très-sérieuse, dont les médecins ne lui cachaient pas la gravité. Il m'écrivit pour me demander des conseils et me prier de venir donner mes soins à la malade. Je m'empressai de lui envoyer toutes les indications pour magnétiser dans un cas semblable; mais il ne réussit pas davantage; alors on se décida à m'écrire.

Le jour où j'arrivai, la famille m'attendait, la malade ayant dit la veille que la *petite voix* lui avait annoncé le jour et l'heure de mon arrivée, qui coïncida exactement avec l'indication donnée.

Je reconnus tout d'abord dans le cerveau un ébranlement des plus graves, des maux de tête violents, dont le principal siége était dans le cervelet; des douleurs sourdes dans toute la colonne vertébrale, et dans les jambes une paralysie faisant présumer que la moelle épinière n'était point dans son état normal. Le cœur était agité de palpitations et de soubresauts violents et très-douloureux. Il y avait des évanouissements dangereux par leur longueur, et dans lesquels la catalepsie se présentait quelquefois.

Quant à la *petite voix* qui donnait des conseils, elle était, selon moi, le résultat d'un mélange d'hallucination et d'état mixte analogue à celui dans lequel se trouve le médium auprès d'une table.

C'était la conséquence de la surexcitation nerveuse continue, dans une nature aussi impressionnable que l'était celle de Mlle E***, et ce fut cette sensibilité, cette impressionnabilité nerveuse qui me donna l'espérance de détruire promptement cet état extraordinaire et si dangereux.

Je commençai par engager la jeune fille à m'aider, en n'écoutant point avec complaisance la *petite voix*, et à ne point se laisser aller à toutes ses impressions qui, augmentées par son imagination, devenaient des douleurs réelles, de fictives qu'elles étaient d'abord, et augmentaient alors les accidents. Puis je lui pris les pouces, et je fis ensuite de grandes passes pendant deux heures; je produisis du calme dans tout le sys-

tème nerveux. Dans une seconde séance, le même jour, après avoir fait quelques passes, j'imposai les mains, l'une sur le sommet de la tête, l'autre sur l'estomac, et j'obtins bientôt une forte transpiration qui se continua après la magnétisation, qui avait été de deux heures comme la précédente.

J'avais, par ces deux séances, ramené la liberté dans la circulation des fluides et provoqué les fonctions de la peau. Les maux de tête avaient diminué d'intensité, les palpitations du cœur et les soubresauts s'étaient calmés; il n'y avait eu qu'un seul évanouissement dans toute la journée.

Le deuxième jour, après avoir fait encore de grandes passes pendant une heure, je portai toute mon action sur le cervelet par plusieurs insufflations chaudes, et sur la colonne vertébrale par des passes et des frictions que je continuai ensuite sur les jambes en y joignant un peu de massage.

Je magnétisai deux fois ce jour-là de la même manière. La *petite voix* ne se fit plus entendre, les mains demeurèrent en repos, et toutes les douleurs disparurent presque entièrement.

Le troisième jour, après la première magnétisation, je fis lever la malade; mais elle s'évanouit quand on la prit dans son lit pour la poser sur un fauteuil. Je la fis revenir promptement par des insufflations chaudes sur l'estomac et sur le cœur. Je la magnétisai pendant qu'elle était levée; quand on la coucha, elle ne perdit pas connaissance, et après la magnétisation du soir elle dormit tranquillement.

Le quatrième jour, je continuai de la même manière; elle ne s'évanouit pas quand on la leva, et put même faire quelques pas dans la chambre en étant soutenue.

Le cinquième jour, la malade se trouva très-bien; elle fit encore quelques pas dans la chambre, se sentit plus forte et digéra sans peine.

Je me disposais à partir, et j'étais déjà au chemin de fer quand on vint m'avertir qu'elle s'était évanouie. Je revins près d'elle, je la magnétisai de nouveau, et je ne partis que le lendemain, la laissant beaucoup mieux que la veille.

Le docteur qui la magnétisait, et surtout une femme qui la frictionnait selon mes indications, achevèrent la guérison en peu de temps.

Depuis cette époque, les accidents ne se sont point renouvelés; mais il faut dire que M[lle] E*** n'a plus joué avec les crayons ni avec les tables.

Cet accident si grave doit faire réfléchir les personnes ner-

veuses sur les dangers qu'elles courent en se livrant à un divertissement qui paraît très-inoffensif en lui-même, et qui, comme on le voit, peut avoir les plus fâcheuses conséquences.

Ch. LAFONTAINE.

BIBLIOGRAPHIE.

Souvenirs des banquets de Mesmer,

TOASTS ET CHANSONS, par Jules LOVY.

Notre correspondant, M. Jules Lovy, vient de publier sous ce titre les diverses chansons qui, depuis quinze ans, n'ont pas cessé d'apporter aux réunions mesmériennes leur piquant tribut d'à propos spirituels et de mordantes railleries. Nous n'apprendrons à personne que le consciencieux rédacteur du *Ménestrel* manie à l'occasion une plume bien affilée; mais nous sommes bien aise d'indiquer ce petit recueil à nos lecteurs. — Ils trouveront, parmi ces productions légères, plus d'un couplet qui ne serait pas déplacé auprès de ceux du premier chansonnier de France. Nous ne sommes pas sûr que Béranger eût désavoué « *la Main*, » — ou « *la Cité de Mesmer*. » Et quant à la chanson qui ouvre ce recueil (« *les Corps savants* »), et dont nous donnons un échantillon, cette composition est pleine de verve satirique et d'estocades qui ne frappent pas dans le vide.

« Les corps savants
» Sont bien amusants:
» Quels drôles de gens
» Que nos savants !

» Depuis que le monde existe,
» — Pour eux j'en suis tout confus, —
» Ce qu'ils ont nié subsiste,
» Ce qu'ils ont prôné n'est plus.

» Les corps savants, etc.

» Contre la *vue à distance*,
» Les savants sont déchaînés....
» Il est vrai que la science
» N'y voit pas plus loin qu' son nez.

» Les corps savants, etc.

» Ils n'admettent pas qu'*on dorme*
» Eux dont les charmants discours,
» Grâce au fond, grâce à la forme,
» Nous endorment tous les jours.

» Les corps savants, etc.

Parmi ces couplets badins, mainte vérité sérieuse n'hésite pas à se faire jour. Voyez plutôt :

« Prônez, vantez, mais la tombe
» Cache aussi bien des secrets ;
» Quand le malade succombe,
» Les hôpitaux sont discrets. »

(L'Ether et le Magnétisme.)

— « De cet agent que les prêtres, les mages
» Tinrent caché dans leurs temples sacrés,
» Quelques débris sur l'océan des âges
» Flottaient épars, inconnus, ignorés.
» Gloire à celui qui, de ce grand mystère,
» Sut retrouver les titres égarés,
» Et les soumettre aux peuples de la terre,
» Sous l'œil jaloux des savants conjurés ! »

(Schismes et Dissidences.)

Tout en se distinguant parmi les champions sérieux du magnétisme, M. Jules Lovy se livre utilement à cette petite guerre de tirailleurs, dont les attaques portent coup lorqu'elles sont habilement dirigées ; c'est donc un double remercîment qu'il mérite et que nous sommes heureux de lui adresser, répétant avec lui son dernier refrain :

« Oui, Mesmer gagnera le port,
» Le magnétisme n'est pas mort. »

André.

LE MAGNÉTISEUR

Sommaire. — Avis. — Les possédées de Morzine, en 1857, guéries à l'aide du magnétisme, par Ch. Lafontaine. — Fin de l'Observation de la maladie de Mlle Adélaïde Lefebvre. — Maladies analogues guéries par le magnétisme, par Ch. Lafontaine. — De la nouveauté des tables parlantes, par Ch. Lafontaine. — Correspondance parisienne, par J. Lovy.

AVIS.

Nous invitons nos abonnés qui n'ont point encore soldé leur abonnement, à vouloir bien le faire avant le 1er août, 14, quai des Bergues, afin de ne point avoir d'interruption dans la réception du journal.

Pour Paris et la France, l'envoi à Genève d'une aussi petite somme que le prix d'un abonnement étant des plus incommodes, nous prions nos abonnés de Paris et des départements, et tous ceux qui désirent s'abonner, d'avoir l'obligeance d'envoyer, avant le 1er août, un bon sur la poste à M. Germer-Baillière, libraire-éditeur, rue de l'École-de-Médecine 17, à Paris.

Quant aux abonnés de l'étranger, ne pouvant leur indiquer une voie sûre, nous les prions de nous faire parvenir le prix de leur abonnement par les moyens qui seront à leur disposition.

LES POSSÉDÉES DE MORZINE,

VILLAGE DE LA PROVINCE DU CHABLAIS (SAVOIE),

dans l'année 1857 et les suivantes.

Les possédées de Morzine, titre pompeux et attrayant. La curiosité est piquée, et chacun s'arrange commodément dans son fauteuil pour prendre connaissance, à son aise, des bons tours faits par Satan et ses diablotins à ces pauvres humains, qui n'en peuvent mais... En effet, en plein 19me siècle, encore

des possessions, encore des exorcismes, et peut-être encore des bûchers, si l'on osait,... Mais heureusement, on se contente aujourd'hui de faire assommer à coups de pierre et de bâton ceux qui se permettent d'émettre un doute ; c'est toujours moins cruel que de faire brûler vif.

Le 18 juin 1860, mon domicile fut troublé à l'heure de midi par des cris qui n'avaient rien d'humain : c'était Marie Tavernier conduite par son mari, Alexis Vuillet, qui, possédée par plusieurs démons, était descendue d'un hameau près Morzine pour que je la guérisse, comme en 1858 j'avais guéri quelques autres femmes du même pays.

Depuis plusieurs mois cette femme, âgée de 47 ans, souffrait de violents maux d'estomac ; les fonctions de cet organe ne se faisaient point, aussi il y avait impossibilité complète de manger quoique ce fût. Cette pauvre malade éprouvait des tremblements nerveux par tout le corps; elle souffrait de douleurs très-vives dans la tête et dans tous les membres, et elle jetait des cris effrayants.

Elle prétendait (et c'était la croyance du pays) qu'elle avait en elle un démon qui la secouait intérieurement et la faisait trembler convulsivement, et qui dans d'autres moments la forçait à crier ainsi qu'elle le faisait. C'était encore le même diable qui l'empêchait de marcher et même de se soutenir sur ses jambes. Son mari l'avait, pour ainsi dire, portée jusque chez moi.

En l'entendant ainsi jeter des cris, je quittai le malade que je magnétisais dans mon cabinet et j'allai trouver cette femme dans la chambre d'attente, où elle était entrée avec plusieurs autres malades qui s'effrayaient de ses cris perçants.

Je lui imposai une main sur la tête et je lui ordonnai de se taire. Je touchai légèrement l'estomac, aussitôt les cris et les tremblements cessèrent, et elle redevint calme. Je retournai près du malade que j'avais abandonné. et, lorsque j'eus fini avec celui-ci, je fis venir cette femme et son mari.

Ils me racontèrent leur détresse et comme quoi la femme avait la maladie régnante à Morzine, maladie qui avait résisté aux traitements qu'ils avaient pu faire et à l'eau bénite que le curé lui donnait. Je les encourageai et promis de guérir promptement la malade.

Je la magnétisai par les pouces et par les grandes passes, sans chercher le sommeil ; je localisai l'action sur l'estomac et sur le cerveau par l'imposition des mains et par des frictions ;

bientôt cette femme put respirer plus librement. Le lendemain, après l'avoir magnétisée de la même manière, je lui donnai à boire de l'eau magnétisée qui fit plus d'effet que l'eau bénite du curé, car dès ce jour elle commença à manger un peu de soupe et le soir elle put dormir. Bref, en sept séances, cette femme fut guérie entièrement de ses maux d'estomac réels et de ceux de son imagination ; elle repartit le 25 juin dans l'enchantement de se trouver aussi bien, et convaincue que Satan n'avait plus prise sur elle.

Les démons avaient donc été chassés par la puissance du magnétisme, comme autrefois par l'imposition des mains.

Nous ne sommes pas encore très-éloignés de l'époque où la possibilité de la présence du diable dans le corps de certains malades était généralement admise, et cependant nous nous représentons mal ce qu'étaient les *possédés;* ce mot ne réveille dans notre esprit que le souvenir des convulsions dont étaient tourmentés les malheureux qu'on croyait livrés à l'ennemi du genre humain, des blasphèmes qui sortaient de leur bouche, et de leur antipathie pour les choses sacrées.

Il y avait pourtant bien autre chose.

Pendant la longue période où la croyance aux possessions a été dominante, aussitôt qu'une maladie présentait des symptômes extraordinaires, on ne manquait jamais de concevoir des doutes sur sa cause, et l'usage était de procéder aux *exorcismes* pour savoir ce qu'on devait en penser.

Les affections hystériques des femmes, par la singularité et la bizarrerie de leurs symptômes, étaient celles qui se prêtaient le plus à la supposition d'une cause surnaturelle ; et comme d'un autre côté elles prédisposent éminemment à la production du *somnambulisme* et de *l'extase*, l'exorciste qui voyait paraître à sa voix ces états extraordinaires, ne pouvait guère échapper à l'illusion qui le portait à croire que quelque chose de surnaturel se passait dans la personne soumise à son examen.

En effet, qu'on se figure une jeune fille nerveuse, tourmentée par une maladie bizarre, et déjà troublée par l'idée qu'elle peut être au pouvoir de Satan, amenée devant un prêtre, qui revêtu de ses ornements sacerdotaux, se dispose à conjurer cet esprit de ténèbres, et on ne s'étonnera pas que son imagination troublée la jette dans cet état de somnambulisme extatique, qu'une exaltation morale un peu forte produit presque constamment chez les personnes qui s'y trouvent

prédisposées. Ces considérations expliquent pourquoi, dans tous les temps, la grande majorité des possédés a toujours été composée de femmes jeunes plutôt qu'âgées.

Les possessions se sont tellement multipliées à certaines époques, qu'elles sont devenues de véritables épidémies.

C'est ainsi que pendant les persécutions des protestants, de 1700 à 1710, les trembleurs des Cévennes devinrent si nombreux sous l'exaltation religieuse qui les dominait. Les femmes, les jeunes gens, les enfants mêmes, tombaient dans un état fort curieux, que l'on qualifiait d'extatique (mais qui pour nous était ce que nous appelons l'état mixte pendant lequel la partie instinctive de l'âme se dégage), qui leur permettait de voir et de prédire au milieu de leurs mouvements convulsifs.

En 1730, et jusqu'en 1750, ce furent les convulsionnaires du cimetière de Saint-Médard à Paris, qui présentèrent des phénomènes si extraordinaires de guérison et d'insensibilité.

Plus tard ce fut *Gassner*, curé de Ratisbonne, qui guérissait par les exorcismes. — Il était suivi par une foule qui campait dans les champs, et qui, d'après les historiens, était de 8 à 10,000 personnes.

Et maintenant, au milieu du 19me siècle, tout près de la Rome protestante, à Morzine en Chablais, nous avons aussi notre épidémie, et ces petites possédées ne le cèdent en rien à leurs aînées; elles présentent les mêmes phénomènes aussi extraordinaires.

Nos lecteurs de Suisse ont été mis au courant de cette épidémie, par une note que nous avons envoyée au *Journal de Genève*, et qu'il inséra le 21 juillet 1858; mais nos lecteurs de France et de l'étranger ne savent probablement pas qu'il a existé et qu'il existe encore des possédées à Morzine.

Nous nous permettrons donc de donner quelques détails sur cette étrange épidémie, que nous avons été à même d'observer.

Ce fut en mars 1857 qu'à la suite d'une frayeur, une jeune fille de neuf à dix ans tomba dans un état particulier. C'était un sommeil profond qui durait de 15 à 30 minutes chaque jour, et dont rien ne pouvait la tirer; pendant ce temps, il ne se produisait aucun mouvement : si on levait un membre, il retombait flasque et inerte, et l'on aurait pu croire cette jeune fille morte, si la respiration n'avait continué d'une manière normale.

Cet état changea au bout d'un mois; les yeux commencè-

rent à se remuer sous les paupières et à s'ouvrir ; ils se convulsèrent fortement en haut et tournèrent dans leur orbite avec une vitesse extrême ; puis la figure, qui était impassible, exprima une grande frayeur, et tout à coup la jeune fille jeta des cris, inintelligibles d'abord, puis elle parla en criant et en forçant sa voix.

Tout le monde dans le village venait voir cette enfant quand elle était dans cet état singulier ; chacun faisait ses réflexions, et il y avait accord parfait chez tous ces bons montagnards ignorants, pour accuser un sort jeté par méchanceté sur cette jeune fille, et reconnaître qu'elle était en la puissance du diable.

A cette même époque (mai 1857), une seconde jeune fille de onze ans fut prise à son tour ; les mêmes phénomènes se déclarèrent, et après quelques jours de crise celle-ci parla comme la première.

Rendues à la vie habituelle, ces deux jeunes filles entendaient raconter tout ce qu'elles disaient et faisaient pendant cet état particulier, et assurer qu'elles étaient en la puissance du diable ; aussi leur imagination se frappa de plus en plus, et dans leurs crises elles prétendaient que ce n'étaient point elles qui agissaient et qui vociféraient, mais que c'étaient les démons qui étaient en elles et qui les dominaient. Aussi parlaient-elles toujours de serpents, de diables, et juraient-elles à plaisir. On les crut décidément possédées, et le curé eut l'imprudence de les exorciser ; mais elles se moquèrent de lui, lui dirent des injures et déclarèrent qu'il y aurait bientôt d'autres jeunes filles qui seraient, comme elles, possédées par les démons.

Il n'en fallut pas davantage au milieu de cette population peu éclairée ; l'imagination des autres enfants se frappa, s'exalta, et bientôt, en effet, par imitation, par frayeur, trois autres jeunes filles, dont une de sept ans, tombèrent dans cet état singulier.

C'était fini, l'épidémie nerveuse était déclarée ; aussi le nombre des possédées s'éleva bientôt à vingt-deux, parmi lesquelles il n'y eut que deux filles de vingt ans : les garçons étaient préservés de l'épidémie, et il n'y en eut, à notre connaissance, qu'un seul qui en fut atteint ; il était âgé de treize ans. En même temps, l'intensité des phénomènes augmenta, puis ils se diversifièrent et se produisirent sous différentes formes : les petites possédées se mirent à courir les bois, à monter

aux arbres avec une agilité extraordinaire et à se balancer tout au haut des sapins les plus élevés. Mais si la crise cessait pendant qu'elles étaient montées, rien de plus singulier que leur embarras pour redescendre. Ces enfants, d'ailleurs, ne se souvenaient point au réveil de ce qui s'était passé pendant la crise.

Elles présentaient, comme les possédées des épidémies plus anciennes, la faculté de parler les langues étrangères.

L'une prétendait que le démon qui la possédait était un Autrichien, et elle parlait un baragouin auquel personne ne comprenait mot, mais qu'on déclara être de l'*allemand le plus pur*.

Le curé parla latin à une autre qui lui répondit en bon français, et des réponses de laquelle il fut très-satisfait.

Nous ferons observer ici que la plupart du temps, relativement aux possédés comme aux inspirés, quand on a dit qu'ils avaient le don de parler les langues inconnues, on n'a pas voulu dire qu'ils devinssent capables de parler telle ou telle langue usitée chez une nation déterminée : il n'était question que de la facilité qu'ils montraient à articuler pendant un assez long temps, une suite de sons bizarres qu'on supposait arbitrairement appartenir à la langue de quelque peuple. Il paraît, de plus, que les crisiaques, pendant qu'ils prononçaient ces prétendus discours, avaient une suite d'idées qu'ils croyaient exprimer. Carré de Montgeron donne des détails très-curieux sur ce singulier phénomène dans son ouvrage intitulé : *La vérité des miracles de Pâris*, 3 vol. in-4°, 1737-48.

« J'ai déjà observé, dit-il, que c'est dans le plus fort de » leurs extases que plusieurs convulsionnaires font ces discours » en langue inconnue ou étrangère. Je dois ajouter qu'ils n'en » comprennent eux-mêmes le sens que dans l'instant, à me» sure qu'ils les prononcent, et qu'ils ne s'en ressouviennent » plus, ou du moins que d'une manière générale, aussitôt que » leurs discours sont finis. » Il ajoute « que la seule preuve » qu'on ait que les convulsionnaires comprennent leurs dis» cours, c'est qu'ils les accompagnent de gestes très-ex» pressifs. »

Pour nous, il y a plusieurs explications à ce phénomène. Il consiste chez les uns, dans un développement de la mémoire, qui rend l'extatique capable de parler facilement une véritable langue qui lui est non pas entièrement étrangère, mais peu familière : tel était le phénomène que présentaient ces deux

religieuses de Loudun, la supérieure et la sœur Claire, qui, pendant que durait leur état d'extase, répondaient en latin aux questions qui leur étaient faites dans la même langue par les exorcistes, tandis qu'elles étaient incapables de le faire dans leur état normal. Cependant, ces deux femmes n'étaient pas absolument étrangères à la langue latine; elles avouèrent elles-mêmes qu'elles l'entendaient assez pour expliquer aux novices le *Pater* et le *Credo*.

La seconde explication concerne les somnambules magnétiques. On leur a fait parler les langues étrangères, ce qui était une erreur. Les somnambules, lorsqu'ils étaient lucides, et qu'ils possédaient la faculté de la transmission de pensée, répondaient en français, s'ils ne connaissaient que cette langue, aux questions qu'on leur adressait dans tout autre langage, et cela, parce qu'ils ne s'attachaient point aux mots qui étaient prononcés, mais à la pensée qu'on exprimait, et dont ils prenaient connaissance dans le cerveau de l'interrogateur.

Mais revenons à nos possédées: l'une d'elles, Victoire Vuillet, âgée de seize ans, d'une figure et d'un caractère très-doux, était la plus exaltée; non-seulement elle courait les champs pendant des heures entières sans en être fatiguée, parlant et gesticulant toujours, montait ensuite au haut des plus grands arbres, en descendait avec une rapidité extrême, mais encore lorsqu'elle était au haut des plus grands pins, elle se balançait et s'élançait d'un pin sur un autre, comme l'aurait fait un écureuil ou un singe.

Lors de la grande cérémonie d'exorcisme, dans l'église, en février 1858, où le curé avait réuni toutes les possédées, au nombre de *trente*, c'était elle, Victoire, qui, attachée à la table de communion, avec l'étole du curé, se roulait dans des convulsions atroces, et, l'écume à la bouche, vociférait: « *Tu ne peux pas me guérir, mauvais calotin, tu n'es pas le plus fort, les démons se f....... de toi; ils te font la grimace.* »

Toutes les autres possédées jetaient aussi des cris épouvantables, et c'était un spectacle affreux que de voir toutes ces malheureuses filles se tordre dans des convulsions horribles, injurier et blasphémer les choses les plus saintes, et tout cela par suite de l'ignorance d'un prêtre qui faisait intervenir les choses de la religion là où la religion n'avait absolument rien à faire. Ceci est si vrai que feu l'évêque d'Annecy, monseigneur Rendu, fit défendre au curé de continuer à exorciser toutes ces possédées.

Quant à ces jeunes filles, elles accusaient, dans leur délire, un individu du pays, fort innocent de ce fait, d'avoir reçu 1,200 francs pour introduire en elles tous ces démons.

Mais les crises augmentèrent de durée et se présentèrent plusieurs fois chaque jour, par suite de l'imprudence qu'on eut de les provoquer pour les faire voir à des étrangers qui venaient pour les observer en curieux: on voulait leur faire reconnaître et constater que ces filles étaient réellement possédées par les démons.

Depuis 1857, époque où cette épidémie se déclara, elle a continué à gagner les hameaux voisins. Nous voici en 1860, elle se propage dans la montagne, et elle frappe maintenant les femmes âgées, car dans tous ces pays la superstition est répandue à un degré qu'on ne peut concevoir.

Devons-nous voir une cause surnaturelle dans cette épidémie et dans les précédentes? pouvons-nous admettre que le diable, QUI N'EXISTE PAS, puisse entrer dans le corps des humains et le dominer?

Nous pouvons répondre négativement, nous qui avons observé scrupuleusement cette épidémie et tous ses phénomènes sur plusieurs jeunes filles que nous avons guéries; nous osons déclarer hardiment qu'aucune de ces filles n'était possédée par les démons.

Nous osons dire que c'est en réalité le curé qui, par son ignorance et par ses exorcismes, a causé tout le mal et le cause encore en entretenant, par des cérémonies à domicile, un état de frayeur et d'exaltation chez des gens peu éclairés.

Il n'y avait là que des effets tout naturels, bien des fois observés, dépendant d'un ébranlement nerveux sur des enfants chez lesquels la frayeur et l'irritation avaient exalté l'imagination, et nous ne saurions y voir autre chose que des accidents d'hystérie et de somnambulisme naturel spontané.

Les maux de tête et d'estomac que toutes ces jeunes filles accusaient, les sensations de la boule hystérique qui leur montait au gosier et les étouffait, le cercle de fer autour de la taille, les tremblements nerveux, les crises de sommeil et de somnambulisme pendant lesquelles elles parlaient, couraient les champs, etc., etc., en sont des preuves évidentes qui se sont corroborées des guérisons produites à l'aide du magnétisme sur les malades qui sont descendues de la montagne pour venir nous trouver à Genève.

C'est ce qui est arrivé pour Victoire Vuillet, âgée de seize ans,

qui était la plus exaltée, et dont nous avons parlé plus haut.

Lorsque nous la vîmes pour la première fois chez nous, le 3 avril 1858, elle était en crise; elle parlait d'une voix creuse et sépulcrale, elle qui avait la voix douce et claire. Elle débitait des phrases telles que celles-ci : « Je suis un démon de l'enfer, dont je suis sorti pour tourmenter Victoire jusqu'à ce que je l'emporte avec moi; entendez-vous le bruit des chaînes? entendez-vous le feu qui pétille et les cris des damnés qui brûlent? ça réjouit le cœur, ça fait plaisir. » Puis elle sautait à une hauteur étonnante, jetait des cris rauques, se tordait le corps au point que la tête venait toucher les talons; ensuite elle se roulait par terre; d'un bond elle était debout, tournait, tournait avec une vitesse étonnante et s'arrêtait instantanément; puis elle faisait de grands gestes, articulait des sons qu'on ne comprenait pas, et sautait sur les bras d'un fauteuil, puis bondissant tout à coup, elle se trouvait suspendue au dossier de ce meuble, dans une position impossible à décrire.

Ensuite elle courait sur tous les meubles, posant un pied sur le dos d'un fauteuil, l'autre sur le dossier d'une chaise, puis s'élançant sur une table, sautant sur d'autres meubles et faisant ainsi, sans perdre l'équilibre, le tour de notre cabinet et de notre salon, et toujours en parlant.

Nous ne saurions vraiment décrire toutes les contorsions et toute l'agilité dont cette fille était susceptible, et nous avouons franchement que des gens superstitieux et peu éclairés pouvaient croire au surnaturel.

Mais après que nous eûmes bien observé cette crise, lorsque nous posâmes une main sur la tête de la jeune fille, et l'autre sur son estomac, tout ce merveilleux tomba aussitôt, et nous n'eûmes plus devant nous qu'une malade qui râlait et se tordait dans des convulsions que nous fîmes cesser presque instantanément; puis après l'avoir magnétisée par de grandes passes pendant trente minutes, et l'avoir dégagée, Victoire se trouva très-bien.

Depuis lors elle n'a plus eu une seule crise : nous l'avons magnétisée quinze jours, et nous avons fait cesser, pendant ce temps, tous les maux de tête et d'estomac, ainsi que tous les accidents hystériques. Elle est remontée à Morzine le 18 ou le 19 avril, et depuis cette époque elle n'a jamais eu le plus petit malaise. Nous en avons eu plusieurs fois des nouvelles, et entre autres ces jours-ci par son oncle Alexis Vuillet.

Nous avons observé, à la même époque, des phénomènes analogues, mais un peu moins prononcés sur Françoise Vuillet, âgée de dix ans, sœur de Victoire[1]; sur Marie Baud, âgée de quatorze ans; Françoise Taberlet, âgée de trente-cinq ans; Claudine Tavernier, âgée de vingt-cinq ans; Marie Bron, âgée de vingt-deux ans. Ces six personnes ont été magnétisées par nous pendant quinze jours, trois semaines au plus; nous n'avons employé que le magnétisme et l'eau magnétisée, et leur guérison a été si complète, que depuis deux ans qu'elles sont remontées à la montagne, elles n'ont pas eu le plus petit malaise ni la moindre rechute, et cependant la maladie n'a pas cessé dans la montagne; elle y règne, au contraire, plus fort que jamais[2].

Cette épidémie a pour principe la frayeur, la superstition, l'imitation et l'exaltation, comme celle des convulsionnaires du cimetière Saint-Médard, au tombeau du diacre *Pâris;* — comme celle des jeunes camisards, et celle plus récente qui eut lieu il y a quelques années en Allemagne, où toute la population d'un village chantait du matin au soir, et du soir au matin, jusqu'à ce que chacun tombât épuisé.

Celle-ci avait aussi commencé par une seule jeune fille, et elle s'était propagée promptement.

Des phénomènes que nous ont présentés ces jeunes filles, nous pouvons déduire avec assurance que dans les épidémies précédentes, comme dans celle-ci, il n'y avait pas de cause surnaturelle, et que le fait d'être possédé par les démons ou par d'autres esprits n'a jamais existé. Notre conviction est bien positive et bien entière. Nous n'admettons pas que des esprits, des démons, des êtres invisibles et supérieurs puissent communiquer avec nous et nous tenir dans leur dépendance; de même que nous n'admettons pas que nous puissions faire venir à volonté, près de nous, pour répondre à nos questions, des êtres supérieurs, esprits, démons ou âmes de personnes mortes, qui, selon notre bon plaisir, seraient forcés de venir s'installer dans une table ou dans un crayon pour répondre à nos demandes.

Ch. Lafontaine.

1. Nous avons reçu dimanche 8 juillet une lettre du père de Victoire et une autre de la femme Tavernier-Vuillet.

2. Nous en magnétisons encore une depuis le 9 juillet, et qui remontera guérie le 16.

OBSERVATION DE LA MALADIE

DE Mlle MADELEINE-ADÉLAIDE LEFEBVRE DE MER,

PAR M. GUÉRITAULT.

(Fin.—Voir les nos de mai, page 42, et juin, page 58.)

« Cependant elle n'était point encore guérie : de petites attaques nerveuses reparaissaient régulièrement de six à neuf heures du soir ; dès que sonnaient six heures, la malade qui, dans tout le cours de la journée, pouvait impunément s'exposer au plus grand bruit, devenait à cette heure tellement susceptible de la moindre vibration de l'air, que cela lui donnait ce qu'elle appelait *la tête en fureur ;* mais neuf heures étaient à peine sonnées que la susceptibilité se passait, et la malade, dans la minute, reprenait l'usage de ses sens. Cependant ces accès donnaient peu d'inquiétude. La malade avait répété nombre de fois qu'elle dirait en temps convenable ce qui lui serait nuisible ou nécessaire. En effet, lorsqu'elle avait à recommander quelque chose, elle tombait dans une sorte de somnambulisme pendant lequel elle prescrivait ce qu'on avait à faire. Il fallait s'empresser de suivre ses prescriptions de point en point, sous peine de la voir souffrir, et il était extraordinaire à quel point l'exactitude rigoureuse à suivre les ordonnances qu'elle se faisait était importante à sa santé. Ainsi, la malade s'était prescrit l'usage de l'orgeat, depuis telle à telle époque. Passé ce temps elle en serait, disait-elle, incommodée. Curieux de hasarder une expérience, je l'engageai à prendre cette boisson, en très-petite quantité pourtant, au-delà du terme de rigueur. Les souffrances et le délire qui en résultèrent me firent repentir de mon essai, sans cependant me corriger cette fois encore. Il m'arriva maintes fois de tronquer les diverses compositions médicamenteuses qu'elle ordonnait [1]. Je ne mettais à dessein qu'une partie des substances prescrites, et j'en ajoutais d'autres qui ne pouvaient être qu'inertes ; elle reconnaissait l'infidélité, nommait ce qui manquait, et donnait de nouveau la formule qu'elle avait indiquée. Durant ces accès de somnambulisme, la malade pressait fortement avec la main son estomac, qui semblait lui faire beaucoup de mal. Quelque bruit que l'on pût faire, on ne parvenait jamais à l'éveiller. J'essayai souvent de produire un grand fracas à ses

1. M. Guéritault exerçait la profession de pharmacien.



oreilles mêmes, sans qu'on pût apercevoir la moindre altération sur ses traits, tandis qu'il suffisait de la toucher du bout du doigt seulement pour la rendre à l'usage de ses sens.

» Cependant son état s'améliorait sensiblement : l'hiver même, cette saison si redoutable pour elle, n'amena que peu de changement; chaque jour l'impressionnabilité nerveuse diminuait, ses forces se soutenaient; quand le printemps arriva, les attaques de nerfs diminuèrent beaucoup de fréquence; elles cessèrent même entièrement vers la fin du mois de juin, et jusqu'au 20 juillet (1808), la malade n'éprouva aucun accident. Ce jour-là, vers les dix heures du matin, étant à causer avec sa sœur et moi, elle tomba tout à coup sans connaisance, en poussant un cri perçant qui se prolongea deux minutes. Ce cri était absolument semblable à celui que la malade fit entendre lors de la cessation des bains de mer. Quelque temps après, nous l'entendîmes balbutier : *Fin*. Trompés par la consonnance, nous crûmes qu'elle disait qu'elle avait faim; et déjà nous disposions des aliments pour l'instant où elle allait reprendre l'exercice de ses sens et de la pensée; nous l'entendîmes bientôt prononcer très-distinctement à cinq ou six reprises : *La fin; c'est la fin!* Nous ne pûmes douter qu'elle ne désignât la fin de sa maladie. L'allégresse fut bientôt répandue dans toute la maison. Elle revint à la connaissance, mais très-faible, quoique sans souffrances. Son état était positivement analogue à celui qui suivit le cri qui termina les bains de mer. On employa le même moyen qui avait réussi alors, la promenade en voiture. Quelle que chose qu'on fît, la faiblesse persista toute la journée.

» Depuis ce jour, Mlle Lefebvre fut mieux portante que jamais, toute trace de maladie disparut; elle recouvra sa gaieté, son appétit et toutes ses anciennes habitudes; il ne lui resta passagèrement que quelques idées noires, qui disparurent à l'époque fixée (août 1809). »

Nous n'avons donné qu'une analyse bien succincte de tous les accidents qui se sont présentés successivement dans cette névrose, pendant une période de plusieurs années, sous les divers traitements médicaux employés, et qui, enfin, se sont terminés par une phase somnambulique, ou du moins par un état semi-extatique qui a permis à la malade d'indiquer ce qui lui convenait, et quand et comment il fallait agir.

Ces maladies sont heureusement rares, cependant nous en

avons rencontré plusieurs dans notre pratique, et notamment à Genève, où nous avons pu les observer et les étudier sur plusieurs personnes qui nous ont présenté pendant leur maladie des phénomènes et des accidents des plus variés et des plus extraordinaires. Mlle * était restée 14 ou 15 ans enfermée dans une chambre noire et toute matelassée, afin que le bruit ainsi que la lumière ne pût y pénétrer; il lui fallait encore cependant, malgré cette obscurité complète, un bandeau de plusieurs doubles d'étoffe sur les yeux, pour éviter les douleurs atroces que la lumière pouvait produire dans sa tête et dans tout son corps.

Sa famille avait fait bâtir tout exprès une maison dans un lieu éloigné de toute habitation et de tout bruit extérieur.

L'air produisait aussi des souffrances terribles; la bise et le vent d'ouest, quoiqu'ils ne pénétrassent point dans la maison, étaient ses ennemis les plus grands.

Il y a quelques années, lorsque nous avons magnétisé Mlle *, nous avons pu la soulager et calmer la vivacité de ses douleurs, et nous serions arrivé sans nul doute à la guérir, si nous ne fussions tombé malade par suite de la fatigue que nous éprouvions près d'elle.

Nous étions obligé de la magnétiser dans l'obscurité la plus complète, et quand nous nous étions un peu orienté en lui touchant les mains, il nous fallait diriger le fluide sur telle ou telle partie du corps, et surtout éviter d'agir sur la tête, dans laquelle nous produisions des douleurs horribles, sitôt qu'un jet de fluide venait la frapper, quoique nous fussions placé à deux ou trois mètres de distance.

La tension trop forte dans laquelle nous devions nous maintenir, puisque nous ne voyions absolument rien et qu'il nous fallait deviner sur quel endroit il nous fallait frapper, provoqua une fatigue telle qu'elle nous mit dans l'impossibilité de continuer, en nous donnant des crampes d'estomac qui nous enlevèrent momentanément toutes nos forces.

Quelques années après, Mlle * se trouva assez bien pour supporter la vie habituelle, et nous l'avons vue pour la première fois il y a quelques jours, car bien que nous l'eussions magnétisée pendant un mois en 1852, nous n'avions jamais pu l'apercevoir ni être vu par elle; elle se souvint de notre voix, qui, nous dit-elle, lui rappelait tant de souvenirs douloureux.

Nous fûmes plus heureux avec Mlle ** qui depuis vingt ans avait été enfermée dans une chambre noire, ne pouvant

supporter le plus petit rayon de lumière ni le plus léger bruit, et pour qui l'air et le froid étaient si douloureux que lorsqu'on ouvrait une fenêtre dans toute autre partie de la maison, ou quand la température de sa chambre baissait un peu, des souffrances des plus intenses se faisaient sentir aussitôt.

Au début de sa maladie, un médecin de Genève magnétisa pendant quatre ans consécutifs Mlle **, sans qu'elle éprouvât aucune amélioration dans son état; était-ce parce que le docteur ne connaissait pas à fond l'agent dont il se servait? Le fait est qu'il n'y eut d'autre résultat qu'un adoucissement dans la douleur pendant la magnétisation. Il est vrai que le reste du traitement, les bains froids entre autres, était contraire, et venait détruire le peu de bien que faisait le magnétisme.

Ce fut le docteur Pugnet, médecin français habitant Bienne (canton de Berne), qui réussit d'abord à soulager, puis à produire une amélioration telle que Mlle ** fut en quelque sorte rendue à la vie de famille. Cependant c'était une guérison bien mêlée de souffrances; il fallait souvent que la malade s'enfermât dans une obscurité absolue pendant des semaines, pendant des mois; puis, petit à petit, l'amélioration disparut et le mal revint plus intense.

Ce fut en janvier 1859 que nous fûmes appelé. Mlle ** était dans son lit, ne pouvant se lever, et les yeux recouverts d'un bandeau, quoiqu'elle fût dans une chambre entièrement noire et d'une température très-élevée.

Il nous fallut trois semaines d'une magnétisation générale pour obtenir un sentiment d'amélioration: puis nous pûmes localiser notre action sur le cerveau et sur l'estomac. Nous obtînmes alors des résultats plus prononcés, au point qu'on put laisser pénétrer un rayon de lumière, pourvu qu'il ne frappât point sur la malade.

L'hiver et le printemps se passèrent dans des alternatives de mieux et de crises qui duraient plusieurs jours, et pendant lesquelles les souffrances étaient modifiées par le magnétisme, sans être cependant entièrement vaincues.

Pendant l'été, Mlle ** put supporter le grand jour, sortir même dans le jardin, lorsque la température était chaude: elle put aussi lire et écrire un peu sans souffrance.

Nous fûmes favorisé par une chaleur exceptionnelle; aussi, à la fin de l'été, notre malade put se remettre à la peinture et travailler deux et trois heures de suite, sans que les yeux ni la tête ne lui fissent mal.

L'hiver, qu'elle craignait de voir arriver, se passa encore mieux que l'été; il n'y eut d'autres malaises que deux ou trois crises d'une seule journée, auxquelles une magnétisation faisait succéder le plus grand calme, et M[lle] ** put tout l'hiver continuer à peindre, à lire, à écrire et à travailler. Cependant depuis bien des mois nous ne magnétisions que de loin en loin, lorsqu'il y avait un sentiment de malaise; alors une seule magnétisation faisait disparaître le mal. M[lle] ** continue à aller bien, et nous sommes quelquefois deux mois sans lui donner une séance. Nous pouvons donc hardiment la considérer comme guérie; elle a repris toute l'activité de la vie du monde. CH. LAFONTAINE.

DE LA NOUVEAUTÉ DES TABLES PARLANTES.

Lorsqu'en 1853, les tables tournantes et parlantes firent leur entrée dans le monde, on crut généralement que c'était la première fois que ces phénomènes apparaissaient. Chacun les interpréta à sa manière, et bientôt certains hommes, plus ou moins lancés dans le spiritualisme, voulurent les exploiter au profit de leurs idées. Ils présentèrent alors comme un fait remarquable et concluant qu'en Amérique, en Angleterre, en France, en Suisse, les *tables parlantes* avaient annoncé que les phénomènes des dites tables n'étaient que des phénomènes d'initiation destinés à préparer une *grande révélation*, une *immense rénovation* de notre monde; que la croyance aux *esprits* serait le signal d'une *régénération* nouvelle, et là-dessus ils bâtirent tout un système.

Nous ne pensons point de la même manière, et nous croyons que ceux qui ont fait parler les *tables* et les *esprits* dans ce ce sens, ont oublié, si jamais ils l'ont su, que les tables parlantes ne sont point une nouveauté, que notre siècle n'en a pas la primeur; que, chez les peuples anciens, on consultait le bois, la pierre; que la Bible même le dit; que chez les païens on consultait aussi les tables, et qu'au moyen-âge il en était de même.

Nous ne devons donc point nous attendre à une régénération de notre pauvre humanité, puisque les tables ne sont point une nouvelle apparition, mais la *réapparition* d'une vieillerie presque aussi vieille que le monde. Et si maintenant il

y a une secte, une religion dont les adeptes s'appellent *spiritistes,* nous nous permettrons de dire à ces adeptes, que si ce sont aujourd'hui les anges, les archanges, les saints des religions catholique et protestante qui viennent à leur appel, autrefois c'était le dieu des présages qui se présentait au milieu des cérémonies du paganisme; et pour leur prouver ce que nous avançons, nous ouvrirons l'ouvrage d'*Ammien Marcellin,* qui vivait au 4e siècle. Il raconte une conspiration contre l'empereur *Valens* qui, ayant été découverte, donna lieu à une enquête où nous lisons le morceau suivant :

« ..... On cita devant le tribunal Patrice et Hilaire ; et sur l'ordre qu'on leur donna d'exposer les procédés dont ils s'étaient servis, comme ils différaient dans leurs réponses, on les soumit à la torture en leur appliquant des crocs aux flancs. —Alors, réduits à la dernière extrémité, ils racontèrent fidèlement leur crime[1], en reprenant depuis le commencement. Hilaire parla le premier.

« Magnifiques juges! nous avions construit à l'image du » trépied de Delphes, sous de redoutables auspices, avec des » baguettes de laurier, cette malheureuse petite table que vous » voyez; et après l'avoir consacrée par des invocations exprimées dans des paroles mystérieuses, accompagnées de » chants nombreux et prolongés, en suivant tous les rites, » nous la mîmes en mouvement *(movimus tandem)*. Or voici » comment nous procédions pour cela : toutes les fois qu'on » consultait cette table sur des choses secrètes, c'était dans » une salle purifiée au moyen de parfums arabiques. On plaçait, selon toutes les règles, un plateau composé de métaux » divers, à la circonférence duquel les formes des vingt-quatre » lettres de l'alphabet étaient gravées avec soin et séparées » entre elles par des intervalles parfaitement égaux. A côté » de la table se plaçait, selon des formes déterminées par la » science, un homme revêtu d'habits de lin et chaussé de » cette même étoffe, portant de la verveine cueillie sous un » arbre de bon augure. Cet homme invoquait par des chants » consacrés le dieu des présages, tout en balançant un anneau » étroit, suspendu au plafond par un fil très-délié, consacré » aussi par des pratiques mystérieuses. Cet anneau, tombant

1. Cette expression de crime peut paraître un peu forte, puisque le délit était d'avoir consulté une table; mais toute consultation d'oracles, relativement à l'empereur, était sévèrement prohibée, comme pouvant donner lieu à des conspirations.

» par sauts sur les lettres placées, avons-nous dit, à distances » égales, faisait ainsi des vers hexamètres qui répondaient » aux questions composées selon les règles de la prosodie et » semblables aux vers de la Pythie, ou à ceux que rendaient » les oracles des brachites. — Comme nous demandions alors » qui devait succéder à l'empereur actuel, et qu'on disait que » ce serait un prince accompli à tous égards, l'anneau en » sautant contre la table *(adsiliem tabulam)* avait touché les » deux lettres de la syllabe ΘΕ ; alors un des assistants s'écria » que la nécessité inflexible indiquait *Théodore*[1] (ΘΕΟΔΟΡΟΝ). » Nous ne poussâmes pas plus loin notre recherche, nous » croyant assez sûrs que c'était notre ami Théodore que dési- » gnait l'oracle..... »

L'enquête dont il est ici question donna des inquiétudes à Valens, qui fit supplicier tous ceux dont le nom commençait par « ΘΕ ; mais malgré ces cruelles précautions, l'oracle s'ac- » complit, car ce fut *Théodose* (ΘΕΟΔΟΣΕ) qui succéda à Va- » lens. »

Quant à ces brachites dont il est parlé, c'était, au dire de Moréri, une secte d'hérétiques qui suivait, dans le 3e siècle, les erreurs de Manès et des Gnostiques.

Tertullien, né en 160 et mort en 245, fait déjà mention dans un de ses écrits (*Apologétique*, ch. XXIII) de l'emploi des *tables divinatoires*.

Cet auteur dit : « S'il est donné à des magiciens de faire » apparaître des fantômes, d'évoquer des morts, de forcer la » bouche des petits enfants à rendre des oracles ; si ces char- » latans imitent un grand nombre de miracles qui semblent » dus *aux cercles ou aux chaînes que des personnes forment* » *entre elles;* s'ils envoient des songes, s'ils font des conjura- » tions, s'ils ont à leurs ordres des esprits messagers et des » démons, par la vertu desquels LES CHAISES ET LES TABLES QUI » PROPHÉTISENT SONT UN FAIT VULGAIRE, avec quel redoublement » de zèle ces esprits puissants ne s'efforceront-ils pas de faire » pour leur propre compte, ce qu'ils font pour le service » d'autrui ? »

On ne peut mettre en doute, après avoir lu ces deux auteurs anciens, que les effets des tables ne fussent connus déjà.

Le passage de Tertullien est d'autant plus curieux, qu'il

1. Ce Théodore était un des cônjurés ; il était général des armées de Valens, qui le fit mettre à mort.

nous fait connaître que la manière d'agir sur les tables est analogue à celle qu'on emploie aujourd'hui.

Nous voyons dans la Bible qu'il était « défendu de consulter le bois. » (Osée, ch. IV, v. 12.)

Qui voudra lire attentivement Bodin, l'auteur célèbre de la *Démonomanie* (ouvrage écrit en 1581), verra que les esprits frappeurs répondaient en ce temps-là, comme aujourd'hui, aux curieux qui leur adressaient des questions.

La communication avec les esprits au moyen des tables ou d'autres meubles en bois, est donc loin d'être une nouveauté. C'était une pratique bien connue des anciens, qui faisaient tourner, par exemple, des instruments à vanner. Au moyen-âge on l'appelait XILOMANIE, des deux mots XILOS, bois, et MANTEIA, divination.

Dans un livre très-rare intitulé : *Lux e tenebris* (la lumière sortant des ténèbres), et imprimé vers 1665-68, on trouve une jolie gravure représentant une sorte de table « tournante » ou, tout au moins, « prophétique. »

Cette table apparut un jour, la veille de Pâques, sur un chemin, à Christophe Kotter, né en 1585, à Langenaw (village de la Lusace supérieure), « *appelé à la mission de prophète en 1616,* » dit le livre, et mort en 1647 à soixante-deux ans. Elle était triangulaire et de couleur bleu de ciel. Trois jeunes gens vêtus de blanc étaient assis aux trois angles, à l'orient, au midi, au septentrion ; ils formaient une chaîne en tenant leur mains unies. Un arbuste sortit de la table devant chacun des jeunes gens et s'éleva à la hauteur d'environ une aune. Une rose s'épanouissait au sommet des trois arbustes, dont les feuilles ressemblaient à celles du persil. L'arbuste du midi était un peu plus élevé que les deux autres ; sa rose, plus large et d'une grande beauté, le couvrait presque entièrement. Christophe Kotter vit ensuite un petit lion demi-blanc, demi-azuré, s'élancer de la table, saisir avec ses ongles l'arbuste du midi, et le secouer violemment ; les feuilles vertes et celles de la rose tombèrent en grande partie et se changèrent en taches de sang.

L'arbuste du septentrion resta immobile ; ses feuilles et sa fleur n'éprouvèrent aucune agitation. L'arbuste de l'orient, d'abord desséché et privé de feuilles et de fleurs, verdit tout à coup, et la rose le couronna de ses belles feuilles odorantes. Le jeune homme qui était assis devant l'angle septentrional dit à Christophe, en lui montrant le jeune homme assis à l'an-

gle oriental : « Donne-lui ta main droite. » Christophe s'empressa d'unir sa main à celles des jeunes gens. Le jeune homme du septentrion reprit : « Observe bien, afin que tu puisses raconter fidèlement ce que tu as vu : car de grandes vérités sont cachées dans ce prodige, et Dieu te les révélera dans une vision. » Alors la table disparut avec ce qu'elle portait. Le jeune homme du septentrion dit à Christophe : « Regarde-nous avec attention : l'un de nous t'apparaîtra encore une fois et t'expliquera ce que tu as vu. » Christophe alors leur demanda : Qui êtes-vous? (Il rapporte qu'il lui fut impossible de dire autre chose.) Le jeune homme du septentrion répondit : « Nous sommes les serviteurs du Dieu grand, terrible et en même temps miséricordieux, qui a pour ministres la flamme du feu et les anges ses esprits. Quant à toi, fais ce qui t'est ordonné, si tu veux obtenir la grâce de Dieu. » Après ces mots, les trois jeunes gens disparurent. Aussitôt Christophe fut ravi en extase.

Quelles grandes vérités furent révélées à Christophe Kotter pendant cette extase? Il affirme que son âme fut inondée d'une clarté divine ; malheureusement quand il veut la faire rayonner sur ses lecteurs, il se sert d'expressions tellement vagues et incohérentes que, malgré le désir le plus sincère de le comprendre, on reste dans les ténèbres.

On peut croire cependant que cet homme enthousiaste, et qui a eu un grand nombre d'adeptes, était un extatique de bonne foi. L'extase n'est pas toujours comme on l'entend supposer assez ordinairement par beaucoup de personnes, une ridicule jonglerie. La science et la philosophie en reconnaissent la réalité : en ces derniers temps, surtout, les physiologistes et les psychologues ont fait de cet étrange phénomène l'objet d'études sérieuses.

A toutes les époques il y a donc eu des enthousiastes de bonne foi qui, en répandant leurs idées mystiques parmi d'autres personnes enthousiastes et crédules, parvenaient à créer une secte plus ou moins nombreuse. C'est ainsi que de nos jours, par les *tables parlantes*, les spiritistes ont créé une espèce de religion. Sont-ils de bonne foi? Nous ne leur faisons pas l'injure d'en douter. Sont-ils dans le vrai? Nous ne le pensons pas.

Les phénomènes des tables parlantes sont pour nous le résultat de l'intelligence instinctive des spiritistes eux-mêmes, et non, comme on voudrait nous le faire croire, le résultat de

l'influence d'êtres supérieurs : car comment admettre que nous ayons, nous, pauvres mortels, la puissance de faire obéir à notre commandement ou à notre prière des êtres supérieurs qui se feraient nos très-humbles serviteurs pour des balivernes pareilles à celles sur lesquelles on les consulte ?

La raison de la nouveauté ne peut donc plus être invoquée à l'appui de cette prétendue régénération, puisque nous venons de démontrer, preuves en main, que c'est une vieillerie exploitée de tout temps.

Il en est de même de l'intervention des esprits auprès des somnambules magnétiques; nous avons déjà fait bonne justice de ces prétentions, en démontrant une cause toute naturelle et tenant de notre organisation, composée d'esprit et de matière.

Pourquoi donc aller si loin chercher des esprits et les faire venir du ciel ou de l'enfer? Rentrons en nous-mêmes, et ce qui est immatériel en nous, se présentera et agira sans intervention et sans avoir besoin d'être dirigé par des êtres invisibles et supérieurs. Ces êtres, d'ailleurs, appartiennent à une autre vie, et quoique tout soit lié dans la nature, il y a pourtant des points de séparation assez prononcés pour qu'ils ne puissent être franchis.

Non, ce ne sont point des esprits qui viennent répondre aux questions faites aux tables; non, les phénomènes des tables ne provoqueront point de nos jours, plus qu'ils ne l'ont fait autrefois, une régénération morale ou religieuse.

C'est une illusion que les spiritistes eux-mêmes ne peuvent plus conserver.

Ch. Lafontaine.

CORRESPONDANCE PARISIENNE.

Le baron du Potet pêche à la ligne. — Les sociétés de magnétisme. — Démonstrations publiques et séances particulières. — Cours d'anatomie et de physiologie. — Un manifeste en faveur du fluide. — L'électricité. — *Ecce iterum!*... M. Morin et sa brochure vert-de-gris — La Société du mesmérisme et M. Lafontaine.

Paris, 10 juillet 1860.

Bien que monseigneur le soleil semble vouloir nous faire faillite cette année, et que nous ayons eu un triste printemps, suivi d'un été fort problématique, l'émigration parisienne,

fidèle aux traditions, devient à peu près générale : la fashion, le haut commerce, le monde politique, musical et théâtral, s'élancent vers les champs et les eaux thermales. Les concerts sont muets, les théâtres languissent, le monde mesmérien seul reste rivé à son poste, et la culture du fluide ne chôme pas.

A l'exception du baron du Potet, — qui a fermé son salon pour se borner à la rédaction de son journal et se livrer aux délices de la pêche à Chatou, — le gros de l'armée poursuit son œuvre ; les praticiens en chambre et les somnambules des quatre saisons fonctionnent comme des machines à vapeur, et nos deux sociétés magnétiques tiennent leurs séances avec la plus louable régularité.

J'ignore si l'art magnétique est en progrès à Paris ; mais je puis vous certifier que les deux sociétés font une très-active propagande. L'une (la *S.·. philanthropico-magnétique*) donne ses soirées expérimentales ou démonstratives, le premier samedi de chaque mois, dans une des salles de la Redoute, sous la présidence du Dr du Planty ; l'autre (la *S.·. du mesmérisme*), tient ses séances de démonstration le quatrième jeudi de chaque mois dans le salon de Rivoli (ancien hôtel d'Aligre).

Le mode d'expérimentation est le même dans les deux sociétés. Les assistants, hommes et femmes, dont le nombre est plus restreint qu'autrefois, — (on sait que chaque assistant prend le nom d'*auditeur* et se trouve muni d'une carte personnelle) — forment néanmoins un noyau suffisant pour constituer un *public*.

Après un petit discours d'ouverture, le président invite les personnes de bonne volonté à venir collectivement, dans le centre de la salle, se soumettre à l'action magnétique. Quand l'épreuve est finie, — elle ne dure guère que dix minutes, — les personnes magnétisées viennent devant le bureau rendre compte des effets qu'elles ont ressentis ; puis la même tentative a lieu sur d'autres : car on procède par groupes et par séries, de sorte que trente à quarante magnétisations peuvent être faites dans la soirée, et presque toujours le tiers environ des sujets accuse des effets magnétiques très-appréciables.

Souvent, vers la fin de la séance, des expériences tentées sur des individus d'une sensibilité éprouvée ou sur des sujets déjà formés, viennent rompre l'uniformité des démonstrations élémentaires, et prennent un caractère intéressant. Une allocution finale du président complète le programme.

Je ne vous cache pas que cette allocution finale, ainsi que le discours qui ouvre la séance, forment pour moi, comme pour beaucoup d'autres, l'élément le plus attrayant de ces séances mensuelles. Dans l'une et l'autre société, le docteur du Planty et le docteur Léger, laissant tout pédantisme à la porte, dépouillant la science de tout ce qu'elle a d'aride, s'identifient avec leur auditoire de la façon la plus intelligente. Ils ont la parole facile et sympathique. Chez l'un, c'est une conversation toute cordiale, une causerie piquante, imagée, accidentée de saillies, un entretien presque familier; c'est enfin l'éloquence de l'âme unie à une forte dose d'esprit, et combinée avec une bienveillance parfois trop excessive pour ne point ressembler à la plus fine ironie. Chez l'autre, c'est la sève juvénile débordant par tous les pores; c'est la science officielle mise avec une franchise presque ingénue, avec une lucidité merveilleuse, à la portée de toutes les conceptions; science précoce, mais solide, mais dégagée de tous les préjugés de l'école.

Et ce n'est pas, je vous assure, une mince bonne fortune pour les deux sociétés que d'avoir à leur tête deux hommes appartenant au corps médical de Paris, deux chirurgiens éprouvés, apostillant Mesmer de leur nom et de leur autorité. Certes, il faut à la fois une conviction bien arrêtée et un dévouement profond pour accepter une solidarité semblable, braver les mépris de maint confrère, et se poser hardiment comme traits d'union entre le magnétisme et la Faculté.

Indépendamment de ces soirées mensuelles et quasi-publiques, les deux Sociétés ont des séances particulières, consacrées simultanément aux affaires administratives et aux cours d'anatomie, de physiologie et de magnétisme théorique.

Ces cours sont d'une utilité et d'une importance inappréciables pour les enfants de Mesmer, dont la moitié se figurait jusqu'à présent que la lecture des ouvrages de magnétisme suffisait à tout, pendant que l'autre moitié somnambulisait à tort et à travers, sans jamais ouvrir aucun livre.

Ce programme d'enseignement, organisé au sein des groupes magnétiques, avait été très-négligé dans ces dernières années; il prend aujourd'hui un formidable développement: les cours commencent à être très-suivis, car les magnétistes sérieux, ceux qui se livrent au mesmérisme thérapeutique, sentent le ridicule et le danger de faire concurrence à un art dont on ignore les notions fondamentales.

Un de nos frères les plus estimés, l'honorable Dr Louyet,

s'est chargé d'enseigner l'anatomie à ses collègues de la *Société philanthropico-magnétique*, tandis que le docteur Léger initie les membres de la *Société du mesmérisme* à la physiologie, à l'anatomie pathologique et à tous les mystères de la médecine usuelle.

Dans sa leçon du 21 juin dernier, le Dr Léger s'est particulièrement distingué par un chaleureux manifeste en faveur du *fluide*, et par une sortie vigoureuse contre l'électro-galvanisme. Il a établi un parallèle curieux, — et qui dessillera les yeux à bien du monde — entre le *fluide nerveux*, ce salutaire modificateur de l'organisme humain, et l'*électricité*, qu'on a tant prônée dans ces derniers temps. Il a proclamé une vérité qu'il faudrait inscrire en lettres d'or à la porte de tous les électropathes; — mais ils se garderont bien de le faire eux-mêmes:

C'EST QUE L'ÉLECTRICITÉ N'AGIT QUE COMME PUISSANCE IRRITANTE, ET N'A AUCUNE FORCE ASSIMILABLE. *L'électricité est plutôt perturbatrice que salutaire.*

Ma foi, je ne suis pas fâché qu'on ait dit enfin son fait à la pile de Volta et à toutes ces petites machines qui bourdonnent et guérissent.....à la quatrième page des journaux.....

J'espérais n'avoir plus à m'occuper de M. Morin, avocat et ancien sous-préfet. Mais l'autre jour, en rentrant chez moi, j'ai trouvé chez mon concierge une brochure de vingt-quatre pages, couverture vert-de-gris, — symptôme fort inquiétant. — En effet, la brochure portait la signature du susdit avocat. — C'est le résumé *historique* de son enquête sur les sourds-muets de M. Lafontaine; car M. Morin a la rage des enquêtes, la toquade des sourds-muets, et une tendresse ineffable pour le praticien de Genève. Cet ancien sous-préfet doit avoir des nuits terribles. Je n'échangerais pas mon alcôve contre la sienne. Je me figure que les aiguilles du galvanomètre, les lézards et les crapauds, doivent se livrer à de nocturnes ébats devant son chevet et danser des sarabandes autour de son oreiller. — Juste châtiment d'une vie d'avocat dépouillée de charité chrétienne.

Aussi, pourquoi cette croisade acharnée contre un des plus éminents chefs d'école du mesmérisme contemporain? En vertu de quel pouvoir M. Morin s'érige-t-il en juge, prononce-t-il des sentences d'indignité? Qui lui en a donné la mission? Quel rôle joue-t-il dans la science? Comme praticien, il est inconnu; comme magnétologue, il n'a d'autre importance que celle qu'il voudrait se donner. Agit-il au nom du progrès?

Étrange prétention de la part d'un homme qui a brûlé tout récemment ce qu'il avait adoré, s'est mis à nier des faits acquis, et en est aujourd'hui au rapport de Bailly!... Aussi puis-je vous certifier que la *Société du mesmérisme* regrette profondément de s'être laissée un instant traîner à la remorque de cet incommode collègue et de ses investigations tracassières.

Dans sa brochure, M. Morin dénature à plaisir tous les faits, ainsi que le sens des paroles prononcées par votre serviteur. Je m'y attendais: l'auteur a dû recourir à ces altérations pour les besoins de sa cause; c'est une tactique d'avocat; mais ce que je ne lui permettrai pas, c'est de dire que LA SOCIÉTÉ DU MESMÉRISME *a constaté l'inexactitude des affirmations de M. Lafontaine*. Le souvenir de cette séance, — à laquelle M. Morin n'a point assisté, — est palpitant dans ma mémoire. Fatiguée du long factum de M. Petit d'Ormoy, la Société avait hâte d'en finir avec ces éternelles chicanes, et prit acte du rapport, *sans l'approuver,* ni se rendre solidaire de ses conclusions.

Et cela est si vrai, qu'immédiatement après la lecture de ce rapport, un autre vote, habilement préparé, mit M. Morin et son compère dans la nécessité de donner leur démission, — démission que la Société avait prévue et qu'elle accepta avec bonheur, car la voilà délivrée de deux trouble-fêtes incessamment occupés à transformer le paisible terrain de la science en une arène de personnalités. Je ne conseille donc pas à M. Morin de se vanter de cette séance: jamais rapport de commission n'eut d'issue plus humiliante; ce fut un véritable coup de théâtre, et les deux hommes qui espéraient monter au Capitole, rencontrèrent bel et bien la roche Tarpéïenne.

Et pour compléter le châtiment, la *Société du mesmérisme*, à l'heure où j'écris ces lignes, prend une mesure officielle et sérieuse en faveur de M. Lafontaine, afin de ne laisser planer aucun doute sur la confusion de ses détracteurs: une commission spéciale a été nommée, à l'effet de rectifier et de préciser le vote dont l'auteur de la brochure a bien voulu se prévaloir. De plus, la *Société du mesmérisme* offre au praticien de Genève le titre de membre honoraire, et en le lui offrant, c'est un honneur qu'elle croira se faire à elle-même.

J. LOVY.

LE MAGNÉTISEUR

Sommaire. — Avis. — Le magnétisme en Angleterre en 1841, par M. André. — Analyse magnétique, par le docteur F. Broussais. — Correspondance parisienne, par J. Lovy. — Clinique : guérisons de diverses maladies, par Adolphe Didier.

AVIS.

Nous invitons nos abonnés qui n'ont point encore soldé leur abonnement, à vouloir bien le faire avant le 10 septembre, quai des Bergues, 14, afin de ne point avoir d'interruption dans la réception du journal.

Pour Paris et la France, l'envoi à Genève d'une aussi petite somme que le prix d'un abonnement étant des plus incommodes, nous prions nos abonnés de Paris et des départements, et tous ceux qui désirent s'abonner, d'avoir l'obligeance d'envoyer, avant le 1er août, un bon sur la poste à M. Germer-Baillière, libraire-éditeur, rue de l'École-de-Médecine 17, à Paris.

Quant aux abonnés de l'étranger, ne pouvant leur indiquer une voie sûre, nous les prions de nous faire parvenir le prix de leur abonnement par les moyens qui seront à leur disposition.

LE MAGNÉTISME EN ANGLETERRE EN 1841.

Londres, ce 30 juillet 1860.

Monsieur et cher maître,

Je vous écris de Londres, où je viens d'arriver après une tournée de quelques semaines pendant laquelle j'ai visité, entr'autres villes de l'Angleterre, Manchester, Birmingham, Sheffield, etc., où j'ai trouvé votre souvenir encore tout vivant parmi les nombreux disciples que votre passage dans ces villes, en 1841, vous a permis de faire. — Je me suis amusé à rassembler les journaux de cette époque qui parlent de vous, et la chose n'a pas été difficile ; je n'ai eu que l'embarras du choix.



pour prendre ça et là les articles qui se ressemblaient le moins. Je vous adresse ces extraits, me plaisant à croire que vos lecteurs ne seront point fâchés de retrouver dans votre journal ces appréciations anglaises, c'est-à-dire loyales et solides, que j'exhume dans l'intérêt de la science à laquelle vous vous êtes dévoué.

Recevez, etc. ANDRÉ.

Vers la fin de 1841, M. Lafontaine a fait un séjour de plusieurs mois en Angleterre, s'arrêtant dans les principales villes du royaume, et offrant à tous ses expériences magnétiques; étonnant d'abord, essuyant de nombreuses attaques suscitées par l'ignorance et la mauvaise foi, mais finissant toujours par rester maître du champ de bataille, grâce à son inébranlable persévérance et aussi, il faut le dire, au consciencieux appui qu'il n'a jamais manqué de trouver chez les hommes éclairés, les savants, les médecins de toutes les villes qu'il a parcourues.

— Tous les journaux de l'Angleterre ont retenti à ce moment des merveilleux récits que leur fournissaient ces séances, si neuves et si étonnantes pour le peuple anglais; — ils ont reproduit les polémiques acharnées qui ont eu lieu entre les détracteurs du magnétisme et ceux qui s'en sont faits les champions, se substituant en cela au praticien lui-même, que sa complète ignorance de la langue anglaise laissait au dépourvu sur ce terrain; — ils ont toujours fini par publier le triomphe des observateurs froids et impartiaux sur ceux que l'entêtement ou l'envie portaient à ces attaques; — mais nous n'avons pas l'intention de reproduire ces longs débats; nous voulons seulement relever dans les journaux anglais de cette époque le compte-rendu de quelques expériences, pratiquées le plus souvent sur des sujets pris dans l'audience, et qui pourront intéresser les amis du magnétisme.

« Après avoir terminé ses expériences sur les sujets ordinaires, » dit le *Manchester Times* du 13 novembre 1841, — « M. Lafontaine essaya son pouvoir sur un journaliste de notre ville et sur deux médecins, mais il n'obtint que des effets peu sensibles. Un Allemand, commerçant à Manchester, s'avança ensuite pour se soumettre à l'action magnétique. Il s'était présenté dans la séance précédente, mais le praticien avait refusé de le magnétiser, le jugeant peu susceptible de ressentir les effets de la magnétisation. — Cette fois, l'expérience eut lieu;

— le jeune homme donna, au bout de dix minutes, des signes prononcés de somnolence, qui furent promptement suivis d'une complète insensibilité. Un pistolet déchargé à son oreille ne lui arracha pas un mouvement, et ses mains furent piquées plusieurs fois, sans qu'il donnât signe de souffrance. — M. Lafontaine lui rendit une sensibilité partielle, on le piqua de nouveau, et cette fois, le patient répondit à l'essai par un violent soubresaut. — Revenu entièrement à lui-même, au moyen de quelques passes de dégagement, il accusa avoir senti d'abord un chatouillement dans les bras; — puis du froid aux extrémités, — conservant un vague sentiment de son existence et des objets qui l'environnaient, mais sans la possibilité de faire un mouvement. Il n'avait éprouvé aucune douleur, aucun malaise, si ce n'est une impression de raideur cataleptique dans le bras droit, impression qui fut immédiatement détruite par le magnétiseur. Les nombreux médecins présents à cette séance avaient constaté que le pouls de ce patient, comme du reste, celui de tous les autres sujets examinés par eux pendant la somnolence magnétique, accusait de 133 à 160 pulsations. »

Le *Manchester Guardian* du 13 novembre rend compte de cette même séance, et rapporte les mêmes faits, ajoutant : « Le docteur *Holland*, qui était présent avec les docteurs *Turner*, *Ransome*, *Noble*, *Franklin*, etc., — s'occupa surtout de constater scrupuleusement l'état d'insensibilité du somnambule de M. Lafontaine. Il fit, en particulier, des expériences sur les sourcils et sur la pupille de l'œil, qui possède une si exquise délicatesse, et n'obtenant aucun symptôme de sensibilité, il déclara hautement que l'insensibilité de l'œil était parfaite. M. le Dr Ransome, l'une des sommités médicales de Manchester et de l'Angleterre, fit des expériences analogues avec le même succès; — un flacon d'ammoniaque d'une puissance extraordinaire fut appliqué aux narines du somnambule sans qu'il donnât signe de sensation, tandis que le Dr Ransome, placé à ses côtés, répandait des larmes provoquées par la puissance de cet alcali volatil. »

Dans son numéro du 17 novembre, le même journal rend compte d'une autre séance, dans laquelle, après les expériences connues, sur les somnambules ordinaires, M. Lafontaine magnétisa également plusieurs des assistants. Il cite, parmi ces derniers, l'exemple suivant ;

— « Celui qui se soumettait cette fois au magnétisme était

un jeune homme qui a toujours habité Manchester. Quatre minutes après le commencement de l'opération, il ferma les yeux qu'il rouvrit par un effort violent, à l'ouïe d'un bruit accidentel qui eut lieu dans la salle. M. Lafontaine lui fit quelques passes devant le visage, et dix minutes après le commencement de la magnétisation, les yeux se fermèrent définitivement. — L'opérateur continua par quelques passes à saturer de fluide tout l'organisme, et put alors fixer les deux jambes à angle droit dans une position qu'elles conservèrent. Il plia ensuite le bras droit et l'éleva à quelque distance du fauteuil, dans la position qu'un tailleur demanderait pour prendre mesure d'une manche d'habit. Le bras conserva cette position comique et incommode, tandis que le visage du patient, un peu plus pâle que de coutume, demeurait calme et impassible, les yeux fermés, et présentant tous les caractères d'un profond sommeil. A en juger par les expressions d'incrédulité qui avaient rempli la salle, l'auditoire avait gardé jusqu'alors des dispositions purement sceptiques; il ne fut donc pas moins curieux d'observer le changement produit sur les auditeurs que d'étudier celui qui s'était opéré chez le patient. Une curiosité pleine d'intérêt, un étonnement profond peint sur la figure de chacun, les regards animés qui se dirigeaient sur la personne magnétisée, et le silence inusité qui s'était fait tout-à-coup dans l'assemblée, tout cela formait un frappant contraste avec l'agitation du moment précédent. Quelques passes achevèrent de rendre le magnétisé parfaitement insensible à la piqûre d'une épingle. La décharge d'un pistolet lui fit faire un léger mouvement sans que les yeux s'ouvrissent toutefois; mais de nouvelles passes le rendirent totalement insensible à une seconde détonation. Enfin, M. Lafontaine annonça qu'il allait réveiller le sujet; quatre passes de dégagement suffirent pour lui faire ouvrir les yeux; mais les bruyants applaudissements des spectateurs, l'éclat des lumières et l'affluence des curieux qui se pressaient autour de lui, causèrent un étourdissement au patient. Un de ses amis s'empressa de le calmer, en l'assurant que tout allait bien, et des attouchements magnétiques, pratiqués sur son estomac par M. Lafontaine, le remirent bientôt complètement. Les médecins lui touchèrent les mains, qu'ils trouvèrent froides, malgré l'élévation du pouls. Ses jambes et son bras furent débarrassés de leur raideur cataleptique et rendus à leur état normal, et quarante minutes après le commencement de l'expérience, il se trouva entièrement re-

venu à lui-même. Voici comment il décrit ses sensations : — « Après avoir été regardé fixement par M. Lafontaine pendant » deux ou trois minutes, je me sentis en proie à un étourdisse- » ment complet, accompagné d'une titillation dans tous les » membres; lorsqu'ensuite il fit mouvoir ses mains devant » mon visage, je perdis aussitôt connaissance; au bout d'un » moment, je revins un peu à moi, et je m'assoupis ensuite, » sans perdre entièrement conscience de ce qui m'entourait. » J'entendais vaguement causer auprès de moi, j'entendis la » détonation du pistolet, mais faiblement et sans qu'elle me » fût désagréable; je sentis l'épingle qui touchait ma main, » mais sans ressentir d'impression douloureuse. » On lui demanda s'il était disposé en faveur du magnétisme avant la séance; il répondit qu'il était bien éloigné d'y croire quand il s'était assis en face de M. Lafontaine, et que c'était la première fois qu'il assistait à une séance de ce genre. Puis il se retira, encore très-ému des effets singuliers qu'il venait de ressentir. »

Le *Manchester Times* du 20 novembre rend compte d'une autre séance à l'Athénée dans laquelle, après avoir eu à lutter contre une incrédulité hautement prononcée, M. Lafontaine endormit, en quelques minutes, un fabricant de Salford, M. Higgins, — dont l'insensibilité parfaite fut constatée par toutes les expériences possibles, et confirmée ensuite par les assurances qu'en donna le patient à son réveil. « Cette séance, » ajoute le journal, « a fait une profonde impression sur l'esprit de tous les assistants; en effet, il eût été impossible à tout être raisonnable de ne pas se rendre devant de semblables preuves des pouvoirs du magnétisme. Nous croyons pouvoir avancer qu'il n'est resté, après cette séance, aucun doute dans l'esprit des plus incrédules, et nous sommes certains que cette intéressante étude occupera longtemps les membres sérieux de la faculté, les savants et les philosophes de notre ville. Il nous reste à apprendre et à comprendre le bien que l'on peut en faire dériver; pour le moment, bornons-nous à exprimer le désir que les enquêtes qui vont se faire s'accomplissent dans un meilleur esprit que les précédentes, et que le résultat des expériences soit scrupuleusement noté. Des faits semblables ont une importance incontestable, et quand ils tombent entre les mains d'hommes intelligents et courageux, que leurs études ont conduits dans une voie saine et loyale, ils offrent, nous n'en doutons pas, d'immenses avantages à recueillir. »

On trouve dans le même journal du 20 novembre les détails d'une dernière séance qui eut lieu en présence de plus de huit cents spectateurs, et dans laquelle se reproduisirent tous les phénomènes cités dans les extraits qui précèdent. Il y est question, entr'autres, d'un M. Williamson, gentilhomme distingué qui voulut se soumettre à l'épreuve magnétique. — Il ne s'endormit pas, au contraire, il conserva toute la perception de ce qui se passait autour de lui, et la faculté de répondre aux questions qu'on lui adressait. Pendant ce temps, ses yeux demeurèrent complètement fermés, résistant à tous ses efforts pour les rouvrir, jusqu'au moment où M. Lafontaine rompit le charme. La surprise et l'admiration étaient grandes dans l'auditoire.

Plus tard, c'est le *Journal de Birmingham* qui rapporte les expériences présentées le 17 novembre au public de cette ville.

« Après avoir produit sur ses somnambules les phénomènes accoutumés, M. Lafontaine magnétisa deux des spectateurs, M. Rabone et un autre jeune homme, qui succombèrent promptement à l'action magnétique. Le docteur Palmer leur succéda, sans ressentir cette influence, à l'exception d'un chatouillement qu'il éprouva dans les bras. Mais les plus intéressantes de ces expériences furent celles qui eurent lieu sur des sourds-muets. Un jeune homme, nommé Kirby, bien connu dans la ville pour être un des sourds-muets de l'Asile d'Edgbaston, avait été magnétisé trois ou quatre fois pendant cette semaine, et le résultat accusait déjà une forte tendance à recouvrer l'ouïe et la parole. — Une jeune fille du même asile présenta également d'incontestables symptômes d'amélioration. »

» Dans la dernière séance donnée par M. Lafontaine, » dit le *Journal de Birmingham* du 27 novembre, « l'une des personnes qui se présentèrent pour subir l'épreuve fut M. John Elkington, chirurgien à Snow-Hill, qui avait, à ce qu'il paraît, tourné en ridicule la science elle-même, et s'était déclaré complètement sceptique. Son apparition causa donc un vif intérêt dans l'assemblée, et chacun attendit avec anxiété le résultat de l'épreuve. M. Elkington fit tous les efforts dont il fut capable pour résister; mais sa tête commença bientôt à se balancer doucement, et peu de temps après il retomba en arrière, plongé dans une somnolence que M. Lafontaine augmenta par des passes. Les mains et les bras, et particulièrement le bras gauche, parurent se crisper convulsivement; mais aussitôt que

M. Lafontaine eut dégagé la tête du fluide qui s'y était accumulé, le patient sembla sortir d'un profond sommeil, et la salle entière applaudit avec enthousiasme. Alors le docteur Melson, prenant la parole, informa les spectateurs au nom de la personne qui venait d'être endormie, de l'incrédulité manifestée jusque-là par le docteur Elkington, des efforts désespérés que ce dernier avait faits pour résister à l'influence magnétique, et termina en disant qu'il fallait bien reconnaître dans cette expérience complètement réussie sur un sceptique endurci, l'éclatant triomphe de la vérité. — Ces paroles excitèrent des applaudissements unanimes. — Bientôt M. Elkington raconta les sensations qu'il avait éprouvées, et l'assemblée considéra ce fait comme le plus intéressant qui fût venu à sa connaissance. »

Le *Midland County Herald* parle également en termes pleins d'intérêt, de John Kirby, ce jeune sourd-muet dont le *Journal de Birmingham*, cité plus haut, constate la grande amélioration d'ouïe et de parole. — « Nous ne devons pas, » dit ce jour-
« nal, « passer sous silence l'un des incidents les plus intéres-
» sants des séances de M. Lafontaine. Nous voulons parler de
» la présentation de John Kirby, ce jeune sourd-muet, qui
» n'entendait absolument rien il y a quinze jours, et qui peut
» aujourd'hui percevoir des sons et articuler distinctement
» plusieurs syllabes. »

Nous pourrions encore glaner dans les journaux de cette époque maints faits intéressants à l'appui de ceux-ci. Les extraits que nous choisissons suffiront toutefois pour donner une idée de l'impression qu'a faite en Angleterre le magnétisme dès sa première apparition, et pour établir aux yeux du public que les savants et les médecins d'outre-Manche accueillent ce qu'ils ne connaissent pas encore avec une conscience, une loyauté et un esprit d'examen qui sont les plus sûrs moyens d'arriver à la connaissance de la vérité. André.

ANALYSE MAGNÉTIQUE.

Paris, le 5 août 1860.

Monsieur,

Je vous remercie de m'avoir envoyé votre journal, d'après le désir que j'en ai exprimé à M. Eugène Allix. En échange, si cela vous convient, je vous adresserai une suite de considérations sur les diverses branches du zoomagnétisme.



Ce mot de zoomagnétisme, il y a plus de trente ans que je l'ai écrit en tête de cahiers contenant des extraits de plusieurs ouvrages qui traitent de ce sujet. D'autres s'en sont servis comme moi, parce qu'il était devenu nécessaire, et il s'est introduit dans le langage. Il n'y a nulle ambiguité dans ce terme ; il s'applique nécessairement à l'ensemble des faits magnétiques, dont la direction appartient à une volonté morale, à la volonté humaine. Les animaux, les *zoaires*, qui n'ont pas d'âme, qui agissent sous l'impulsion de leurs besoins physiques, *fascinent* dans l'intérêt de ces besoins ; l'homme, le *psychozoaire, magnétise* d'une manière réflective, dans un but moral. Le zoomagnétisme devient alors un pouvoir, un art et une science physiologiques en même temps. Sorti des mystères hiératiques, il rentre aujourd'hui dans la vaste sphère des sciences médicales.

Jadis, en lisant Puységur et Deleuze, j'étais frappé de certains phénomènes, curieuse modification de notre triple existence sensitive, intellectuelle et psychique ou réflective : j'eusse voulu les rattacher aux lois connues, classiques de la physiologie. Malheureusement les faits étaient contestés. Les rudes critiques de Robert [1], de A. Bertrand [2], jointes à l'incroyance générale, très-hostile chez les corps savants, me replongeaient dans le doute. L'histoire des convulsionnaires, rapportée par Carré de Montgeron, me paraissait heurter le bon sens, particulièrement celle de Jeanne Mouter, jeune fille qui, adossée contre un mur, recevait sur l'estomac, avec plaisir, cent coups d'un chenet en fer pesant trente livres, assénés par la main d'un homme vigoureux. Les coups étaient assez forts pour faire voler en éclats les pierres d'une muraille solide.

Selon moi, c'était affaire de conscience de fixer son opinion sur une puissance cause de phénomènes insolites, et qui est l'objet d'une foi sincère de la part de hautes intelligences. En parler dérisoirement, c'était plus que de la légèreté. L'histoire est horriblement sérieuse en cette matière. Je me représentais les traitements cruels infligés aux magiciens et magistes, aux sorcières et aux possédés, par l'ordre de l'Inquisition, qui suppliciait les prétendus démoniaques, et qui, de nos jours encore (1841) défend l'emploi du magnétisme : *usum magnetismi, prout exponitur, non licere*.

1. Recherches et considérations sur le magnétisme animal, par Robert. 1824.

2. Du magnétisme animal en France, etc., par Alexandre Bertrand, D.-M. 1826.

Je pensais au P. Hervier descendant de chaire, à Bordeaux, pour calmer une femme atteinte de convulsions, et qui fut interdit par l'archevêque de Paris. Je pensais à Campanella, auteur d'un livre intitulé : *De sensu rerum et magiâ*, etc., qui gémit vingt-sept ans dans une sombre prison, où il fut torturé jusqu'à trois fois. Je pensais à Urbain Grandier, curé de Saint-Pierre de Loudun, prêtre instruit et aimable, qui, ayant eu l'imprudence de prêcher contre les confrèries, fut exposé à la haine de Barot, président de l'élection, de Trinquant, procureur du roi, et de leur neveu Mignon, confesseur des Ursulines, qui, condamné par l'évêque de Poitiers, sans avoir été entendu, fut absous par le Parlement de Paris; qui, dénoncé de nouveau par l'infâme Mignon, au conseiller d'Etat Laubardemont, fut jeté dans la bastille d'Angers et soumis à la question avec une barbarie qui fait honte à l'humanité; qui, conduit au supplice au milieu de moines exorcistes, après avoir eu la double promesse de parler au peuple et d'être étranglé avant l'incendie du bûcher, fut dans l'impossibilité d'ouvrir la bouche, parce qu'on l'inondait d'eau bénite à chaque tentative, et vit la flamme dévorer ses chairs, parce que le P. Lactance avait noué la corde de manière à empêcher la strangulation; qui dit alors à ce tigre : «..... Il y a un Dieu au ciel, qui sera mon juge et le tien; je t'assigne à comparaître devant lui dans un mois..... » Prédiction ponctuellement accomplie par la justice céleste.

Je pars de la disposition d'esprit où j'étais, à mon début dans la carrière scientifique, pour montrer comment le magnétisme peut obtenir crédit et devenir l'objet d'une croyance rationnelle.

Je poursuivrai cette analyse.

Recevez, Monsieur, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

François Broussais, D.-M.

21, rue de la Clef.

CORRESPONDANCE PARISIENNE.

Le Dr Castle. — Phrénologie psychologique et magnétisme. — Guérison d'une hystérie épileptiforme. — Le magnétisme de la parole. — Le comte de Szapary. — Le magnétisme à Paris.

Paris, 10 août 1860.

Je vous ai parlé dernièrement des séances phrénologiques du docteur Castle, des succès qu'il obtient comme *organogra-*

phe et analyste des facultés humaines. J'ai ajouté qu'il s'occupait aussi de magnétisme, mais sans entrer dans aucun détail : aucun fait mesmérien du docteur n'était encore parvenu à ma connaissance. Aujourd'hui je viens combler cette lacune avec d'autant plus d'empressement, que notre éminent phrénologue a obtenu, magnétiquement, une cure qui lui fait le plus grand honneur. Laissons parler le docteur lui-même :

« Une personne de haut rang, Mme de X...., se présenta chez moi, il y a trois mois environ, pour une consultation phrénologique, et aussi pour me demander des conseils sur ce qu'elle appelait un dérangement nerveux. Je me mis en devoir de prendre l'*organographie*, et je trouvai une de ces têtes qui indiquent une prédominance de la vie instinctive, c'est-à-dire toutes les affections, le sentiment et l'imagination, prédominant largement sur la partie intellectuelle.

» Au moment où je m'entretenais avec cette personne de la nature et de l'intensité de ses émotions, je la vis soudain tomber dans des convulsions terribles. D'abord je crus avoir affaire à un cas d'épilepsie ; mais bientôt quelques symptômes mixtes me permirent de reconnaître une hystérie épileptiforme.

» J'eus immédiatement recours au magnétisme. Je pris mon point de départ au cerveau, pour longer l'épine dorsale d'une part, en suivant d'autre part la ligne du front jusqu'au plexus solaire. Après cela, je démagnétisai (ou *dégageai*) avec vigueur de la tête aux pieds ; puis j'appliquai la méthode que j'avais vu employer par M. Lafontaine, — méthode dont il obtenait de si miraculeux effets, et qui consiste en une forte démagnétisation à la région de l'épigastre.

» C'est alors que la malade poussa un profond soupir et se redressa. Elle était inondée de sueur, mais se trouvait bien.

» En voyant l'effet que j'avais obtenu, cette dame me pria d'entreprendre sa guérison. J'essayai, sans rien promettre. Au bout de quarante magnétisations elle était guérie.

» Comme vous le verrez dans la partie thérapeutique de mon ouvrage — (c'est toujours le docteur Castle qui parle) — j'attribue les quatre cinquièmes des maladies de l'ordre hystérique, hypocondriaque, etc., à l'influence directe du cerveau sur le reste de l'économie, et conséquemment à des causes morales plus ou moins faciles à saisir.

» Ma longue expérience phrénologique m'est d'une très-grande utilité dans la thérapeutique magnétique. J'emploie le magnétisme directement sur le cerveau, selon l'organisation

particulière du sujet; puis d'une manière secondaire, je l'applique sur tout le corps, en me servant en même temps du *magnétisme de la parole*.

» Avec la malade dont je viens de vous parler, mes séances étaient d'à peu près trois heures, dont deux pendant les premiers jours du traitement, entièrement consacrées au magnétisme. Plus tard, vers la fin du traitement, la magnétisation ne durait que trois quarts d'heure; le reste du temps fut employé en *causeries*. Là, je complétai mon œuvre par des influences morales en cherchant, à l'insu de ma malade, à rétablir l'équilibre mental.

» Vous voyez que c'est l'organologie du cerveau qui me mit sur la voie des causes de cette maladie; elle devint l'objet spécial de mes efforts curatifs, et je n'eus point à m'en repentir.

» Les magnétiseurs ne s'occupent pas assez de la phrénologie psychologique, et pourtant elle est d'une grande ressource dans le traitement des maladies du cerveau en particulier, et des maladies nerveuses en général.

» Il y a trois ans, j'ouvris chez moi un cours de phrénologie de quatre ou cinq leçons, auquel assistèrent une soixantaine de magnétiseurs de Paris. Plus tard, sur la demande de M. Hébert de Garnay, je donnai quelques séances à ses conférences du dimanche. L'empressement avec lequel on se rendait à ces conférences me fit voir que l'importance du sujet était appréciée; malheureusement il ne s'est trouvé que quelques personnes qui aient voulu faire l'étude de l'application psychologique. On veut bien apprendre la *craniologie*, mais on ne songe pas que cette branche élémentaire, privée de ses déductions, n'offre qu'une ressource insuffisante et presque nulle à la pratique du magnétisme. C'est à l'organologie, c'est à la phrénologie psychologique que je dois les succès que j'ai obtenus dans le traitement des maladies nerveuses et des affections mentales, succès dont les journaux de Paris ont rendu compte.

» Tirez de ce brouillon de lettre tout ce que vous jugerez utile et convenable dans l'intérêt de la cause magnétique. »

Le docteur Castle dont j'honore spécialement la personne et le caractère n'a pas été trop mal inspiré en comptant sur les colonnes hospitalières du *magnétiseur* de Genève : j'ai transcrit le brouillon de lettre tout entier, sans lésiner sur les paragraphes : les enfants de Mesmer en feront leur profit. Certes,

un peu d'*organologie* ne leur fera pas de mal; c'est toujours un flambeau de plus dans ces cryptes mesmériennes, où la plupart d'entre eux marchent sans boussole, et presque à tâtons.

On voit que le docteur Castle range parmi les moyens thérapeutiques le *magnétisme de la parole*, surtout dans les affections nerveuses, compliquées d'influences morales.

Un éminent magnétologue hongrois, qui habite Paris depuis quelques années, M. le comte de Szapary, s'est spécialement occupé de ce *magnétisme de la parole* dans un livre qui a eu les honneurs de deux éditions: *magnétisme et magnéto-thérapie*. Diriger les idées du malade, intervenir dans ses sentiments, modifier ses désirs et ses sensations, lui donner et lui retirer successivement la confiance ou la crainte, la douleur ou la joie, tels sont les effets du *magnétisme* du *langage* qui, de même que la magnétisation matérielle doit concourir à *provoquer*, à *équilibrer* les *spasmes ou crises*, selon l'expression de l'auteur.

Mais M. le comte Szapary ne va-t-il pas trop loin en disant que *le langage nous est indiqué comme un remède contre toutes les douleurs* (page 262. 2me édition)?

Du reste, le livre du comte de Szapary contient des théories d'une portée bien autrement grave, notamment celle basée sur la différence des religions.

« *Il est certain*, dit M. Szapary (page 255), *que la foi dans le catholicisme favorise le calme magnétique*, et que le protestantisme porte *un grand trouble à ce calme*. »

De semblables doctrines, — disons plutôt de semblables énormités enlèvent au livre une grande partie de sa valeur, et ne contribuent pas peu à son insuccès en France, nonobstant les excellents chapitres qu'il renferme. Je dis *excellents chapitres*, et je ne me dédis pas. Je vous recommande surtout l'opinion du comte de Szapary *sur le magnétisme tel qu'il est professé et pratiqué à Paris* (page 287). Ces quelques pages sont traitées de main de maître. Il est vrai qu'ici, comme en toutes matières, la critique a toujours beau jeu. Ce que dit le comte Szapary a déjà été dit maintes fois. Seulement le grand tort de l'auteur, c'est de confondre dans une même catégorie les écrits de nos magnétistes sérieux, les mille fantaisies de la presse parisienne et l'ignorance des savants officiels.

Oui, sans doute, la pratique du magnétisme n'est pas à Paris ce qu'elle devrait être; on y écrit beaucoup sur la science, et l'art ne progresse pas; on hésite, on tâtonne, on met en

question ce qu'ailleurs on obtient avec succès, parce qu'on considère l'horizon de Paris comme les bornes du monde. Mais les groupes mesmériens et les écrits magnétiques sérieux n'ont rien de commun avec les commérages de nos chroniqueurs et les boutades du *Charivari;* ils ne sont pas même solidaires de l'ignorance de nos savants et de l'incrédulité des masses; car, je le répète, la propagande mesmérienne est très-active; et si les maîtres manquent, si les hommes de génie font défaut, les apôtres, les pionniers, mettent au service de la cause tout leur zèle et toute leur persévérance.

Dans ma prochaine correspondance, j'aborderai le personnel de l'armée mesmérienne de Paris, et vous parlerai de quelques frères qui cultivent le fluide en dehors de nos sociétés de magnétisme.

J. Lovy.

CLINIQUE.

Nous avons reçu de M. Adolphe Didier qui habite Londres, deux lettres contenant diverses guérisons faites par le magnétisme. Quoique le *Journal du Magnétisme* de Paris les ait déjà publiées, nous nous faisons un plaisir d'en donner connaissance à nos lecteurs; elles nous ont paru assez intéressantes pour mériter d'être répétées.

Nous connaissons personnellement M. Didier, nous l'avons magnétisé lui-même il y a une quinzaine d'années, et nous le savons incapable d'avancer un fait dont la véracité serait douteuse.

Londres, 30 juillet 1860.

Mon cher monsieur Lafontaine,

Sachant tout l'intérêt que vous prenez aux cures mesmériques, je me hâte de vous communiquer celles que j'ai obtenues dernièrement :

DIPHTHÉRITE INTENSE.

Le 9 mai, M. H..., capitaine des life-guards, que j'avais traité et guéri il y a plusieurs années, venait me voir et redemander au magnétisme un peu de soulagement contre la nouvelle maladie qui l'accablait : c'était une diphéthrite des plus intenses, à peine parvenait-il à se faire entendre. *En une magnétisation il fut guéri.*

Le lendemain, il m'annonça la disparition complète de ses souffrances.



INFLUENZA [1].

A la même époque vint M. C., membre du parlement. Je le magnétisai avec le succès le plus complet; à chaque magnétisation il disait : *I am already better.* Sa maladie était une *influenza.*

GOUTTE. ÉTOURDISSEMENT.

M. A..., du château de Garry, est venu exprès d'Irlande pour se soumettre au traitement magnétique. Il souffrait d'une goutte remontée, et il ressentait de forts étourdissements quand il voulait reposer sur le côté gauche.

Il fut magnétisé *sept fois*. Pendant chaque séance, il essaya de prendre et de conserver la position qui était auparavant si pénible, et, à sa grande satisfaction, les étourdissements ne reparurent plus. Au bout de trois jours il partit, et, de retour chez lui, il voulut bien me donner de ses nouvelles. Voici le passage de sa lettre qui a rapport à son état, traduit littéralement :

« Je vous remercie beaucoup de toutes les bontés que vous avez eues pour moi. Je suis heureux de vous dire que je ne me suis jamais senti aussi bien que maintenant.

DIABÉTÈS.

J'arrive à la cure qui, je crois, est la plus belle que j'aie faite dans ma carrière magnétique. Vous connaissez, mon cher Monsieur, le bonheur que l'on éprouve à la vue des améliorations progressives et sensibles qui se manifestent chez une personne dont l'état de santé vous préoccupe ; j'ai eu ce bonheur-là : dès le commencement j'ai pu suivre pas à pas les progrès faits vers la guérison.

Mme H... était depuis longtemps souffrante. Elle avait été traitée par les célébrités médicales comme diabétique : elle en présentait d'ailleurs tous les symptômes : soif constante, insomnie, relâchement général, douleurs névralgiques qui avaient exalté si fort la sensibilité dans les jambes, que le moindre attouchement causait de vives souffrances : elle était devenue aussi faible et maigre qu'autrefois elle avait été forte et pleine d'embonpoint.

1. L'Influenza est une maladie fort commune en Angleterre ; ses symptômes sont : grande irritation de la gorge, de la poitrine, et inflammation des yeux ; les refroidissements occasionnent cette maladie. *(Note de l'auteur.)*

Dès la première magnétisation il y eut un mieux évident, qui nous remplit de confiance. Elle s'abandonna donc au traitement magnétique, pleine d'espoir en moi et moi dans l'efficacité de mon *dictame*.

Après quelques semaines, elle put prendre quelque peu d'exercice, marcher le long de la terrasse appuyée seulement sur un bras étranger ou sur une canne. Désireux de ne point négliger une cure qui s'annonçait si favorablement dès le début, je n'hésitai point à aller habiter avec la famille dans son château placé au milieu d'un des plus beaux sites du monde, où la reine est venue se promener vendredi dernier. Absent par hasard dans ce moment, je ne pus avoir l'insigne honneur d'être présenté à Sa Majesté comme cela eût peut-être eu lieu sans ce contre-temps. J'ai perdu ainsi un instant bien favorable à la cause magnétique, car les faits parlaient hautement en sa faveur et eussent donné du poids à ma parole : dans cette famille, le mari devait au magnétisme son soulagement, madame et sa fille lui devaient leur guérison.

Mais je reprends la narration de mon traitement. Tous les matins ma malade faisait sa promenade, quelquefois prenant mon bras, mais très-souvent partant seule et *sans canne*. Une autre fois, voulant nous bien assurer de *nos forces*, nous fîmes une longue promenade et nous la choisîmes des plus pénibles, nous voulûmes gravir jusqu'au haut de la montagne voisine du château. Lundi dernier, après avoir traversé l'île de Wight, mon intrépide malade voulut absolument, pour l'honneur de la science, marcher de Ryde au bateau, ce qui ne l'empêcha pas à son arrivée au château de s'occuper de ses affaires sans aucune fatigue.

Depuis de longues années (vingt ans environ), elle avait les doigts de la main droite raides, maintenant ils ont recouvré leur souplesse primitive.

Son contentement n'est égalé que par sa reconnaissance pour la science à laquelle elle doit son bien-être actuel, bien-être qu'elle n'espérait presque plus, aussi m'a-t-elle autorisé à publier le récit de sa guérison.

DYSPEPSIE CHRONIQUE.

J'ai dit plus haut que le mari, M. H..., était soulagé. Aujourd'hui, après un traitement de deux mois, et après avoir traversé une crise des plus alarmantes qui m'obligea à pratiquer pendant une partie de la nuit et une partie de la matinée,

le lendemain, des insufflations chaudes sur l'abdomen, sa maladie qui était une dyspepsie très-ancienne, subit un changement des plus favorables[1]. Aujourd'hui son état est parfait, toute la famille part pour aller visiter un autre de ses domaines. Fasse le ciel que la santé de ses membres ne subisse pas de longtemps de nouvelles altérations!

De telles réussites si satisfaisantes, si complètement heureuses, épanouissent le cœur, retrempent l'énergie et inspirent un insatiable désir des mêmes satisfactions.

RELACHEMENT MUSCULAIRE, FAIBLESSE DE LA VUE.

Je ne vous donne, mon cher maître, que des faits positifs, des faits bien établis, tels enfin qu'il les faudrait toujours pour assurer la marche, la propagation de notre merveilleuse science.

Pendant mon séjour au château, au sein de cette famille à laquelle j'ai rendu la santé, je fis connaissance d'une dame C..., âgée de soixante-quatorze ans, qui avait un relâchement des muscles du cou : sa tête était constamment inclinée sur la poitrine. Je l'ai magnétisée, et, sous la salutaire et vivifiante action du magnétisme, sa tête s'est redressée; sa vue, très-affaiblie, a repris de la force. — Cette dame m'appelle son Esculape. Que n'ai-je la millième partie de son esprit pour donner au récit de mes cures un intérêt que je ne saurais leur communiquer! Je raconte la vérité toute simple sans exagération, sans prétention. Ce que j'ai fait, d'ailleurs, tout le monde ne peut-il le faire! Une preuve, entre bien d'autres, c'est que deux dames, que j'ai guéries par le magnétisme, emploient à leur tour sur leurs enfants et avec le plus grand succès, ce remède dont elles ont par elles-mêmes apprécié les bienfaits.

Est-il rien de plus doux que cette pensée que l'on trouvera dans les êtres auxquels on est lié, et qui sont chers à tant de titres, le bien si précieux de la santé et par là un nouvel et puissant motif de les aimer davantage.

Je suis, mon cher maître,

Votre très-humble serviteur. ADOLPHE DIDIER[2].

Vendredi 13 juillet 1860.

1. Ses jambes étaient en outre d'une maigreur excessive et d'une faiblesse telle qu'il ne pouvait plus faire de promenades qu'en voiture. *(Note de l'auteur.)*

2. M. Didier est l'auteur d'un ouvrage sur le magnétisme publié à Londres, et dont la presse anglaise a présenté un compte-rendu très-favorable. Nous donnerons très-prochainement une analyse de ce petit volume. *(Note de la Rédaction.)*

LE MAGNÉTISEUR

Sommaire. — Lettre sur le magnétisme animal, par M. Charles Moulinié, pasteur. — Analyse magnétique, par F. Broussais, D.-M. — Correspondance parisienne, par J. Lovy. — Cure d'une hydropisie universelle, par M. Ters.

LETTRE SUR LE MAGNÉTISME ANIMAL,

ADRESSÉE A M. PERDRIAU, PASTEUR ET PROFESSEUR DE L'ÉGLISE ET DE L'ACADÉMIE DE GENÈVE, PAR CHARLES MOULINIÉ, MINISTRE DU SAINT ÉVANGILE.

(Nous avons déjà publié dans le numéro d'avril dernier un article sur le magnétisme de M. *Ch. Moulinié,* pasteur à Genève, d'après des notes inédites qu'il prenait lui-même au traitement de *Mesmer,* qu'il suivait en 1784. Aujourd'hui, nous mettrons sous les yeux de nos lecteurs une lettre entière que M. *Moulinié* écrivait à cette époque (1784), à M. *Perdriau*, pasteur et professeur de l'église et de l'académie de Genève. L'opinion de ces deux hommes honorables, si connus et si estimés dans notre ville, peut servir la cause du magnétisme, en faisant apparaître, à côté de noms peu connus, des hommes de science et de conviction profonde, dont la mémoire est honorée et respectée.)

Monsieur,

Rien de plus honnête et de plus obligeant que la lettre que vous avez eu la bonté de m'adresser; elle doit nécessairement augmenter ma reconnaissance pour vous et pour les autres personnes respectables qui s'intéressent à moi, et dont je prise infiniment l'estime. Vous m'avez réjoui en m'apprenant que M. Mesmer avait des partisans dans Genève; il est bien fait pour cela. Je lui dois en mon particulier une vigueur qui m'était inconnue depuis longtemps. Je viens de sentir s'opérer chez moi la plus heureuse révolution, et ma santé se fortifier dans ce voyage qui n'avait essentiellement pour but que mon instruction. Il serait inutile de donner la liste des malades que j'ai vus guéris ou soulagés; mon autorité ne peut rien ajouter à celle

des personnes qui ont écrit en faveur de M. Mesmer; je me permettrai seulement quelques réflexions sur ma façon d'envisager sa doctrine.

Je ne suis pas médecin; mais ayant étudié, dans mes récréations, un peu d'anatomie et de nosologie, joignant à cela quelques connaissances en physique, j'ai examiné les principes publiés, par M. Mesmer, et je n'ai pas tardé à comprendre :

1° Que la nature opérant chez nous par un agent invisible et universel, nos maladies n'étaient occasionnées que par l'engorgement des vaisseaux dans lesquels ce fluide doit circuler librement et faciliter la circulation des autres fluides;

2° Que la médecine ordinaire employant à notre guérison, non cet agent de la nature, mais ses productions si prodigieusement variées, si difficiles à analyser avec justesse et à classer avec certitude, les remèdes ne doivent très-souvent agir qu'à tâtons; ils se dénaturent par la digestion qui les décompose et les répand par divers canaux dans toute la machine, tandis que toutes leurs forces devraient se réunir dans un seul point, au foyer du mal;

3° Qu'il était plus sûr de recourir au fluide élémentaire et vivifiant, d'augmenter la force de ses courants dans la direction convenable, afin de surmonter l'obstacle qui embarrasse le jeu des organes et produit les maladies;

4° Que toutes les maladies étant l'effet d'une obstruction, elles peuvent toutes être soumises au traitement du magnétisme animal avec plus ou moins de succès, selon leur ancienneté, et le degré de renforcement qu'il est possible à l'homme de donner à ce fluide;

5° Que ce fluide n'est ni l'émanation du soufre comme on l'a prétendu, ni le magnétisme minéral, ni l'électricité. Le magnétisme du soufre pourrait bien être essentiellement le même que celui de l'aimant, dont il suit la direction; la chaleur qu'il procure se fait sentir dans l'étendue d'un plan incliné du midi au septentrion, et plus par le pôle nord que par le pôle sud : on augmente son action avec des barreaux aimantés; et si le soufre n'a pas l'attraction et la répulsion de l'aimant, ce n'est qu'à cause de la différence de configuration dans les parties. Je dis ensuite que le fluide magnétique n'est pas celui de l'aimant : les fers les plus fortement magnétisés ne donnent aucun signe d'attraction et de répulsion; d'ailleurs ce fluide a un flux et reflux que n'a pas celui de l'aimant. Ce n'est pas non plus l'électricité; les métaux ne sont pas plus

conducteurs qu'autre chose ; une baguette idio-électrique, un tube de verre, une canne, une corde, dès qu'on les magnétise, dirigent à volonté le courant : le soufre est aussi idio-électrique que le verre ; cependant quelle différence dans les effets qu'on obtient de l'un et de l'autre! Mais il n'est pas surprenant qu'on ait confondu tous ces fluides, vu les rapports réels qui existent entre eux, et qu'on n'ait pas compris que le magnétisme animal est le fluide élémentaire, parfaitement élastique, dès lors cause de la gravitation, aussi universelle que lui, et principe de l'électricité et du magnétisme minéral ; on peut aussi ajouter de la chaleur et de la lumière : il agit comme celle-ci par la réflexion des glaces ; et s'il agit aussi par le son, c'est en vertu de cette harmonie universelle qui règne dans la nature et dans notre corps en particulier, qui est un système harmonique faisant partie du grand tout. Tout ce qui maintient ou rétablit l'harmonie, maintient ou rétablit la santé. Et qui peut mieux procurer cet accord admirable que le fluide élémentaire dont la parfaite élasticité suppose des mouvements parfaitement uniformes? La musique qui le renforce et qui peut le modifier d'une manière très-convenable, nous aura donc été donnée non seulement pour l'agrément, mais aussi pour notre conservation : elle tient à la médecine primitive ; les anciens en connaissaient mieux que nous l'application à l'art de guérir, et c'est pour cela qu'elle était si puissante[1]. Ils avaient de belles idées de l'harmonie.

Si M. Court de Gébelin a dit : « Il existe un ORDRE éternel » et immuable *qui unit le ciel et la terre,* le corps et l'âme, la » vie physique et la vie morale, les hommes, les sociétés, les » empires, les générations qui passent, celles qui existent,

1. Il paraît que les anciens n'attachaient pas les mêmes idées que nous aux mots d'harmonie et de mélodie ; ils ne connaissaient vraisemblablement pas les contre-points de notre musique. L'harmonie consistait dans les rapports des sons, dans la juste proportion des notes musicales d'une seule partie ; de là naissait la mélodie qui n'était pas autre chose qu'un chant agréable dans lequel le poëte qui était en même temps musicien, avait bien assorti le chant et la musique à la nature du poëme. On peut regarder nos contre-parties comme des forces agissant en sens contraires ou du moins différents, d'où résulte une direction moyenne et une marche plus lente dans le mobile ; c'est le corps qui suit la diagonale des forces composées, ou même qui se trouve immobile entre deux ou quatre forces opposées : faut-il s'étonner si notre musique est moins en harmonie avec nos nerfs, et par conséquent moins puissante? Celle des temps primitifs ne consistait pas à unir les contraires ; on n'avait pas le talent d'exprimer un sentiment toujours *un* et le *même* essentiellement, par des modulations opposées.

» celles qui arrivent; qui se fait connaître par une seule pa-
» role, par un seul langage, par une seule espèce de gouver-
» nement, par une seule religion, par un seul culte, par une
» seule conduite, hors de laquelle, de droite et de gauche, n'est
» que désordre, confusion, anarchie et chaos, *sans laquelle*
» *rien ne peut s'expliquer*; » si M. Mesmer a dit : « Il n'y a
» qu'une vie, qu'une santé, qu'une maladie, qu'un remède, »
c'est qu'ils sont remontés l'un et l'autre à l'unité des moyens, à l'unité, base de l'ordre, à cette harmonie qui brille avec tant d'éclat dans le monde physique, et qui brillerait aussi dans le monde moral, si nous connaissions mieux notre dignité; à cette harmonie enfin, qui repose sur la SAGESSE éternelle.

Partant de ces données qui conduisent à notre vraie constitution, et réfléchissant sur les procédés qui se passaient chez M. Mesmer, sous mes yeux et sur mon corps, j'ai trouvé le moyen de découvrir, en présentant un doigt à quelque distance d'un malade, le siége de sa maladie. Profitant ensuite de cette découverte, et raisonnant sur l'effet que devait produire une obstruction placée dans tel ou tel endroit, sur les parties du corps qui en souffraient, sur la direction que devait avoir là le fluide, sur le degré de renforcement qu'il fallait lui donner pour fondre cette obstruction, je m'occupai des moyens de me procurer de ce fluide, de le mettre en jeu, et de le soumettre à toutes les directions que je jugerais convenables, en établissant à mon gré des pôles dans le corps malade. J'ai pu me procurer ce fluide; mais n'ayant pas des connaissances assez étendues sur notre organisation et sur les lois mécaniques du magnétisme, je ne suis pas allé fort loin dans l'art de l'employer et de le diriger, d'autant plus que je n'avais pas du temps à consacrer à cette étude.

Mes essais que je rapporte ici pour montrer l'accord de la pratique avec la théorie que je me suis faite, et pour prouver la réalité et la vérité de cette doctrine, ont abouti aux principaux effets suivants :

1° D'abord à me soulager très-promptement, lorsque j'ai eu quelque incommodité.

2° A guérir radicalement dans vingt-quatre heures une inflammation portée dans l'estomac au point d'intercepter toute nourriture et toute boisson depuis six jours.

3° J'ai dissipé dans quelques minutes des angoisses avec suffocations qui duraient depuis une semaine.

4° J'ai guéri un jeune homme d'un mal d'estomac périodique;

j'ai trouvé, par la seule direction du doigt, une obstruction dans le bas-ventre que ma seule approche émeut, et que je fais évacuer sans attouchements.

5° J'ai suivi et conduit un accès de fièvre : en développant sa cause, en accélérant sa marche, en aidant la nature, la transpiration est devenne très-abondante, la vapeur méphitique est sortie d'une manière très-sensible par la tête; dans moins d'une heure cette crise a été achevée, et la malade a senti une fraîcheur semblable à celle que procure un bain d'été, et un bien-être qu'elle n'avait pas éprouvé depuis plusieurs jours.

6° Je magnétise tous les jours un enfant de trente mois, qui a la fièvre et une faiblesse dans les reins à la suite d'une chute : la fièvre est sortie par la tête, par la transpiration et par d'abondantes évacuations ; le dépôt formé et durci dans les reins fond et se déplace.

7° Sa mère ayant un agacement dans les nerfs à la suite d'un lait répandu, est incommodée dès qu'un *magnétiseur* l'approche : la première fois que je me rencontrai avec elle, ne nous connaissant pas l'un l'autre, elle prit mal et dit : Il y a ici quelqu'un qui porte le magnétisme. Je la touchai, je déterminai la crise ; elle eut de légères convulsions suivies d'une transpiration abondante, et fut très-bien le reste de la soirée; depuis lors je l'ai magnétisée plusieurs fois, et j'ai eu le même résultat à différents degrés.

8° J'ai dissipé dans quelques minutes, par le simple attouchement, une douleur aiguë qu'avait une personne derrière le dos depuis plusieurs jours ; une heure après, M. L.... m'assura qu'il croyait sentir encore ma main sur la place d'où avait disparu la douleur.

9° Passant lundi dernier dans une rue de Paris, je vis une foule de gens sous une porte cochère ; j'approche, je vois une femme en convulsions; on me dit qu'elle venait de tomber de faim tenant un enfant à sa mamelle; on lui apporta une soupe très-délicate, mais elle ne pouvait ni avaler ni parler ; le mouvement spasmodique de l'estomac s'était communiqué le long de l'œsophage et interceptait la déglutition : je la magnétisai; au bout de 3 ou 4 minutes j'obtins quelques paroles ; je fis passer du bouillon clair, et je continuai mon opération jusqu'à ce que cette infortunée eut pris peu à peu cette soupe : les convulsions cessèrent ; à l'ardeur de la faim succéda une chaleur douce avec le retour des forces, et tout cela n'employa pas une

demi-heure. Voilà, Monsieur, un des trophées du magnétisme et l'un des plus doux moments de ma vie. Jugez ensuite ce que peuvent des personnes qui, à des connaissances complètes de physique et de médecine, joignent l'étonnante doctrine de M. Mesmer, dont je n'ai pu soulever qu'un coin du voile.

Au reste, l'enthousiasme pour le magnétisme ne doit pas aveugler au point de persuader que ce remède soit, dans l'état actuel de notre constitution dépravée, seul suffisant pour opérer toutes les guérisons. C'est surtout dans les maladies aiguës qu'il produit de grands effets, et qu'il seconde merveilleusement la nature; dans les maladies chroniques, sa marche est plus lente, et je crois qu'on pourrait très-bien lui associer l'aimant et l'électricité, qui, dans le fond, ne sont que ses enfants. Le magnétisme n'est universel qu'autant qu'il est applicable à toutes les maladies avec plus ou moins de succès, selon les circonstances.

M. Mesmer lui-même n'entend pas la chose autrement; il bannit, il est vrai, presque toutes les drogues. Comme la nature demande peu de chose pour reprendre l'équilibre, il ne s'agit que de suivre toutes ses indications, qui sont très-simples dans cette doctrine; une saignée dans les inflammations, la magnésie, la crême de tartre, de légers purgatifs ou vomitifs composent toute sa pharmacie : le traitement magnétique supplée au reste. Et si l'on dit que ces petits remèdes suffisent seuls pour opérer les guérisons, je demanderai pourquoi la médecine ordinaire n'en obtient pas plus de succès dans les cas où le magnétisme est jugé nécessaire par M. Mesmer?

Tout cela paraît fort étonnant; aussi, lorsque je rapproche toutes ces idées, je ne suis plus surpris de la quantité de contradictions que rencontre cette nouvelle théorie. Sans parler de l'intérêt, de l'égoïsme, la nouveauté, les préjugés, la singularité de la chose, un changement considérable dans la manière de voir la nature, suffisaient pour faire attaquer une doctrine si consolante pour l'humanité, et si satisfaisante pour les vrais philosophes qui aiment à remonter aux causes du système du monde.

Et puisque cette doctrine nous rapproche de la simplicité de la nature, craindrai-je de répéter après M. Court de Gébelin, qu'elle tient aux temps primitifs? En effet, 1° on voit, à l'aide de ces principes, que les animaux se magnétisent : l'homme qui soutient avec eux les plus grands rapports par son organisation, serait-il sorti des mains du Créateur sans la

même prérogative? Et cette prérogative, n'aura-t-il pas pu l'étendre, la perfectionner par son intelligence? On saura un jour que nous avons plusieurs habitudes, plusieurs mouvements machinaux qui tiennent au magnétisme, et sur lesquels nous n'avons jamais réfléchi.

2° D'où vient l'usage des amulettes, qui remontent à la plus haute antiquité, si ce n'est que cet amulette, porté sur soi, préservait des maladies par une vertu communiquée par les prêtres, parce que les prêtres de la religion primitive étaient des médecins; qu'ils avaient plus particulièrement étudié la nature, dont ils celébraient l'Auteur, comme nous, ministres, nous approfondissons l'étude de l'Évangile du Sauveur, que nous annonçons. L'usage des amulettes nous donne le fil qui remonte aux premiers temps; on les retrouve chez tous les anciens peuples. Les marmouzets de Rebecca, les palladium, les pénates, ne furent dans l'origine que des amulettes qui préservaient la maison des maladies, comme on magnétise aujourd'hui les appartements, les meubles, les arbres, les instruments d'usage ordinaire, et les mets de nos tables. Un respect de reconnaissance pour ces figures muettes, mais utiles par la vertu qu'on leur communiquait, les érigea peu à peu en divinités tutélaires. Pline le jeune rapporte que de son temps les amulettes étaient très-communs en Orient. On sait qu'Apollonius de Thyane, si fameux par ses prétendus miracles, se servait de talismans. On sait aussi que ces talismans avaient la réputation de guérir de l'épilepsie. Quand on eut perdu de vue leur agent physique, la superstition toujours inconséquente, parce qu'elle marche dans les ténèbres, les étendit comme des choses ridicules ou les condamna comme dangereux. C'est ainsi qu'au rapport de Sparrien, on punissait ceux qui portaient des amulettes au cou pour guérir des fièvres intermittentes. Le concile de Laodicée, tenu dans le quatrième siècle, en défendit aussi l'usage, sous peine d'excommunication. Cette défense, étendue aux anneaux, fut répétée par les conciles de Rome en 712, de Milan en 1565, et de Tours en 1583. Malgré ces défenses, les amulettes subsistent encore; les catholiques romains d'Orient ont des chapelets d'ambre, qu'ils savent tenir d'une certaine manière; on remarque que ceux qui les portent constamment sont rarement malades. Voilà un fait qui explique par l'électricité ce qu'ont pu faire les anciens, et ce qu'on peut attribuer au magnétisme, principe de cette électricité. Ce fait m'est attesté par un prêtre né à Mosoul, d'où

il a apporté plusieurs pratiques absolument *mesmériennes*, et qu'il m'a affirmé avoir été connues de tout temps, et l'être encore aujourd'hui en Orient. M. Mesmer a donc retrouvé, par la force de son génie, la marche de la nature et les procédés les plus simples, par le moyen desquels l'homme peut se préserver et se guérir.

3° Entre ces procédés, il en est plusieurs qui s'opèrent avec une baguette destinée à diriger les courants magnétiques. Le point de comparaison avec l'antiquité n'est pas difficile : les magiciens d'Égypte se servaient de baguettes ; il en était de même des brachmanes de Perse, au rapport de Strabon ; et Philostrate dit que les brachmanes des Indes n'étaient jamais sans bâton, et qu'ils s'en servaient pour faire des choses étonnantes. Ce n'était sûrement pas par l'entremise de l'aimant, puisque ces baguettes étaient de bois ; d'un autre côté, ces mêmes baguettes ne paraissaient pas mieux avoir favorisé l'électricité : il s'agissait donc vraisemblablement ici du fluide élémentaire comme l'emploie aujourd'hui M. Mesmer. C'est l'oubli de cette théorie primitive qui a donné lieu aux superstitions des Romains sur le *lituus,* des Scythes, des Germains, des Esclavons, sur la baguette dans la divination.

4° Serait-il si surprenant et si étrange que les anciens eussent connu le magnétisme animal? On sait qu'ils ont connu l'usage de l'aimant que les Égyptiens appelaient la *pierre d'Horus,* et de l'électricité à l'aide de laquelle ils faisaient tomber le feu du ciel sur les sacrifices. Avec de telles avances, des hommes surtout qui pouvaient, à l'aide d'une longue vie, suivre le fil des observations et faire des découvertes, devaient-ils être loin du magnétisme? Qu'on suive la marche des découvertes de notre siècle en ce genre, n'est-ce pas M. Mesmer qui les couronne?

5° C'est pour n'avoir pas vu que le magnétisme avait été la médecine primitive, qu'on a traité de fables les guérisons qui s'opéraient dans les temples des dieux. N'allait-on pas dans celui de Sérapis recouvrer le sommeil? Or, rien n'est plus soporifique que l'agent dont je parle. N'allait-on pas dans le temple d'Esculape chercher sa guérison? N'y éprouvait-on pas des convulsions, des *crises,* divers symptômes, même sans avoir été touché, le magnétisme pouvant agir de loin? N'en sortait-on pas très-souvent soulagé ou guéri? Cependant on n'y prenait pas de remèdes. Qu'on vienne chez M. Mesmer, et l'on y comprendra les scènes du temple d'Epidaure.

Cette médecine se perdit : et quelle science n'a pas souffert de la rouille de plusieurs siècles, sur lesquels régnèrent, avec un sceptre de fer, l'abrutissement et la barbarie? On perdit de vue cette belle théorie; on s'égara dans la pratique; on fut obligé d'abandonner une doctrine qui ne portait plus sur rien : les médecins asclépiades lui donnèrent le dernier coup de mort, et les temples des dieux n'opérèrent plus de guérison. Dès lors, tout ce qui tenait au magnétisme passa pour invention superstitieuse ; comme si la superstition inventait quelque chose, et ne reposait pas sur quelque vérité perdue! La fourberie devint aussi un moyen tout simple d'expliquer ce qu'on ne comprenait pas. Sans remonter aux faits de l'antiquité, qui vous sont assez connus, permettez-moi de vous en rappeler un arrivé dans ce siècle de lumières et de philosophie. Il ne tient point aux prodiges, peut-être trop contestés des jansénistes et des convulsionnaires, dont la clef pourrait bien être maintenant dans nos mains : il s'agit d'une fille de vingt-cinq ans qui eut à Paris, en 1710, une complication de catalepsie, de passion hystérique et de tétanos, comme l'ont rapporté les témoins oculaires dont les pièces sont consacrées. Dans ses accès, tantôt son corps était roide, tantôt il suivait tous les mouvements, et gardait toutes les postures qui lui étaient communiquées par le plus léger attouchement, quoique la malade fût sans connaissance : elle faisait machinalement, et comme une somnambule, différentes choses, telles que d'écrire, de s'habiller, de tenir un livre, en suivant les lignes de sa tête; elle se tenait sur ses pieds, marchait même; et dans son espèce d'extase ou de léthargie, s'élançait contre les personnes qui lui présentaient de l'esprit de sel ammoniaque. Tout cela passa pour fourberie : elle fut enlevée; ses parents ne surent plus ce qu'elle était devenue, et l'on publia qu'elle avait de vive voix et par écrit avoué sa fourberie. Aujourd'hui M. Mesmer traite une fille de treize ans, cataleptique, qui offre les mêmes symptômes, qui, dans sa léthargie, suit toutes les impressions qu'on lui donne par la seule approximation du doigt, est attirée par M. Mesmer comme le fer par un aimant, et le suit partout, même à travers une porte. Dans cet état elle paraît s'habiller, rire, grincer les dents, avoir des convulsions; si on lui présente la pointe d'une baguette magnétisée, elle s'élance pour la saisir. Voilà ce que plus de cent personnes voient tous les jours, ce que j'ai vu moi-même, ce à quoi j'ai coopéré en donnant en cachette des crises à cette fille, pour

m'assurer que l'imagination n'y entrait pour rien. Maintenant on peut comparer et expliquer, à ce que je crois, autrement que par la fourberie une foule de faits semblables, mal vus par l'ignorance et la superstition.

Faut-il donc s'étonner si les esprits reviennent aujourd'hui à M. Mesmer[1], et si le nombre de ses partisans augmente? On compte parmi eux des médecins éclairés et les personnes les plus distinguées de la cour, sans parler de quelques illustres étrangers qui sont actuellement élèves. M. Deflon, avec le peu qu'il a tiré de M. Mesmer, a contribué à sa gloire; mais, qu'on ne s'y trompe pas, M. Deflon ne connaît que les procédés applicables à la médecine; il ignore comme moi les points les plus essentiels de la doctrine : la pratique ne peut donc qu'en souffrir. Et si l'on a pu donner avec cette demi-science de grandes idées du magnétisme à nos concitoyens; si on les a mis dans le cas de suspendre au moins leur jugement; si on leur présente des faits qu'ils ne peuvent ni rejeter, ni expliquer par le moyen d'aucune cause connue dans la physique ordinaire, pourquoi ne se feraient-ils pas la plus haute idée du génie de M. Mesmer, de l'importance de sa découverte et du bien qu'elle peut procurer à l'humanité? Pourquoi ne s'empresseraient-ils pas d'avoir au milieu d'eux au moins un élève instruit à l'école de ce grand maître?

Ainsi, je ne saurais trop inviter la faculté de Genève à envoyer incessamment quelqu'un. Les particuliers riches et dé-

1. « La médecine seule semblait se refuser à cette espèce de crise, » qui, depuis dix ans, a fait prendre une forme nouvelle aux sciences » physiques. Il est si difficile de renoncer à des idées que les siècles ont » consacrées! Cependant il a fallu céder aux phénomènes que produisent dans l'économie animale le fluide magnétique, le magnétisme animal, l'électricité, etc.... Dans l'article *Aimant* de l'Encyclopédie, il est » fait mention d'aimants artificiels, dont l'action se manifeste même à » quatorze pieds. Ils établissent les degrés de perfection dont paraît » susceptible la méthode magnétique et les moyens accessoires que l'on » peut joindre à son usage; ce que la communication entre des êtres » organisés peut ajouter à l'énergie de ce fluide, et c'est n'être pas » éloigné de l'adoption du magnétisme animal, de cette espèce de fluide, » dont l'existence et les effets ne sont plus un problème, quelque nom » qu'on consente à lui donner. Voilà un vaste champ ouvert à la physique et à la médecine, et il est à désirer que tous se réunissent pour » le cultiver, que l'esprit de système, les prétentions respectives ne » fassent point avorter ces germes nouveaux, et laissent la génération » présente jouir de leur développement. L'homme, et surtout l'homme » civilisé, est exposé à tant de maux, qu'on peut lui pardonner de vouloir multiplier les moyens de les soulager; ainsi accueillons l'électricité, l'aimant, le magnétisme animal. » (*Extrait des registres de la Société royale de médecine*, consigné dans le *Journal de Paris*, du 4 mai 1783.)

sœuvrés feraient fort bien de suivre l'exemple de M. Audéoud, notre concitoyen, qui s'est instruit, et pratique avec beaucoup de succès. S'il appartient par état aux médecins de guérir, il appartient à tous les individus de se préserver; et certainement rien n'est plus propre que le magnétisme à affermir la santé, peut-être même à prolonger nos jours; c'est là le vœu de l'auteur de cette découverte. Depuis trois mois que j'assiste avec assiduité à son traitement, j'ai pu m'assurer que son excellente âme n'a en vue que le bien de l'humanité : simple, modeste, désintéressé, on ne le voit, ni préconiser sa doctrine comme un charlatan, ni refuser ses secours à l'indigent qui ne peut le payer. Ici *le riche et le pauvre se rencontrent :* si Dieu les a faits d'un même limon, s'il les a unis par les mêmes liens moraux et religieux, il les unit encore par un même remède qui, passant de l'un à l'autre, leur apporte la santé. A ce traitement public, où plus de cent personnes se trouvent réunies dans le même appartement, le magnétisme circule dans tous les corps; le rentier donne la main à l'artisan qui l'avoisine, et ils se soulagent l'un l'autre par cette communication. C'est ainsi que cette doctrine bien méditée par des âmes honnêtes pourrait influer sur les mœurs, et resserrer le nœud de cette charité faite pour unir des hommes qui se touchent par tant d'endroits.

Un établissement public doit donc avoir lieu dans Genève : il y faut des médecins instruits à fond de cette doctrine; il en faut qui rassemblent chez eux les malades qui pourront s'y rendre; il en faut qui aillent de maison en maison traiter les malades alités. Nos magistrats sont trop éclairés pour ne pas y concourir; notre hôpital y gagnerait considérablement pour l'économie et la rapidité des guérisons : tous les ordres de l'État y sont intéressés; la santé publique doit être un objet d'attention sérieuse pour ceux qui nous gouvernent; ils sont faits pour aller droit au bien. Eh! que cette doctrine serait bien entre les mains de nos pasteurs! Quelle influence ne pourrait pas avoir dans une campagne, et même dans les dizaines de la ville, un pasteur qui, en recommandant à Dieu, les malades de son troupeau, leur rendrait la vie ou soulagerait leurs douleurs! Je vois même ici un excellent moyen de ranimer la dévotion parmi nous et le respect pour le saint ministère. Pourra-t-on ne pas rechercher, chérir et respecter des pasteurs qui pourront soulager si facilement leurs frères, et leur montrer le doigt du Dieu qui, avec des moyens si simples, vient à leur

secours ? Ce respect ne réjaillira-t-il point sur la religion même ? Pour moi, je l'avouerai, je ne puis adoucir par un attouchement les maux des personnes qui m'entourent, sans verser des larmes d'attendrissement, sans bénir Mesmer et le grand Bienfaiteur qui nous l'envoie : la nature me paraît plus intéressante, parce que je la vois plus simple, et son AUTEUR me paraît toujours plus adorable.

Enthousiasme ! va-t-on s'écrier peut-être ; je crois cependant pouvoir être certain, autant qu'un homme puisse l'être, de la réalité de mes actions : l'enthousiasme d'un médecin n'a jamais suffi pour guérir ses malades, ni pour établir une crise de convulsion chez personne, en dirigeant un doigt qui n'est pas aperçu par le malade. Au fond, c'est une belle chose que l'enthousiasme du bien. J'espère que je ne participerai pas non plus à l'imputation de charlatanisme ; je ne suis point élève de M. Mesmer, et par conséquent je n'ai point contracté avec lui d'engagements de croyance et d'intérêts ; c'est avec toute ma liberté d'esprit que j'ai réfléchi sur cet objet ; que j'ai pu me procurer cet agent, connaître quelques-unes de ses lois et produire des effets. Quel intérêt ai-je à le dire, sinon celui d'une vérité que je crois utile à mes parents, à mes amis, à mes concitoyens, à l'humanité entière ; d'une vérité, par conséquent, devant laquelle doivent s'évanouir les craintes pusillanimes de ceux qui, par des intérêts particuliers, n'osent lui donner gloire. Je voudrais pouvoir en dire davantage ; mais le peu que j'ai trouvé, je le dois à M. Mesmer, puisqu'en me recevant à son traitement, il m'a mis à même de l'observer : il a agi avec moi avec son honnêteté ordinaire ; je lui dois autant de reconnaissance que de délicatesse et de réserve sur ce qu'il n'appartient qu'à lui de publier.

Voilà les réflexions que j'avais à faire sur le magnétisme animal : puissent-elles remplir le but que je me suis proposé ! C'est en vous souhaitant une santé qui vous exempte de n'y croire que par expérience, et en vous présentant mes hommages, que je finis cette lettre.

Je suis, avec respect, Monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

Charles MOULINIÉ,
ministre du saint Évangile.

De Paris, ce 24 avril 1784.

ANALYSE MAGNÉTIQUE.

(Suite. Voir numéro d'août, page 103.)

Paris, le 29 août 1860.

Par une contradiction assez ordinaire, les faits réputés diaboliques chez certains sujets sont considérés comme choses saintes chez d'autres sujets. Rêves, allucinations[1], somniloquie, visions, somnambulisme, fascination, sympathie, antipathie s'interprètent diversement. Dans la science médicale ils constituent tantôt un acte régulier de la vie, tantôt une anomalie, tantôt un symptôme de maladie. Pour beaucoup de psychologistes, l'extase est une illumination de la pensée, tandis que pour quelques kabbalistes, c'est une mort factice, guérissable à volonté.

Durant ce long coma-vigil de la raison humaine qu'on appelle le moyen-âge, la superstition immola les visionnaires non orthodoxes; et, lorsque son règne allait finir, la divine bergère de Domrémy lui fut offerte en holocauste par les lâches adulateurs d'Agnès Sorel qui la détestaient.

Assurément, me disais-je en méditant sur le magnétisme et l'onéiromancie, il y a des rêves qui sont des avis, des conseils supérieurs: chez les Grecs on les appelait théoneustes. Tel fut celui d'Alexandre, qui vit nettement l'herbe propre à guérir Ptolémée, fils de Lagus; telle fut aussi le songe d'Aspasie, à qui une colombe indiqua le moyen de faire disparaître une loupe qu'elle portait au menton. Qui de nous n'a été favorisé d'un de ces songes théoneustes?

N'y a-t-il pas également des auditions qui annoncent des faits réels, passés, contemporains ou à venir? François I n'a-t-il pas eu connaissance, par cette voie, de la mort de madame Charlotte? Mme d'Alençon s'exprime à ce sujet de la manière suivante: « La petite dame a été trente jours tenue de fiebvre et flux comme vous le pouvez avoir sceu. Mais après son trespas, j'ay eu l'ennuy du roy à qui je l'avois fait céler, qui, pour avoir songé trois fois qu'elle luy disoit: *Adieu, mon roy, je vais en paradis,* devina sa mort, qu'il print en grant estrême douleur (par la bonté de Dieu) patiemment. »

Adrien de Montalambert, aumônier de François I, rapporte une audition qui diffère peu des auditions du spiritisme actuel:

« Or advint une nuict que ladicte Anthoinette, jeune religieuse, estoit toute seule en sa chambre en son lict couchée,

1. *Allucination*, du latin *allucinatio*, doit être écrit sans *h*. F. B.

et dormoit non point trop durement. Si luy fut advis que quelque chose luy levoit son cueuvre-chef tout bellement, et luy faisoit au front le signet de la Croix : puis doulcement et souef en la bouche la baisoit ; incontinent la pucelle se réveille, non point grandement effroyée, ains tant seulement esbahye : pensant à par soy que ce pouvoit estre qui l'auroit baisée et de la Croix signée. Entour d'elle rien n'apperçoit ; si ne sçait qu'elle doibt sur ce faire. Non pourtant de rechef se remect à dormir, comme paravant. Pour cette fois la pucelle ne y prinst pas grand avis, cuydant qu'elle eùt ainsi songé, et n'en parla à personne.

« Advint aucuns jours après qu'elle ouyt quelque chose entour d'elle faisant aucun son, et comme soubs ses pieds frapper aucuns petits coups, ains qui herteroit du bout d'un baton dessoubs un carreau ou un marche-pied, et sembloit proprement que ce qui faisoit ce son, est ainsi hertoit fut dedans terre profondément : mais le son qui se faisoit estoit ouy, quasi quatre doigts en terre, toujours soubs les pieds de ladicte pucelle. Je l'ai ouy maintes fois, et en me respondant sur ce que je l'enquerrois, frappoit tant de coups que je demandois. »

La merveilleuse histoire de l'esprit des religieuses de Saint-Pierre de Lyon.

Ce récit naïf ne fait supposer aucune imposture.

Recevez, Monsieur, l'assurance de ma plus haute considération.

François Broussais, D.-M.

CORRESPONDANCE PARISIENNE.

La Société du magnétisme de Paris. — M. Winnen. — M. Millet. — Le docteur Huguet. — Médecine philosophique et thérapeutique transcendentale. — Somnambulisme *éveillé*.

Paris, 10 septembre 1860.

J'ai promis d'aborder le personnel de l'armée mesmérienne de Paris. Ne vous attendez pas à un recensement complet ; car, à part le nombre incalculable des magnétistes-amateurs qui échappent à nos investigations, nous avons d'anciens enfants de Mesmer, des vétérans diplômés, qui ne donnent plus signe de vie, ou du moins ne semblent prendre aucune part au mouvement contemporain.

Il existe encore, à l'heure qu'il est, à l'état latent ou vir-

tuel, l'ancienne *Société du magnétisme de Paris*, fondée en 1815 par Deleuze et Puységur. Reconstituée en 1842 par le défunt magnétologue Aubin Gauthier, elle comptait parmi ses membres plusieurs hommes éminents, disciples directs et contemporains des grands maîtres : les docteurs Filassier et Chapelain, le marquis de Saint-Mars, le comte Lepelletier d'Aulnay, président de la société, etc.

Ce groupe mesmérien s'abstenait de toutes expériences et proscrivait toutes séances publiques : il espérait agir sur l'opinion par la seule autorité des noms, et s'endormait dans cette décevante espérance. Ni les instances de quelques amis, ni les sarcasmes du baron du Potet ne purent arracher cette société à son inaction systématique ; fière de sa noble origine, et de la possession du cachet d'or, dont le docteur Chapelain est dépositaire, elle continua à dormir : son sommeil dure encore, et n'est devenu que plus profond depuis la mort de M. Aubin Gauthier.

Une seule figure se détache nettement au milieu de cet illustre groupe d'Epiménides. Ancien membre de la *Société du magnétisme de Paris*, honoré de l'amitié de Deleuze et de Puységur, cet homme, par son activité fiévreuse, par les faits et gestes de sa vie magnétique, est une protestation vivante contre l'attitude stérile de ses anciens collègues. Il ne porte point de blason, son nom n'est entouré d'aucune auréole littéraire et scientifique, mais la foi, l'honnêteté et la droiture semblent incrustées sur ce front vénérable, et ce front ne ment pas. Cet homme, vous le connaissez tous... les pauvres le connaissent encore mieux. Il siége au sein de de la *Société philantropico-magnétique*, dont il est un des fondateurs. Nous ne connaissons pas, dans l'empire de Mesmer, d'homme plus profondement dévoué à la cause. Magnétiseur depuis près de cinquante ans, étranger aux coteries, n'empruntant au fluide que sa vertu curative, il a déjà dépensé plus de massages et d'insufflations que tous nos magnétiseurs réunis.

J'ai nommé M. *Winnen*.

Pour le profane, pour la foule étrangère au mesmérisme, M. Winnen est un honnête facteur d'instrumens. Vous aurez vu ce nom figurer dans diverses expositions de l'industrie. Le jury quatriennal lui a décerné plus d'une médaille.

Il y a une quarantaine d'années, Winnen était attaché à quelques orchestres de théâtres, où il soufflait vaillamment dans un haut-bois ; et à ce sujet voici ce que nous dit la chronique :

Le samedi 21 février 1835, à midi, le feu se déclara au théâtre de la Gaîté. En moins de quarante minutes le cintre fut embrasé. A quatre heures, l'incendie avait dévoré le théâtre et la salle.

Parmi les travailleurs les plus actifs et les plus dévoués qui se signalèrent au milieu de cet immense désastre, on avait remarqué un musicien de l'orchestre. On l'avait vu s'élancer avec intrépidité à travers flammes et fumée, arrachant chaque fois quelque proie à l'incendie.

Et quand vint le soir, le brave musicien rentra chez lui, meurtri, contusionné, le bras et le poignet brûlés. Mais il avait sauvé cinq personnes.

Ce musicien, c'était Winnen. Voyez la médaille d'argent qui brille à sa boutonnière : *Récompense nationale : Février 1835 : Incendie de la Gaîté.* — Pauvre médaille! elle fait ce qu'elle peut : sait-elle seulement que ce Winnen porte sur le corps les marques de treize incendies?

M. Winnen est aujourd'hui l'un des vice-présidents de la *Société philanthropico-magnétique*. Ajoutons qu'il est à la fois la clé de voûte et la cheville ouvrière de cette société. Encore une fois, ce n'est point un magnétologue, ce n'est point un savant, il n'a ni le don de la parole, ni les dehors brillants de ce qu'on appelle un homme du monde ; mais il est toujours le premier quand il y a un service à rendre, une démarche importante à faire, un malade à soigner. Tout le monde vénère cette tête blanche, aime cette honnête figure, pleine de calme et de sérénité.

Winnen restera comme un des plus honorables types du mesmérisme contemporain.

Au point de vue du zèle et de la sincérité magnétique, M. *Millet* se présente immédiatement après l'homme que nous venons de nommer. M. Millet est propriétaire des *Bains de l'Assomption*, gérant du journal l'*Union magnétique*, et archiviste de la *Société philantropico-magnétique*, dont il est également un des fondateurs. C'est chez lui que se tenaient, dans ces derniers temps, les séances particulières de cette société, transférées aujourd'hui dans une petite salle de la Redoute, rue de Grenelle St-Honoré. M. Millet est un des plus fervents praticiens de l'école de *Deleuze*. Il a publié, il y a quatre ans, un *Cours de magnétisme en douze leçons :* c'est le résumé lucide et substantiel de dix-huit années de pratique mesmérienne.

En 1837, M. Millet fonda avec le Dr *Huguet* un Dispensaire

magnétique, mais cette association ne tarda pas à se dissoudre, et les projets *dynamothérapiques* du docteur rentrèrent dans le néant.

M. *Huguet*, ancien interne des hôpitaux, est un des membres titulaires de la *Société philanthropico-magnétique*. C'est une individualité à part, — il en convient lui-même, et récuse tout lien de communauté avec les guérisseurs diplômés de Paris. Il entremêle sa thérapeutique de philosophie transcendentale, il cherche, il creuse, il voyage de système en système; espérons qu'il se fixera un jour. En 1855, nous le vîmes associé avec Charavet le somnambule-masseur; il cultivait alors et prônait l'agent vital, et ne voyait de salut que dans le mesmérisme. Aujourd'hui le Dr Huguet semble se tenir complètement à l'écart. Mais hâtons-nous de dire que l'alcove conjugale lui offre un précieux élément d'expérimentation. Sa femme est un sujet lucide, doué de facultés toutes spéciales; elle se complait dans la crise magnétique au point que son mari la laisse souvent, pendant plusieurs semaines, en somnambulisme. Dans cet état, elle vaque aux soins du ménage, fait les honneurs de son salon; rien d'anormal dans les traits de son visage; ses yeux sont ouverts, non pas avec la fixité de l'extase, mais avec toute la mobilité, tous les sourires de l'état normal. Ce phénomène devient pour le docteur une source de piquantes investigations, et pour les amis de la maison parfois un sujet d'embarras et... de mystifications.

L'hiver dernier, j'avais plusieurs fois passé la soirée chez le docteur Huguet; c'étaient de petites réunions intimes; on faisait de la musique; on jouait aux petits jeux, on prenait le thé. La maîtresse du logis s'occupait de chacun, causait, riait se montrait d'un enjouement intarissable.

Quelque jours après, j'allais rendre une nouvelle visite au docteur. Mme Huguet m'accueillit comme on accueille un homme qu'on n'a pas vu depuis six mois. Je lui rappelle divers incidents des petites réunions récentes. Elle ne sait ce que je veux dire.

— Vous parlez hébreu à ma femme! fit le docteur en riant.
— Pourquoi cela?
— Elle dormait!
— Madame dormait?
— Depuis quatre semaines: je ne l'ai réveillée qu'hier.

Jules Lovy.

EXTRAIT DU JOURNAL DE PARIS,

DU 16 AOUT 1784, N° 229.

Cure d'une hydropisie universelle, qui a été faite sous mes yeux par M. Ters, chirurgien ordinaire du roi, par le moyen du magnétisme animal.

Je soussigné, docteur en médecine, et médecin pensionné de la ville de Nogent-sur-Seine, médecin de l'hôpital et des épidémies, etc., certifie avoir été appelé le 6 du mois de mars dernier, pour voir le nommé *Thevenin*, jardinier, demeurant à un quart de lieue de cette ville, sur la route de Bray-sur-Seine.

Je trouvai cet homme attaqué d'une fièvre intermittente quotidienne; son visage était bouffi, et la couleur de la peau d'un jaune tirant sur le vert. Il avait une oppression considérable et une toux continuelle, surtout la nuit; les urines coulaient difficilemeut et en très-petite quantité; il était d'un accablement extrême et ne pouvait dormir. Aux questions que je lui fis sur ce qui avait précédé ce malheureux état, il me répondit que depuis le mois de septembre dernier il avait une fièvre tierce qui ne l'avait presque pas quitté, malgré les soins que lui avait donnés pendant tout ce temps M. Plumet, lieutenant du premier chirurgien du roi, et chirurgien de l'hôpital de cette ville.

L'état critique du malade, l'épuisement où il était par la longueur de la maladie, sa pauvreté, m'offraient peu de ressources; cependant je lui prescrivis les apéritifs amers et une boisson adoucissante. Le neuvième jour, le trouvant dans le même état, je lui ordonnai deux verres de tisane purgative, qui l'évacuèrent beaucoup, et procurèrent un peu de mieux; le soir l'oppression était diminuée, ainsi que la bouffissure du visage; il dormit un peu la nuit. Le 11, le 12, cet état se soutint, et le 13 je lui prescrivis la tisane purgative, qui l'évacua encore assez bien; mais le 13 il empira, et le 14 davantage; l'oppression reparut avec plus de violence; le malade étouffait, et ne pouvait absolument se coucher sur le dos, et même toute autre position le gênait. Le visage était devenu plus bouffi qu'auparavant; le pouls était petit, concentré et misérable; les urines ne coulaient presque plus; le ventre était tendu, les pieds et les jambes enflés. A deux heures de la nuit, l'étouffement était si considérable, que l'on crut que ce

malheureux allait être suffoqué; on l'administra alors. Le 16, quelques circonstances me forcèrent de cesser de le voir. Le sieur Plumet, son chirurgien ordinaire, a continué de lui donner ses soins jusqu'au 12 de juillet que M. Ters s'en est chargé de la manière suivante.

Étant chez M. de Boullongne, conseiller d'état, en son château de la Chapelle, près cette ville, le hasard le conduisit, en se promenant avec plusieurs personnes de considération, vers la maison de cet homme. Un des gens de Mme de Boullongne y entra pour demander à boire. Il fut effrayé et touché de l'état de ce malheureux, et en rendit compte sur-le-champ à sa maîtresse. Cette dame saisit avec empressement l'occasion qui se présentait de le faire secourir. Elle engagea M. Ters à l'aller voir : celui-ci trouva le malade enflé de la tête aux pieds; le visage était monstrueux, le bras droit si enflé qu'il ne pouvait le remuer, et que l'épiderme de la main crevé en différents endroits laissait suinter une grande quantité d'eau ; le bras et la main gauche étaient aussi très-enflés; le ventre présentait une surface à faire croire qu'il contenait vingt pintes d'eau ; les cuisses et les jambes avaient le double du volume ordinaire ; le malade étouffait, il crachait beaucoup de matière purulente et verdâtre, ne rendait pas un verre d'urine par jour ; enfin, il était à la veille de périr.

M. Ters, prié par toutes les personnes de la société d'essayer le magnétisme animal, se rendit à leur désir, et dès le lendemain il magnétisa ce moribond. L'effet du magnétisme (malgré le peu d'espoir que lui offrait la position du malade) a été si sensible, que M. Ters fut encouragé à le voir deux fois par jour en présence du sieur Plumet, son chirurgien ordinaire, du sieur Lange, chirurgien de cette ville, et de moi, qui l'ai suivi pendant tout ce traitement. L'effet de la seconde application du magnétisme a été encore plus marqué; le malade a éprouvé une grande chaleur par tout le corps, un malaise universel ; il a pleuré et s'est endormi à plusieurs reprises dans la journée ; il a rendu à plusieurs fois plus d'une chopine d'urine.

M. Ters a continué les jours suivants de le magnétiser deux fois par jour ; les urines ont coulé de plus en plus, de manière que le malade en a rendu jusqu'à quatre pintes en vingt-quatre heures : alors il s'est trouvé bien soulagé, et a repris un air de vigueur ; les forces ont augmenté, l'enflure a diminué partout, la respiration est devenue plus aisée, la toux moins fréquente; il y a eu un peu de sommeil.

Le 8, l'enflure était diminuée, au point que le malade a pu se lever seul, et se promener dans sa chambre; les urines ont continué de couler dans la même quantité, et pour les entretenir, M. Ters a jugé à propos à cette époque d'ordonner la tisane de pariétaire, et un verre de suc de cerfeuil tous les matins. Sa nourriture pendant tout ce temps a été du pain dans du lait et un peu de vin d'Espagne.

Du 8 au 15, la toux a presque disparu, les crachats ont cessé, la respiration est devenue libre, le bras gauche a été entièrement désenflé, et le bras droit très-diminué; les bourrelets qu'il avait sur les reins ont aux trois quarts disparu. Un mieux si marqué et si inattendu a fait redoubler les soins de M. Ters, qui dès-lors a espéré être assez heureux pour conduire son malade à une guérison parfaite. En effet, il était de plus en plus sensible aux applications magnétiques; il éprouvait des douleurs vives et des angoisecs de toute espèce; nous l'avons vu alternativement pleurer, se plaindre d'un feu dévorant et s'endormir. Enfin, au quinzième jour du traitement, il a été entièrement désenflé; le sommeil qui avait augmenté jusqu'à être de cinq ou six heures, les nuits précédentes, est devenu plein et parfait; les urines ont diminué sensiblement, elles n'ont plus été ni épaisses ni fétides; le ventre a repris son volume naturel, le malade a bu et mangé suivant sa position, a pu rester levé toute la journée, et se promener devant sa maison.

Ce traitement magnétique a été fait de la manière la plus publique. Plus de trente personnes de Nogent et des environs ont vu opérer M. Ters, et attesteront, s'il est nécessaire, l'état où était le malade lorsqu'il l'a entrepris, et la santé dont il jouit aujourd'hui.

Signé à Nogent, ce 29 juillet 1784 : *Pibault*, docteur-médecin; *Plumet,* lieutenant du premier chirurgien du roi; *Bourgeois,* maire; *Crausson*, échevin; *Beaugendre*, président de l'élection; *Bouillerot de Chanvallon; Heirse,* échevin; *Hucaut,* curé de Nogent, avocat du Parlement de Paris; *Tarin,* conseiller en l'élection; *Minard de Joucqueuse.*

L'original du procès-verbal est entre mes mains[1]. A Paris, ce 8 août 1784.

Signé : TERS.

1. A ce procès-verbal sont jointes beaucoup d'autres attestations que, faute d'espace, nous n'avons pu insérer.



LE MAGNÉTISEUR

Sommaire. — Expériences de M. Canelle, à Paris, pour prouver l'analogie des fluides magnétiques animal et minéral; expériences faites par M. Ch. Lafontaine et déjà décrites dans l'*Art de magnétiser*. — Réfutation des idées erronées de M. Henri André, par M. Ch. Lafontaine. — Histoire magnétique de Mlle Kramer, de Stuttgart, âgée de 35 ans, et magnétisée en 1813, par le Dr Nick, médecin de de cette ville. — Correspondance parisienne, par Jules Lovy. — Brunet de Ballans : condamnation correctionnelle. — Avis de notre voyage à Paris.

EXPÉRIENCE

POUR PROUVER L'ANALOGIE DU FLUIDE MAGNÉTIQUE ANIMAL AVEC LE FLUIDE MAGNÉTIQUE MINÉRAL.

Nous lisons dans le journal *l'Union magnétique* de Paris du 10 septembre, le rapport suivant, sur des expériences faites par M. Canelle, magnétiseur, devant une commission composée de M. le docteur Louyet, MM. Maugue, Bertaut et Dureau, rapporteur.

« Conformément à la décision du 31 juillet 1860, la commission nommée par la Société philanthropico-magnétique de Paris s'est rendue chez M. Canelle, membre de la Société du mesmérisme, qui a bien voulu renouveler devant elle l'expérience ci-après.

» Un sujet somnambule, assis sur une chaise, a été placé sur la plate-forme d'une bascule, de la justesse de laquelle votre commission s'était d'abord assurée.

» Le poids du sujet et de la chaise a été de 54 k. 80.

» On a ensuite rapproché la chaise de l'extrémité antérieure de la plate-forme, et les pieds du sujet, quittant la dite plate-forme, ont alors été placés sur le parquet. Ce sujet, endormi immédiatement, n'a fait équilibre qu'à un poids de 36 k.

» L'expérience a commencé.

» M. Canelle a magnétisé les pieds du sujet au moyen de passes ordinaires, mais en plaçant ses mains sur le parquet, à 3 ou 4 centimètres des pieds du magnétisé, et après quelques minutes de magnétisation, on fut obligé, pour maintenir

l'équilibre, d'augmenter de 17,70 gr. le poids qui, avant la magnétisation, n'était que de 36 kilogr.

» Dans ce nouvel état, le sujet a donc fait équilibre à un poids total de 56 k. 70. — Ses pieds reposaient toujours sur le parquet.

» Plusieurs circonstances pouvaient occasionner cette augmentation de poids.

» 1° Le déplacement du centre de gravité du sujet, ou 2° des efforts volontaires de sa part.

» Sur le premier point, votre commission n'a remarqué aucun changement dans la position du corps du sujet, et ses pieds ont constamment gardé l'adhérence au parquet.

» Sur le second, elle a eu soin de faire toucher presque constamment les jambes du sujet, afin de constater si, par des contractions musculaires, lui-même ne produisait pas l'abaissement du plateau, et par suite l'augmentation de poids constatée ; mais elle n'a pas remarqué la moindre contraction.

» En renouvelant l'expérience, le sujet ne touchant le parquet que par les talons, le résultat fut presque identique.

» M. Canelle a expliqué comme il suit, à votre commission, sa théorie et son procédé :

» 1° Ce magnétiseur agit simplement dans le but de produire une sorte d'attraction entre le parquet et les pieds du sujet, afin de provoquer un effet analogue à celui qu'on obtiendrait à l'aide du magnétisme minéral ;

» 2° Tous les sujets sont loin de présenter cette augmentation de poids. M. Canelle en a rencontré qui donnaient au contraire un résultat opposé, c'est-à-dire la réduction des poids auxquels ils faisaient équilibre avant qu'ils eussent été magnétisés ;

» 3° Il a tenté sans succès de faire baisser la plate-forme, le sujet se trouvant élevé assez haut pour que le magnétiseur pût, à l'aide de quelques passes faites sous les pieds du sujet, essayer de produire ce qu'on est convenu d'appeler l'*attraction magnétique*.

» En démagnétisant les jambes du sujet, il reprend immédiatement le poids de 36 kilog.

» Pour l'expérience dont votre commission a été témoin, M. Canelle a fait observer qu'il faut faire de l'attraction verticale, et non de l'attraction horizontale comme on la fait ordinairement ; car, dans ce dernier cas, les pieds du sujet quitteraient évidemment le parquet, déplaceraient le centre de gravité en le reportant sur la plate-forme de la bascule, et feraient ainsi naturellement équilibre à un poids plus élevé.

» Les membres de la commission se sont ensuite successivement placés sur la plate-forme de la même bascule, et, pesés au préalable, ils ont essayé de déterminer l'abaissement de cette plate-forme, en opérant d'une manière convenable, c'est-à-dire sans mouvement apparent, ni changement dans la position du corps.

» Trois d'entre eux n'ont présenté que des résultats négatifs ou insignifiants.

» Un seul, doué d'une force musculaire remarquable, a produit un abaissement tel, qu'il a nécessité une augmentation de 7 k. du côté des poids. Mais les commissaires ont constaté que les muscles de la jambe de leur collègue étaient très-fortement contractés, et qu'il lui était impossible de conserver sans intermittence cette augmentation de poids, tandis que le sujet qui a été l'objet de l'expérience rapportée plus haut la conservait invariable et constante.

» Votre commission s'est bornée à l'observation des faits qui précèdent. Elle n'a pas pensé qu'il fût urgent de vous présenter des conclusions avant que des expériences réitérées ou analogues ne vinssent corroborer les faits dont elle a été témoin, ou en modifier les conséquences.

» Docteur Louyet, Maugue, Bertaut,
Dureau, *rapporteur*. »

Nous en sommes fâché pour le magnétiseur, mais nous ne pouvons hésiter à déclarer que ces expériences faites dans les conditions indiquées dans le rapport ci-dessus, sont nulles de tout point; *ce ne sont pas même des expériences.*

Ces expériences nous rappellent une de nos séances publiques, dans laquelle nous cherchions à démontrer l'insensibilité produite par le magnétisme sur un somnambule endormi, placé sur un tabouret isolant, et mis en rapport avec une machine électrique d'un côté, et de l'autre avec une bouteille de Leyde fortement chargée et que nous déchargions sur lui. Il supportait les secousses sans donner le plus petit signe de sensibilité, et il était dans les conditions voulues par la science pour cette expérience.

Un monsieur, nous croyons même un médecin, irrité de de cette insensibilité de cadavre, nous déclara qu'il ne pourrait y croire que lorsque le sujet, posé sur le parquet, serait mis en contact avec une machine électrique, *dont on tournerait toujours la roue sans discontinuer.*

Nous avouons franchement que nous fûmes abasourdi d'une pareille demande, et que, nous approchant de lui, nous le priâmes de la répéter, ce qu'il fit avec une irritation très-grande, et en nous accusant de nous refuser à une expérience décisive. Je fis alors l'expérience telle qu'il la demandait, expérience qui n'en était pas une, car du moment où le sujet touchait le parquet, l'électricité qui lui était communiquée à lui, sujet, se dissipait, puisqu'il n'était plus isolé.

Après avoir fait ce qu'il demandait, pour lui montrer que je ne reculais point devant une *expérience décisive,* comme *il l'appelait,* je lui démontrai son erreur, et je le priai de demander ce qu'en pensait le professeur de physique W., qui était derrière lui. Le public fit justice de l'ignorance de ce monsieur en riant à ses dépens, et en se moquant d'une expérience qui n'en était pas une.

Eh bien, il en est de même ici.

Comment ! vous hommes savants, vous placez un sujet sur une bascule, vous équilibrez son poids, puis vous posez les pieds du sujet par terre, en le laissant assis sur le plateau de la bascule ! Mais alors vous lui donnez ainsi de nouveaux points d'appui, vous déplacez l'équilibre et vous vous mettez dans des conditions impossibles à une expérience quelconque, en changeant ainsi les conditions premières ; car tout naturellement une partie du corps du sujet est supportée par ses pieds qui posent sur le parquet, et l'autre partie du poids l'est par la bascule sur laquelle il est assis. Dans cette position, il n'y a pas d'expérience possible, car vous ne pourrez jamais savoir si le sujet appuie sciemment ou inconsciemment plus ou moins sur ses pieds ou sur son siége. Nous le répétons, ce n'est pas une expérience.

Et qu'arrive-t-il enfin, dans ce cas, lorsque vous magnétisez? Vous produisez, *non une attraction*, comme vous vous l'êtes proposé, mais bien une catalepsie des jambes ; et alors, sans que le sujet s'appuie avec volonté sur ses pieds, et sans qu'il y ait une contraction musculaire sensible au toucher ou à la vue, le poids du corps porte davantage sur le parquet, et le plateau de la bascule se trouve allégé d'autant. Mais aussitôt que vous démagnétisez les jambes, les pieds, qui étaient cloués au parquet, se détachent ; la détente produite par la destruction de la catalepsie rend alors à la partie du corps supportée par la bascule, le poids que la catalepsie des jambes lui avait enlevé.

Ce sont bien là vos expériences ; je me suis donné la peine

de les répéter plusieurs fois devant des médecins, des ingénieurs et d'autres personnes que je ne nomme pas, pour ne pas les exposer à être traités d'inconnus comme tant d'autres l'ont été par M. A.-S. Morin, l'homme compétent par excellence. J'ai expérimenté consciencieusement, j'ai exactement agi comme vous l'avez indiqué dans votre rapport ; j'ai eu absolument et identiquement les mêmes résultats que vous, et je puis dire avec raison : Il n'y a pas eu *attraction* des jambes ; si elle eût existé, les pieds auraient glissé sur le parquet vers les mains du magnétiseur qui étaient posées à quelques centimètres, et les jambes se seraient un peu étendues. Il n'y a eu que de la catalepsie. Vous n'avez point eu une expérience d'attraction qui puisse prouver l'analogie des fluides magnétiques animal et minéral ; *les résultats sont nuls ;* ils sont scientifiquement d'autant *plus nuls* que le sujet n'est pas placé dans des conditions qui déterminent l'exactitude d'une expérience.

Mais puisque vous vouliez faire des expériences scientifiques sur l'analogie des fluides magnétiques *minéral* et *animal,* il fallait tout simplement prendre *l'Art de magnétiser,* 2me ou 3me édition, l'ouvrir à la page 56, chapitre de l'analogie des fluides magnétiques minéral et animal ; vous auriez trouvé la description d'expériences faites dans les conditions scientifiquement voulues, sur des bascules et sur des balances ; vous auriez pu les répéter et acquérir ainsi la preuve que vous cherchiez. Mais vous n'avez probablement pas lu *l'Art de magnétiser,* et je crois que vous avez bien fait, car tous les faits annoncés dans cet ouvrage sont *faux* ou *exagérés*. L'auteur est un *menteur*, un *imposteur*, tout ce qu'il a écrit *n'est pas vrai ;* il n'a produit aucune *des guérisons,* aucun *des faits*, qu'il a *pompeusement annoncés.....*

C'est un des vôtres qui a écrit cela... c'est M. A.-S. Morin, renégat magnétique, très-grand praticien, quoiqu'il n'ait jamais pratiqué, très-grand théoricien, quoiqu'il ne sache rien en magnétisme ; très-grand croyant, quoique aujourd'hui il nie tout ce qu'il croyait hier.

Cependant, malgré tout ce mauvais vouloir, toutes ces calomnies et ces injures inventées par la jalousie, la mauvaise foi et l'ignorance, comme il en est parmi vous qui sont de bonne foi, je vais me permettre de vous indiquer ici les expériences que j'ai répétées dernièrement devant des hommes de science, et que M. le docteur Pereyra, membre des sociétés magnétiques de Paris, et notre correspondant de Varsovie,

venu tout exprès à Genève pour faire connaissance avec moi, m'a fait l'honneur d'admirer ces jours-ci. J'indiquerai également la manière dont je les ai faites depuis dix ans, afin que vous puissiez les répéter et acquérir la preuve que l'auteur de *l'Art de magnétiser, Ch. Lafontaine,* n'est pas un imposteur, comme certain personnage a eu l'audace de l'écrire.

Ce fut en 1850, à Marseille, que je fis, dans un cours, ma première expérience sur une bascule et sur une balance; je voulais prouver, à mes élèves, l'analogie du fluide magnétique animal avec le fluide magnétique minéral, en démontrant l'attraction magnétique animale sur un somnambule placé exactement dans les mêmes conditions qu'un morceau de fer vis-à-vis d'un aimant.

Voici ce que je fis.

Je pris un morceau de fer, je le plaçai sur le plateau d'une bascule très-sensible, je chargeai l'autre plateau de manière à avoir un équilibre parfait.

Je présentai alors un aimant au-dessus du fer et sans y toucher ; l'effet se produisit aussitôt : on vit le plateau, sur lequel étaient les poids, *baisser,* comme si le plateau sur lequel était le fer devenait plus léger; il y eut oscillation et non abaissement continu.

Dans cette expérience, il n'y avait pas *diminution de poids,* puisque je n'avais pas touché le fer, mais il y avait *déplacement de la loi de la pesanteur* par la *force attractive de l'aimant* sur le fer.

C'est la même expérience qu'il fallait faire sur un corps animé placé exactement dans les mêmes conditions que le morceau de fer, pour avoir la preuve positive et scientifique de l'attraction magnétique animale.

Je plaçai sur le plateau d'une bascule un sujet endormi ; je le cataleptisai entièrement pour qu'il ne fît pas de mouvement. Il était entièrement isolé du parquet, et ne touchait à rien autre qu'au plateau de la bascule. Il était identiquement dans les mêmes conditions que le fer ; je chargeai alors l'autre plateau, pour qu'il y eût équilibre parfait.

Montant ensuite sur une table pour dominer facilement le sujet, je posai mes mains au-dessus de la tête sans y toucher, je fis une ou deux passes attractives, et bientôt l'effet se produisit : le plateau chargé des poids descendit en oscillant, comme dans l'expérience précédente de l'aimant sur le fer. Je produisais donc l'attraction magnétique animale.

Le morceau de fer et le somnambule étaient tous les deux dans les mêmes conditions, n'appartenant qu'au plateau de la bascule sans autre point d'appui ; moi-même j'étais dans les mêmes conditions que l'aimant, ayant placé mes mains au-dessus de la tête du sujet, sans y toucher, comme j'avais placé l'aimant au-dessus du fer, et aussi sans y toucher. L'effet produit par le magnétisme animal sur un corps animé ayant été identiquement semblable à celui produit sur le fer par l'aimant ou le magnétisme minéral, j'ai donc pu prétendre avec raison avoir démontré victorieusement, par une preuve irréfragable, l'analogie du fluide magnétique animal avec le fluide magnétique minéral.

J'ai répété également ces jours-ci, devant les mêmes personnes, l'expérience de l'attraction sur une aiguille en cuivre suspendue par un fil de cocon non tordu, placée dans un vase hermétiquement fermé ; l'aiguille a obéi à travers le verre, et a suivi le mouvement d'impulsion donné.

Que M. A.-S. Morin et autres de sa force et de son savoir, persistent à nier l'exactitude de ces expériences, parce qu'ils ne les ont pas vues ou qu'ils ne peuvent les reproduire, cela ne m'étonnera pas du tout ; je les crois même très-capables de préférer les expériences de M. Canelle.

Ch. Lafontaine.

Quant à l'observation de M. Faral, que je lis dans le numéro du 25 septembre du même journal, « que les magnétiseurs peuvent à volonté rendre un sujet plus ou moins pesant, » nous sommes de l'avis du docteur Louyet, qui répond « que rien n'est moins certain. »

En effet, nous disons que le fluide magnétique animal étant impondérable, il ne peut rendre ni plus lourd ni plus léger un corps auquel il est communiqué, quelle que soit la quantité de ce fluide qu'on ait transmise à ce corps.

Ch. Lafontaine.

RÉFUTATION

DES IDÉES ERRONÉES DE M. HENRI ANDRÉ.

Notre correspondant, M. André, qui demeure habituellement à Genève, et qui n'est point magnétiseur, mais seulement partisan du magnétisme, nous écrit pour nous prier de déclarer

qu'il n'est point le même que M. Henri André, médecin magnétiseur, qui a écrit dans le *Journal du Magnétisme* de Paris du 25 septembre; ce n'est pas qu'il blâme les idées avancées par M. Henri André, mais c'est afin qu'il n'y ait pas confusion, le nom étant entièrement semblable, et à ce propos il nous dit, tout en reconnaissant ce qu'il y a de bon et de bien dans plusieurs énonciations de M. Henri André :

« Je ne vois rien qui n'ait été écrit plusieurs fois par les auteurs que M. André a pu lire. En effet, dans l'*Instruction pratique* de Deleuze, dans le *Manuel de l'étudiant magnétiseur* de Dupotet, dans l'*Art de magnétiser* de Lafontaine, dans la *Physiologie* et le *Magnétisme* de Charpignon, il trouvera toutes les bonnes idées, toutes les bonnes pratiques qu'il donne pour siennes, et de plus, dans l'*Art de magnétiser* surtout, il trouvera le contraire de ce qu'il avance avec autorité : « *qu'il n'est point nécessaire de démagnétiser le malade quand il n'a point été endormi*. »

Nous ne pouvons rester muet devant cette erreur profonde, dans laquelle tombent beaucoup de magnétiseurs, et nous croyons de notre devoir de la rectifier.

Lorsque, par une action magnétique, on a produit l'envahissement plus ou moins complet du système nerveux du malade, on doit, après avoir cessé la magnétisation, dégager fortement, très-fortement le malade. Nous avons dit dans l'*Art de magnétiser*, page 65, 3me édition :

« Il arrive souvent que le malade qui ne s'est point laissé débarrasser entièrement du fluide qui lui a été communiqué, éprouve, dans la journée, un peu de lourdeur dans la tête ou d'engourdissement dans les jambes, ce qui pourrait dégénérer en malaise général et provoquer des accidents graves. »

Après avoir parlé d'un accident produit par une démagnétisation incomplète, nous avons dit à la page 106 du même ouvrage :

« Soyez donc bien convaincu que, puisque vous avez transmis une portion de vous-même, quelque subtile qu'elle soit, elle est d'une nature matérielle; que l'effet que vous avez produit est physique, et le résultat d'une cause physique : il vous faut donc une action physique, tant pour détruire l'effet produit que pour dégager le corps que vous avez envahi de fluide magnétique. »

M. Henri André avance une autre erreur que nous ne pouvons non plus laisser passer sans protester contre elle ; il dit :

« Toute maladie étant contagieuse pour le magnétiseur, je tâche de ne jamais oublier de bien me démagnétiser après chaque magnétisation ; l'oubli de ce soin m'a été plus d'une fois fatal. Outre cette précaution, je secoue souvent mes doigts pendant l'opération. »

Nous sommes vraiment fâché pour M. Henri André qu'il énonce de pareilles hérésies; cela prouve qu'il comprend peu le magnétisme et l'action qu'il produit.

Nous pouvons affirmer avec l'autorité d'une pratique de plus de vingt-cinq ans, que le magnétiseur n'a jamais rien à craindre, *même* dans une *maladie contagieuse*, telle que la *petite-vérole*, la *fièvre rouge*, etc., etc.

Le malade étant passif, les effluves viciés de son corps ne peuvent atteindre le magnétiseur, qui, lui, étant actif, fait rayonner autour de lui-même, d'abord, le fluide dont il est possesseur. Cette atmosphère dont il est enveloppé, et qui sous l'empire de la volonté est toujours en mouvement et se renouvelle à chaque instant pour être communiquée, lui fait un rempart impénétrable aux émanations du malade plus ou moins viciées par la maladie. Si le magnétiseur est actif pendant toute la séance, il ne peut en aucune manière être influencé, mais s'il s'oublie un instant, si, fatigué, il s'arrête pour se reposer, il est certain alors qu'il pourra recevoir et *attirer même* les effluves du malade, puisque par la magnétisation tous les pores seront ouverts chez lui. Il faut donc que, l'action une fois commencée, le magnétiseur ne se repose jamais; et s'il agit toujours, il n'y a alors aucune nécessité, aucun besoin pour lui de se démagnétiser, car il n'a pu rien recevoir, puisqu'il a toujours donné.

Pour notre compte, dans des maladies contagieuses, nous sommes resté plusieurs heures au fond d'une alcôve sans air, les deux mains dans le lit, l'une sous les reins, l'autre sur l'estomac, penché par cette position au-dessus du malade, respirant forcément son haleine fiévreuse, provoquant des transpirations viciées, dont nos mains étaient inondées, et, nous pouvons l'affirmer ici, jamais nous n'avons rien éprouvé; jamais ni une douleur, ni un malaise quelconque, n'a été la suite de nos magnétisations près des malades ayant la petite-vérole, la rougeole, la fièvre rouge, la fièvre typhoïde, etc.

Nous ne nous sommes jamais démagnétisé, car nous n'avons jamais admis que nous pussions être magnétisé par un malade que nous magnétisions.

Quant à secouer souvent les doigts pendant l'opération, comme le fait M. H. André, on ne se dégagerait pas ainsi du fluide qu'on aurait pu recevoir si on s'était oublié; ceci est une mauvaise habitude entièrement inutile, et qui tout au plus fait jeter au loin une portion du fluide qu'il serait préférable de conserver pour le malade.

Ces deux erreurs prouvent que M. Henri André raisonne peu ou point son action magnétique, et les effets qu'il produit. Quant à sa femme, *somnambule extatique supérieure*, nous sommes obligé de lui dire que, *de visu*, il en est d'elle comme de toutes les somnambules; elle est soumise à une variation dans sa lucidité qui, chez elle comme chez toutes les voyantes, existera jusqu'au jour où on aura trouvé le moyen de fixer pendant un temps plus ou moins long, mais déterminé, la lucidité des somnambules.

Aujourd'hui on sait provoquer le somnambulisme, on sait provoquer la lucidité, mais on est encore dans l'ignorance pour maintenir un moment la lucidité produite.

Espérons qu'un jour ce moyen sera trouvé; jusque-là nous continuerons à dire que la lucidité dans le somnambulisme est d'une utilité contestable.

Ch. LAFONTAINE.

HISTOIRE MAGNÉTIQUE

DE Mlle KRAMER, DE STUTTGART, AGÉE DE 35 ANS, ET MAGNÉTISÉE EN 1813 PAR LE Dr NICK, MÉDECIN DE CETTE VILLE[1].

Dans ce moment, où certains phénomènes magnétiques semblent être remis en question, et où sous prétexte d'être mieux éclairé on nie tout, parce qu'il est plus facile de nier que de démêler le vrai du faux, et qu'il sied à l'ignorance de trancher les questions qu'elle ne peut résoudre, il nous a paru intéressant de publier quelques-unes des observations faites, de 1813 à 1816, par le docteur Nick, de Stuttgart, sur une malade atteinte d'une de ces étranges affections hystériques dont nous avons déjà eu l'occasion de parler. C'est le récit d'un homme sans enthousiasme, qui ne paraît pas même avoir beaucoup de foi dans le remède qu'il emploie; il n'essaya du magnétisme sur cette malade qu'en voyant échouer tous les

1. Le manuscrit est entre nos mains.



remèdes de l'art; et auparavant il n'avait jamais magnétisé. Il se borne à raconter simplement ce qu'il a vu et entendu, et ce n'est, pour ainsi dire, que gagné par l'évidence des faits qu'il se décide à tenter quelques expériences magnétiques sur lesquelles nous désirons précisément attirer l'attention de nos lecteurs.

« Les caractères extérieurs de la maladie de M[lle] Kramer étaient des crises de crampes d'estomac d'une intensité effrayante, qui s'annonçaient par des cris, et pendant lesquelles la malade se tordait sur elle-même agitée de mouvements convulsifs d'une telle violence, qu'au sortir de ces crises son corps était couvert des meurtrissures et des contusions qu'elle s'était faites. Trois ou quatre manipulations suffisaient à l'ordinaire pour calmer ses accès. Le docteur posait ses deux pouces au milieu du front de la malade, les passait sur les yeux, les tempes, descendait le long du cou et des bras jusqu'aux pouces qu'il serrait doucement. Puis, décrivant une courbe jusqu'au creux de l'estomac, où il appuyait légèrement, il descendait avec ses pouces le long des cuisses et des jambes jusqu'au gros orteil. Dès la première magnétisation la malade s'endormit, et dans cet état prescrivit au docteur la marche à suivre pendant ses crises dont elle prévit toujours exactement l'heure et la durée, ainsi que toutes les modifications que son état présenta. Elle lui demandait de laisser la crise se développer pendant un certain nombre de minutes qu'elle avait soin de fixer, puis de la magnétiser par des manipulations et parfois aussi par des passes à grand courant, de haut en bas. Dans le paroxisme de ses accès elle donnait parfois contre le pied de son lit des coups si violents qu'il en était tout disloqué, et de ses mains elle frappait contre les parois jusqu'à en faire tomber le plâtre; un instant après elle riait aux éclats, jetait des cris effroyables; un peu de calme survenait, puis l'accès reprenait avec une nouvelle fureur, et parfois elle était jetée à bas de son lit. La crise passée, si une autre personne que le docteur essayait de la toucher, elle éprouvait des crispations et quelquefois un nouvel accès de crampes, à moins que le docteur ne se fût mis en communication avec la personne qui l'approchait. Cet état dura quelques mois, pendant lesquels la malade parut toujours plus sensible à l'action magnétique, qui, disait-elle souvent dans son sommeil, était le seul moyen de soulager ses horribles souffrances. Le docteur Nick essaya alors de la magnétiser par le moyen d'un miroir; lorsque leurs yeux se

rencontraient dans la glace, l'effet était aussi prompt que par le contact : elle s'endormait aussitôt ; une fleur sur laquelle le médecin soufflait produisait le même effet. S'il la pinçait au bras, elle ne sentait rien, mais s'il se pinçait lui-même, elle disait ressentir une douleur. Ce n'était point seulement pendant le sommeil magnétique que le rapport existait entre elle et son magnétiseur ; elle disait qu'elle était obligée de penser continuellement à lui, qu'elle le voyait toujours, qu'elle pouvait dire exactement tout ce qu'il avait dit et fait. Diverses causes amenèrent une assez longue interruption dans le traitement magnétique. M. Nick se trouvant fatigué et la malade éprouvant une amélioration sensible, il cessa pendant quelques mois de lui donner ses soins. Mais cette interruption fut fâcheuse pour la malade, les crampes reparurent avec une nouvelle violence, et le docteur Nick, à la demande des parents de Mlle Kramer, retourna chez elle, et se fit pendant plusieurs mois un devoir de s'y trouver à chacun de ses accès qu'elle continua à prédire avec la même exactitude. Le 28 octobre 1814, qui était le dernier jour des accès prédits, elle annonça le retour des crampes pour le 27 avril 1815, puis remercia M. Nick de ses soins, pria pour tous, et leur dit d'ajouter foi au magnétisme, prédisant qu'il serait généralement connu.

La crise prédite pour le 27 avril arriva et fut suivie de huit autres que la malade annonça devoir être plus fortes que celles qu'elle avait déjà supportées, doutant même qu'elle y survécût ; en effet, pendant la dernière, elle parut prête à étouffer, son corps pâle comme celui d'un cadavre était jeté violemment çà et là dans le lit, sa respiration devenait toujours plus pénible, mais, selon sa prescription expresse, ce ne fut qu'au moment où le souffle lui manqua que le docteur se hâta de la magnétiser douze fois de la tête aux genoux. Alors les assistants aperçurent à leur grande satisfaction qu'elle poussa un profond soupir qui paraissait la rappeler à la vie, et après avoir encore respiré quelquefois elle s'écria : « Je suis sauvée ! le danger est passé ! » et elle rendit grâce à Dieu avec ferveur. Elle annonça en même temps que les crampes la reprendraient le 31 décembre pour la dernière fois. Elle se rétablit assez promptement et put sortir et vaquer à ses affaires. Mais en rentrant un jour de faire une visite à son magnétiseur, elle fut surprise en chemin d'une angoisse, et vit en même temps une pauvre femme qui pendant l'absence de sa sœur buvait de

son vin amer. (C'était un vin qu'elle s'était ordonné et que le docteur avait magnétisé.) Ce malheureux incident, dit-elle dans son sommeil magnétique, aurait pour elle le fâcheux résultat que ses crampes, au lieu de revenir pour la dernière fois le 31 décembre, comme elle l'avait dit, ne finiraient que le 16 avril 1816.

Le 16 juillet, à 1 heure, M. Nick fut appelé chez Mlle Kramer, parce qu'elle avait été toute la matinée, quoique éveillée, dans un état d'angoisse inexplicable pour elle et pour ses parents. Quelques passes la calmèrent et provoquèrent le sommeil; en réponse aux questions du Dr Nick sur la cause de ses angoisses, elle dit : « Vous aurez ce soir à 8 heures une attaque d'apoplexie, » ajoutant à ces paroles quelques prescriptions qu'elle le conjura d'observer. Il éprouva en effet dans l'après-midi un violent malaise; il se rendit chez son ami Klein qui lui conseilla de suivre les avis de Mlle Kramer; à 7 heures il eut une forte sueur qui dura jusqu'à 8 heures, et une heure après il se trouva mieux. — Quelques jours auparavant elle lui avait recommandé, comme il sortait de chez elle, de ne point passer par la rue qu'il prenait habituellement, parce qu'une tuile lui tomberait sur la tête ; il n'y passa point, mais on s'assura qu'une tuile tomba en effet dans la rue, à l'instant où il aurait dû la traverser.

A cette époque, l'état de Mlle Kramer se compliqua de visions nocturnes qui lui causèrent beaucoup d'effroi. Elle affirma avoir vu, tandis que ses yeux étaient ouverts, et qu'elle ne pouvait dormir, tourmentée par des maux de dents, une figure humaine qu'elle reconnut pour être une dame de W. morte depuis peu, qui parut devant elle et posa la main sur son lit, en lui adressant la parole et lui demandant, disait-elle, d'abord de faire chanter, puis de chanter elle-même une chanson qu'elle lui désignait.

« Effrayée par cette vision, » dit Mlle Kramer, « je répondis oui, et elle disparut. Le lendemain, je n'allai pas chez la personne qu'elle avait nommée, et je pensais que Mme de W. ne reviendrait plus. Mais la nuit suivante, à 1 heure, cette affreuse figure reparut devant mon lit, et y posa sa main ridée en disant : « Pourquoi n'avez-vous pas accompli la prière que je vous ai faite ? » Je répondis que mes maux de dents m'en avaient empêchée, mais je promis de le faire le lendemain. J'allai en effet chez la personne qui me donna l'assurance qu'elle accomplirait mon désir; mais l'ombre reparut la nuit

suivante en me faisant les reproches les plus amers, de ce qu'on n'avait pas chanté sa chanson. » Cette apparition se renouvela pendant dix nuits, disant : « Pourquoi me faites-vous faire si souvent ce chemin qui m'est si pénible ? » et Mlle Kramer se montra très-courroucée du doute qu'exprimait son magnétiseur quant à la réalité des apparitions dont elle venait de lui faire le récit. Le lendemain, tandis qu'elle travaillait dans sa chambre, elle fut prise d'une angoisse mortelle. Elle alla dans la chambre de son père, tremblante de tous ses membres, et au même instant, elle vit cette ombre qui lui dit : « Chantez à présent ! » Mlle Kramer prit le livre et chanta, mais à chaque vers elle s'évanouissait. La même scène se renouvela à 9 heures du soir, puis le lendemain à 5 heures, en présence de plusieurs personnes ; ce fut la dernière ; la somnambule dit que l'ombre avait pris congé d'elle avec ces mots consolants : « Dieu t'en récompensera », et qu'elle avait disparu en répandant une lumière *claire*.

Quoi qu'il en soit de ces apparitions, elles firent beaucoup de mal à Mlle Kramer. M. Nick avait été invité par un de ses malades à se trouver le 16 septembre 1815 à une fête qu'on célébrait dans un village à une lieue de Stuttgart ; son intention positive était de s'y rendre ; mais pendant la matinée de ce jour-là, une voix intérieure l'en empêcha constamment ; cédant à ce pressentiment, il renonça à partir, et s'en alla visiter la bibliothèque publique. Il n'y était pas depuis un quart d'heure qu'on vint le prier de se rendre chez Mlle Kramer, que probablement, lui dit-on, il ne trouverait plus en vie. Il s'y rendit aussitôt, la trouva pâle comme une morte, le corps déjà raide, les yeux enfoncés, la bouche ouverte, inondée d'une sueur froide, presque sans pouls et entourée de personnes qui se lamentaient. A cette vue, M. Nick fut sur le point de perdre courage, mais il se rappela que son ami, M. Klein, médecin de la cour, lui avait raconté un cas pareil, et il se mit à magnétiser en sens contraire depuis les pieds à la tête. Ce ne fut qu'à la 21me manipulation qu'il eut la satisfaction de lui voir donner un signe de vie. Elle se réveilla en poussant un profond soupir ; après qu'elle eût repris sa respiration, il changea la direction de ses passes pour provoquer le sommeil magnétique. Quand la malade fut un peu remise, elle dit : « Si vous n'étiez pas venu, certainement je serais morte, mais à présent je vous dois encore une fois la vie. Je voyais fort bien que vous vouliez vous rendre à la fête, mais je savais aussi qu'une

voix intérieure vous retiendrait. La figure qui depuis quelque temps s'est fait voir à moi pendant mes syncopes, environnée d'un reflet lumineux, qui me parle, et qui pendant ma mort apparente s'est fait connaître comme mon ami et mon gardien, vous a retenu dans votre dessein d'aller à B. » Elle se réveilla un instant après, et fut surprise de voir le docteur à une heure où il n'avait pas coutume d'aller chez elle.

Un peu après elle se rendormit et dit: « Je ne suis pourtant pas si contente qu'on vous ait trouvé, et que vous m'ayez rappelée à la vie, car je voyais un lieu très-clair où je serais allée. Oh! il est si clair, personne ne pourrait s'en faire une idée! si seulement j'avais pu y aller! mais à présent je suis réservée à de nouvelles souffrances. »

Quelques jours après, M. Nick amena chez M[lle] Kramer M. le docteur Lindenau et le conseiller Reinbeck. Dès qu'elle fut endormie, sa physionomie changea, et elle prit des crispations. Le docteur lui en demanda la cause. Mais au lieu de lui répondre, elle le pria de mettre, pendant son sommeil, les montres de ces deux messieurs dans sa poche, parce que celle de M. de Lindenau était d'or de Manheim. Ce dernier confirma la vérité de la chose, qui prouvait la pénétration de la vue de la somnambule. Le 26 elle fit, relativement à la journée du 31 déc., des prescriptions détaillées et précises, indiquant l'heure et la durée de chacune des crises, leur intensité, les précautions à prendre, les remèdes à lui administrer. Tout se passa exactement comme elle l'avait annoncé. Au jour dit, M. Klein, médecin de la cour, le professeur Lebart et M. Bernhardt, se transportèrent à 2 heures auprès de la malade et furent pendant quelques minutes témoins d'un des plus épouvantables accès de cette maladie déjà si terrible. Au moment indiqué, M. Nick magnétisa la malade; à la sixième passe les crampes commencèrent à se calmer, et à la douzième la douceur de sa physionomie indiqua la cessation des douleurs. Après quelques minutes, elle dit qu'elle dormirait une demi-heure. Ensuite elle salua les personnes présentes, dit qu'elle était bien aise qu'elles fussent venues, et pria M. Nick de la réveiller, en soufflant sur sa main droite, pour boire de l'eau magnétisée. En se réveillant elle fut très-surprise de voir le docteur. « Encore à ces heures! » dit-elle; mais, en soufflant dans sa main gauche, le docteur la rendormit. A 4 heures elle eut une nouvelle crise de crampes; lorsqu'elle fut calmée elle dit: « Oh! que je me trouve bien! infiniment bien! je vois ma mère resplendissante

comme le soleil. » (Ici une clarté inconcevable se répandit sur la physionomie.) Le docteur lui ayant par hasard touché la main, elle dit : « A présent je dormirai douze minutes de plus. » M. Nick fit remarquer à ses amis que, s'il touchait la somnambule du côté gauche, elle s'endormait ; si c'était du côté droit, elle se réveillait. S'il posait son pied droit, quelque doucement que ce fût, par terre, elle s'éveillait ; le gauche la rendormait. S'il disait : « Je me réjouis », elle se réveillait ; s'il prononçait son nom (Nick), elle se rendormait. Bientôt après, Mlle Kramer dit au docteur qu'elle voyait sa femme et son fils se promener par la chambre, indécis s'ils iraient au théâtre ou non. Un quart d'heure après, Mme Nick envoya un billet à son mari pour le prévenir qu'elle allait au théâtre. — Après quelques expériences, ces Messieurs se retirèrent pour laisser reposer la malade, qui eut encore à subir deux terribles accès.

Le lendemain, elle dit au docteur qui venait de l'endormir et qui lui demandait où elle était dans ce moment : « De l'autre côté ; mon gardien m'a menée vers mes chers parents en un clin d'œil. Que ne puis-je avoir des paroles pour exprimer comment je quitte mon corps pendant ces faiblesses, et comment mon gardien me conduit par des sphères, tantôt obscures et tantôt lumineuses, où je trouve tous ces chers amis, et en reçois de la consolation, du courage et de la force pour soutenir mes maux ! »

Plus tard dans la même journée, elle dit qu'elle était très-bien, mais que dans un moment elle serait très-mal ; qu'elle s'estimerait heureuse de mourir dans cet état, mais que ce désir ne pouvait être accompli à cause du magnétisme. Elle dit au docteur de prendre courage, qu'il ne serait pas seul à l'heure de sa mort ; que son ami Klein avait dit, il est vrai, qu'il ne pourrait venir ce soir-là parce qu'il avait à faire une opération importante, mais qu'il ne la ferait pas et qu'il viendrait. En effet, un instant après on l'annonça. Il fut très-surpris de ce qu'on lui raconta ; dit qu'à une croisée de chemin il avait proposé à M. Bernhardt, son aide, de retourner pour ne pas laisser le docteur Nick seul dans l'embarras, et qu'il avait fait doubler le pas des chevaux. Quelques minutes après, la crise de Mlle Kramer commença ; elle offrit avec plus de violence encore les mêmes caractères que les précédentes ; mais, grâce aux efforts du Dr Nick, la malade la supporta, et en sortit pour le remercier une fois encore de « l'avoir sauvée des portes de la mort. » Elle

s'affligea de ce que cet accès n'était point le dernier, et répéta que la faute en était à cette pauvre femme qui avait bu de son vin, en sorte que ses crises ne finiraient que le 16 avril. En réponse aux questions du docteur qui l'interrogeait sur les détails de cet événement, elle dit qu'en son absence une mendiante s'était introduite dans la cuisine, avait par malheur trouvé la bouteille qui renfermait son vin, et en avait bu avec d'autant plus de plaisir qu'elle aimait beaucoup l'eau-de-vie; que cette femme était épileptique, ce qui était cause de l'action qu'elle avait imprimée à son système nerveux, mais qu'elle était morte maintenant.

La dernière crise eut lieu, en effet, le 16 avril.

Depuis ces derniers accès de crampes, l'état de Mlle Kramer avait inspiré un intérêt bien plus vif au Dr Nick, et il résolut de la visiter souvent jusqu'au mois d'avril, soit seul, soit en compagnie de ses amis, le Dr Klein, le professeur Lebert et d'autres personnes qu'intéressait vivement la lucidité remarquable de la somnambule. Elle annonçait une semaine à l'avance les personnes qui devaient accompagner le Dr Nick chez elle; elle pouvait aussi désigner la maison, les personnes et l'heure où l'on parlait de lui, ce qui se confirma toujours. Elle prédisait aussi huit jours à l'avance le temps qu'il ferait.

Un soir que le docteur et M. Lebert étaient chez elle (c'était à la fin de janvier), elle leur dit : « Je vois à présent ce que les personnes qui demeurent chez nous m'ont demandé sur la récolte de cet automne 1816 (c'étaient des vignerons), et s'ils feraient du vin. On aura beaucoup de fruits, mais mauvais, et le vin sera d'une qualité inférieure. » Elle demanda qu'on évitât qu'ils lui fissent cette question, parce qu'elle ne pourrait dire que la vérité et qu'elle les attristerait. Tous les amis du docteur apprirent cela et doutèrent de sa clairvoyance à cause de la belle apparence du printemps, qui parut se fortifier par le beau mois de septembre ; mais malheureusement la prédiction ne se confirma que trop. Elle prédit aussi que l'année 1817 serait bonne, et qu'en 1818 il y aurait abondance de tout.

Elle aimait beaucoup à parler de ce qu'elle appelait son ange gardien, disant que c'était un esprit qui veillait sur elle, qui la soutenait dans ses souffrances, et qu'il lui avait promis de lui indiquer avant la fin de ses crampes un monsieur chez lequel elle irait demeurer pendant quelque temps à la campagne, et dont elle recevrait des instructions auxquelles elle devait se soumettre.

Pendant cette période de la maladie, M. Nick tenta de nouvelles expériences, entre autres une qu'il fit en présence de son ami Lebert : ce fut d'essayer, la malade étant couchée tout de son long à terre, de la soulever debout par sa seule volonté, en lui présentant les deux pouces ; ce qui réussit : elle resta droite et plantée sur le bout de ses deux orteils jusqu'à ce qu'il la remît dans son fauteuil ; mais il lui sembla qu'il soulevait un poids de 150 livres.

Après lui en avoir demandé la permission, le Dr Nick conduisit un soir Mlle Kramer à l'hôtel de son Exc. Mgr. de Marschall, ministre d'Etat et ambassadeur du grand-duché de Baden, où, en présence de plusieurs grands personnages, il répéta une partie de ses expériences afin d'en montrer la réalité. Il avait eu soin de mettre Mlle Kramer en somnambulisme avant de l'introduire, afin de lui épargner l'embarras de se trouver en présence d'une aussi nombreuse assemblée. En entrant, elle fut placée sur un canapé ; alors il lui demanda comment elle se trouvait dans cette compagnie. « Inquiète, » dit-elle, « et je vous prie de ne pas permettre que personne me touche. »

M. Nick commença par faire voir ce qu'il appelait la polarité physique magnétique de la malade; en touchant doucement son côté droit, elle se réveillait ; s'il touchait le gauche, elle se rendormait. Ensuite il renouvela l'expérience sur lui-même sans la toucher, et obtint les mêmes résultats. Comme preuve que cela n'était point concerté entre eux, le docteur passa dans la pièce voisine ; là, en soufflant dans sa main droite ou gauche, il produisait le même effet ; il en arrivait de même s'il frappait de son pied gauche ou droit. Il prit aussi, toujours dans la pièce voisine, une épingle et se piqua ; au même instant, Mlle K. prit des crampes violentes qui se calmèrent par quelques magnétisations. M. Nick pria ensuite les assistants de se placer en demi-cercle, conduisit la somnambule au milieu, plaça ses deux mains fermées sur ses deux épaules, en appuyant légèrement et avec une forte volonté de la faire coucher par terre ; elle inclina premièrement la partie supérieure de son corps en arrière, puis le milieu, et se coucha ainsi tout de son long en arrière, sans s'aider ou se retenir en aucune manière avec ses mains. Puis, pour la relever, il plaça ses deux jambes de chaque côté des siennes, présenta ses deux pouces le poignet fermé, en face des pouces, lesquels se tournèrent aussitôt vers ceux du docteur; alors, en astreignant ses forces et avec une forte volonté, il l'attira et elle se dressa doucement à mesure

qu'il reculait, jusqu'à ce qu'elle fût posée debout sur la pointe de ses orteils, position dans laquelle elle resta jusqu'à ce qu'il soufflât sur ses extrémités et magnétisât le reste du corps. Si pendant qu'il la relevait ses pouces ne rencontraient pas ceux de la somnambule, elle restait dans la position où elle se trouvait, sans se mouvoir en avant ou en arrière, et cela jusqu'à ce que l'extrémité de leurs pouces se fût rencontrée.

Un peu plus tard dans la soirée, M. Nick renouvela la même expérience avec succès, mais il s'en trouva très-fatigué, et son âme fut saisie d'une mélancolie qui ne cessa que lorsqu'il eut pu répandre des larmes.

Autant MM. Wagenheim et Klein étaient épris de magnétisme, autant ils furent surpris de voir ainsi lever et coucher une personne sans la toucher. Ils firent plusieurs expériences pour voir si, étant couché par terre, il était possible de se lever ainsi sans secours; mais ils ne parvinrent jamais à cette attraction par le bout des pouces, tandis que M. Nick la répéta plusieurs fois avec succès.

M[lle] Kramer donna encore à ceux qui l'observaient, pendant cette période de sa maladie, de nombreuses preuves d'une clairvoyance extraordinaire ; mais ces détails n'offrant rien de particulier, nous nous bornerons à dire que la crise du 16 avril prédite par elle depuis le mois de décembre eut lieu, et, comme elle l'avait annoncé, fut plus terrible que toutes celles qu'elle avait supportées jusqu'alors. Elle eut sept accès de crampes dans la même journée. Le dernier arriva à 6 heures ; au moment où l'heure sonna, le retour des crampes se manifesta. Les pieds et les mains firent peu de mouvements à cause de son épuisement ; son visage était blême et couvert d'une sueur froide ; ses yeux fermés étaient enfoncés, le nez pointu ; la lenteur de sa respiration semblait présager sa fin ; de violents battements de cœur se manifestaient par intervalles. Mais tout-à-coup, après une demi-heure, ces battements cessèrent aussi. Tous les assistants étaient immobiles, lorsque M. de N. dit : « Nick, pensez à présent à Dieu ! » Il se mit à genoux auprès de la mourante, posa ses deux mains sur son cou dégouttant d'une sueur froide, et avec une forte volonté, il provoqua quelques légers battements de cœur. Après 30 minutes de ce combat entre la vie et la mort, il commença à la magnétiser, tandis que les personnes présentes comptaient avec crainte les vingt manipulations (la malade avait prescrit ce nombre, et dit qu'il fallait ensuite attendre quatre minutes). Les dix-huit premières n'amenèrent aucun signe de vie ;

les symptômes que ses autres manipulations avaient provoqués ne voulaient point reparaître, mais après quatre minutes, elle jeta un soupir profond, et plus tard put prononcer ces mots : « Je suis sauvée ! je vis ! »

Cette crise fut en effet la dernière de toutes ; M[lle] Kramer se rétablit lentement, et conserva quelque temps encore ses facultés somnambuliques ; elle prédit, entre autres événements (avril 1816), le jour de la mort du roi de Wurtemberg, qui, dit-elle, succomberait à une attaque d'apoplexie le 28 décembre de la même année, prédiction qui se réalisa exactement.

CORRESPONDANCE PARISIENNE.

Séances à domicile. — M. Angerville. — M[me] Juliette. — M. Ogier. — M[me] Ogier. — M. Courageux et sa fille. — M. Canelle. — Phrénologie. — Expériences de *bascule*.

Paris, 10 octobre 1860.

J'ai voulu que vos lecteurs fissent connaissance avec le personnel du magnétisme parisien ; mais il est bien entendu, et je le répète, qu'il ne s'agit point ici d'un recensement en règle et par ordre de mérite : je craindrais trop de faire des jaloux. Les enfants de Mesmer s'aiment entre eux, c'est convenu ; mais, quoique tous frères, ce ne sont pas des anges, et chacun d'eux se croit un matador. Il faut respecter toutes les illusions, quand elles sont honnêtes.

Je poursuis donc mon œuvre à vol d'oiseau, et vais m'occuper particulièrement de ceux de nos frères qui font de la propagande à domicile, donnent des séances périodiques, hebdomadaires ou bimensuelles.

Voici d'abord M. *Angerville*. C'est un membre très-actif de la *Société philanthrop. magn.* Jeune encore, il a des états de service. Il est vrai qu'il communia avec Mesmer dès l'âge le plus tendre, et presque instinctivement. A douze ans, il s'*amusa* à faire du magnétisme *sérieux*, et, d'un air grave, mesmérisa et endormit une jeune fille de son âge. Mais il ne sut pas la réveiller, et son petit *sujet* dormirait encore, si la nature n'était venue à son secours.

Le terrible magnétiseur en herbe poursuivit son chemin, — il avait la vocation ; il étudia quelques ouvrages, sans pâlir sur les livres, observa beaucoup, et devint un intrépide praticien.

Il suivit assidument, il y a quelques années, les séances du chevalier Regazzoni, dont Paris s'engoua pendant quelque

temps, et parvint à reproduire les phénomènes obtenus par ce Cagliostro de Bergame, — notamment la *turgescence des seins* sous l'influence magnétique.

J'espère vous parler un jour des faits et gestes du chevalier Regazzoni, — mais alors nous prierons les femmes de se retirer, et nous enverrons coucher les enfants.

Parmi les *sujets* formés par M. Angerville, Mme Juliette mérite une mention honorable. Sa lucidité s'est déclarée dès la première magnétisation, — et Juliette, — disons plutôt Mme Angerville, est devenue, entre les mains de son seigneur et maître, un précieux instrument de propagande.

Je vous ai parlé dernièrement du docteur Huguet, de sa magnétologie philosophique, de ses théories transcendentales et de ses systèmes à perte de vue; mais ce que je ne vous ai pas dit, c'est que M. Huguet est un vaillant docteur, — un docteur qui guérit ses semblables, et je vous prie de croire que ce n'est point un pléonasme. C'est grâce au docteur Huguet que Mme Juliette est encore de ce monde. Atteinte il y a quelques années d'une violente angine, elle dut littéralement la vie à ce docteur; et M. Angerville, dont les efforts avaient été infructueux, proclame loyalement et en digne frère, l'auteur de cette cure miraculeuse :

« En une seule soirée, dit M. Angerville, l'angine prit de telles proportions, que le somnambulisme nous fit défaut; il n'y avait plus ni parole ni mouvement; la respiration manquait déjà quand le docteur Huguet arriva, fit quelques incisions, puis, à force d'insufflations et de dégagements magnétiques, rappela l'existence prête à s'échapper. Il suivit ensuite la convalescence de Juliette avec un intérêt sympathique, et ne voulut accepter pour prix de ses peines que nos remerciements. »

De pareilles déclarations honorent à la fois le docteur et ses clients.

M. Angerville donne une fois par semaine des séances de magnétisme expérimental, auxquels on n'est admis que par billets d'invitation.

Voulez-vous des séances bimensuelles? dirigez-vous vers la demeure de M. *Ogier*. M. Ogier est membre de la *Société du mesmérisme*. Il prend une part active aux délibérations de cette assemblée, et se montre très-assidu aux leçons du docteur Léger; mais ses hauts faits magnétiques s'accomplissent à domicile.

Quand je dis ses hauts faits, ce sont plutôt ceux de

Mme Ogier ; — car nous sommes toujours sur le terrain du somnambulisme, un des péchés mignons du mesmérisme parisien ; hélas ! on peut les compter ceux de nos frères qui, se vouant exclusivement au magnétisme direct, comme notre vénérable *Winnen*, s'en vont par la ville, sans le secours d'aucune pythonisse, insufflant l'agent nerveux partout où gémit une douleur.

Mme Ogier est une belle et gracieuse personne, dont j'ai eu personnellement occasion d'apprécier les facultés. Elle a le sommeil intelligent et s'exprime avec une certaine finesse. Au contact de votre main, elle détaillera votre caractère et vous dira les habitudes de votre vie. — On la consulte aussi avec fruit, dit-on, pour le diagnostic des maladies.

Mais M. et Mme Ogier ne se chargent pas seuls de défrayer le programme de leurs soirées. Voici M. *Courageux*, — un autre magnétiseur parisien, — qui se livre à des expériences d'attraction, de catalepsie, exhibe des effets de *charme* et de *suggestion* (hypnotisme) ; Mlle Courageux et un jeune extatique mâle servent d'instruments de démonstration, amusent les curieux, étonnent les incrédules et captivent les adeptes.

Parmi les magnétistes qui donnent des séances hebdomadaires, citons M. *Canelle*. Il appartient à la jeune génération, à celle des chercheurs, — génération remplie de bonnes intentions, mais souvent inconsciente, ou ne tenant pas assez compte de ce qui s'est fait avant elle.

M. Canelle croit avoir trouvé, dans la science de Gall et de Spurzheim un utile auxiliaire pour la direction du fluide. Cette thèse est très-soutenable, et il l'a vaillamment soutenue l'été dernier à la *Société du mesmérime*, sans rencontrer de contradicteurs.

Puis, après avoir prêché la phrénologie à ses collègues, il les a entretenus d'expériences de *bascule* récemment tentées par lui.

Sans précisément s'émouvoir d'un fait expérimental qui ne semblait pas nouveau, les deux Sociétés ont tenu à le vérifier, à le constater. Des commissions ont été nommées, des rapports présentés, des délibérations ouvertes, rien n'a manqué à la gloire de M. Canelle.

Ce jeune fluidiste est de la meilleure foi du monde. Ses expériences de *bascule* devaient, dans sa pensée, apporter une nouvelle preuve à l'existence du *fluide* magnétique, battu en brèche par une poignée d'aveugles.

Sans examiner si cette nouvelle preuve est indispensable,

je me demande si les démonstrations sont suffisamment convaincantes, et je laisse à M. Lafontaine, notre maître à tous, le soin de dire son mot sur les procédés de M. Canelle et la valeur qu'on doit y attacher. Jules LOVY.

M. Brunet (dit DE BALLANS) **devant la Cour d'assises de Genève. — Condamnation correctionnelle.**

Dans une lettre insérée dans la *Revue contemporaine des sciences occultes et naturelles,* après avoir parlé de plusieurs magnétiseurs, M. Jobard, directeur des musées de Bruxelles, disait en parlant de M. Brunet de Ballans, professeur de magnétisme :

« *Et Brunet de Ballans est allé de prison en prison jusqu'à Genève.* »

Malheureusement, ici comme ailleurs, M. Brunet a été mis en prison, et il vient d'être jugé et condamné.

Cette affaire, dont nous avons déjà parlé, avait attiré un nombre très-considérable d'auditeurs. Il s'agissait de savoir si M. Brunet dit *de Ballans* était complice d'un vol commis par le jeune X. dans la maison Ferrier et fils, riches banquiers de Genève.

Aucune preuve n'a pu être découverte qui fût suffisante pour faire prononcer la culpabilité de M. Brunet; et un document très-précis, au contraire, a milité en sa faveur : il a été reconnu que M. Brunet ne connaissait le jeune X. que depuis fort peu de jours avant son arrestation, et qu'il ignorait totalement que ce jeune homme, son élève en magnétisme, fût employé chez ce banquier, et par conséquent, *à fortiori,* qu'il eût volé ses patrons.

Mais, nous devons le dire, Me Laya, son avocat, avait une rude tâche à remplir. Il avait tout le monde contre sa cause : les individualités scientifiques, les préjugés, les tristes antécédents de son client, l'exagération des procédés employés par lui.

Au reste, Me Laya a pris occasion, dans cette audience, de défendre énergiquement le magnétisme contre MM. les savants. Il l'a fait avec talent et conscience. Nous l'en remercions bien cordialement en notre nom personnel d'abord, et ensuite au nom des hommes véritablement amis du progrès.

Bref; sur la *question criminelle,* M. Brunet a été acquitté.

Malheureusement à côté du crime il y avait aussi un délit.

M. Brunet avait obtenu d'un M. Maillard (un vrai type de

dupe), une somme de trois mille francs. Le jury n'a pas voulu laisser impunie la tactique déplorable de M. Brunet, et il a donné un verdict affirmatif pour escroquerie. M. Brunet a été condamné à deux ans de prison.

Au moment où M. A.-S. Morin publia son livre, dans lequel il nous avait gravement insulté en niant l'exactitude de nos assertions, nous nous étions proposé d'aller répéter à Paris nos expériences, non devant une commission, mais devant quelques personnes compétentes ; et nous étions décidé à faire demander à M. Morin de vouloir bien se rencontrer avec nous en plein air, comme cela se pratique journellement entre gens d'honneur.

Nous n'avions rien dit de nos projets à cette époque, parce que nous n'étions pas libre, et qu'il nous fallait attendre pour nous rendre à Paris, et nous entendre avec M. Morin, que nous pussions quitter, sans qu'ils en souffrissent, des malades que nous avions en traitement.

Ce moment est enfin arrivé ; nous pourrons aller à Paris vers la fin du mois, et nous nous faisons un plaisir et un devoir d'annoncer à nos lecteurs et à tous ceux qui, nous connaissant, ont dû être étonnés de notre inaction devant des injures qui attaquaient notre honneur, que nous nous proposons de répéter nos expériences d'attraction sur les aiguilles, sur les somnambules placés sur des bascules, et sur des sourds-muets, expériences qui prouvent d'une manière irréfragable, non seulement l'existence du fluide magnétique animal, mais aussi son analogie avec le fluide magnétique minéral.

Nous prierons M. du Potet, MM. les docteurs du Planty, Leger, Louyet, et quelques autres personnes, de vouloir bien se rendre à l'invitation qui leur sera faite en notre nom par notre ami, M. Jules Lovy.

De plus, comme l'insulte a été publique, nous ne nous faisons aucun scrupule de faire savoir aujourd'hui, qu'ayant chargé un de nos amis de faire auprès de M. Morin les démarches nécessaires pour convenir d'une rencontre, M. A.-S. Morin a décliné ce genre d'explication, qu'il trouve sans doute trop compromettant pour sa sureté personnelle.

S'il ne change pas de sentiment, il ne devra pas être surpris que nous lui déclarions que nous nous refuserons à lui laisser voir nos expériences. Ch. LAFONTAINE.



LE MAGNÉTISEUR

Sommaire. Lettre de M. Pereyra, de Varsovie. — Catalepsie, paralysie, léthargie, par M. Jobard, de Bruxelles. — Expériences a l'appui, par Ch. Lafontaine. — Correspondance parisienne, par Jules Lovy.

CORRESPONDANCE.

Varsovie, le 7 novembre 1860.

Monsieur,

Encore sous l'impression des belles expériences dont vous m'avez dernièrement rendu témoin lors de mon passage par votre ville, expériences bien avérées pour moi aujourd'hui et que j'envisage comme devant faire faire un grand pas à la science, je crois de mon devoir, en dépit de tous les corps savants en général et de vos détracteurs en particulier, de publier hautement une vérité qui ne saurait assez retentir dans le monde magnétique, puisqu'elle tend à élargir encore de beaucoup le champ déjà immense que quelques-uns d'entre nous parcourent avec ardeur, malgré les obstacles qu'ils y rencontrent à chaque pas, grâce à la limite qu'ont magistralement tracée des hommes qui ne veulent point qu'on les devance dans la carrière scientifique ; carrière qu'ils rétrécissent par cela même, et que nous cherchons, nous, à élargir autant que possible, c'est-à-dire autant que nos moyens nous le permettent. Je sais qu'on pourra trouver assez étonnant de m'entendre parler de la sorte, moi qui professe quelques branches de la science officielle, entre autres la physique et la chimie ; mais je sais aussi que l'École est encore passablement ignorante, et qu'en conséquence il m'est permis de chercher ailleurs ce que je ne puis trouver dans son sein.

Je n'ai point l'intention, Monsieur, de commenter, d'analyser dans cette simple lettre, les phénomènes que j'ai tant admirés chez vous ; je ne tiens qu'à les constater, et c'est à cette fin que je vais tracer rapidement un aperçu de ce que

j'ai vu et bien vu dans votre cabinet, qui, en ce moment, était pour moi un véritable sanctuaire de la science.

Je citerai, avant tout, l'expérience de *l'aiguille de cuivre suspendue à un fil de soie dans un bocal de verre hermétiquement fermé.* De cette expérience, qui a parfaitement réussi, et qui devrait appeler l'attention des savants, on peut attendre de grands résultats dans une partie de la science qui a encore été peu explorée jusqu'à ce jour. Pour mon compte, je vais m'en occuper sérieusement; et si, grâce à cette belle expérience, j'ai le bonheur de faire quelque nouvelle découverte, ce sera à vous, Monsieur, que je le devrai.

Je passe maintenant à l'expérience de la bascule, expérience que vous avez su faire d'une manière tellement rationnelle et tellement convaincante en même temps, que le plus incrédule doit se rendre et admirer. Jugez alors ce qu'il en a été de moi à cette vue.

Pour ce qui est de la cataleptisation, qui s'est si facilement manifestée sous votre influence, état physiologique artificiel que je connais depuis longtemps, et que j'ai produit moi-même en mainte circonstance, j'avoue que c'est dans le cas seul dont vous m'avez rendu témoin que j'aurais employé sans crainte l'instrument tranchant, bien convaincu d'abord d'une entière réussite, et ensuite que la fièvre traumatique ne se serait point déclarée après l'opération, point capital en chirurgie. Il est vrai de dire qu'il en est à peu près de même avec le chloroforme, qui nous rend aujourd'hui de grands services. Mais ce dernier mode d'anesthésection ne présente-t-il pas quelquefois des dangers? Est-on toujours sûr, par exemple, de la durée de son action?

A l'égard de l'extase sous l'influence de la musique, et même sans cette influence, avec les poses les plus surprenantes quant à la loi de l'équilibre des corps, sans parler du rayonnement béatifique de la physionomie, ce phénomène psychique étant assez connu, je me borne, Monsieur, à admirer ici votre pouvoir en voyant tout ce que vous opérez et avec tant de facilité sur le même sujet,

Je terminerai ces quelques lignes en rappelant, Monsieur, une autre expérience que vous avez bien voulu faire devant moi et qui a aussi bien réussi que les précédentes. Je veux parler de *l'attraction ascendante ou verticale sur un corps rendu inerte par la cataleptisation magnétique et reposant horizontalement sur deux chaises espacées de manière à ne supporter que*

l'occiput et les talons du sujet. Ce phénomène, qui m'a vivement impressionné, a jeté un certain trouble dans mon esprit quant à l'idée que je m'étais faite sur l'identité des deux fluides magnétique et électrique, identité que j'étais enfin bien disposé à admettre, grâce principalement à votre expérience de l'aiguille. Je vous prierai donc, Monsieur, de vouloir bien m'éclairer sur ce sujet en me faisant savoir si le fluide électrique, — dans le cas où vous auriez déjà fait cette intéressante expérimentation, — a alors la même action que le fluide vital, c'est-à-dire s'il opère le même phénomène que ce dernier sur un corps rendu magnétiquement inerte. Quant à moi, je vous l'avoue, j'en ai toujours douté, et j'en doute encore jusqu'à ce jour. Ce sera donc un véritable service que vous me rendrez en me renseignant à cet égard, et je vous en serai d'autant plus reconnaissant que par là vous me mettrez à même de constater un nouveau phénomène, s'il a lieu, ne craignant pas, dans mes leçons orales, de joindre quelquefois l'occulte au positif. C'est peut-être un peu hardi de ma part; mais l'amour de la science l'emporte tellement en moi sur toutes les considérations possibles, que je me soucie fort peu de ce qu'on pourra penser et dire de ma personne.

Quoique ces lignes soient écrites avec beaucoup trop de précipitation et qu'elles soient loin de rendre ce que j'ai éprouvé à la vue d'aussi beaux résultats que ceux que vous avez obtenus en ma présence, si cependant, Monsieur, vous croyez devoir en faire usage dans l'intérêt de notre cause, je vous autorise à les publier, tout en vous demandant pardon, ainsi qu'à vos lecteurs, du peu de soin que j'ai mis dans ma rédaction.

Veuillez agréer, Monsieur, avec l'assurance de mon estime toute particulière, les témoignages de la plus vive sympathie.

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

Ch. PEREYRA.

CATALEPSIE, PARALYSIE, LÉTHARGIE.

M. Jobard, directeur des musées de Bruxelles, a adressé à l'Académie des sciences de Paris une notice intéressante sur la catalepsie. Nous puisons dans le *Progrès international*, de Bruxelles, les passages suivants :

« La catalepsie est, comme l'état sphéroïdal des corps, un état physiologique particulier connu de tout le monde, mais qui n'a pas été suffisamment étudié. Nous croyons devoir ouvrir la voie à ceux qui voudront pénétrer dans cette région inexplorée, mais remplie de merveilles qu'on est loin de soupçonner aujourd'hui. Il s'agit de démontrer, à l'aide de faits connus, l'importance de ceux qui restent à connaître.

» On sait que la catalepsie est un état comateux, une sorte de paralysie générale, que l'on a souvent prise pour la mort réelle, quand elle se prolonge un temps suffisant pour obtenir le permis légal d'inhumation; de là plus d'une personne enterrée vive et forcée d'assister mentalement et sciemment à ses funérailles, sans pouvoir faire le moindre mouvement, ni donner le moindre signe extérieur, par suite de la paralysie des nerfs de la volonté. Aussi a-t-on bien fait de déclarer que la décomposition était le seul symptôme de mort qu'il soit prudent de regarder comme infaillible; mais tant que ce prodrôme n'apparaît point d'une manière évidente, il devrait être interdit de procéder à l'inhumation, et, de plus, on ne devrait pas cesser de donner des soins au prétendu cadavre, tant que la rigidité n'est point complète, et, le fût-elle, ce n'est point une raison de l'abandonner; car la catalepsie naturelle ou artificielle présente parfois ce double phénomène de la mollesse ou de la rigidité cadavérique.

» Il faut surtout redoubler de soins après que le temps moral, où la putréfaction commence ordinairement, est écoulé, car c'est une preuve certaine que l'on a affaire à une léthargie; et dans le cas où l'on soupçonnerait avoir enterré un cataleptique, même après un temps assez long, tout espoir ne serait pas perdu si le cercueil est assez bien clos pour que la vermine n'ait pu s'y introduire et s'y développer. Le prétendu mort pourrait être exhumé et revenir à la vie au contact de l'air, de la lumière et du massage magnétique. Ce ne serait rien autre chose que ce qui se passe dans l'Inde sur des individus qui font métier de se faire enterrer vifs pendant des semaines et des mois pour servir de motif aux paris, quelquefois considérables, qui s'engagent entre les officiers anglais nouveaux venus et les anciens, paris qui ont toujours été gagnés par les résurrectionistes. Beaucoup de voyageurs rapportent avoir vu de leurs yeux cette opération, qu'ils décrivent ainsi :

« On fait venir un de ces hommes de la classe des parias ou des chameliers habitués à ce métier, qui, pour une somme

minime, sont prêts à se laisser enfouir pour un temps voulu, pourvu qu'on leur donne deux jours pour se préparer et que l'on s'engage à laisser faire à leurs camarades les préparatifs de l'enterrement et de la résurrection, qui consistent à les coudre très-exactement dans un linceul (le plus imperméable est le meilleur), et qu'on les place dans un double cercueil, le dernier en plomb, bien soudé si la durée de la catalepsie doit être longue. On croit qu'ils jeûnent et se purgent, car ils arrivent pâles et affaiblis, se font boucher toutes les ouvertures du corps avec de la cire molle, toujours dans le but de se préserver des miriapodes et autres insectes, et se livrent aux hommes habitués à ces pratiques. Le cercueil, correctement clos, est descendu dans la tombe et recouvert de terre, sur laquelle on sème ordinairement de l'avoine et près duquel les parieurs incrédules placent des sentinelles pour plus de sûreté.

» Le temps de l'exhumation arrivé, les curieux accourent en foule pour être témoins de la résurrection du Lazare ; on le débarrasse de la cire, on lui desserre les dents, on lui introduit quelques gouttes de rhum dans la bouche, on lui souffle sur les yeux et dans les narines, comme dans le réveil hypnotique ; il respire alors, se lève, reçoit son salaire et va se faire enterrer ailleurs.

» Plusieurs témoins oculaires nous ont donné ces détails, dont, d'ailleurs, les ouvrages anglais dans l'Inde sont remplis.

» Une seule chose a le droit de nous surprendre, c'est que la Société royale de Londres et les Académies de médecine n'aient pas encore songé à faire venir quelques-uns de ces Indiens pour leur faire répéter cette importante expérience en leur présence ; nous disons importante, non pas comme simple curiosioté physiologique, mais comme utilité publique.

» Ce phénomène est aussi ancien que la création dans l'Inde, et chez quelques tribus du centre de l'Afrique où il est resté comme tradition, du réveil des germes humains tirés du limon. Nous n'en dirons pas plus sur ce fait anti-historique que l'esprit du siècle n'en pourrait porter à présent. Nous nous bornerons à ce qu'il peut avoir d'immédiatement utile à l'humanité, dans le cas d'asphyxie par submersion et par congellation, deux états qui peuvent être jusqu'à un certain point comparés à la catalepsie, quand rien n'est brisé dans l'organisme, et que, sauf la respiration et la circulation, les organes sont restés intacts ; ce que l'on peut comparer, sous le rapport méca-

nique, à une montre arrêtée par le froid ou l'épaississement des huiles, qu'il suffit de liquéfier pour la faire marcher.

» Nous avons déjà un certain nombre de cas où des noyés ont été rappelés à la vie, après une et deux heures d'immersion ; le premier s'est passé à Malines sur l'enfant de M. *Godenne,* et le second chez le docteur Servais de Bruxelles ; mais il est certain pour nous et pour ceux qui comprendront le phénomène de la catalepsie, comme il doit l'être, qu'il est peu de noyés qu'on ne puisse ramener à la vie, même après deux jours d'immersion, en s'y prenant comme il nous a été enseigné de le faire ; car la première suffocation passée, sans bris d'organes, le temps ne fait plus rien à l'affaire, tant que les causes extérieures de destruction sont évitées, comme dans la catalepsie volontaire des Indiens.

» On voit d'abord que le noyé ne peut passer plus de deux fois vingt-quatre heures sous l'eau, surtout quand il remonte à la surface, tandis que l'individu cataleptisé par une congélation non interrompue, peut y rester jusqu'au dégel, c'est-à-dire jusqu'à ce que l'air et la chaleur, ces deux agents de la fermentation putride, aient exercé leur action désagrégeante sur les chairs.

» On se rappelle l'éléphant trouvé dans les glaces de la Léna, dont les chairs étaient assez fraîches pour que l'académie de Saint-Pétersbourg se soit donné le divertissement de faire un repas de ce gibier anté-diluvien, qui n'était pas mauvais, nous a dit le comte Plater qui faisait partie des convives.

» Passons aux preuves que nous possédons déjà, et aux épreuves qui ne tarderont pas d'avoir lieu, pour étudier sur les animaux cette intéressante théorie, si longtemps repoussée, en ce qui concerne les crapauds incrustés dans des pierres, dont M. Séguin s'est chargé de démontrer la réalité, en communiquant à ses collègues des expériences de 8 à 9 ans, sur uue douzaine de crapauds emplâtrés, dont un seul fut trouvé mort, précisément parce qu'il avait éprouvé le contact de l'air. Ajoutons que le savant Duméril, si incrédule au sujet des pluies de batraciens, a cité un exemple personnel de dix années, à l'appui des expériences de M. Séguin qui vient de renouveler ses assertions et ses preuves, dans la dernière séance de l'institut.

» Voilà donc un fait acquis pour les académiciens ; mais il y a longtemps qu'il l'est pour les carriers qui ne s'étonnent plus de trouver des lézards, des larves et des vers vivants, au

centre des blocs qu'ils débitent ou font éclater. L'ingénieur Chévremont a remonté, du fond d'une houillère du Hainaut, une géode dans laquelle se trouvait une sorte de lézard encore en vie.

» On se tromperait en opérant sur des poissons ou autres animaux à sang froid ; nous dirons un jour pourquoi ; on ne nous comprendrait pas aujourd'hui. On se tromperait également en opérant sur des chiens, des chats et autres animaux domestiques, sur lesquels on a coutume d'expérimenter *in animâ vili*, précisément parce que ces animaux sont les plus avancés dans l'échelle intellectuelle, par leur contact avec l'homme.

» On doit au contraire opérer sur les plus arriérés, les tortues, les lézards, les rats, les loirs, les serpents, les marmottes, les oiseaux de proie, les chats-huants, les vautours, etc. ; quant aux mouches, on connaît les expériences de Franklin sur leur résurrection après 12 ans d'immersion dans une bouteille de vieux madère ; quant aux insectes et aux infusoires microscopiques, les expériences de MM. *Pouchet* et *Doyère* ont fait assez de bruit pour qu'il soit avéré qu'ils ont raison tous les deux ; car il y a la même différence entre les infusoires qu'entre les animaux susceptibles de recevoir la cataleptisation ; un serin, un chardonneret, un pinçon, un oiseau-mouche succomberont, quand le hibou, l'hirondelle, le martinet, résisteront.

» L'asphyxie, par les gaz sulfureux surtout, est trop instantanée pour permettre la réviviscence ; inutile donc de l'essayer.

» Mais les crocodiles, les caïmans, les boas et presque tous les carnassiers de bas étage peuvent être parfaitement emplâtrés et amenés à peu de frais dans nos jardins zoologiques. L'anestésie préalable par le chloroforme n'est qu'une précaution humanitaire, qu'on peut employer, mais dont on peut aussi se passer.

» Il ne suffirait pas cependant d'enfermer hermétiquement un animal et de le laisser périr lentement dans l'air confiné, par l'épuisement de l'oxigène, car il en resterait assez pour entretenir la vie des parasites et des ascarides qui ne tarderaient pas à porter la destruction dans le corps de l'animal étouffé et non cataleptisé ; mais il suffirait de faire le vide autour de lui et de placer la boîte dans un lieu frais, pour être sûr du succès. La chimie et la physique possèdent d'ailleurs assez de

moyens pour préserver les corps des atteintes de l'air, de la lumière et de la chaleur.

» On nous demandera peut-être où nous voulons en venir par cette étude poussée jusque dans ses derniers termes, jusqu'à l'homme enfin. Nous répondrons qu'il ne s'agit de rien moins que de l'*abolition de la peine de mort*, qui serait remplacée dans nos codes par celle de la cataleptisation, ce qui permettrait toujours de réparer des erreurs de la justice, de l'espèce de celle des Calas, des Lesurque et de tant d'autres, dont l'innocence a été reconnue plus tard. On ne se refuserait plus à la révision de certains procès, sous le prétexte que le mal est sans remède et que la justice doit être sensée infaillible comme l'Église. Ces fictions ne sont plus admissibles par le temps qui court, sous peine des plus fâcheux désillusionnements. »

JOBARD, *directeur des musées de Bruxelles.*

A l'appui de ce que vient de dire M. Jobard, nous pouvons citer un fait que nous lisions, il y a une quinzaine d'années, dans la *Revue britannique :*

« Le professeur van Grusselback, de Stockholm, frappé par l'observation de divers phénomènes de longévité animale, notamment à l'occasion de la découverte d'un crapaud vivant dans un bloc de pierre calcaire, où, selon tous les calculs géologiques, il avait dû séjourner plusieurs milliers d'années, a entrepris d'étudier et de s'approprier ce curieux secret de la nature.

» Après vingt-neuf années de recherches persévérantes et d'expérimentations répétées sur plus de soixante mille animaux, tels que reptiles, poissons, etc., etc., le savant physicien se serait enfin hasardé à tenter un essai sur un être humain. Le procédé qu'il emploie n'est autre qu'un abaissement graduel de la température jusqu'au point de conduire, par le froid, les individus à une torpeur complète, sans léser les organes, ni altérer les tissus. Réduits à cet état, suivant le savant professeur, ils peuvent rester des centaines, des milliers d'années, et, après ce sommeil séculaire, revenir à l'existence aussi frais et aussi dispos qu'ils l'étaient au moment de l'expérience.

» Entre autres curiosités que possède M. Van Grusselback, se trouve un petit serpent, qui, rigide et glacé comme un morceau de marbre, devient en quelques minutes, à l'aide

d'une aspersion stimulante, aussi vif et frétillant qu'au moment où il avait été pris. Le professeur l'a laissé pendant six ans dans un état d'engourdissement complet avant de tenter sa résurrection.

» Mais, parmi les sujets exposés dans le laboratoire de M. Van Grusselback, il y en a un qui excite au plus haut point l'attention et l'intérêt ; c'est une jeune fille suédoise paraissant âgée de dix-neuf ans environ. Condamnée à mort comme coupable d'infanticide, elle a été, par ordre du gouvernement, livrée au professeur pour servir à ses expérimentations. Sans une légère pâleur répandue sur son visage, elle semblerait paisiblement endormie, quoique depuis deux ans déjà, au dire du physicien, elle soit dans un état d'insensibilité complète. Cinq années doivent s'écouler avant le moment fixé par M. Van Grusselback pour la ressusciter et proclamer à la face du monde sa merveilleuse découverte. »

Voici un fait nouveau qui prouve encore que le froid et la suppression totale d'air conservent la vie. Nous lisons dans un journal qui paraît à Moscou le fait suivant :

« Le médecin du district de Pokroff, M. Sokovnine, nous a communiqué le récit d'un événement extraordinaire qui vient de se passer dans son district. Une fille de paysan du village de Stchetinova, nommée Marthe Kirilova, partit le 29 février pour aller dans un village voisin. Elle fut atteinte en route par un chasse-neige effrayant, qui, en peu de temps, amoncela autour d'elle une énorme quantité de neige ; elle ne put alors poursuivre son chemin et s'assit près d'un bois. Dans cette position, elle s'endormit et fut entièrement ensevelie sous la neige.

» Un mois se passe, et Marthe ne revenant pas au village, ses parents la crurent morte ou perdue. Mais le 31 mars, un paysan passant par le même endroit avec deux chiens, ceux-ci coururent au bois, s'arrêtèrent à la place où Marthe avait été ensevelie et commencèrent à aboyer. Pensant que les chiens avaient découvert quelque gibier, le paysan s'approcha d'eux et vit, sous un monceau de neige à demi fondue, deux pieds avec des chaussons d'écorce, ainsi que les débris d'une pelisse et d'un sarafane. Le paysan ne savait que faire ; en se baissant pour mieux se rendre compte de ce qu'il pouvait y avoir sous ce monceau de neige, il entendit avec effroi une voix qui disait : « Levez-moi ! » Effrayé, le paysan se mit à courir ; arrivé dans le premier village, il raconta à l'ancien ce

qu'il avait vu et entendu, et celui-ci convoqua immédiatement tous les paysans.

» Le lendemain, 1er avril, on se rendit à l'endroit indiqué, on déblaya la neige et on en retira Marthe, encore vivante, mais très-épuisée. Ses vêtements étaient pourris et tombaient en lambeaux dès qu'on y touchait ; mais elle avait encore assez de connaissance pour prier les paysans de couvrir son corps et d'appeler des femmes, car elle avait honte de se trouver ainsi devant des hommes. Son désir fut aussitôt satisfait ; on apporta du village des vêtements, les femmes l'habillèrent et on la transporta dans une habitation, où on lui donna un peu de nourriture pour ranimer ses forces. Elle avait sur le corps quelques plaies, mais le médecin lui administra les secours nécessaires, et elle est maintenant presque entièrement remise.

» Elle a dit aux paysans et à l'officier de police qui l'ont interrogée, qu'elle avait dormi la plus grande partie du temps, et que quelquefois seulement, pendant son sommeil, elle avait senti de la douleur dans différentes parties du corps. Réveillée par l'aboiement des chiens, elle avait pensé qu'il y avait du monde autour d'elle, et elle avait crié pour qu'on la soulevât ; mais, dit-elle, lorsque les chiens se turent, elle s'endormit de nouveau et se réveilla seulement quand on eut déblayé la neige. Le médecin, après avoir pris toutes les informations, a fait sur cet événement extraordinaire un rapport officiel au Comptoir sanitaire de Vladimir. »

Si, devant l'expérience journalière d'une multitude de cas d'asphyxie et de catalepsie, il n'est plus permis de douter que les facultés vitales peuvent rester suspendues pendant un temps indéfini et reprendre ensuite leur cours régulier, il n'est pas plus difficile de croire qu'il est au pouvoir de l'homme de produire ces intermittences de la vie, d'arrêter chez un être animé la sensibilité, la locomotion, le jeu des organes et la circulation des fluides, et ensuite, selon sa volonté et quelque soit le temps écoulé, de restituer à toutes ces fonctions leur exercice normal.

Nous en citerons ici un exemple.

En 1853, dans un cours de magnétisme que nous donnions à Genève à vingt-cinq personnes, parmi lesquelles nous pouvions compter des pasteurs, des ministres, des médecins, des ingénieurs, des architectes, des artistes, des élèves en théologie, etc., tous gens instruits, nous avons fait l'expérience suivante :

Nous avons endormi magnétiquement une jeune fille, nommée Louise, puis nous l'avons plongée dans une léthargie complète avec apparence de la mort. Le pouls avait entièrement disparu, le cœur ne faisait plus sentir le plus petit battement, le souffle ne laissait aucune trace sur une glace présentée devant la bouche, les traits du visage étaient allongés, étirés, et sa couleur, devenue verdâtre, était celle d'un cadavre. Les membres étaient glacés, et, lorsqu'on les levait, ils retombaient inertes; on apercevait, en entr'ouvrant les paupières, les yeux ternes et sans vie. Enfin, les deux médecins présents, qui avaient suivi avec la plus grande attention la progression de la suspension de la vie en tenant chacun un bras, déclarèrent avec une certaine émotion que, pour eux, cette fille avait toute l'apparence de la mort, et qu'au besoin ils pourraient même la déclarer morte.

Après que cet état eût été bien constaté par tous les élèves, qui en avaient suivi toutes les phases dans le plus grand silence, je me mis en devoir de le faire cesser et de rappeler à la vie celle qu'on déclarait morte.

Voici ce que je fis et ce que j'engage chacun à faire dans un cas de léthargie ou de catalepsie naturelles, ou d'asphixie par immersion, car chacun possédant en soi le fluide vital, peut le communiquer à son semblable s'il fait acte positif de volonté intense et continue, et il peut, en conséquence, ramener à la vie un être humain encore vivant, qu'on est sur le point d'enterrer.

Il faut, avant tout, se concentrer en soi-même et réunir toutes ses forces; puis il faut agir avec promptitude par des insufflations chaudes, d'abord sur la pointe et sur les oreillettes du cœur, puis sur l'épigastre, sur le cerveau, et, en dernier, sur la bouche, en répétant ces insufflations plusieurs fois et dans le même ordre, de manière à stimuler les organes qui sont à l'état latent, la circulation étant suspendue momentanément.

Le fluide vital, introduit avec force et abondance dans tous les organes à la fois, agite d'abord leur réseau nerveux, il pénètre lentement et avec difficulté, puis les organes s'émeuvent et tendent bientôt, par eux-mêmes, à rentrer dans leurs fonctions. Alors la circulation se rétablit doucement, le mouvement reparaît et la vie recommmence.

Il faut alors faire quelques grandes passes, puis dégager le cerveau et le cœur par des passes faites vivement.

C'est ainsi que j'ai agi devant mes élèves et que j'ai rappelé promptement la vie ; il est vrai que dans cette occasion c'était le magnétisme qui avait provoqué cet état ; mais j'ai l'intime conviction que, dans des cas d'asphyxie par immersion et dans des cas de léthargie ou de catalepsie, on réussirait tout aussi bien, comme le dit M. Jobard, à ramener la vie, qui n'est que suspendue.

Nous pourrions citer encore la léthargie que nous avons détruite à Nantes en 1840, dont on trouvera le récit dans notre ouvrage, l'*Art de magnétiser*, page 172, 3me édition [1].

Ch. LAFONTAINE.

CORRESPONDANCE PARISIENNE.

M. Ch. Lafontaine à Paris. — Ses expériences dans les salons de MM. Robert et Charavet. — Fusion des Sociétés de Paris; Bases de la fusion ; nouveau baptême. — Le journal l'*Union magnétique*.

Paris, 22 novembre 1860.

Avant de poursuivre le dénombrement à vol d'oiseau du personnel mesmérien de Paris, j'ai hâte de parler d'un événement qui a bien son importance. Appelé à Paris dans les premiers jours de novembre pour des affaires personnelles, notre praticien de Genève, M. Ch. Lafontaine, le directeur de ce journal, a profité de son séjour parmi nous pour faire quelques expériences devant un petit nombre d'hommes compétents.

Une certaine réaction contre le fluide étant depuis quelque temps à l'ordre du jour, on ne saurait trop multiplier les démonstrations de physiologie magnétique ; car il s'agit tout à la fois de confondre les négateurs systématiques, de maintenir le bénéfice des faits acquis et de prouver la réalité d'un agent en dehors de l'imagination et de la volonté. Or, qui, mieux que M. Lafontaine, pouvait nous présenter quelques spécimens de ce mesmérisme physiologique, dont il est, depuis vingt-cinq ans, le représentant le plus notable?

Toutefois, disons-le bien vite, il n'était question ni de commission, ni de séance d'apparat, ni d'examen de capacité passé devant un jury parisien : ses expériences s'adressaient

1. *L'Art de magnétiser*, 3me édition, chez Germer-Baillère, libraire-éditeur, rue de l'École de Médecine, 17, à Paris.

à un cercle très-restreint de savants, de docteurs, de magnétistes, de représentants de la presse et de gens du monde, réunis dans les salons de MM. Robert et Charavet. Cette petite soirée eut lieu le 10 novembre; dès huit heures, tout le groupe d'invités était à son poste, et les dames ne manquèrent pas à l'appel.

Parmi les assistants, on remarquait M. Louis Figuier, l'éminent historiographe du monde occulte; le Dr Castle, le célèbre phrénologue; notre magnétologue d'Orléans, le Dr Charpignon; M. Jobard, le directeur du musée de Bruxelles; le docteur du Planty, président de la *Société philanthropico-magnétique;* M. Delamare, directeur de la *Patrie;* le comte Szapary, l'auteur de *Magnétisme* et *Magnétothérapie;* M. Henri Berthoud, qui, sous le pseudonyme de *Sam*, nous donne, dans le journal de M. Delamare, de si piquantes esquisses de physiologie végétale; M. Théodore Cogniard, auteur dramatique; M. H. Disdier, l'auteur de la *Conciliation rationnelle du droit et du devoir;* le docteur Louyet; M. Allix, et plusieurs autres délégués de la phalange mesmérienne, notamment MM. Winnen, Fortier, Bauche, Ogier, Canelle, Angerville.

Après une très-courte allocution à son auditoire, M. Lafontaine débuta par des effets de catalepsie et d'insensibilité, obtenus sur un sujet du sexe féminin. Ici, le praticien de Genève est passé maître; on sait avec quelle vigueur il envahit le système nerveux : sous sa puissante influence, l'agent anesthétique joue son jeu franchement, et la main du sujet, transpercée par une aiguille, démontra aux incrédules, — tout en les faisant frissonner, — la réalité d'un agent physique.

Pour prouver ensuite l'analogie du fluide magnétique vital avec le fluide minéral, M. Lafontaine se livra à quelques-unes de ces expériences qu'il avait faites avec tant de succès à Paris il y a une quinzaine d'années, et que, depuis, il renouvela maintes fois à Genève.

Afin de mettre mes lecteurs à même de bien apprécier la nature de ces expériences, je crois utile de les renvoyer à l'ouvrage de M. Ch. Lafontaine, l'*Art de magnétiser* (3me édition, chapitre IV) :

« J'avais observé, dit-il, qu'en mettant un morceau de fer dans le plateau d'une balance, et en chargeant l'autre plateau d'un poids égal, de manière qu'il y eût parfait équilibre, si je présentais un aimant au-dessus du fer, le plateau sur lequel

étaient les poids descendait, et le plateau sur lequel était le fer s'élevait, comme si le fer fût devenu plus léger. Il ne pouvait cependant pas y avoir diminution de poids, puisque je n'y touchais pas et que le fer restait dans la même position, mais le plateau montait par la force attractive de l'aimant sur le fer.

» J'essayai cette expérience sur une jeune fille, et, après l'avoir mise en catalepsie, comme dans l'expérience précédente, je la posai debout sur le plateau d'une balance, je chargeai l'autre plateau de manière à obtenir un équilibre parfait; puis, montant sur une table afin de dominer et de pouvoir agir sur la tête, j'attirai à moi fortement, et bientôt le plateau sur lequel était le sujet s'éleva, comme avait fait celui du fer, à l'attraction de l'aimant. »

. . . .

. . . .

« J'ai fait encore une autre expérience : Après avoir, comme dans la précédente, produit un état cadavérique, j'ai placé le haut de la tête d'une jeune fille sur le bord d'une chaise, de sorte qu'il y eût à peine la moitié de la tête qui touchât, puis l'extrémité des talons sur une autre chaise. Quoiqu'il n'y eût que ces deux points d'appui, j'ai agi fortement sur les pieds, et tout à coup *ils se sont élevés ensemble*, le corps n'ayant d'autre appui que le haut de la tête. »

Ce sont ces deux expériences (la *bascule* et l'*élévation des pieds*) que M. Lafontaine nous offrit successivement dans le salon de MM. Robert et Charavet, aux applaudissements de tous les assistants.

Puis il provoqua sur son sujet le phénomène de l'extase sous l'influence musicale, état mixte très-connu de nos magnétiseurs parisiens, mais dont beaucoup d'entre eux ne savent pas suffisamment régler et limiter les expansions.

M. Lafontaine avait réservé pour le bouquet les effets d'attraction sur une aiguille, suspendue par un fil de cocon dans un bocal hermétiquement fermé; mais la fatigue du magnétiseur était si grande par les efforts faits pour réussir les premières expériences, que l'aiguille sembla, cette fois, trahir les efforts de l'opérateur. Heureusement, pour l'honneur de la démonstration, M. Charavet, tentant l'expérience, produisit un mouvement perceptible; ajoutons qu'un autre magnétiste, M. Canelle, avait, avant que la séance fût commencée, également déjà obtenu la déviation de l'aiguille, en présence de

quelques membres de la *Société du mesmérisme*. M. Lafontaine n'en demandait pas davantage : tout en revendiquant la priorité de ces expériences [1], il n'en réclame pas le monopole, mais il tenait principalement à cœur d'en constater la possibilité.

Or, ces faits sont désormais acquis au magnétisme, et leur obtention devient la condamnation flagrante de certains individus, qui, n'ayant jamais su les produire, crient à l'imposture.

Tout le monde regrettera que ces intéressantes démonstrations se soient bornées à une seule séance ; mais les malades de Genève rappelaient impérieusement notre praticien, qui n'eut que le temps de terminer ses affaires personnelles et de serrer la main à ses anciens amis.

A Paris, la propagande magnétique pourrait bien recevoir une nouvelle impulsion. Un événement, que la fusion des banquets a déjà fait pressentir, se réalise à l'heure où j'écris ces lignes. Nos deux groupes mesmériens, présidés par les docteurs du Planty et Léger, vont décidément se fondre en une seule et unique Société. Statuts, archives, travaux, séances administratives et expérimentales, enseignement pratique, loyer, éclairage, frais de bureau, tout va être mis en commun.

Resterait à fixer le nom de baptême de la nouvelle Société. La section du docteur Léger proposait le nom d'*Union mesmérienne ;* la section du Planty optait pour *Société philanthropico-mesmérienne*, toutes deux voulant ainsi, par manière de politesse, s'emprunter mutuellement quelque chose de leur enseigne.

Celui qui signe la présente correspondance croyait également devoir émettre son avis : il demandait s'il ne valait pas mieux renoncer à toutes ces appellations combinées pour adopter un nom nouveau, ou plutôt un nom ancien tombé dans le domaine ; ne pourrait-on pas, par exemple, à la faveur de quelques démarches officieuses commandées par les convenances, hériter du nom de l'ancienne *Société du magnétisme de Paris*, qui compte encore dans ses rangs les docteurs Filassier et Chapelain, MM. Winnen, Mialle, et deux ou trois autres vétérans, mais qu'une longue léthargie a dû nécessairement frapper de déchéance légale ?

1. Voir l'*Art de magnétiser*, 3me édition, chapitre IV, pages 47 et suivantes ; expériences faites en 1844, conjointement avec M. Thilorier.

Cette idée a trouvé de nombreux adhérents au sein de la section du Planty, et le bureau s'y étant associé, on a fait immédiatement les démarches voulues auprès de MM. Filassier, Chapelain *e tutti quanti*. Hâtons-nous de dire qu'elles ont été couronnées d'un plein succès ; les honorables membres de la société en sommeil ont cédé leur enseigne de la meilleure grâce du monde.

Ainsi, la Société du *mesmérisme* n'est plus ; la *Société philanthropico-magnétique* est morte, et de leurs cendres est née la *Société du magnétisme de Paris*.

Je me trompe : la section Léger n'a pas donné son assentiment ; jusqu'à présent, elle paraît toujours tenir au nom de baptême qu'elle a mis en avant, celui de l'*Union mesmérienne*. Sous peu de jours, ce point capital aura sa solution ; espérons que tout le monde se ralliera à l'enseigne qu'on nous a concédée.

En attendant, les deux Sociétés élaborent tous les éléments de leur fusion, Statuts, règlement, composition du bureau, adoption d'un local, tout est en voie de délibération, pour être ensuite voté et sanctionné en assemblée générale.

Ajoutons que l'*Union magnétique* devient l'organe officiel de la nouvelle Société.

Ce journal pourrait être infiniment plus attrayant ; ses lecteurs voudraient plus de variété dans le fond, plus de piquant dans la forme. Le voici qui va porter le poids et la solidarité de deux sociétés réunies ; puisse-t-il s'élever à la hauteur de ses nouvelles destinées !

Jules Lovy.

Post-scriptum. — L'importante question du nom de baptême vient d'être résolue en assemblée générale. Après une discussion très-animée, à laquelle MM. Du Planty, Léger, Hébert de Garnay et Winnen ont pris la part la plus active, l'assemblée s'est prononcée, à une majorité de douze voix, pour le nom de *Société du magnétisme de Paris*.

L'ensemble des statuts a été voté dans la même séance.

Voilà donc la fusion accomplie. Nous allons la voir à l'œuvre.

J. L.



LE MAGNÉTISEUR

Sommaire. — Faut-il se démagnétiser? ou, est-il inutile de se démagnétiser? réponse à M. Keaspearosski, par Ch. Lafontaine. — Une visite a M. Home, médium, tirée du *Journal de l'âme*. — Le magnétisme de la parole, par le Dr Castle. — Correspondance parisienne, par J. Lovy.

AVIS.

Nous engageons les abonnés de France qui n'ont point encore soldé leur abonnement, et les personnes qui, à Paris, reçoivent notre journal, à vouloir bien en envoyer le montant chez M. Germer-Baillière, libraire-éditeur, rue de l'École de Médecine, 17, à Paris, les prévenant que nous cesserons tout envoi aux personnes qui, au 1er janvier 1861, n'auraient point régularisé leur abonnement.

FAUT-IL SE DÉMAGNÉTISER? OU, EST-IL INUTILE DE SE DÉMAGNÉTISER?

M. Keaspearosski, qui fait du magnétisme à Genève, a envoyé au journal de M. Du Potet quelques réflexions sur les observations que nous nous étions permises concernant la manière de procéder de M. H. André, magnétiseur, à Nice.

Nous regrettons que M. Keaspearosski, que nous connaissons, ne se soit pas souvenu que, lors de notre début, nous lui avions offert de lui ouvrir notre journal, soit pour des articles sur le magnétisme, soit pour la relation des traitements faits par lui.

Nous rappellerons ici que nous nous sommes fait une loi d'insérer toutes les communications qu'on voudrait bien nous adresser, quand même elles seraient contraires à nos opinions, nous réservant seulement la liberté de les faire suivre de nos réflexions.



Nous nous serions donc fait un plaisir, un devoir, d'insérer l'article de M. Keaspearosski, puisqu'il répondait à nos propres réflexions. Du reste, M. Keaspearosski entre dans des généralités, et son article est plutôt une négation qu'une réfutation des idées émises par nous.

Nous pouvons avouer ici qu'en 1843, nous aussi, comme M. Keaspearosski, nous pensions que les émanations viciées d'un malade pouvaient atteindre le magnétiseur. Nous l'avons même écrit dans l'*Art de magnétiser*.

Mais l'expérience que donne la pratique nous a prouvé que, dans ce cas, comme dans bien d'autres, nous avions été dans l'erreur.

Il est peu de magnétiseurs qui n'aient pas admis autrefois que la soie et les métaux avaient une influence sur les magnétisés, et leur donnaient des convulsions. Aujourd'hui, justice est faite de ces préventions ; et nous pouvons affirmer que le somnambule qui se trouverait ou se prétendrait influencé par les métaux ou la soie, ne serait point, à nos yeux, convenablement magnétisé ; son système nerveux ne serait point assez envahi, assez saturé de fluide ; le magnétiseur n'aurait point assez fortement agi pour être maître de l'imagination du sujet.

Quant aux questions : « FAUT-IL SE DÉMAGNÉTISER ? OU, EST-IL INUTILE DE SE DÉMAGNÉTISER ? » que pose M. Keaspearosski en s'écriant : « Qui donc répondra par une *vérité mathématique* à ces deux questions ? »

Nous pouvons répondre, *personne* ; car, en dehors des *mathématiques pures, rien* ne peut être *affirmé*.

Mais nous répéterons ici ce que nous disions dans le numéro du 15 octobre.

« Le malade étant passif, les effluves viciés de son corps ne peuvent atteindre le magnétiseur, qui, lui, étant actif, fait rayonner autour de lui-même, d'abord, le fluide dont il est possesseur. Cette atmosphère dont il est enveloppé, et qui, sous l'empire de sa volonté, est toujours en mouvement et se renouvelle à chaque instant pour être communiquée, lui fait un rempart impénétrable aux émanations du malade, plus ou moins viciées par la maladie.

Si le magnétiseur est actif pendant toute la séance, il ne peut en aucune manière être influencé ; mais s'il s'oublie un instant, si, fatigué, il s'arrête pour se reposer, il est certain alors qu'il pourra recevoir *et même attirer* les effluves du malade, puisque, par la magnétisation, tous les pores seront ou-

verts chez lui. Il faut donc que l'action une fois commencée, le magnétiseur ne se repose jamais pendant la magnétisation; et s'il agit toujours, il n'y a alors aucune nécessité, aucun besoin pour lui de se démagnétiser, car il n'a pu rien recevoir, puisqu'il a toujours donné. »

Les magnétiseurs qui donnent ceci comme une vérité, ne manquent point de logique, n'en déplaise à M. Keaspearosski ; et quand ils annoncent le malade passif, c'est-à-dire dont la volonté est passive, ils ne prétendent pas dire que celui-ci ne puisse avoir une activité inconsciente, et que son organisme ne puisse devenir un foyer d'émanations, d'autant plus actif que l'émission peut en être augmentée par l'action même du magnétisme. Mais cette émission ne pourra jamais être plus forte, ni même aussi forte que celle qui est provoquée par la volonté du magnétiseur plein de vie et de santé. Cette atmosphère de fluide vital du milieu de laquelle le magnétiseur dirige le fluide même sur le malade, est pour lui, magnétiseur agissant, un préservatif assuré ; et tant qu'il sera actif, c'est-à-dire tant qu'il émettra au dehors le principe de vie, il ne pourra rien recevoir de son malade ; il n'y aura donc aucun danger pour lui, même dans les maladies contagieuses, ni dans celles dont l'infection se propage d'un individu malade à un individu sain, en altérant l'air ambiant, par les miasmes morbifiques qui s'échappent du malade.

IL EST DONC INUTILE DE SE DÉMAGNÉTISER.

Ch. LAFONTAINE.

VISITE A M. HOME AU CHATEAU DE C...

Sa vie est sauvée miraculeusement par les esprits. — Constatation que nous faisons du fait. — Expériences auxquelles nous assistons. — Esprits jouant de l'accordéon, agitant une sonnette, consolidant des parties de leur corps. — Mains d'esprits touchées, palpées, étreintes.

Souvent, dans cette *Revue*[1], et antérieurement dans le *Journal du Magnétisme,* j'ai parlé de M. Home, rapporté les choses si remarquables qu'il a le don de provoquer. Je dois dire toutefois que je ne l'avais jamais vu à l'œuvre. Je ne parlais alors que sur la foi des témoignages les plus honorables, les plus unanimes, et parce que j'avais l'avantage de connaître personnellement l'illustre médium et d'apprécier la sincérité et

1. La *Revue spiritualiste* journal publié à Paris, par M. Z. Piérart.

la simplicité qui fait le fond de son caractère. Au temps où je l'ai connu à Paris, en 1858, il était dans sa période d'intermittence, et il ne m'a point été donné de constater, *de visu*, les facultés si remarquables dont il est doué. Mais aujourd'hui, grâce à Dieu, je viens d'avoir cet avantage.

M. Home m'étant venu voir, comme je l'ai dit, à son arrivée de Londres, je suis allé dimanche, 16 septembre, lui rendre cette visite à la maison de campagne où il a été gracieusement accueilli par un de ses amis et appréciateurs, M. T.... Cette maison de campagne est le château de C..., délicieuse résidence qui s'élève sur le flanc de l'un des coteaux crétacés de l'enchanteresse vallée d'Hyères.

Il est descendu là avec sa jeune épouse et son enfant, petit être charmant, qui participe certainement de la nature spiritualisée de ses parents, car jamais on n'a vu d'enfant plus vif, plus intelligent, plus précoce. Après avoir été l'objet du plus aimable et du plus courtois accueil de la part de M. T..... et de sa dame, après avoir échangé avec leurs hôtes les témoignages d'une vive sympathie, je pris connaissance d'un fait bien remarquable qui venait d'arriver la veille, et dont des marques évidentes existaient encore.

M. Home se repose des fatigues qu'il a éprouvées en ces derniers temps à Londres, à goûter sa part des paisibles et bienfaisantes distractions de la villégiature. Un air très-pur, de charmants paysages, une saison féconde en gibier, lui ont inspiré la pensée d'explorer chaque jour, le fusil en main, toute l'étendue du vaste parc de C..... Il a pris un goût, nous pourrions même dire une passion particulière pour ce genre de plaisir. La plaine environnante forme, sur l'un des côtés du parc, un prolongement accusant la forme d'un angle droit. Là, au sommet de cet angle et au débouché d'un petit sentier pratiqué dans le fourré du parc, M. Home, depuis quelques jours, a pris l'habitude de venir se poster, des heures entières, attendant le passage des oiseaux qui voltigent ou d'un côté du parc à l'autre, ou sur les branches qui ombragent en ces lieux les limites du champ, ou bien attendant que les vicissitudes de la chasse qui se fait maintenant dans la plaine, poussassent les perdrix ou les lièvres dans l'impasse au sommet de laquelle il s'est posté. Il était là donc le 15 septembre dernier, dans l'après-midi, son fusil appuyé sur une haie d'épines, au milieu du plus profond silence, sans qu'il fît le moindre vent, quand tout à coup il entendit à ses côtés une voix qui lui

criait vivement : *Here, here,* c'est-à-dire *ici*, venez ici. Cette voix s'exprimant en anglais le surprit, car il n'y a aucun Anglais au château de C....., ni personne qui y converse habituellement avec lui dans cette langue. D'ailleurs, la voix ne lui paraissait être celle d'aucune des personnes qui sont avec lui Il tourna la tête cependant, mais aussitôt il reprit sa pose première, ayant toujours son fusil armé, prêt à faire feu. Le même cri *here,* plus articulé, se fit de nouveau entendre, et, au moment où M. Home tournait une seconde fois la tête, il se sentit prendre par le collet de sa redingote et enlever à trois pieds de là sur la droite. A peine était-il ainsi arraché de sa place habituelle, qu'une énorme branche de treize mètres de longueur sur quatre-vingt-quinze centimètres de circonférence, arrachée instantanément à un grand arbre qui était derrière, tombait comme la foudre d'une hauteur de seize mètres quatre-vingt-quinze centimètres, à l'endroit d'où il avait été enlevé, et s'y enfonçait à près d'un pied dans le sol. Sans la force miraculeuse qui avait enlevé Home pour le placer à côté, il était indubitablement écrasé, broyé, embroché par la chute de cette énorme branche. M. Home, considérant après les faits, et voyant combien sa vie avait été en danger, n'hésita pas à croire qu'il avait été sauvé en cette occasion par les bons Esprits qui sont attachés à sa destinée et ne le quittent jamais. Quelle joie cependant si le contraire fût arrivé, quelle joie pour les jésuites ennemis de notre cause, et qui vont partout disant que les manifestations spiritualistes sont l'œuvre du diable! Ils n'auraient pas manqué de dire que l'illustre médium avait péri par suite d'une juste punition de Dieu, qui ne peut permettre plus longtemps que les suppôts de l'enfer séduisent et trompent les hommes.

M. Home, se voyant sauvé, en a jugé tout autrement et avec raison. Au lieu de penser au diable, il a plutôt reconnu, dans le fait qui lui est arrivé, le doigt de la Providence donnant à ses Esprits protecteurs la prévision de ce qui allait se passer, et leur permettant de prévenir les effets d'un accident meurtrier.

Le soir du 16 septembre, M. Home, en ma présence, questionna ces Esprits à ce sujet. Il lui fut répondu que la voix qui avait prononcé le mot *here* était celle de sa défunte mère, et que les Esprits qui l'avaient enlevé de place étaient ceux de ses anciens amis, Leo et Esra, bons camarades qui ne le quittent jamais, et qui, avec celui de sa mère bien-aimée, sont

ses principaux auxiliaires dans l'œuvre de ses manifestations. A cela, les mêmes Esprits ajoutèrent que cinq autres arbres du parc, qu'ils lui désigneraient, menaçaient aussi de tomber, et qu'il ne fallait pas y laisser aller les enfants. La sœur de notre médium, la même dont nous avons parlé à la page 154 du 1er tome de notre *Revue*, sa femme et Mme T....., assistaient à cette séance de la soirée du 16 septembre. Nous y eûmes, après ces premières communications, les plus belles manifestations auxquelles je pusse m'attendre. Les Esprits vinrent, annoncèrent leur présence par de forts coups, et bientôt, par l'ascension de la table, une table d'environ un mètre cinquante centimètres de diamètre, et couverte d'un large tapis, dont les bords retombaient jusqu'au-dessous du genou. La lumière fut affaiblie, et la lampe portée à terre, dans un coin de la salle, mais donnant une lueur suffisante pourqu'on pût très-bien distinguer les objets ainsi que les moindres mouvements de chacun des assistants. Alors des mains d'Esprits prirent consistance et soulevèrent le tapis tout autour de la table, principalement à mes côtés. M. Home m'ayant engagé à palper ces mains par-dessus le tapis, je le fis. Je les pressai doucement, et elles me rendirent à leur tour mon étreinte. Je les trouvai aussi consistantes que l'eussent été des mains d'homme, et cette expérience fut recommencée par moi plus de dix fois. Toutefois, je dois dire que je n'ai pas essayé de voir si cette consistance résisterait à une plus forte étreinte. Pendant ce temps, les dames, de leur côté, échangeaient avec les Esprits de pareilles poignées de mains, et elles en étaient toujours très émues quoique habituées, se faisant part de leur émotion et des observations que le phénomène leur suggérait. M. Home, de son côté, badinait doucement avec les Esprits, les câlinant, les appelant par leurs noms, conversant avec eux par des coups conventionnels et par l'alphabet. Pour moi, je ne disais rien, je n'avais pas assez de mes deux yeux pour bien observer, pour voir que les mains de tous restaient bien sur la table, et qu'aucun mouvement de pied ne pouvait avoir lieu sous le tapis.

Après ces expériences, M. Home ayant pris un accordéon de la main droite, le tint sous la table de cette seule main, aussitôt l'instrument se mit à jouer d'une musique dont jamais je n'oublierai le charme et la séduisante mélodie, c'étaient des sons vibrant de manière à remuer toutes les fibres de l'âme. Il jeta ensuite l'instrument à terre, remit la main droite sur

la table, à côté de la main gauche, et l'accordéon continua à jouer. Quand la musique s'arrêtait, nous entendions dans le lointain une autre musique semblable, comme si ç'eût été son écho affaibli, un accordéon dont quelqu'un aurait joué doucement et bien loin dans le parc du château. Ensuite M. Home fit conversation avec ses Esprits au moyen de l'instrument. Pour répondre oui à une question, l'instrument rendait des sons. Un son était la réponse négative. Cinq notes articulées voulaient dire que l'Esprit désirait converser par l'alphabet, et alors M. Home se mettait à appeler chacune des vingt-six lettres, et l'Esprit faisait entendre trois sons précipités quand on appelait la lettre dont il avait besoin pour former un mot. L'Esprit dit aussi de cette manière que l'instrument avait des notes fausses, et qu'il pouvait le montrer en faisant exclusivement retentir ces notes; ce qu'il fit en nous gratifiant des sons les plus discordants, les plus désagréables qu'il soit possible d'entendre. Il dit ensuite qu'il pourrait, avec l'accordéon, imiter le bruit d'un violon qu'on accorderait, ce qu'il fit à l'instant; si bien qu'il nous semblait entendre un archet râclant sur l'une des fines cordes d'un violon. Après ces expériences, l'accordéon vint se jeter contre mes jambes en jouant, et les heurta. Je regrette beaucoup de n'avoir pas eu la pensée de le prendre dans ma main. Mais ce que je ne fis pas pour l'accordéon, je le fis pour une petite clochette qui se trouvait sur la table.

Mme Home avait présenté cette petite clochette aux Esprits sous le tapis. Ils la lui prirent, et tandis qu'elle remettait sa main sur la table, ils agitèrent la sonnette clairement, nettement, comme le ferait quelqu'un qui la balancerait dans l'espace. Ensuite la clochette se dirigea vers mes pieds, remonta doucement le long de ma jambe gauche, et vint se poser en sonnant sur ma cuisse. M. Home me dit de la prendre doucement en dessous du tapis. Ce que je me mis en devoir de faire. Mais je portai la main trop avant, et, au lieu d'une clochette, je touchai, palpai la main qui la tenait, une petite main, tiède au toucher, sur laquelle je promenai la mienne depuis le poignet jusqu'aux ongles que je sentis fort bien. Après, je pris la clochette et la remis sur la table. Pour le coup, j'étais au comble de l'émotion, et je le marquai par des paroles de vive satisfaction, les premières que je prononçais depuis la durée de l'expérience.

Une fois, dans l'intervalle de ces manifestations, le tapis

s'est soulevé au-dessus de la table tellement haut, qu'il y avait à croire que c'était un spectre qui se dressait de toute sa hauteur. M. Home lui-même en fut effrayé, surtout lorsque, ayant porté la main sur le point ainsi soulevé, il sentit la forme d'une tête. Toutefois, il se rassura bientôt. Les Esprits lui ayant expliqué que cela était dû à la matérialisation momentanée du crâne éthéréen d'un jeune enfant que Mme T.... avait perdu, qui se manifeste souvent en sa présence, et que d'autres Esprits avaient, en cette circonstance, soutenu et poussé bien haut. Il y eut aussi des mains blanches qui se montrèrent en divers endroits et qui se posèrent sur les vêtements noirs des personnes présentes. Une, entre autres, fut vue sur la poitrine de M. Home.

La lumière ayant ensuite été éteinte, des apparitions, des formes lumineuses se montrèrent. Deux fleurs furent prises à un petit bouquet sur la table et déposées sur le dos de la main du médium; mais, ici, je dois m'en rapporter à son témoignage : l'absence de lumière d'une part, mon organisation peu médianimique de l'autre, ne m'ayant pas permis d'apercevoir ces choses. Tout ce que je puis dire, c'est que la lumière ayant été rapportée à la demande des Esprits, l'accordéon vint vers moi sous la table. Questionné sur les motifs de cette préférence, il me fut répondu que c'était mon génie particulier qui voulait se manifester à moi, celui-là même à qui je dois déjà tant de soudaines inspirations, de manifestations remarquables dans mes travaux, manifestations dont je parlerai bientôt. Prié par moi de me donner une preuve de son identité, ou tout au moins de l'intérêt qu'il me porte, il se mit à jouer un air grave et majestueux sur un ton tel, que M. Home déclara n'en avoir pas encore entendu de semblable. Mon âme en éprouva un tressaillement tout particulier.

Après la séance, je marquai ma reconnaissance au médium pour tout le bonheur que j'avais éprouvé à la vue de tant de faits extraordinaires, et puis, tout le monde étant sorti, je regardai sous la table, non pas parce que je suspectais le moins du monde les personnes honorables avec lesquelles je venais de me trouver, mais parce que je voulais pouvoir dire aux incrédules que j'avais pris cette dernière précaution.

Voilà les faits dont je fus témoin dimanche dernier au château de C... Faits grandioses dont je n'avais pas le moindre doute cependant, grandioses non-seulement pour ce qu'ils ont de prodigieux, d'inexplicable, au point de vue de la science

actuelle, mais parce que, s'ajoutant à tant de prodiges du passé, ils viennent les confirmer en projetant un trait de lumière sur tant de questions jusqu'ici controversées, bafouées, écartées, et dont il faudra bien, enfin, aborder l'examen. Pour moi, il existe un monde spirituel, élément, essence, source du monde matériel, antérieur, postérieur et supérieur à celui-ci; pour moi, la magie, résultat des relations avec ce monde, existe; pour moi, enfin, il est avéré que les Esprits, essence de Dieu, vivant dans son sein, non-seulement peuvent agir sur la matière, contrairement aux lois connues de la physique, mais encore la transformer, la créer même.

Mais nous reviendrons sur ces graves sujets que la philosophie néoplatonicienne, dans sa véracité et sa profondeur, a mieux expliqués que n'importe quelle doctrine, sujets qui seront de mieux en mieux éclaircis lorsque cette remarquable philosophie, si longtemps étouffée, reprendra son cours et pourra arriver à son dernier couronnement, couronnement qui, croyons-le bien, sera l'œuvre de la fin de ce siècle.

Le lendemain du jour où nous vîmes M. Home au château de C..., il se rendit avec nous à Paris, où vient d'arriver un autre puissant médium américain, Squire, le même dont nous avons plusieurs fois parlé dans ce recueil. M. Home s'est lié d'amitié, à Londres, avec Squire, jeune homme de son âge, et qui, comme lui, a le don de provoquer de remarquables manifestations physiques, d'une nature différente, toutefois. Il se rendit à son hôtel, et, pour répondre au désir du propriétaire du château de C..., M. T...., il l'emmena avec lui. Là, eurent lieu des expériences en plein jour, les deux médiums étant réunis. Au nombre des témoins, se trouva M. le docteur Hoefer, directeur de la *Biographie Universelle,* que publie M. Firmin Didot, homme recommandable sous une foule de rapports, avantageusement posé dans le monde savant par de précieux travaux, mais jusqu'ici incrédule à l'endroit des manifestations spiritualistes. Une grande et lourde table en bois de chêne qu'aucun des assistants n'aurait pu soulever étant assis, fit ascension sur les quatre pieds, au-dessus du sol, à la hauteur de plus de 30 centimètres. Des coups ou *raps* retentirent autour des assistants, et M. Hoefer se mit à converser avec les Esprits, au moyen de ces coups, par le mode alphabétique. Il y eut même des réponses à des questions mentalement posées par lui. La plupart de ses questions roulèrent sur des points de science, dont la solution et les don-

nées étaient certes bien loin d'être connues des médiums. M. Hoefer se déclara satisfait des réponses, et comme il voulait pousser plus loin cette intéressante conversation, un Esprit dit que c'était assez, qu'il fallait lever la séance et se rendre au pied de l'arbre où M. Home avait failli être écrasé. Ne comprenant pas bien les motifs de cet avertissement, les assistants crurent devoir passer outre et insistèrent sur de nouvelles questions. On n'obtint plus de réponse. Et le silence se prolongeant, on finit par reconnaître qu'on avait peut-être eu tort de ne point tenir compte des volontés de l'Esprit. On se mit donc en devoir de répondre à son intention, et tous se rendirent au pied de la branche qui avait failli devenir si fatale à M. Home. Cette branche était toujours appuyée, d'une part sur le sol, et de l'autre contre le tronc de l'arbre; de telle sorte que, pour la faire tomber entièrement par terre, il eût fallu une poussée de toute la force des deux bras. M. Hoefer, mû par une impulsion secrète, fut porté à dire à M. Home de toucher du doigt le bout d'un des rameaux qu'il avait à sa portée. Il le fit, et aussitôt l'énorme branche tout entière se détacha de son point d'appui et roula au pied de l'arbre, laissant MM. T..., Home, Hoefer, Squire, etc., stupéfaits de ce nouveau prodige, prodige plus digne d'attention peut-être que ceux-ci qui s'étaient entièrement passés au même lieu. Car ceux-ci n'avaient eu pour témoignage que la parole de M. Home, tandis que le second venait confirmer et compléter tout un ensemble de faits, en montrant qu'ils n'étaient nullement l'effet du hasard. M. Hœfer en fut vivement ému. Il venait de trouver là son chemin de Damas et une conviction qui, chez un homme de sa valeur, ne peut qu'être utile et consolante pour lui-même comme avantageuse à notre cause. Comme l'illustre docteur Robert Hare, le grand chimiste de Philadelphie, en homme qui sait confesser la vérité quand elle a frappé ses regards, non-seulement M. Hoefer s'avoua convaincu, mais encore permit que l'on fit mention de son témoignage dans l'attestation de ces derniers faits. Nous n'y avons pas fait faute, et puisse son exemple être imité par tant d'autres savants qui se font sceptiques obstinés!

Z. PIÉRART.

LE MÉDIUM AMÉRICAIN SQUIRE.

Monsieur,

Je crois devoir vous apprendre que le docteur Ahsburner, le docteur Godève, M. Newton, le docteur Blank, MM. Wa-

terhouse, Norton, Hurrey et moi, avons eu une séance avec le remarquable médium Squire, l'un des rédacteurs et actionnaires du *Banner of Light*, de Boston, journal qui compte plus de 30,000 abonnés. Cette séance a eu lieu à la résidence de M. Waterhouse, Russel square à Londres, le 16 juillet 1860, à huit heures. Après nous être assis autour d'une grande table à manger de douze pieds de longueur, nous entendîmes des coups frappés sur différentes parties de la table, bien distinctement. M. Squire alors a placé un crayon sur une feuille de papier, sur laquelle nous avons fait une marque, et ayant tenu ainsi ce papier sous la table, de manière à ne pouvoir le poser sur les genoux, j'ai entendu un mouvement aussitôt après lequel le crayon et le papier ont été pris et jetés par terre; quand nous l'avons ramassé, nous avons trouvé ces paroles écrites : Que Dieu vous bénisse tous!

Ensuite, nous sommes allés dans une grande chambre où il y avait un lit sans rideau et une bien lourde table. Nous avons d'abord bien examiné s'il n'y avait là aucun engin ou mécanique quelconque. Cela fait, M. Squire a demandé qu'on attachât ses jambes à la chaise, ce qui fut fait avec deux mouchoirs de poche par un des messieurs présents; la table s'est alors levée et jetée d'elle-même sur le lit par-dessus sa tête, et ce mouvement fut répété pendant que deux personnes tenaient les mains de M. Squire. Il a alors demandé à un monsieur, fort étonné de ce qu'il avait vu, de rester debout avec lui, près de la table, et d'entraver ses poignets en les attachant l'un à l'autre avec un mouchoir. M. Squire mit alors ses mains sur le bord de la table, ainsi que la personne qui l'avoisinait. En quelques minutes il y eut un spectacle curieux. La table se leva d'elle-même, les pieds tournés vers le plafond, et vint reposer sur la tête de Squire et de son compagnon. Cette table, d'après l'attestation même de celui qui l'a faite, pèse 72 livres.

Agréez, etc. John Jones.

LE MAGNÉTISME DE LA PARÔLE.

Cher ami,

Me voilà depuis plusieurs jours pris de la grippe, et de la belle façon. Je suis presque incapable de tout travail; et, tant avec mes consultations qu'avec mon ouvrage, lequel paraîtra dans deux mois, j'en ai par-dessus la tête. Aussi, pour aujourd'hui, je vous ferai grâce d'une explication théorique (*in ex-*

tenso) de l'influence de la parole sur les maladies nerveuses et sur les maladies mentales en général. Je dirai pourtant que, quelle que soit cette influence, elle n'est pas, dans mon opinion, étrangère aux lois du magnétisme animal, ou, si vous aimez mieux, du principe fluidique. Car il est deux voies par lesquelles peut arriver au malade l'effort qui s'exerce à le soulager : le regard et le son, — deux voies de communication magnétique par vibrations, deux moyens ; et, du premier, nul autant que vous ne peut apprécier l'influence. Cela posé, il me reste à décrire le second, — mon procédé curatif par le moyen de la parole.

En thèse générale, les maladies du cerveau et du système nerveux se rapportent à un manque d'équilibre (ou d'intégralité d'action) dans ce que l'on appelle le fluide nerveux ; et, dans un très-grand nombre de cas, la source, la seule cause de cet état, existe dans une surexcitation morbide ou non de telle ou telle partie ou région du cerveau. Or, la phrénologie, éclairée par la psychologie et unie à une suffisante expérience dans la pratique de la science, peut indiquer les parties du cerveau précisément affectées. — C'est là, du moins, ce que je sais, moi, par ma méthode d'investigation.

Possédant donc le caractère naturel et acquis du malade, c'est-à-dire son caractère primitif et son caractère modifié par les circonstances, je cause avec lui. Si je gagne d'emblée sa confiance, en général, tout va bien. Je parle à telle ou telle partie de son intelligence, de ses instincts ou de ses sentiments. J'observe l'effet que je produis. J'excite l'imagination ou je la calme, ou j'éveille le besoin de raisonner : et, de telle ou telle manière encore, je relève l'estime et la confiance en soi-même, ou je cherche à donner l'essor à la conscience, à la bonté, etc. Enfin, je joue sur l'esprit de mon malade comme sur un clavier, avec cette différence toutefois, que les vibrations produites par ma parole, après elle, demeurent longtemps dans le cerveau, se résumant en une harmonie durable : et par ainsi j'arrive, ayant rétabli l'équilibre mental, vital, fluidique, ce qu'on voudra bien l'appeler, à guérir mon malade, à rétablir sa santé.

De ces observations, cher ami, faites ce que vous voudrez ; — voici maintenant, en peu de mots, le cas dont je vous ai parlé dans ma dernière lettre.

Au commencement du mois dernier, une dame de 35 ans vint avec son père me consulter pour un travail phrénologique. J'observai un caractère à contrastes extrêmes, de l'intelligence,

de la douceur, par nature, et, d'un autre côté, de la vivacité, de l'irritabilité, de la colère, probablement acquises. Il me fut avoué que ce dernier état de choses était parvenu à un tel point depuis quelques années, que l'on craignait de se trouver obligé de mettre la personne dans une maison de santé. La malade fut confiée à mes soins. Pendant trois séances seulement je me limitai à une simple causerie, requérant de la malade une promesse formelle d'essayer de se gouverner. — Elle en avait dès-lors et maintenant, pour la première fois, le désir. — A la quatrième séance, deux jours plus tard, elle m'avoua qu'elle n'en était encore qu'au seul désir, qu'elle n'avait pas pu le satisfaire. — Je lui pris les deux mains, et je la fixai du regard dix minutes durant, sans qu'elle voulût cependant me regarder en face. Je la magnétisai de la sorte pendant trois séances encore, qui furent, pour le principal, passées en causeries : il y a de cela deux semaines. Depuis, elle n'a pas eu la plus petite attaque d'irritabilité : elle est calme ; et pour que ce bien continue, il dépendra des circonstances, de l'entourage, etc. Je crois cependant pouvoir assurer que ce changement serait radical, soutenu par une magnétisation suivie appliquée à tout le corps, mais principalement au cerveau et dirigée selon les indications de l'organologie spéciale.

Votre bien dévoué,

M.-A. Castle,
8, rue des Pyramides.

Paris, le 29 novembre 1860.

CORRESPONDANCE PARISIENNE.

Un mot sur l'ancienne *Société du magnétisme de Paris*. — Sa composition et ses statuts. — Son sommeil. — Dispersion de ses membres. — Le Dr Filassier. — Un nouveau journal de magnétisme, orné d'un capitaliste !

Paris, 10 décembre 1860.

Depuis quinze jours je reçois plusieurs lettres, dans lesquelles on me demande quelques renseignements sur l'ancienne *Société du magnétisme de Paris,* qui vient de concéder son nom aux deux Sociétés fusionnées.

Triste effet du sommeil ! Cette enfant de Puységur et de Deleuze est entièrement inconnue de la génération actuelle ; — j'entends de la génération des magnétiseurs ; — et cela est si vrai que, l'autre soir, en pleine assemblée générale, un

mesmériste qui tient une position élevée dans la phalange, un homme de science et d'esprit, avoua en toute sincérité qu'il ne connaissait pas la *Société du magnétisme de Paris*. Il est juste de dire que, devant cet aveu dépouillé d'artifice, il s'éleva dans la salle une rumeur de surprise pareille à un grognement anglais à la Chambre des communes.

La *Société du magnétisme de Paris,* qui nous laissa des archives magistrales, fut fondée en 1815 par MM. de Puységur et Deleuze, et reconstituée en 1842 par MM. Chapelain, Aubin-Gauthier, Filassier, Le Peletier-d'Aunay, Chardel, Mialle, Harel, Lefèvre, Hildeb, de Villiers, Winnen, etc., etc.

Le nombre des membres résidents était fixé à CENT ; celui des associés et correspondants était limité. La Société tenait ses séances deux fois par mois, de quinzaine en quinzaine. Chacun des membres de la Société s'engageait, — et c'était un point capital des statuts, — *à ne faire aucune expérience publique*.

Cette dernière disposition nous semblerait fort rigoureuse, aujourd'hui surtout où rien ne reste sous le boisseau, où toute science se dépouille de ses mystères au profit des masses.

L'abstention des séances publiques du magnétisme a cela de bon, qu'elle protége la famille mesmérienne contre ses propres égarements, tout en éloignant au-dehors jusqu'au moindre soupçon de charlatanisme. Mais, en revanche, la vérité sainte, au lieu de s'épandre, de rayonner au bénéfice des peuples, demeure éternellement enfermée dans le temple, condamnée à la stérile admiration de ses fidèles.

Nul doute, c'est à cette proscription des expériences publiques qu'il faut attribuer les défaillances de la *Société du magnétisme de Paris,* sa longue léthargie, et l'oubli complet dans lequel elle est tombée. La dispersion de ses membres, la mort de quelques fondateurs, ont fait le reste.

Et pourtant, les débris vivants de ce groupe naufragé n'avaient cessé, — tout en ne se mêlant pas au mouvement mesmérien de notre époque, — de se montrer les dignes héritiers de Deleuze et de Puységur.

Seul, notre honorable Winnen, — qui, du reste, avait été exempté de la fameuse clause, parce qu'il ne s'y livrait que dans un but philanthropique, — a constamment appartenu au magnétisme actif : tous ses autres collègues de l'ancienne Société ne conservaient avec les groupes existants, d'autres liens que ceux d'une fraternelle sympathie ; c'étaient des vé-

térans qui magnétisaient à leur heure, des capitaines en retraite qui souriaient de loin à la nouvelle armée de Mesmer.

Tels nous apparaissaient le docteur Chapelain, digne président de 1842;

M. Mialle, le vénérable doyen, qui possède la plus belle bibliothèque magnétique de France;

Le docteur Cruxent, qui réside au delà des mers, où il tient haut et ferme le drapeau de Mesmer;

Et enfin le docteur Filassier, un des plus estimables et des plus vaillants défenseurs de la cause magnétique. La thèse qu'il ne craignit pas de soutenir devant la Faculté de médecine, pour être reçu docteur, sa fameuse thèse sur le *magnétisme,* restera un monument impérissable, et un éternel titre à la reconnaissance de ses frères.

Le docteur Filassier n'exerce plus la médecine, mais il se souvient de sa profession pour tous les déshérités de la fortune.

Pour bien apprécier cette généreuse nature, il vous suffira de quelques minutes de conversation avec M. Winnen, et vous assisterez à des expansions d'éloges, à des hymnes de gratitude, qui ne font pas moins d'honneur à notre excellent collègue qu'à l'homme qui les inspire.

Il va sans dire que tous ces dignes vétérans vont devenir, de droit, membres honoraires de la nouvelle société; et ce serait pour celle-ci une bonne fortune que chacun apprécierait, si ces mesmériens émérites, ces continuateurs de Puységur et Deleuze, daignaient apparaître et prendre leur place d'honneur au sein de la Société : l'éclat de ces deux illustres noms rejaillirait nécessairement sur elle, et les groupes fusionnés ne sauraient aborder leur œuvre sous de meilleurs auspices.

Je formais l'autre jour quelques vœux pour la régénération littéraire du journal l'*Union magnétique.* Ces vœux deviennent plus urgents que jamais, car j'apprends à l'instant que la propagande mesmérienne va s'enrichir d'un nouvel organe. Un de nos frères, M. X., que je n'ai pas mission de nommer, s'est entendu avec un de nos docteurs en renom, et tous deux ont rencontré un capitaliste, — *rara avis,* — pour créer un nouveau journal de magnétisme.

Je dis un *capitaliste,* car ce journal, auquel collaboreront plusieurs plumes compétentes, sera publié sur une grande échelle, dans le format de la *Gazette des théâtres*, et sera répandu dans tous les établissements publics, où il figurera côte à côte avec les feuilles politiques et théâtrales.

Les journaux en forme de *brochure* peuvent offrir quelque avantage au point de vue des collectionneurs ; ils se convertissent facilement en volumes, pour orner nos bibliothèques, mais nous semblent, par la nature de leur publicité, moins favorables à l'initiation des masses ; on dirait que leur format, prédestiné à l'état de *livre*, leur impose le dédain des événements du jour.

Telle a été la pensée des fondateurs du journal en question ; elle sera, dit-on, nettement formulée dans le prospectus qui s'élabore, et rencontrera plus d'un écho dans le monde magnétique.

Ce journal, — dont le titre est encore un mystère, — paraîtra tous les huit jours, et contiendra dans chacun de ses numéros un article de théorie ; un compte-rendu impartial des travaux de nos sociétés de magnétisme, ainsi que des séances particulières et soirées à domicile ; des nouvelles de l'étranger ; des faits divers, de Paris et des départements ; un feuilleton de fantaisie ou d'histoire ; et enfin une page d'annonces exclusivement consacrée aux publications, aux écrits magnétiques, ou à la thérapeutique mesmérienne.

L'apparition de ce journal, dont l'existence est assurée pour deux ans, en dehors de toute prévision d'abonnements, sera un véritable événement, sans compter qu'elle menace d'une concurrence redoutable l'*Union magnétique*, et son confrère le *Journal du magnétisme*.

Car ce que nous disions de l'*Union* s'applique parfaitement à la publication du baron du Potet. Depuis quelques mois, le *Journal du magnétisme*, — et c'est une justice à lui rendre, — semble avoir renoncé à ses élucubrations sur la magie et le spiritisme, pour rentrer dans les voies mesmériennes pures ; mais, répudiant tout intérêt d'actualité, méconnaissant tout ce qui n'est pas lui, ce journal, — et c'est son péché originel, — se soucie autant des faits et gestes de nos frères, que s'il se publiait au Monomotapa. Ce mépris (systématique du mouvement contemporain) devient la violation la plus grave de toutes les conditions du *journalisme*.

Et voilà pourquoi la nouvelle feuille que je vous annonce aura de grandes chances de succès.

Caveant consules !...

Jules Lovy.



LE MAGNÉTISEUR

Sommaire. — Notre opinion sur les effets produits par M. Home, par Ch. Lafontaine. — Lettre de M. Jobard. — Réponse, par Ch. Lafontaine. — Un mot a M. H. André, par Lafontaine. — Procès célèbres de magie. — Correspondance parisienne, par J. Lovy.

NOTRE OPINION

SUR LES EFFETS PRODUITS PAR M. HOME.

Dans notre numéro du mois de décembre, nous avons publié sur M. Home un long article que nous n'avons accompagné d'aucune réflexion. Nous essaierons aujourd'hui de réparer cette abstention, car nous serions désolé que nos lecteurs pensassent que nous admettons ces faits comme matériellement réels, et que nous croyons que les esprits ou les âmes des personnes mortes puissent produire des effets tels que ceux que nous avons racontés.

Notre profession de foi est faite depuis longtemps à cet égard; nous ne nions pas qu'il n'y ait des esprits, nous ne nions pas qu'ils ne puissent communiquer avec nous; mais nous ne croyons pas à cette communication, notre raison s'y refuse; nous avons peut-être tort, mais il en est ainsi, et nous aimons mieux donner à ces faits une cause simple prise en nous-même, que de leur accorder une cause surnaturelle et hors du cercle ordinaire de la vie.

Mais avant tout, nous devons déclarer ici, que nous ne doutons pas de la bonne foi de M. Home, ni de celle des personnes qui affirment avoir vu et touché toutes ces merveilles; au contraire, nous les croyons sur parole, et nous avons de bonnes raisons pour cela. Mais nous leur dirons : « M. Home est un grand fascinateur, un grand magnétiseur ; il a une puissance immense pour produire des hallucinations sur les personnes qui l'entourent, et il la possède d'autant plus grande, que lui-même la subit, et que, comme les autres, il succombe sous l'influence même de ces hallucinations.

Notre système nerveux, qui est un appareil électrique complet, concentre le fluide dans le cerveau, ou le projette par les extrémités qui sont les pointes destinées à remettre en circulation notre fluide vital.

Quand notre cerveau, tout phosphorescent de lumière électrique, se congestionne ou se surcharge de cette électricité même, il est plein de reflets et de figures sans nombre, et il se produit un phénomène particulier.

Si nous fermons les yeux, il nous semble souvent qu'un panorama tantôt brillant, tantôt sombre et terrible, se déroule sous notre paupière. Si les yeux sont à demi-clos, au lieu de voir en dehors, ils voient en dedans ; la nuit se fait à l'extérieur dans le monde réel, et la clarté fantastique rayonne seule dans le monde des rêves. L'œil alors semble retourné, et souvent, en effet, il se convulse légèrement et paraît rentrer en tournant sous la paupière.

L'âme alors perçoit par des images le reflet de ses impressions et de ses pensées, c'est-à-dire que l'analogie qui existe entre telle idée et telle forme, attire dans le rayon du fluide vital ou de lumière électrique le reflet représentatif de cette forme. C'est l'imagination universelle, dont chacun s'approprie une part plus ou moins grande, suivant son degré de sensibilité et de mémoire. Là est la source de toutes les apparitions, de toutes les visions extraordinaires et de tous les phénomènes intuitifs qui sont propres à la folie et à l'extase ; ainsi, lorsque le cerveau a attiré violemment une série d'images analogues à une passion qui a rompu l'équilibre de la machine, la circulation ne se fait plus, et le fluide vital arrêté s'accumule en quelque sorte dans le cerveau ; aussi les hallucinés ont-ils les sensations les plus fausses et les plus perverses.

Il est reconnu que lorsque l'équilibre de la raison et de l'imagination est détruit par une cause morbide, on rêve tout éveillé, et l'on peut voir avec une apparence réelle ce qui n'existe réellement pas.

C'est ainsi que sous le règne de Pepin-le-Bref, des phénomènes fort singuliers se montrèrent publiquement en France. L'air était plein de figures humaines, le ciel reflétait des mirages de palais, de jardins, de flots agités, de vaisseaux les voiles au vent et d'armées rangées en bataille. L'atmosphère ressemblait à un grand rêve. Tout le monde pouvait voir et distinguer les détails de ces fantastiques tableaux. Etait-ce

une épidémie attaquant les organes de la vision, ou une perturbation atmosphérique qui projetait des mirages dans l'air condensé? N'était-ce pas plutôt une hallucination univer elle produite par quelque principe enivrant et pestilentiel répandu dans l'atmosphère? Ce qui donnerait plus de probabilité à cette dernière supposition, c'est que les visions exaspéraient le peuple ; on croyait distinguer en l'air des sorciers, qui répandaient à pleines mains les poudres malveillantes, les poisons. Les campagnes étaient frappées de stérilité, les bestiaux mouraient, et la mortalité s'étendait même sur les hommes.

Nous trouvons encore un autre exemple d'hallucination non moins bizarre, non moins incroyable, et cependant rapportée par un homme digne de foi.

« A Barache, dit le voyageur Tavernier, les Anglais ont un fort beau logis, et je me souviens qu'y arrivant un jour, en revenant d'Agra à Surate, avec le président des Anglais, il vint aussitôt des Indiens lui demander s'il voulait qu'ils lui montrassent quelques tours de leur métier: ce qu'il eut la curiosité de voir.

» Après avoir fait plusieurs tours, ils prirent un petit morceau de bois, et, l'ayant planté en terre, ils demandèrent à quelqu'un de la compagnie quel fruit il voulait avoir. On leur dit que l'on souhaitait des mangues, et alors un de ces Indiens, se couvrant d'un linceul, s'accroupit contre terre jusqu'à cinq ou six reprises.

» J'eus la curiosité de monter à une chambre pour voir d'en haut, par une ouverture du linceul, ce que cet homme faisait, et j'aperçus que, se coupant la chair sous les aisselles avec un rasoir, il frottait de son sang le morceau de bois. A chaque fois qu'il se relevait, le bois croissait à vue d'œil, et, à la troisième, il en sortit des branches avec des bourgeons. A la quatrième fois, l'arbre fut couvert de feuilles, et à la cinquième, on lui vit des fleurs.

» Mais l'expérience fut interrompue par le ministre du président qui n'en voulut pas voir davantage, et qui menaça de refuser la communion à tous ceux qui resteraient plus longtemps à regarder ce morceau de bois devenir un arbre en si peu de temps. »

Le docteur Clever de Maldigny, à qui cette citation est empruntée, n'entreprend pas de l'expliquer, mais Eliphas Levy prétend que c'était une fascination par le magnétisme de la lumière rayonnante du sang ; c'était ce qu'il a défini ailleurs:

« un phénomène d'*électricité magnétisée*, identique avec celui qu'on nomme *palingénésie*, et qui consiste à faire apparaître une plante vivante dans un vase qui contient la cendre de cette même plante morte depuis longtemps. »

L'action toute puissante de la fascination magnétique pour exalter l'âme et la rendre maîtresse des sens était bien connue des anciens sages qui l'employaient pour calmer; mais après eux des enchanteurs en firent usage pour exalter et enivrer les imaginations.

Paracelse connaissait aussi tous ces secrets, et c'est en employant aux usages de la médecine toutes les forces cachées de la nature, qu'il se fit tant d'admirateurs et tant d'ennemis.

Nous croyons aussi les connaître ; c'est pourquoi nous ne repoussons pas les effets produits par M. Home ; nous les admettons au contraire, et d'autant plus volontiers que nous avons produit nous-même une série d'expériences qui ont beaucoup d'analogie avec les siennes, et que nous publierons un jour.

Ce que nous contestons, ce ne sont point les faits en eux-mêmes, car de tout temps ils ont été produits, mais c'est la cause surnaturelle, l'intervention des esprits. Nous nions d'une manière formelle que l'âme de la mère de M. Home et celles de ses amis morts puissent intervenir dans ces circonstances.

Nous reconnaissons simplement pour cause de tous ces phénomènes, un mélange de magnétisme, de fascination, d'hallucination, et rien de plus.

Nous pourrions peut-être citer à l'appui de ce que nous avançons, l'état particulier dans lequel se trouve M. Home lorsqu'il fait apparaître des mains, soit sur lui, soit sur d'autres. M. Home a dans ce moment-là les mains mortes et glacées, comme tout homme chez qui toute la vie a reflué au cerveau, qui doit être congestionné fortement. Quant aux autres personnes, elles sont sous l'empire d'une fascination mêlée d'hallucination des plus violentes, tout en conservant l'usage de leur raison. Ceci n'est point un cas exceptionnel ; nous pouvons citer l'exemple du comte de Cabalis, qui prétendait être marié avec un sylphe, et en avoir même des enfants, et qui cependant jouissait de la plénitude de sa raison sur tout autre sujet.

Ch. Lafontaine.

IL EST UTILE DE SE DÉMAGNÉTISER.

Bruxelles, le 15 décembre 1860.

Qu'un homme rayonnant de santé, entouré d'une atmosphère fluidique en continuelle émission, comme vous, *M. Lafontaine*, n'ait pas besoin de se démagnétiser, après avoir enlevé une douleur à un malade, cela se conçoit; la jeunesse émet, la vieillesse reçoit et absorbe; l'homme moyen donne et reprend alternativement : c'est une pompe tantôt foulante, tantôt aspirante, qui ne peut se comparer à la pompe toujours foulante, qui est le lot des jeunes et riches natures, ni à la pompe toujours aspirante, qui est le lot des vieillards cacochymes et des malades épuisés, digérant mal et ne réparant pas leurs forces.

Telle est la distinction que vous avez oublié de faire dans votre réponse à M. Keaspearoski. Je suis d'autant mieux à même de la faire pour vous, que je suis encore sous l'impression d'une pareille négligence.

J'étais avant-hier de votre avis, mais je n'en suis plus aujourd'hui. Voici pourquoi :

Hier soir, rendant visite à mon ami l'ingénieur Delavelage, encore tout fatigué que j'étais de mon voyage de Paris, et sa femme se plaignant à tout instant d'un rhumatisme à l'épaule, l'idée me vint de l'en débarrasser, au moyen d'une insufflation locale qui lui causa un fourmillement au coude, et de deux passes qui la délivrèrent entièrement. — Si le mal ne revient pas, me dit-elle en sortant, je croirai à toutes les merveilles que vous nous racontez et vous n'aurez pas de plus fervente néophyte que moi.

Je sortis donc, emportant son mal qui se jeta sur ma partie faible, les poumons, qui gonflèrent d'une façon tellement rapide que je pus à peine atteindre la sonnette du pharmacien du roi, où je tombai sans voix sur un tabouret. Quelques gouttes d'éther dans un verre d'eau calmèrent cet étouffement et me permirent de regagner mon lit quoique avec peine. Je ne pensai que ce matin à me démagnétiser, et je me trouve maintenant dans mon assiette ordinaire. — Remarquez bien que c'est la première fois de ma vie que j'éprouve une pareille défaillance, pas plus dans mon état normal qu'après avoir enlevé, par le magnétisme, une foule de névralgies, sans compter la névralgie générale de la femme d'un de nos anciens minis-

tres, abandonnée par ses deux médecins, après six mois de traitement consécutifs.

Voilà pourquoi je crois aujourd'hui QU'IL N'EST PAS INUTILE DE SE DÉMAGNÉTISER.

Votre serviteur bien humble,

JOBARD,
Officier de la Légion-d'Honneur.

C'est avec un bien vif plaisir que nous constatons qu'une des lumières du siècle, M. Jobard, a été jusqu'à ce jour de notre avis; nous en sommes d'autant plus heureux et d'autant plus fier que, s'il en diffère aujourd'hui, nous espérons le ramener facilement à notre opinion, en lui démontrant qu'il a commis une erreur dans le fait qui a changé sa conviction, et que non-seulement il n'avait pas besoin d'être démagnétisé, mais qu'au contraire il était nécessaire qu'il fût magnétisé, puisqu'il était épuisé.

En effet, qu'est-il arrivé? M. Jobard enleva, avec une ardeur toute juvénile, la douleur rhumatismale dont Mme Delavelage était tourmentée; il le fit par une insufflation chaude et quelques passes.

Dans cette insufflation M. Jobard mit toute l'énergie, toute la volonté que chacun lui reconnaît; il ne calcula point ses forces, il fit abnégation de lui-même, il donna sa vie avec enthousiasme, il donna plus qu'il ne pouvait donner, sans en ressentir lui-même une grande fatigue, une sorte d'épuisement; aussi soulagea-t-il immédiatement, en provoquant la circulation qui momentanément était à peu près suspendue dans l'épaule de la malade. Mais M. Jobard n'emporta point le mal, et celui-ci ne se jeta point sur sa partie faible; si les poumons de M. Jobard se gonflèrent rapidement et produisirent une espèce d'étouffement, ce fut simplement la conséquence des efforts faits par lui-même pour émettre son fluide et le faire pénétrer avec force chez la malade. Voilà tout.

Si cependant nous voulons bien admettre que les effluves du malade aient pu pénétrer l'organisme de M. Jobard, ce que nous nions, puisque nous reconnaissons qu'il a été des plus actif en magnétisant, alors la démagnétisation qu'il a fait sur lui-même n'a pu, comme il le pense, lui être d'aucune utilité; car ce n'est point en démagnétisant avant d'avoir préalablement magnétisé qu'on pourra débarrasser d'un fluide vicié les organes qui en auront été infectés. C'est en magnétisant d'a-

bord et avant tout qu'on pourra forcer les organes à fonctionner activement, qu'on les dégagera de ce qui les entrave, qu'on les épurera et qu'on rétablira la circulation.

Mais en supposant même que dans l'inspiration qui a suivi l'insufflation, M. Jobard ait attiré à lui les effluves sortant du malade, ceux-ci à peine fiévreux, puisqu'ils étaient provoqués par une simple douleur rhumatismale, n'auraient point été assez viciés pour produire un effet aussi violent et aussi prompt que celui dont M. Jobard a été atteint; et de plus, ses poumons fonctionnaient avec trop de vigueur, dans le moment, pour qu'ils n'aient pas rejeté violemment les effluves qui auraient pu pénétrer jusqu'à eux. Mais les émanations viciées du malade n'ont pu atteindre M. Jobard, si, comme nous l'admettons, il a donné avec force une partie du fluide vital qui était en lui, car alors le rayonnement a dû être assez grand pour l'envelopper entièrement et repousser tout fluide étranger.

Nous ne pouvons donc reconnaître ici qu'une fatigue immense, qu'un épuisement produit par une trop forte émission de fluide. Il n'était donc point nécessaire de démagnétiser M. Jobard, mais il avait besoin au contraire d'une magnétisation forte et vigoureuse, qui, en stimulant ses poumons, eût rétabli leurs libres fonctions et réparé ses forces.

M. Jobard n'est plus jeune; nous-même nous ne sommes plus de la première jeunesse, puisque nous touchons à nos 58 ans; aussi nous sommes forcé de reconnaître que nous n'avons plus la même force, la même puissance qu'il y a quelques années; et si nous faisons encore de belles cures qui étonnent même ceux sur qui elles sont faites, nous sommes forcé d'avouer que c'est en faisant des efforts surhumains et aux dépens de notre santé, de notre vie même, que nous les faisons. Car le fluide ne se renouvelle pas aussi promptement dans des organes qui, un peu fatigués, fonctionnent avec moins de facilité. Heureusement pour nous, que nous avons un corps de fer et une volonté puissante qui nous mettent à même de soutenir les plus grandes fatigues et les plus grandes dépenses de fluide, et si parfois les excès de magnétisations auxquels nous nous sommes livré ont ébranlé un instant notre santé, nous nous sommes toujours relevé aussitôt et plus fort qu'avant notre chute; aussi nous sommes de l'avis de M. Jobard, lorsqu'il dit que le magnétiseur doit être jeune et dans un état parfait de santé; en effet, le magnétiseur doit être surtout

d'une constitution forte, saine et d'un sang chaud, pur de tout principe dartreux, scrofuleux, etc., car il lui faut une exubérance de vie pour pouvoir en communiquer une partie aux malades ; il faut que le fluide vital qu'il émet soit d'une qualité saine et dense, pour qu'il puisse stimuler les organes du malade, raviver la circulation chez lui, et rétablir l'équilibre dans tout son être.

Nous persévérons donc à dire que le magnétiseur fort et plein de santé, qui sera toujours actif près du malade, sans s'oublier un instant, sans mettre de la négligence, ne recevra jamais rien du malade ; car étant toujours en continuelle émission, son fluide rayonnera assez fortement autour de lui pour le préserver des émanations qu'il provoquera, chez le malade, par la magnétisation.

Espérons que M. Jobard reviendra à notre avis, et que dans le cas cité par lui, il reconnaîtra qu'il a magnétisé avec trop d'énergie pour avoir pu rien recevoir au moment où il donnait son fluide avec abondance, mais que son indisposition a été la suite des efforts faits par lui.

Nous concluons donc que, du moment où l'on magnétise énergiquement, on ne peut rien recevoir. *Il est donc inutile de se démagnétiser,* mais *il serait bon* au contraire *de se faire magnétiser pour réparer les forces épuisées.*

CH. LAFONTAINE.

UN MOT A M. H. ANDRÉ.

Nous avons lu, dans le *Journal du magnétisme* du 25 décembre dernier, un long article de M. Henri André, en réponse aux observations que nous avions faites sur certaines idées qu'il avait énoncées. Nous ne répondrons point à ce factum d'une longueur indéfinie, qui est un mélange diffus de toutes choses, et dans lequel il nous accuse de malveillance envers lui.

Nous ne connaissons point M. H. André ; nous ne pouvons donc avoir de motif d'animosité, et nous nous plaisons à déclarer ici que nous n'en avons aucun.

Aussi n'est-ce point lui, mais ses idées, ses pratiques, que nous avons combattues, comme nous le ferons toujours pour lui et pour tous ceux qui émettront des idées qui nous paraîtront peu rationnelles.

Nous avons une expérience acquise malheureusement par 25 années de pratique sérieuse et consciencieuse de tous les jours ; nous avons tenté, nous avons essayé toutes les expérimentations anciennes et nouvelles pour trouver la vérité. Nous n'avons jamais dit notre opinion avant de l'avoir assise par une foule d'expériences bien des fois répétées solitairement dans notre cabinet. Nous sommes un praticien consciencieux qui donne le résultat de ses travaux personnels, et non un de ces écrivains du siècle, qui, parce qu'ils savent tenir une plume et aligner des mots, croient tout savoir, parlent, écrivent sur tout, et font des livres et des théories, tranchent du savant, sans cependant avoir la plus petite notion pratique sur ce qu'ils écrivent.

Nous avons combattu et nous combattrons toujours les idées, les théories et les pratiques qui nous paraîtront fausses ou exagérées, de même que nous nous sommes toujours élevé et que nous nous élèverons toujours contre le charlatanisme qui déshonore et avilit le magnétisme.

Ch. LAFONTAINE.

PROCÈS CÉLÈBRES DE MAGIE [1].

Pour tout pouvoir, il faut tout oser ; tel était le principe des enchantements et de leurs horreurs. Les faux magiciens se liaient par le crime, et ils se croyaient capables de faire peur aux autres quand ils étaient parvenus à s'épouvanter eux-mêmes. Les rites de la magie noire sont restés horribles comme les cultes impies qu'elle avait produits, soit dans les associations de malfaiteurs conspirant contre les civilisations antiques, soit chez les peuplades barbares. C'est toujours le même amour des ténèbres, ce sont toujours les mêmes profanations, les mêmes prescriptions sanglantes. La magie anarchique est le culte de mort. Le sorcier s'abandonne à la fatalité, il abjure sa raison, il renonce à l'espérance de l'immortalité, et il immole des enfants. Il renonce au mariage honnête et il fait vœu de débauche stérile. A ces conditions il jouit de la plénitude de sa folie, il s'enivre de sa méchanceté au point de la croire toute puissante, et transformant en réalité ses hallucinations, il se croit maître d'évoquer à son gré toute la tombe et tout l'enfer.

1. *Histoire de la Magie*, par Eliphas Lévy. — Paris, Germer-Baillière.



Mais c'est surtout de la pierre philosophale que la magie noire s'occupa le plus; il lui fallait de l'or pour couvrir ses crimes; il lui fallait la transmutation des métaux, ne comprenant pas que si saint Thomas d'Aquin changeait en or tout ce qu'il touchait, c'était au figuré seulement, et en prenant l'or pour l'emblème de la vérité.

Sous les rois de France de la première race, le crime de magie n'entraînait la mort que pour les grands, et il s'en trouvait qui faisaient gloire de mourir pour un crime qui les élevait au-dessus du vulgaire, et les rendait redoutables même aux souverains. C'est ainsi que le général Mummol, torturé par ordre de Frédégonde, déclara n'avoir rien souffert et provoqua lui-même les épouvantables supplices à la suite desquels il mourut, en bravant ses bourreaux que tant de constance avait forcés en quelque sorte de lui faire grâce.

Le plus grand procès de magie que nous trouvions dans l'histoire, après celui des Templiers et de Jeanne d'Arc, est sans contredit celui du seigneur de Raiz, maréchal de Bretagne, l'un des plus vaillants capitaines de Charles VII, et les services qu'il avait rendus à l'Etat ne purent balancer le nombre et l'énormité de ses crimes.

Nous en donnons aujourd'hui l'historique, pour démontrer quels étaient les moyens horribles que les adeptes de la magie noire adoptaient pour arriver à faire de l'or.

C'est ce procès qui donna naissance au conte de la Barbe-Bleue, que chacun a entendu raconter dans son enfance, et dont peu de personnes connaissent l'origine.

Gilles de Laval, seigneur de Raiz, avait en effet la barbe si noire qu'elle semblait être bleue, comme on peut le voir par son portrait qui est au musée de Versailles, dans la salle des Maréchaux; c'était un maréchal de Bretagne, brave parce qu'il était Français, fastueux parce qu'il était riche, et sorcier parce qu'il était fou.

Le dérangement des facultés du seigneur de Raiz se manifesta d'abord par une dévotion luxueuse et d'une munificence outrée.

Il ne marchait que précédé de la croix et de la bannière; ses chapelains étaient couverts d'or et parés comme des prélats; il avait chez lui tout un collége de petits pages ou d'enfants de chœur toujours richement habillés. Tous les jours un de ces enfants était mandé chez le maréchal, et ses camarades ne le voyaient pas revenir : un nouveau venu remplaçait celui

qui était parti, et il était sévèrement défendu aux enfants de s'informer de tous ceux qui disparaissaient ainsi et même d'en parler entre eux.

Le maréchal faisait prendre ces enfants à des parents pauvres, qu'on éblouissait par des promesses, et qui s'engageaient à ne plus jamais s'occuper de leurs enfants, auxquels le seigneur de Raiz assurait, disait-il, un brillant avenir.

Or, voici ce qui se passait :

La dévotion n'était qu'un masque et servait de passeport à des pratiques infâmes.

Le maréchal, ruiné par ses folles dépenses, voulait à tout prix se créer des richesses; l'alchimie avait épuisé ses dernières ressources; les emprunts usuraires allaient bientôt lui manquer; il résolut alors de tenter les dernières expériences de la magie noire, et d'obtenir de l'or par le moyen de l'enfer.

Un prêtre apostat, du diocèse de Saint-Malo, un Florentin, nommé Prélati, et l'intendant du maréchal, nommé Fillé, étaient ses confidents et ses complices.

Il avait épousé une jeune fille de grande naissance, et la tenait pour ainsi dire renfermée dans son château de Machecoul; il y avait dans ce château une tourelle dont la porte était murée. Elle menaçait ruine, disait le maréchal, et personne n'essayait jamais d'y pénétrer.

Cependant Mme de Raiz, que son mari laissait souvent seule pendant la nuit, avait aperçu des lumières rougeâtres aller et venir dans cette tour.

Elle n'osait pas interroger son mari, dont le caractère bizarre et sombre lui inspirait la plus grande terreur.

Le jour de Pâques de l'année 1440, le maréchal, après avoir solennellement communié dans sa chapelle, prit congé de la châtelaine de Machecoul, en lui annonçant qu'il partait pour la Terre Sainte; la pauvre femme ne l'interrogea pas davantage, tant elle tremblait devant lui; elle était enceinte de plusieurs mois. Le maréchal lui permit de faire venir sa sœur près d'elle, afin de s'en faire une compagnie pendant son absence. Mme de Raiz usa de cette permission et envoya quérir sa sœur. Gilles de Laval monta ensuite à cheval et partit.

Mme de Raiz confia alors à sa sœur ses inquiétudes et ses craintes. Que se passait-il au château? Pourquoi le seigneur de Raiz était-il si sombre? Pourquoi ces absences multipliées? Que devenaient ces enfants qui disparaissaient tous les jours?

Pourquoi ces lumières nocturnes dans la tour murée? Ces questions surexcitèrent au plus haut degré la curiosité des deux femmes.

Comment faire, pourtant. Le maréchal avait expressément défendu qu'on s'approchât de la tour dangereuse, et, avant de partir, il avait formellement réitéré cette défense.

Il devait exister une entrée secrète : Mme de Raiz et sa sœur Anne la cherchèrent ; toutes les salles basses du château furent explorées, coin par coin, pierre par pierre ; enfin, dans la chapelle, et derrière l'autel, un bouton de cuivre, caché dans un fouillis de sculpture, céda sous la pression de la main, une pierre se renversa, et les deux curieuses, palpitantes, purent apercevoir les premières marches d'un escalier.

Cet escalier conduisit les deux femmes dans la tour condamnée.

Au premier étage, elles trouvèrent une sorte de chapelle dont la croix était renversée et les cierges noirs ; sur l'autel était placée une figure hideuse représentant sans doute le démon.

Au second, il y avait des fourneaux, des cornues, des alambics, du charbon, enfin tout l'appareil des souffleurs.

Au troisième, la chambre était obscure ; on y respirait un air fade et fétide qui obligea les deux visiteuses à ressortir.

Mme de Raiz se heurta contre un vase qui se renversa, et elle sentit sa robe et ses pieds inondés d'un liquide épais et inconnu ; lorsqu'elle revint à la lumière du palier, elle se vit toute inondée de sang.

La sœur Anne voulait s'enfuir, mais chez Mme de Raiz la curiosité fut plus forte que l'horreur et que la crainte ; elle redescendit, prit la lampe de la chapelle infernale et remonta dans la chambre du troisième étage : là un horrible spectacle s'offrit à sa vue.

Des bassines de cuivre pleines de sang étaient rangées par ordre le long des murailles, avec des étiquettes portant des dates, et au milieu de la pièce, sur une table de marbre noir, était couché le cadavre d'un enfant récemment égorgé.

Une des bassines avait été renversée par Mme de Raiz, et un sang noir s'était largement répandu sur le parquet en bois vermoulu et mal balayé.

Les deux femmes étaient demi-mortes d'épouvante. Mme de Raiz voulut à toute force effacer les indices de son indiscrétion ; elle alla chercher de l'eau et une éponge pour laver les

planches, mais elle ne fit qu'étendre la tache qui, de noirâtre qu'elle était, devenait sanguinolente et vermeille.... Tout à coup une grande rumeur retentit dans le château ; on entend crier les gens qui appellent Mme de Raiz, et elle distingue parfaitement ces formidables paroles : « Voici Monseigneur qui revient ! » Les deux femmes se précipitent vers l'escalier, mais au même instant elles entendent dans la chapelle du Diable un grand bruit de pas et de voix ; la sœur Anne s'enfuit en montant jusqu'aux créneaux de la tour ; Mme de Raiz descend en chanchelant et se trouve face à face avec son mari, qui montait suivi du prêtre apostat et de Prélati.

Gilles de Laval saisit sa femme par le bras sans lui rien dire et l'entraîne dans la chapelle du Diable ; alors Prélati dit au maréchal : « Vous voyez qu'il le faut, et que la victime est venue d'elle-même. — Eh bien ! soit, dit le maréchal ; commencez la messe noire. »

Le prêtre apostat se dirigea vers l'autel ; M. de Raiz ouvrit une petite armoire pratiquée dans l'autel même et y prit un large couteau, puis il revint s'asseoir près de sa femme à demi évanouie et renversée sur un banc contre le mur de la chapelle ; les cérémonies sacriléges commencèrent.

Il faut savoir que M. de Raiz, au lieu de prendre en partant la route de Jérusalem, avait pris celle de Nantes où demeurait Prélati ; il était entré comme un furieux chez ce misérable, en le menaçant de le tuer s'il ne lui donnait pas le moyen d'obtenir du Diable ce qu'il lui demandait depuis si longtemps. Prélati, pour gagner un délai, lui avait dit que les conditions absolues du maître étaient terribles, et qu'il fallait avant tout que le maréchal se décidât à sacrifier au Diable son dernier enfant arraché de force du sein de sa mère. Gilles de Laval n'avait rien répondu, mais il était revenu sur le champ à Machecoul, entraînant après lui le sorcier florentin avec le prêtre son complice. Il avait trouvé sa femme dans la tour murée, et l'on sait le reste.

Cependant la sœur Anne, oubliée sur la plate-forme de la tour et n'osant redescendre, avait détaché son voile et faisait au hasard des signaux de détresse auxquels répondirent deux cavaliers suivis de quelques hommes d'armes, qui galopaient vers le château ; c'étaient ses deux frères qui, ayant appris le prétendu départ du sire de Laval pour la Palestine, venaient visiter et consoler Mme de Raiz. Ils entrèrent bientôt avec fracas dans la cour du château ; Gilles de Laval, interrompant

alors l'horrible cérémonie, dit à sa femme : « Madame, je vous fais grâce, et il ne sera plus question de ceci si vous faites ce que je vais vous dire :

» Retournez à votre chambre, changez d'habits et venez me rejoindre dans la salle d'honneur où je vais recevoir vos frères ; si devant eux vous dites un mot ou que vous leur fassiez soupçonner quelque chose, je vous ramène ici après leur départ, et nous reprendrons la messe noire où nous l'avons laissée ; c'est à la consécration que vous devez mourir. Regardez bien où je dépose le couteau. »

Il se lève alors, conduit sa femme jusqu'à la porte de sa chambre et descend à la salle d'honneur où il reçoit les deux gentilshommes avec leur suite, leur disant que sa femme s'apprête et va venir embrasser ses frères.

Quelques instants après, en effet, paraît Mme de Raiz, pâle comme une trépassée. Gilles de Laval ne cessait de la regarder fixement et la dominait du regard : « Vous êtes malade, ma sœur ? — Non, ce sont les fatigues de la grossesse.... », et tout bas la pauvre femme ajoutait : « Il veut me tuer, sauvez-moi.... » Tout à coup la sœur Anne, qui était parvenue à sortir de la tour, entra dans la salle en criant : « Emmenez-nous, sauvez-nous, mes frères ; cet homme est un assassin » ; et elle montrait Gilles de Laval.

Le maréchal appelle ses gens à son aide ; l'escorte des deux frères entoure les deux femmes et l'on met l'épée à la main ; mais les gens du seigneur de Raiz, le voyant toujours furieux, le désarment au lieu de lui obéir. Pendant ce temps, Mme de Raiz, sa sœur et ses frères gagnent le pont-levis, et sortent du château.

Le lendemain, le duc Jean V fit investir Machecoul, et Gilles de Laval qui ne comptait plus sur ses hommes d'armes se rendit sans résistance. Le Parlement de Bretagne l'avait décrété de prise de corps comme homicide ; les juges ecclésiastiques s'apprêtèrent à le juger d'abord comme hérétique, sodomite et sorcier. Des voix, que la terreur avait tenues longtemps muettes, s'élevèrent de tous côtés pour lui redemander les enfants disparus. Ce fut un deuil et une clameur universelle dans toute la province. On fouilla les châteaux de Machecoul et de Chantocé, et l'on trouva les débris de plus de deux cents squelettes d'enfants ; les autres avaient été brûlés et consumés en entier.

Gilles de Laval parut devant ses juges avec une suprême

arrogance. — « Qui êtes-vous? lui demanda-t-on selon la coutume. — Je suis Gilles de Laval, maréchal de Bretagne, seigneur de Raiz, de Machecoul, de Chantocé et autres lieux ; et vous qui m'interrogez, qui êtes-vous? — Nous sommes vos juges, les magistrats en cour d'Eglise. — Vous, mes juges! allons donc; je vous connais, mes maîtres : vous êtes des simoniaques et des ribauds; vous vendez votre Dieu pour acheter les joies du Diable. Ne parlez donc pas de me juger; car si je suis coupable, vous êtes certainement mes instigateurs et mes complices, vous qui me deviez le bon exemple. — Cessez vos injures et répondez-nous! — J'aimerais mieux être pendu par le cou que de vous répondre; je m'étonne que le président de Bretagne vous laisse connaître ces sortes d'affaires; vous interrogez sans doute pour vous instruire et faire ensuite pis que vous n'avez encore fait.

Cette hauteur insolente tomba cependant devant la menace de la torture. Il avoua alors, devant l'évêque de Saint-Brieux et le président Pierre de Lhôpital, ses meurtres et ses sacriléges; il prétendit que le massacre des enfants avait pour motif une volupté exécrable qu'il cherchait pendant l'agonie de ces pauvres petits êtres. Le président parut douter de la vérité et questionna de nouveau le maréchal. — Hélas! dit brusquement celui-ci, vous vous tourmentez inutilement, et moi avec.

— Je ne vous tourmente point, répliqua le président.

« *Ains* je suis moult émerveillé de ce que vous me dites et ne m'en puis bonnement contenter; ainçois je désire, et voudrois en savoir par vous la pure vérité. » — Vraiment il n'y avait ni autre cause, ni autre intention que ce que je vous ai déjà dit; que voulez-vous davantage? ne vous en ai-je pas assez avoué pour faire mourir dix mille hommes? »

Ce que Gilles de Raiz ne voulait pas dire, c'est qu'il cherchait la pierre philosophale dans le sang des enfants égorgés. C'était la cupidité qui le poussait à cette monstrueuse débauche; il croyait, sur la foi de ses nécromants, que l'agent universel de la vie devait être subitement coagulé par l'action et la réaction combinée de l'outrage à la nature et du meurtre; il recueillait ensuite la pellicule irisée qui se formait sur le sang lorsqu'il commençait à se refroidir, lui faisait subir diverses fermentations et mettait digérer le produit dans l'œuf philosophique de l'Athœnor, en y joignant du sel, du soufre et du mercure. Il avait tiré sans doute cette recette de quel-

ques-uns de ces vieux grimoires hébreux, qui eussent suffi, s'ils avaient été connus, pour vouer les Juifs à l'exécration de toute la terre.

Dans la persuasion où ils étaient que l'acte de la fécondation humaine attire et coagule la lumière astrale en réagissant par sympathie sur les êtres soumis au magnétisme de l'homme, les sorciers israélites en étaient venus à ces écarts que leur reproche Philon, dans un passage que rapporte l'astrologue Gaffarel. Ils faisaient greffer leurs arbres par des femmes qui inséraient la greffe pendant qu'un homme se livrait sur elles à des actes outrageants pour la nature. Toujours, lorsqu'il s'agit de magie noire, on retrouve les mêmes horreurs, et l'esprit de ténèbres n'est guère inventif.

Gilles de Laval fut brûlé vif dans le pré de la Magdeleine, près de Nantes; il obtint la permission d'aller à la mort avec tout le faste qui l'avait accompagné pendant sa vie, comme s'il voulait vouer à toute l'ignominie de son supplice le faste et la cupidité qui l'avaient si complétement dégradé et si fatalement perdu.

CORRESPONDANCE PARISIENNE.

Compliments de nouvelle année. — Récapitulation. — Le bilan du magnétisme. — M. Fortier. — Mme Roger. — Feu Letur.

Paris, 10 janvier 1861.

Je ne sais pourquoi je ne commencerais pas ce premier courrier de l'année 1861 par une petite récapitulation, accompagnée d'une poignée de vœux et de compliments, selon l'usage antique et solennel. Cette idée me sourit, et je la saisis avec ardeur, n'ayant pas d'autre étrenne à vous donner. Vos honorables abonnés y verront au moins une marque de politesse à leur endroit, et un souvenir à l'année défunte, qui, — quoi qu'on dise, — n'a pas été infructueuse pour le magnétisme.

Cette fusion des sociétés en un seul groupe central restera d'abord un des plus notables événements de l'époque; elle neutralise les schismes et les dissidences, elle met fin à des tiraillements qui compromettent les deux camps, sans profit pour les intérêts de Mesmer.

Au point de vue scientifique et pratique, 1860 n'aura pas été non plus sans résultat. L'incrédulité systématique, l'impuissance et la mauvaise foi, ont rouvert le champ des hosti-

lités ; elles ont tenté de remettre en question des faits acquis à la science ; des praticiens ont été mis en demeure de prouver leurs dires par des expériences, et les faits sont sortis victorieux. Ces épreuves n'auront donc pas été stériles :elles ont déterminé une halte, sans doute ; mais le progrès neconsiste pas toujours à marcher : l'essentiel, c'est de marquer le pas et de sauvegarder les jalons.

Maintenant, salut à 1861 ! que le fluide nous soit léger ! Puisse l'armée mesmérienne, réunie en un seul et solide faisceau, séparant le bon grain de l'ivraie magnétique, forcer les retranchements officiels avec un agent réel, physique, indiscutable ! Puissent les disciples de Deleuze et de Puységur, ne plus être assimilés à des sectaires, et marcher côte à côte, à ciel ouvert, avec l'élite de nos corps enseignants !...

Quoi ! parce qu'une découverte étonne l'imagination et renverse les notions reçues, on s'obstinerait éternellement à la mettre au rang des utopies !... Ce qui depuis un demi-siècle s'accomplit dans les sciences physiques, ne tient-il pas du prodige ? A chaque pas, l'homme réalise un progrès, opère un miracle : avec la chimie, nous décomposons tous les corps ; avec la vapeur, nous franchissons l'espace, rapides comme l'oiseau dans son vol ; avec une étincelle électrique, notre pensée, prompte comme la foudre, vole d'une extrémité du globe à l'autre ; et en présence de toutes ces merveilles, le magnétisme resterait le dépôt clandestin de quelques groupes d'hommes disséminés sur la terre !...

Quoi ! vous reconnaîtriez une puissance prodigieuse à des corps inertes, à l'eau bouillante, à un fil métallique, et vous la refuseriez à un être vivant, à un homme, cette merveille qui les résume toutes ?

Non, cet aveuglement ne saurait durer, ce déni de justice aura son terme. Cet agent physiologique dont des milliers d'individus sont les détenteurs, cette électricité animale est une force avec laquelle il faudra compter.

A l'œuvre, magnétiseurs, et serrons les rangs ! Il faut que les faits s'accumulent et se coordonnent, que les scories se détachent, qu'une théorie se formule ! ne nous lassons pas d'initier les masses aux miraculeux effets du fluide nerveux. Et si les Orgon de la science persistent à fermer les yeux, nous aurons pour nous la génération nouvelle. Déjà dans quelques régions médicales, les préventions tombent, les nuages se dissipent : une portion de la jeune école signe une trêve avec le

mesmérisme, et se livre à l'étude des faits. Bientôt la lumière se fera, et l'agent nerveux aura sa place au soleil!

Ainsi soit-il!

Nous allons rentrer, s'il vous plaît, dans le chapitre du personnel mesmérien de Paris, — tout en vous promettant d'en sortir de rechef, quand les événements du jour réclameront la parole.

Parmi les *fluidistes* parisiens, il en est un qui mérite d'être signalé. Praticien habile, sain de corps et d'esprit, se livrant à son œuvre avec zèle, mais sans forfanterie, il réunit toutes les conditions du programme de Deleuze. J'ai nommé M. Auguste FORTIER.

Des circonsiances exceptionnelles, et la rencontre d'un *sujet* hors ligne, ont seules déterminé ce frère à chercher une position dans l'élément somnambulique.

Il n'y a guère qu'une dixaine d'années que M. Fortier s'occupe activement du magnétisme. Vers 1850, on vit arriver à Boulogne-sur-Mer, à Dunkerque, à Ostende, à Bruges, à Spa, à Liége, deux membres de la Société *philanthropico-magnétique :* l'un, M. Fortier, voyageant avec un sujet qu'il a formé lui-même, et dont il ne s'est jamais séparé depuis, — Mme *Roger-Kohler;* l'autre, M. LETUR, avait pour somnambule Mme *Palmyre Deschamps.*

Ici j'ouvre une paranthèse: tous les magnétiseurs se rappellent la fin tragique de ce pauvre Letur.

Ancien artiste dramatique, et beau-frère du célèbre mime Ratel, M. Letur tomba un soir au fond d'une trappe et se luxa le col du fémur. Il ne parvint à se rétablir de ce grave accident qu'au prix d'une claudication qui le força à renoncer au théâtre. Il se mit à étudier le magnétisme, et trouva des ressources dans l'exploitation des phénomènes de seconde vue.

Plus tard, malheureusement, il négligea Mesmer pour s'occuper de nautique aérienne, et nous le vîmes en 1853, à Batignolles-Monceaux, se livrer à la construction d'une *machine volante* dont le succès lui semblait infaillible. Elle se composait d'un immense parachute, au-dessous duque se mouvaient deux grandes ailes qui ressemblaient à deux rames chinoises. L'appareil se rattachait par ses extrémités à un siége sur lequel s'asseyait l'*homme volant*, et d'où ses pieds, portant sur des pédales, mettaient tout le système en mouvement.

La *machine volante* de M. Letur frustra, hélas! toutes les espérances de son inventeur, et finalement lui coûta la vie.

Après avoir échoué deux fois à l'Hippodrome, notre *homme volant* tenta une expérience près de Lyon, et alla s'abattre sur le faîte d'une maison, où il aurait infailliblement péri si l'on ne s'était hâté de venir à son secours.

« Vraiment, » — disions-nous à cette époque dans la Chronique de l'*Entr'Acte*, à propos de ces trois échecs successifs, — « nous ne pouvons nous défendre d'un sentiment de compassion, en voyant ce pauvre infirme faire un métier d'oiseau. Puisse-t-il au moins mourir tranquillement dans son lit! »

Notre vœu devait avoir fatalement le caractère d'une prophétie : quelques mois après, les journaux de Londres annonçaient la mort de M. Letur, par suite d'une descente en parachute.

Mais revenons vers 1850.

Nous avions laissé ce pauvre Letur voyageant de compagnie avec M. Fortier. Les deux associés, accompagnés de leurs somnambules, remplirent donc leur mission collective à Boulogne, à Dunkerque, à Ostende, à Spa, à Bruges, à Liége ; partout ils donnèrent des soirées publiques et des séances particulières. Toutes les feuilles locales retentirent du succès de ces tournées magnétiques. et célébrèrent les hauts faits de Mme *Roger* et de Mme *Palmyre Deschamps*. A Ostende, les quatre voyageurs reçurent de véritables ovations. A chacune de leurs séances, la foule encombrait le casino, et le lendemain c'était dans le journal de la ville tout un concert de louanges en prose et d'hommages en vers. Les vers ne se montraient pas toujours très-fidèles à la prosodie, mais ils dénotaient d'excellentes intentions envers Mesmer, et voilà l'essentiel. Car Ostende, en définitive, n'a jamais eu la moindre prétention à la haute poésie ; elle attache beaucoup plus d'importance à la délicatesse de ses huîtres qu'à la supériorité de ses poëtes ; elle a bien raison.

Les expériences auxquelles se livraient MM. Fortier et Letur dans leurs pérégrinations sont connues de tous les magnétiseurs ; elles ont été maintes fois reproduites au sein de nos séances mesmériennes. La plupart des effets somnambuliques obtenus par Mme *Palmyre Deschamps* rentraient dans la catégorie des phénomènes physiologiques qui forment le répertoire de M. Lafontaine. Quant à Mme *Roger*, dont les facultés de *vision* semblaient plus appréciables, et en même temps plus

surprenantes, elle se rapprochait davantage du type d'*Alexis Didier*, qu'elle primait dans le domaine thérapeutique.

La lucidité de Mme Roger acquit plus de développement encore, quand M. Fortier, de retour à Paris et renonçant aux voyages, aux exhibitions publiques, se borna aux séances particulières. Ce praticien possédait, comme je l'ai dit plus haut, toutes les qualités physiques et morales définies par le catéchisme mesmérien : constitution vigoureuse, fluide sympathique, nature chaleureuse et dévouée. Depuis plusieurs années, son sujet, Mme Roger, occupe un rang des plus distingués dans la rare catégorie des somnambules de bon aloi.

On ne m'accusera certainement pas d'un excès de tendresse pour les pythonisses de profession ; mais j'ai vu peu de sujets chez lesquels le phénomène psychologique se présente avec autant de constance. J'aimerais mieux sans doute que ce sommeil lucide ne fût exploité que dans un but médical ; mais empêchez donc la foule d'user de ces précieuses facultés et d'interroger les oracles ! les archives de La Ferté-Bernard, de Nogent-le-Rotrou et de Fontainebleau, vous diront les hauts faits de notre sybille, et des magistrats de ma connaissance n'ont pas hésité à se servir des indications de Mme Roger à titre de renseignements.

Elle aussi, — n'en déplaise aux magnétologues qui refusent au somnambulisme le don de lire dans l'avenir, — elle aussi a prédit la mort de M. Letur, et avec bien plus de solennité que ne l'avait fait le chroniqueur de l'*Entr'Acte*.

Un jour M. Letur fit une visite à son collégue Fortier. Mme Roger dormait du sommeil magnétique et donnait une consultation.

« Pauvre M. Letur ! lui dit-elle, vous vous tuerez avec votre *machine volante*. »

— Vous croyez ?

— Oui, vous périrez à l'étranger avant six mois...

M. Letur haussa les épaules.

Cinq mois après, la prédiction fut accomplie.

J. Lovy.



LE MAGNÉTISEUR

Sommaire. — Avis aux abonnés. — Lettre de M. Jobard. — Opinion de Lafontaine sur les Esprits. — Transfusion de la santé par l'électricité. — Réflexions de Lafontaine. — Clinique : Asphyxie par le charbon, par Lafontaine. — Correspondance parisienne, par Jules Lovy. — Nécrologie. — Bibliographie : *Source du sentiment religieux*, par H. Disdier.

AVIS AUX ABONNÉS.

Nous invitons instamment nos abonnés de France et de Paris à envoyer le prix de leur abonnement de 1861 chez M. Germer-Baillière, libraire-éditeur, rue de l'École-de-Médecine, 17, à Paris. Nous engageons les personnes qui n'ont point encore soldé leur abonnement de 1860 à le réunir à celui de 1861, en l'envoyant à l'adresse ci-dessus.

Nous prévenons nos abonnés de Genève et de la Suisse que nous leur ferons présenter, ce mois-ci, la quittance de l'abonnement de 1861, quoique l'année ne commence que le 15 avril.

Nous prions tous nos lecteurs de vouloir bien croire que nous ferons tous nos efforts pour rendre notre journal instructif et intéressant.

LETTRE DE M. JOBARD.

Bruxelles, le 3 février 1861.

Mon cher collègue,

... Je reviens sur la question de la démagnétisation ; vous vous trompez évidemment dans votre hypothèse, que j'aurais employé une énergie extrême pour enlever le rhumatisme de Mme Delavelage. Je leur ai lu votre opinion, et ils sont prêts à soutenir que c'est à peine s'ils se sont aperçus de ce qui s'est passé en moins d'une demi-minute. Hier encore, cette dame me remerciait de lui avoir enlevé ce rhumatisme ancien, qui n'a plus reparu, comme on aurait chassé une mouche.

Il y a d'ailleurs bien longtemps que je suis de l'avis de Du Potet, que les grands efforts sont les plus impuissants.

A propos, il s'est créé sous mes yeux un médium extraordinaire, qui sent sa main saisie comme dans un étau par un esprit qui se dit *Tertullien*, et qui nous annonce que Gaëte sera évacué avant huit jours; que Garibaldi est l'incarnation de Cincinnatus, et qu'il a une mission. Il n'attaquera pas la Vénétie, et la paix ne sera pas troublée, l'Autriche faisant des concessions.

Vous avez grand tort de nier le spiritisme, qui est appelé à succéder au catholicisme, selon le père de l'Eglise, Tertullien.

Une cousine de notre nouveau médium est venue du midi de la France lui annoncer sa mort en couche; l'enfant se porte bien; il en aura l'annonce ce soir par la poste; alors, dit-il, je serai fanatique des esprits, si l'annonce se réalise.

Revius, de la Haye, m'écrit qu'il a toujours son esprit musicien, qui joue du piano, et qui parle assez distinctement pour que chacun l'entende.

Un conseiller des Indes est devenu médium par l'exercice; il dit qu'il ne faut pas s'étonner des divergences des esprits sur les grandes questions de cosmogénie; ils peuvent les ignorer aussi bien que nous et n'en sont aussi qu'aux conjectures; il y a bien des hommes, dit son esprit, qui nient le spiritisme; — j'ai pensé à vous en ce moment; mais vous y viendrez plus tard.

Sur ma demande si je ne pourrais pas devenir médium écrivain, il m'a répondu par le madrigal suivant : — Que pourraient t'apprendre les esprits que tu ne saches déjà ? — En voilà un de flatteur; car je pratiquerais volontiers le libre échange de ce que je sais avec ce que je ne sais pas, et je gagnerais 95 p. °/₀ sur ce marché-là. Adieu, jeune homme, puisqu'il m'a été dit que j'étais bien plus vieux que la création de notre globe; quelle barbe j'aurais si je ne m'étais pas fait raser si souvent !

JOBARD,
Officier de la Légion d'honneur.

OPINION DE M. LAFONTAINE SUR LES ESPRITS.

Lorsque M. Jobard nous dit que nous avons grand tort de nier le spiritisme, et que nous y viendrons un jour, nous sommes presque tenté de nous soumettre à sa haute intelligence que nous apprécions plus que personne; mais notre raison, notre bon sens, notre imagination même, et surtout,



surtout les faits, viennent combattre son influence, et nous rappellent au sentiment de nous-même. Non, nous ne croyons pas, non, nous ne pouvons croire que des Esprits puissent communiquer avec nous et nous diriger; non, nous ne croyons pas à la honteuse comédie dont nous sommes aujourd'hui témoins, ni qu'on puisse se mettre en communication, soit avec Dieu, soit avec de pures intelligences, au moyen d'attouchements matériels sur des meubles. Comment! on appellera, on sommera de comparaître des êtres invisibles, on se donnera le ridicule plaisir d'évoquer les noms les plus révérés, on leur adressera les questions les plus insignifiantes; et ces êtres supérieurs par leur nature, ou du moins qui doivent l'être, puisqu'ils prétendent être l'âme des hommes remarquables qui ont existé autrefois, qui, par leur intelligence et leur savoir, étaient reconnus sur cette terre pour des hommes supérieurs; comment! nous pourrons croire que l'âme de ces grands hommes s'abaissera jusqu'aux pasquinades qui l'avilissent à nos yeux? Non, nous ne pouvons reconnaître là que la main de l'homme, qui fait descendre à son niveau les Esprits d'un ordre supérieur, comme il a essayé de faire un Dieu à sa taille.

L'âme est-elle d'essence divine, ou bien n'est-elle qu'une partie de notre matière, qui, stimulée d'une certaine façon, devient intelligence et savoir?

Si l'âme n'est que matière, elle doit, après la mort, tomber en poussière comme le reste du corps, et retourner à la terre dont elle est sortie; alors, point *d'Esprits à évoquer*.

Si, comme nous le croyons, l'âme est formée d'essence divine, si elle est un *Esprit*, habitant passagèrement le corps de l'homme sur cette terre, elle est alors d'une nature si supérieure à la matière, qu'une fois livrée à elle-même et dégagée des entraves que le corps matériel mettait aux facultés dont elle nous a donné des preuves lorsqu'elle lui était réunie, elle ne peut être l'esclave de notre désir ou de notre volonté, tout en supposant même, qu'elle voltige près de nous dans l'espace.

Si la physiologie avait atteint ses dernières limites, nous trouverions tous les secrets de l'*âme* dans les mouvements nerveux qu'elle commande; alors nous connaîtrions la cause et l'enchaînement de tous les faits magnétiques; nous les verrions naître, se propager et se correspondre suivant les lois prévues; ils perdraient à l'instant le caractère merveilleux qui

tient à l'ignorance qui nous en dérobe la source. Le système nerveux, qui est l'instrument direct de l'âme, et qui, pour ainsi dire, est l'homme tout entier, nous est-il entièrement connu, avons-nous pénétré toutes les incompréhensibles et merveilleuses fonctions des lois de la vie ?

Rappelons notre raison, ne nous laissons point emporter par le merveilleux, et disons-nous qu'il n'est pas possible que des *Esprits*, des *êtres supérieurs*, se soient donné le divertissement de faire tourner et parler les tables, et de venir dire toutes les sottises et toutes les absurdités qu'on leur a fait dire et qu'on leur fait dire encore tous les jours.

Est-il possible qu'un *Esprit*, dont la nature doit être plus élevée que la nôtre, s'amuse à faire sauter par-dessus la tête de M. Squire, médium américain, les tables de cent kilos, et à les faire tomber sur un canapé placé derrière ? (Il est vrai que cela n'a lieu que lorsque les lumières sont toutes éteintes.) C'est, en vérité, avoir peu d'esprit pour un *Esprit* (sans jeu de mots), et c'est nous donner une bien piètre idée de la supériorité des âmes, lorsqu'elles sont dégagées du corps matériel, et qu'elles vivent de la vie qui est propre à leur nature spirituelle.

Nous ne nions pas les faits produits par M. Squire, et nous ne l'accusons point de jonglerie, ni lui plus que M. Home ; non, nous croyons à ces faits : ce que nous n'admettons pas, ce que nous nions, c'est la cause de ces phénomènes, c'est l'intervention des Esprits. Non, nous ne croyons point au surnaturel.

N'est-il pas, dans la nature, des phénomènes tout particuliers, tout exceptionnels, qui sont en contradiction avec les théories établies ? N'est-il pas des phénomènes magnétiques que nous ne pouvons concevoir ? Ne nous font-ils point l'effet de prodiges ? Mais si nous voulions nous donner la peine de réfléchir, nous verrions que le monde matériel est rempli de merveilles inexplicables et incompréhensibles, que nous repoussons d'abord, ou que nous attribuons à des intelligences supérieures, à des êtres invisibles, à des Esprits.

Les phénomènes produits par M. Squire ne sont ni plus extraordinaires ni plus merveilleux que les faits produits par Angélique Cottin en 1846, qui, dans notre salon, faisait sauter et reculer d'un pied un piano sur lequel notre ami Adolphe Adam exécutait quelques accords, et qui, toutes les fois qu'elle voulait s'asseoir, voyait fuir les chaises derrière elle, ainsi que les tables et tous les meubles dont elle s'approchait, et cela au grand jour et sans qu'il y eût contact de sa part.

Pour M. de Mirville, ces faits étaient produits par un *Esprit*, un mauvais, par exemple, c'était Satan ; pour nous, ils étaient la conséquence d'un désordre général, inconscient et momentané produit dans le système nerveux par une suppression sanguine ; aussi, le désordre fut-il permanent et les effets aussi, jusqu'au moment où la circulation sanguine se rétablit ; alors le désordre nervenx cessa, et les effets disparurent.

Chez M. Squire il y a une différence ; c'est bien aussi un désordre; mais il est provoqué par sa volonté, qui produit une décharge électrique analogue à celle de la torpille lorsqu'on la touche : c'est un effet physique ; et nous n'y voyons point là des *Esprits* comme cause.

Mais si nous voulons apprécier raisonnablement les histoires merveilleuses, si nous voulons réduire les prodiges à leur juste valeur, il importe de ne jamais perdre de vue ce que nous savons des actions nerveuses et des lois fondamentales de la vie. Il faut sans cesse nous rappeler les influences réciproques, si soudaines et si diversifiées du moral sur le physique et du physique sur le moral, les effets prodigieux de l'enthousiasme et de la foi, le pouvoir de la confiance, les signes et les effets des passions ; il faut savoir saisir, dans les actions vitales de tout ordre, l'influence de toutes les formes et de toutes les nuances de l'émotion ; il faut connaître les mystérieux effets des sympathies et des antipathies instinctives, etc. L'homme subit l'action de tout ce qui l'entoure ; il touche par ses sens à toute la nature, et, en outre, il trouve en lui-même, dans l'activité spontanée de ses facultés, une source incessante et inépuisable d'émotion. Aussi, est-ce dans l'influence des choses extérieures sur l'homme, et de l'homme sur lui-même, qu'il faut chercher la cause de tous les phénomènes des médiums, qui, pour nous, ne sont que des phénomènes magnétiques, et non point du tout, ces milices invisibles, impalpables, qui, prétend-on, nous entourent, nous observent, nous soutiennent ou nous éprouvent à notre insu.

Tous ces *dieux inférieurs,* double aristocratie du ciel et de l'enfer, toutes ces essences spirituelles, connues sous le nom d'Anges, d'Esprits ou Démons, tous peuvent exister, mais pas un seul ne peut avoir d'action sur l'homme.

Quant au fait de la mort de la cousine, annoncée au médium par elle-même, c'est un autre ordre de faits ; nous y croyons, et nous en avons eu nous-même personnellement des preuves.

Mais si nous nions que des *âmes* ou des *Esprits*, séparés totalement de leur corps depuis longtemps, et jetés dans une autre vie, puissent communiquer avec nous, nous admettons et nous croyons entièrement que l'âme d'une personne vivante peut agir et communiquer, soit directement, soit par l'intermédiaire du fluide vital, avec l'âme d'une autre personne éloignée. Les deux âmes sont de même nature; elles sont dans les mêmes conditions de vie; l'action de l'une sur l'autre n'a donc là rien qui ne soit dans l'ordre naturel, et qui même ne se rencontre souvent dans la vie.

N'y a-t-il pas une foule de circonstances dans lesquelles l'action secrète de l'homme se révèle en dehors des modes d'action et de perception saisissables et apparents?

Une pensée vous vient à la mémoire; vous voulez l'exprimer à un ami; au moment où vous allez parler, les mots sortent de sa bouche pour exprimer la même idée.

Vous pensez tout à coup à une personne dont le nom ne s'était pas présenté à votre esprit depuis des semaines, des mois, des années; au même instant, vous rencontrez cette personne, ou bien elle frappe à votre porte.

Pendant votre sommeil, vous voyez en songe un de vos amis, et le lendemain vous en recevez une lettre.

Un homme honorable, en qui nous avons toute confiance, nous a assuré qu'étant tombé subitement malade, sa femme, qui était à deux cents lieues de distance, en fut avertie à l'instant même par un malaise indéfinissable, qui dura tout le temps de la maladie du mari.

Nous avons connu personnellement à Paris une jeune femme qui, au milieu de la nuit, fut avertie par son amant, officier dans l'armée d'Afrique, qu'il venait d'être tué par une balle en pleine poitrine, dans une rencontre avec des Bédouins.

La lettre qui annonçait la mort n'arriva que huit jours après; elle mentionnait la date, l'heure et la manière dont avait été tué le malheureux officier; tout se trouvait entièrement conforme à ce que la jeune femme avait vu et dit, huit jours auparavant.

Y a-t-il pressentiment, hasard ou des Esprits dans ces faits? Ne peut-on soupçonner avec raison des émanations mystérieuses qui se transmettent par des voies inconnues.

Pour nous, il n'y a pas un doute; nous avons l'intime conviction que l'âme d'une personne vivante, étant de sa nature immatérielle, spirituelle, peut, dans certains moments, dans

certaines conditions, et à quelque distance que ce soit, entrer en communication directe ou par intermédiaire fluidique, avec l'âme d'une personne vivante aussi, qui lui est sympathique. Ce sont des faits qui ne sortent pas des lois naturelles, tout mystérieux qu'ils sont. Il n'est donc pas nécessaire d'avoir recours au surnaturel, et de faire intervenir des Esprits d'un autre ordre, d'une autre vie, pour expliquer ces faits.

CH. LAFONTAINE.

TRANSFUSION DE LA SANTÉ PAR L'ELECTRICITÉ.

Nous lisons dans le *Progrès international* de Bruxelles, du 13 janvier, un article qui, nous le croyons, intéressera nos lecteurs :

ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE. — TRANSFUSION DE LA SANTÉ PAR L'ÉLECTRICITÉ.

« On s'est longtemps occupé de la transfusion du sang d'un sujet sain dans les veines d'un sujet épuisé ; mais les difficultés ont paru surpasser les avantages, et malgré quelques succès bien constatés, ce moyen a été délaissé ; cependant, ce serait une découverte bien précieuse que la transfusion d'une santé souvent exubérante, sur un sujet malingre et cacochyme, qui s'éteint faute de réparation spontanée de ses forces vitales.

» C'est ce qui a porté le savant docteur Alburner, de Philadelphie, élève de M. Rebold, à se livrer à des expériences qui l'ont pleinement convaincu de la possibilité de faire passer la vie, par entraînement électrique, d'un sujet jeune et vivace, sur un sujet vieux et épuisé.

» Guidé par quelques exemples de longévité extraordinaire de personnes vivant dans l'atmosphère de gens bien portants, il a cherché à donner un corps à cette doctrine et à la faire passer dans la pratique médicale.

» C'est ce qu'une lettre de notre correspondant de Washington nous apprend comme réussissant à merveille dans l'établissement qu'il est allé visiter comme tant d'autres ; car les cures du docteur, commencées dans le silence, font grand bruit aujourd'hui ; la compagnie que l'on rencontre dans les salons est des plus originales ; d'un côté des valétudinaires se

traînant à peine, d'autre part de vigoureux gars et de fortes donzelles qui paraissent avoir de la santé à revendre et qui la revendent effectivement. On aperçoit dans un angle un vieillard exténué comme enchaîné, par un bras ou par une jambe, avec un jeune et fort campagnard occupé à jouer aux cartes; vous sentez bien qu'en perdant son argent le vieux richard gagne autre chose, et comme l'enjeu est très-minime et que le paysan seul a le droit de quitter la partie, le malade a soin de se laisser gagner pour le retenir plus longtemps à sa chaîne électrique.

» Plus loin, c'est une femme étiolée, maigre et exsanguë, liée par la ceinture au buste opulent d'une superbe nourrice de l'Allabama, qui jouent aux dames ou au loto, ou qui habillent des poupées, ou composent des fleurs artificielles; d'autres *vampires*, comme on les appelle, enseignent à lire et à écrire à leur proie.

» Le docteur est parvenu à rendre l'intelligence à un riche idiot en l'attachant par la tête à celle d'un savant irlandais qui nous a avoué qu'après un quart d'heure il se sentait le cerveau si vide qu'il était obligé d'aller faire un tour au jardin, où il rentrait promptement dans son état normal, sans que son vampire perdît rien de ses acquets. Il peut déjà raisonner assez passablement pour figurer dans un salon du grand monde, et le poëte irlandais ne désespère pas de lui faire bientôt composer des vers comme lui.

» Il faut convenir que cette expérience est des plus remarquables. Le docteur ne doute pas même de la possibilité de transmettre de l'éloquence à certains membres du congrès qui n'ont jamais ouvert la bouche, en les accolant à un avocat disert; mais le plus important n'est pas d'augmenter le nombre des babillards politiques; aussi s'occupe-t-il, avant tout, de la transfusion de la santé et de la vie qu'il espère arriver à prolonger *indéfiniment*. Le mot est un peu ambitieux, mais on conçoit quel immense progrès résulterait de l'application de cette médication réparatrice aux grands hommes, aux grands artistes, aux grands législateurs, si on pouvait seulement prolonger leur existence aux termes atteints par les anciens patriarches. Ces hommes seraient consultés comme des oracles et des prophètes. Ils seraient la sagesse incarnée, les arbitres des rois et des peuples, et nous amèneraient directement, si l'on suivait leurs conseils, le règne de Dieu sur la terre, que les Américains attendent comme les Juifs le Messie.

» J'ai interrogé le docteur sur sa nouvelle théorie : il m'a répondu qu'elle était fort ancienne; que les écritures offraient plusieurs exemples de guérisons, voire même de résurrections par transmission fluidique d'un corps sain dans un corps malade. Il m'a cité David, le fils de la veuve et la résurrection de Lazare; mais, dit-il, le transport par le fluide électrique des qualités, des aromes et des goûts de terroir, la galvanoplastie elle-même offrent des preuves évidentes de ces effets d'entraînement par les courants électriques, qui transportent des molécules invisibles d'un corps sur un autre et d'un pôle à l'autre.

» Or, mes malades ne sont que des électrodes négatifs qui reçoivent les effluves de la santé et de la maladie quand le courant est établi à travers un corps convenable. D'aucuns prétendent qu'il lui fait traverser des viandes fraîches déposées dans sa cave. Ce qui a donné lieu à ce bruit, c'est que les fils conducteurs sortent tous du parquet, qu'il est voisin d'une grande boucherie et qu'il règne dans quelques-unes de ses salles comme une odeur de chair fraîche.

» Peu importe d'ailleurs ses moyens : il guérit, fortifie, soulage et ne tue pas ses malades : on n'en peut pas dire autant de la médecine officielle.

» John Rabido. »

« Notre correspondant semble ignorer que M. Rebold qu'il cite, a ouvert, depuis 1850, un établissement électro-thérapeutique, rue d'Orléans-Saint-Honoré, 17, qui ne désemplit pas plus que les salons de *Charavet*, rue Richer, 13, qui traite ses malades par la *tapotopathie*, à grande vitesse et à haute pression, sans parler de M. *Courant*, qui guérit du mal caduc par le magnétisme, ni de l'établissement de Pont-Voisin, qui guérit par les simples, ni de celui de Triat, qui a entrepris la régénération du genre humain parisien, avec des barres de fer soulevées, en trois temps, par-dessus la tête, au roulement du tambour.

» Somme toute, on compte que plus des deux tiers des malades se font traiter en dehors de la médecine officielle, que l'homéopathie, l'électricité et la tapotopathie, la raspaillerie et la médecine pulmonique odorifère réduisent aux abois.

» Aussi s'élabore-t-il en ce moment un projet de loi tellement draconien, qu'il demande les galères contre tous les docteurs noirs, dont le chef expie en prison le crime d'avoir

fait tomber le *lipôme cancéreux* de la lèvre de M. Sax, en dépit des autorités académiques qui l'avaient condamné à mort.

» Tout cela est un fâcheux symptôme pour la faculté qui va faire place à une autre faculté, celle de vivre libre ou mourir idem ; toute corporation privilégiée tend à disparaître devant le progrès. Quand une foule de maçons savent faire des ponts sans diplôme, à quoi bon les ponts-et-chaussées ? quand une foule de physiciens, de thaumaturges, de magnétiseurs, d'électriciens et de rebouteurs guérissent sans diplôme, à quoi bon une médecine officielle obligatoire, qui échoue au moins aussi souvent que les guérisseurs marrons?

» Nous livrons le vieux cadavre au scalpel de Proudhon, qui est en train de fouiller toutes les plaies de l'humanité, qu'il rend si laide qu'elle fait venir la coupable pensée de s'en aller à la recherche d'un monde meilleur. » L.

Nous nous permettrons d'ajouter quelques mots sur la transfusion de la santé par l'électricité. D'abord, nous n'admettons point que ce soit l'électricité seule, employée de cette manière, qui guérisse les malades ; nous reconnaissons, au contraire, que le magnétisme vital qui lui est adjoint, est la cause principale des guérisons opérées par ce moyen.

En effet, le fluide électrique, en passant par un corps humain rempli de santé, entraîne avec lui le fluide vital du corps qu'il traverse, et il lui sert de conducteur pour le transmettre au corps épuisé. Le fluide électrique est un excitant, un stimulant puissant, et si on le réunit au fluide vital, qui, lui surtout, est vivifiant, et qui joue le rôle principal dans la vie de l'homme, il devient évident que, dans un corps malade, la transmission de ces deux fluides réunis produira des effets prompts et efficaces.

L'électricité traversant le corps de l'homme sain, remplacera ici, comme force motrice, la volonté dont le magnétiseur fait usage pour projeter au-dehors et diriger le fluide vital qui est en lui, et la vie de l'homme sain se transfuse ainsi dans celle du malade, sans que le premier ait conscience, dans le moment, de la perte qu'il fait au profit du second. C'est une économie de force intellectuelle. Cependant, nous devons dire ici, que, lorsque nous avons agi dans des conditions à peu près semblables, nous nous trouvions dans un état d'épuisement très-grand, après les deux heures que nous consacrions aux traitements gratuits par le magnétisme et l'électricité, que

nous avions établi à Genève en 1855, et que nous avons continué jusqu'en 1860; il est vrai que, pendant ces deux heures, il nous passait par les mains vingt ou trente malades, auxquels nous transmettions non-seulement l'électricité, mais encore notre propre fluide vital, comme dans la magnétisation simple.

Ce n'était point le galvanisme ni l'électro-magnétisme à courants continus que nous employions: nous ne faisions usage que du fluide électrique donné par la machine électrique à plateau de verre et à cylindre de cuivre, lequel fluide électrique ainsi obtenu nous réunissions au fluide vital, et que nous transmettions au malade à l'aide de quelques procédés personnels. Le soulagement était immédiat dans les douleurs aiguës, et il ne se faisait pas attendre longtemps dans les maladies chroniques. Pour en donner un exemple, voici les résultats obtenus, pendant le mois de novembre 1855, sur cinquante-et-un malades qui s'étaient présentés et qui avaient suivis le traitement.

Vingt-sept ont été guéris, — dix-sept ont été soulagés, — et sept seulement n'ont rien éprouvé.

Les maladies étaient :

Sept névralgies anciennes : six avaient été guéries et une soulagée ; — huit maux de tête depuis plusieurs années : six furent guéris, un soulagé et un sans résultat ; — deux migraines anciennes et périodiques à quatre jours d'intervalle : une guérie et l'autre soulagée ; — dix cécités plus ou moins avancées, tant amaurose que cataracte : six ont été guéries, une améliorée et trois sans résultat ; — trois rhumatismes : tous les trois furent guéris ; — trois paralysies : elles ont été améliorées sensiblement ; — deux sciatiques : une guérie et une soulagée ; — cinq maux d'estomac anciens : trois guéris et deux améliorés ; — une douleur intercostale : soulagée ; — deux maladies cutanées : les deux soulagées, en ce sens que les démangeaisons disparurent ; — un point de côté guéri ; — une maladie de foie améliorée ; — une foulure guérie ; — un asthme guéri ; — quatre surdités : une améliorée, trois sans résultat.

Ces nombreuses guérisons avaient été obtenues par une moyenne de dix séances, de dix minutes chacune. Les résultats ont continué dans la même proportion pendant quatre ans.

Nous faisions usage de tiges d'argent pour diriger les courants ; mais nous faisions surtout des passes avec les mains,

qui adoucissaient l'effet électrique ; nous massions même, et dans ce cas, l'action magnétique était plus prononcée; le fluide vital dominait le fluide électrique par ce moyen. Mais le praticien qui certainement a obtenu les plus belles cures par l'électricité, c'est M. Beckensteiner, qui, en 1846, avait établi à Lyon un traitement électrique, qu'il a continué avec un succès toujours croissant.

Pour nous, il est bien avéré que, dans les traitements par l'électricité, tels que le docteur Alburner les pratique, le magnétisme vital est la cause principale des guérisons, et non l'électricité seule.

CH. LAFONTAINE.

CLINIQUE.

ASPHYXIE PAR LE CHARBON.

Le *Journal de Genève* du 17 janvier racontait en ces mots un cas d'asphyxie arrivé à Genève le dimanche 13 janvier :

« Tous les hivers, nous avons malheureusement à constater des cas de mort que produit l'asphyxie par le charbon. C'est ainsi que, dimanche dernier, un jeune Allemand, du grand-duché de Bade, employé dans un magasin d'épicerie de notre ville, a cru pouvoir transporter impunément dans sa chambre une « bassine » remplie de charbons allumés, qu'il était allé acheter chez un boulanger. Comme il n'était pas revenu le lundi à son magasin, on est monté dans sa chambre et on l'a trouvé sans vie, couché sur le carreau. »

On a trouvé sans vie ce malheureux jeune homme, c'est possible; nous ajouterons même, c'est probable; nous ne voulons point infirmer ici l'opinion des médecins dans le fait dont il est question ; loin de nous une pareille prétention, mais comme thèse générale, et dans un but humanitaire, nous nous permettrons quelques réflexions.

Les preuves de la mort, invoquées généralement dans un cas semblable, sont-elles irrévocables ?

Nous répondrons négativement ; car, jusqu'à ce jour, il n'existe qu'une seule preuve matérielle de la mort : LA DÉCOMPOSITION ; et, tant que celle-ci ne se montre pas, personne au monde, pas plus un médecin qu'un savant, n'a le droit d'affirmer que la vie a cessé.

Pouquoi donc alors ne pas essayer tous les moyens pour s'assurer que la vie ne peut être ranimée? Pourquoi donc ne pas faire usage du magnétisme? La vie d'un homme est assez précieuse cependant pour qu'aucun moyen ne soit négligé, dût-on même en employer auxquels on ne croirait pas?

Dans le numéro de novembre du *Magnétiseur*, nous citions une brochure de M. Jobard, de Bruxelles, dans laquelle nous trouvions des faits d'asphyxie par immersion, par congellation, qui, sous l'influence magnétique, avaient été détruits, et les personnes rendues à la vie, quoique d'abord la mort eût été déclarée positive.

Pourquoi donc, chaque fois que se présente un cas d'asphyxie, même par le charbon, ou bien par congellation ou par immersion, pourquoi donc, disons-nous, ne fait-on pas usage de ce moyen?

Qui sait, qui peut savoir ce que produira le magnétisme appliqué avec discernement? Qui sait si des insufflations et des inspirations faites avec puissance et dévouement, n'auraient pas rappelé à la vie ce jeune homme asphyxié, et ces malheureux individus morts de froid, dans la nuit du 4 janvier, sur la route de Buchholterberg (Berne)? Non, personne ne le sait.

Ne serait-il pas plus humain que, dans des cas semblables, où le doute est permis pour tous, les magistrats préposés à la sûreté publique, appelassent un magnétiseur, et fissent faire l'expérience pour s'assurer que la vie a bien réellement cessé, ou qu'elle n'est que suspendue? La ville de Genève, qui brille au premier rang par la science et la tolérance, devrait prendre l'initiative et donner l'exemple dans cette question humanitaire.

Pour appuyer notre prétention, nous citerons un fait arrivé dernièrement, dans lequel, il est vrai, la mort n'était point encore constatée officiellement, mais où, cependant, la vie était sérieusement compromise.

Nous transcrivons littéralement ici la lettre qu'on a bien voulu nous communiquer :

Hôtel Royal, 25 décembre au soir.

« Mon ami, il faut que je vous dise, ne fût-ce qu'en peu de mots, le nouvel incident de notre séjour à ***.

» Nous venons d'être asphyxiés, et quoique une journée de grand air ait passé par là-dessus, nous sommes encore loin d'être remis de ce choc. Voici comment la chose est arrivée :

» Vendredi soir, nous avons eu un grand feu de cheminée ; le lendemain et les jours suivants, une gelée effroyable a empêché de monter sur le toit pour ramoner la cheminée comme on le fait ici ; nous voilà donc au froid sans rien pour nous garantir.

» Hier, les propriétaires de la maison, pour diminuer un peu le froid, nous ont mis dans la cheminée de grands vases de terre remplis de *braise* de four bien brûlée. Jusque-là tout allait bien ; mais le soir, en renouvelant la dose, quelques gros morceaux de charbon s'y sont glissés inaperçus de tous.

» Mon fils et moi nous avons fondu les plombs de Noël sur ce brasier, et la cheminée étant tout-à-fait bouchée, nous en avons absorbé toutes les émanations concentrées dans un appartement bien fermé. Aussi, deux heures plus tard, l'enfant qui s'était endormi, poussa un gémissement qui me fit courir à lui ; il était glacé, inerte, inondé d'une sueur inouïe, sans connaissance, et les yeux entr'ouverts mais ternes et vitreux comme ceux d'un cadavre ; enfin il se mourait, si déjà il n'était mort.

» Quoique moi-même je me sentisse la tête lourde, embarrassée, la respiration difficile et un malaise indéfinissable, l'état affreux de mon pauvre enfant me rendit une énergie immense ; et me rappelant à l'instant ce que j'avais entendu dire souvent à M. Lafontaine, sur les bons effets des insufflations chaudes employées dans des cas pareils d'asphyxie et dans des évanouissements, je passai deux heures entières à faire ces insufflations sur l'estomac, sur le cœur, sur la poitrine, sur la bouche de mon malheureux petit garçon, et j'eus le bonheur de le ramener à la vie par ce seul et unique moyen.

» Mais j'étais épuisée de fatigue, et à peine commençait-il à être hors de danger, que je succombais moi-même au même mal que lui, mais moins complétement, et, grâce aux soins de ma mère, bientôt il n'y eut plus pour moi aucun danger. Aujourd'hui, mon fils va bien mieux, quoique encore très-pâle ; moi, je souffre beaucoup de la tête, mais après l'agonie de cette nuit ce n'est plus rien.... »

Ce fait nouveau nous rappelle celui de cette jeune mère, dont nous parlions en décembre 1859, qui, en attendant le médecin qu'on ne pouvait trouver, et voyant son enfant dans des convulsions tétaniques, se mit aussi à faire des insufflations chaudes qui firent cesser presque instantanément l'état de raideur convulsive, et rappelèrent à la vie son cher enfant.

Malgré ces résultats remarquables et positifs, nous n'osons pas encore espérer que le magnétisme sera pris en considération dans un but d'humanité, et que les magistrats, même de Genève, n'hésiteront pas à en essayer l'emploi dans les cas d'asphyxie de quelque sorte qu'ils soient : car, d'ici, nous voyons sourire certains sceptiques, qui diront, en grossisssnt leur voix : mais l'enfant n'était pas mort. Eh! non, il n'était pas encore mort, puisqu'il avait été rappelé à la vie. Nous n'avons pas la prétention de ressusciter les gens réellement morts.

Mais comme, jusqu'à ce jour, la science n'a eu aucun moyen exact de constater la mort, nous venons en offrir un plus exact, plus certain que tous ceux employés jusqu'ici. Notre but est d'éviter que des personnes en léthargie, qui offrent toutes les apparences de la mort, au point que la science s'y trompe, ne soient pas enterrées vivantes, comme cela se fait malheureusement plus souvent qu'on ne pense ; nous ne prétendons pas autre chose, et nous nous trouverons heureux si notre voix est entendue.

Nous voyons avec plaisir se développer chez les mères de famille cette confiance dans le magnétisme, lorsque des circonstances graves se présentent, et nous ne saurions trop les engager à s'occuper un peu de magnétisme ; elles peuvent, à l'aide de ce moyen, dissiper de graves accidents et s'éviter de douloureux regrets.

Ch. Lafontaine.

CORRESPONDANCE PARISIENNE.

Autorisation légale de la Société de magnétisme de Paris. — Composition du bureau. — Les séances. — Les auditeurs. — Exclusion des femmes comme membres titulaires. — Les pythonisses de profession. — Le somnambulisme.

Paris, 10 février 1861.

La fusion des deux sociétés en une seule, portant la désignation de *Société de magnétisme de Paris* vient d'obtenir son autorisation légale.

La Société tient ses séances rue de Rivoli (ancien hôtel d'Aligre), en attendant la fixation d'un local plus vaste et mieux approprié à ses nouveaux besoins. Voici la composition du bureau :

Les docteurs Filassier, du Planty, et le baron du Potet, présidents honoraires ;

Le docteur Léger, président titulaire ;

Le docteur Louyet, et M. le commandant Vermeil, vice-présidents ;

M. Bauche, secrétaire d'administration ;

M. A. Dureau, secrétaire de la rédaction *(Union magnétique)*;

M. Bertin, trésorier ;

M. Winnen, bibliothécaire-archiviste ;

M. Gatinet, bibliothécaire-adjoint.

Les séances de la Société ont lieu tous les jeudis, et sont consacrées aux affaires administratives, aux cours d'anatomie et de magnétisme.

Le premier jeudi de chaque mois appartient aux séances de démonstration. Chaque membre aura le droit d'y faire assister deux personnes non-sociétaires, munies de cartes d'*auditeurs*. Dans ces soirées, les sujets soumis aux expérimentations seront magnétisés *à distance*, suivant les procédés du baron du Potet et de l'ancienne *Société du mesmérisme*. Des raisons de bienséance semblent avoir dicté cette mesure ; — ce qui n'a pas empêché le docteur Léger, dans la dernière séance particulière (cours de magnétisme), de préconiser chaleureusement la magnétisation *par contact,* et de signaler les procédés de Deleuze comme les plus efficaces, les plus puissants, et les seuls possibles pour rendre l'innervation complète et obtenir des résultats curatifs.

N'en déplaise à la défunte *Société du mesmérisme*, je ne vois pas ce que le magnétisme *par contact* aurait de malséant, si l'on prenait toutes les précautions convenables. Je doute que la juxtaposition des pouces et quelques passes longitudinales effleurant le buste, aient jamais rien eu de blessant pour les mœurs ; or, c'est à ce modeste contact — puisque *contact* il y a, — que se bornent aujourd'hui tous les représentants de l'école-Deleuze, notamment M. Lafontaine. Vous conviendrez qu'il faut une incroyable prévention ou une forte dose de puritanisme pour proscrire des séances d'expérimentation un procédé aussi innocent.

La *Société de magnétisme* a donc montré ici une réserve excessive et toute gratuite. En revanche, elle a pris une autre mesure qui manque essentiellement de galanterie. Un paragraphe intercalé dans les nouveaux statuts, prive les femmes de la participation active aux travaux de la Société ; elles

pourront assister aux séances particulières, ainsi qu'aux soirées de démonstration à titre d'auditeurs; mais la qualité de *membres titulaires* leur est interdite.

Bien entendu que cette disposition n'a pas d'effet rétroactif, et que les dames déjà en possession de ce titre, — telles que Mme Louyet, et quelques autres, — sont en droit de le conserver.

J'ai dit que cette exclusion des femmes manquait de galanterie; mais peut-être a-t-elle un côté justifiable. Certes, si toutes les femmes qui viennent siéger au sein de la Société ne s'y rendaient que dans un but scientifique, comme Mme Louyet, l'austère disciple de l'école-Deleuze, il est douteux qu'on eût songé à intercaler dans les statuts le paragraphe en question. Malheureusement, il n'en est point ainsi : on a vu, depuis quelques années, un certain nombre de dames, somnambules de profession, briguer la qualité de sociétaires dans un intérêt de boutique. Pour celles-ci, les séances de nos Sociétés sont, le plus souvent, un champ de *réclames* et d'achalandage. C'est au profit de leur industrie privée qu'elles viennent s'affilier à une assemblée sérieuse; car, rentrées chez elles, elles donnent des soirées de magnétisme, avec tarif d'entrée ou exploitation du vestiaire. Or, il est certain que les membres d'un groupe scientifique se rendraient solidaires des faits et gestes de ces pythonisses, en les admettant au milieu d'eux à titre de collègues. Et, sous ce point de vue, la mesure d'exclusion était un acte de sagesse et de dignité.

A propos de somnambules, il n'est pas inutile de faire observer que la *Société de magnétisme de Paris* écartera, autant que possible, de son enseignement officiel, les questions psychologiques et les phénomènes de seconde vue. J'approuve pleinement cette réserve. Le somnambulisme, jusqu'à nouvel ordre, doit rester une affaire de domicile. Quelques fluidistes sensés le proscrivent même de leurs foyers et cultivent exclusivement le magnétisme. De ce nombre est notre frère *Bernard*, dont je dirai quelques mots dans ma prochaine correspondance.

Jules Lovy.

NÉCROLOGIE.

Un de nos correspondants, M. le docteur François Broussais,

fils du célèbre docteur Broussais, qui attacha son nom à la médecine des sangsues et des saignées, vient de mourir à Paris. M. F. Broussais s'occupait du magnétisme au point de vue scientifique et historique ; il avait été chirurgien-major dans l'armée, secrétaire de la Société de phrénologie de Paris ; il était chevalier de la Légion d'honneur.

BIBLIOGRAPHIE.

Source du sentiment religieux.

M. Henri Disdier vient de publier une brochure sous le titre de Source du sentiment religieux, qui est écrite avec la verve, la logique et la raison que possède à un si éminent degré l'auteur de *la Conciliation rationnelle du droit et du devoir*. Nous ne pouvons point rendre compte de cet opuscule, qui traite un sujet hors du cercle que nous nous sommes tracé. Nous ne devons nous occuper que du magnétisme et de tout ce qui s'y rapporte, tels que les sciences occultes, la magie, la physiognomonie, la phrénologie, la chiromancie, la science hermétique, etc. ; et c'est ce dernier nom, tracé par la plume de M. Disdier, et la promesse qu'il fait de s'occuper de cette science, qui nous a frappé agréablement. Si M. Disdier porte ses recherches de ce côté, nous ne doutons pas qu'il ne parvienne à faire la lumière dans cette science des hiéroglyphes, des mythes et des symboles, qui sont encore un mystère pour tous, à l'exception de quelques piocheurs infatigables, tels que M. Eliphas Levy, qui nous a déjà donné trois ouvrages remarquables sur la *magie*.

Voici quelques passages que nous trouvons dans l'opuscule de M. Disdier :

« C'est avec intention que nous avons introduit le mot *hermétique*, et que nous l'avons employé pour qualifier la valeur et la portée que nous reconnaissons à certains dogmes chrétiens, dans le domaine de la *science ésotérique* [1], que nous a transmise, sous tant de symboles, d'hiéroglyphes et de mythes, l'histoire du genre humain.

» Nous vivons à une époque où les lumières répandues sur les théogonies et les cosmogonies des anciens peuples, nous

1. La *science ésotérique* est la science du dedans, c'est-à-dire celle qu'on enseigne aux *initiés*, tandis que la *science exotérique*, les idées admises par tous, qui constitue le savoir des profanes.

permettent déjà de déclarer, à haute voix, qu'il existe une tradition intellectuelle et morale qui relie entre elles toutes les époques de la vie de l'humanité; de telle sorte que l'histoire de la filiation intellectuelle et morale des siècles est scientifiquement possible.

» On peut hausser les épaules en nous entendant parler de *science hermétique* et d'arcanes impénétrables pour quiconque n'en a pas su découvrir le plus grand d'entre eux; mais cela n'en est pas moins réel et de la plus exacte vérité.

» Permis à chacun d'en douter, permis au demi-savant de sourire de pitié en nous lisant; mais ce que nous pouvons assurer loyalement, c'est que le savoir antique ne se livre qu'à celui qui sait retrouver le fil conducteur qui, dans la *science ésotérique*, représentée par des symboles, des hiéroglyphes et des mythes, lie tous les peuples entre eux, en enlaçant leurs directeurs spirituels.

» Sans doute, il est douloureux, pour ceux qui se croient les vrais adorateurs du vrai Dieu, de n'être au fond que les sectateurs de la religion de ces sages du Paganisme, qu'ils ont si souvent calomniés, pour ne les avoir pas compris, mais c'est la plus certaine des vérités.

» Jésus-Christ a sa place marquée dans l'histoire, à côté de Boudha, de Zoroastre, de Moïse et d'autres esprits d'élite, non pas seulement parce qu'il fut un réformateur religieux, mais surtout parce qu'il fut l'*initié divulgateur* d'une science qu'il n'osa pas enseigner plus clairement, soit parce qu'il ne fut pas complètement initié à tous les secrets de la sagesse antique, soit parce que son serment d'initié ne le lui permettait point, soit pour d'autres motifs moins légitimes.

» Mais, qu'on ne s'y trompe pas, la science dont nous parlons n'est point celle de la *transmutation des métaux*, et encore moins la *magie*, prise dans le sens chrétien du mot. Il s'agit de la connaissance qu'ont eue des vérités les plus importantes sur l'*Être* créateur, sur le monde et sur l'homme, les MAGES ou les SAGES de tous les peuples de l'antiquité, et on comprendra d'autant mieux la portée de ce que nous disons, qu'on aura soin de ne pas oublier que Satan n'existe pas pour nous, et que le *mercure des philosophes* n'est point un *métal*, mais quelque chose d'INVISIBLE.

» ..... Il est temps qu'on reprenne des études qu'on croyait terminées, et qu'on se persuade que, pour bien comprendre les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament, tout

comme ceux qui ont trait aux religions païennes, il faut savoir déchiffrer les mythes qu'ils contiennent, tout en restituant à l'histoire ce qui lui correspond, et à la morale ce qui la concerne.

» Alors seulement on pourra juger sainement de la nature du courant des idées morales dans l'antiquité, et cela d'autant mieux qu'en remontrant, par les hiéroglyphes et les symboles, le cours des âges, on saura la marche qu'a suivie l'esprit humain dans son développement, et les étapes successives qu'il a dû faire avant d'arriver à l'ère moderne.

» Travail gigantesque, sans doute; mais qui se fera plus tôt qu'on ne se le figure, tant le nombre des penseurs à l'œuvre est grand; travail d'un tel attrait et d'une si haute importance, que nous ne renonçons pas à donner plus tard quelques aperçus qui feront connaître que nous n'avons rien avancé contre la vérité. » H. Disdier.

Nous connaissons M. Disdier; nous savons avec quelle énergie il recherche la vérité; aussi, nous serons heureux d'apprendre qu'il s'est décidé à entrer dans le labyrinthe des hiéroglyphes, car nous sommes assuré qu'il en sortira vainqueur de toutes les difficultés.

L.

LE MAGNÉTISEUR

Sommaire. — Lettre de M. Jobard. — Réponse de Ch. Lafontaine. — Lettre sur l'exploitation du somnambulisme, par M. T. V. D., de Paris. — Correspondance parisienne : M. Bernard ; — Magnétisme thérapeutique ; — Exercice illégal de la médecine ; — Un procès d'hier ; — Coalition médicale ; — Comme quoi le somnambulisme fera la fortune des médecins ; — Le spiritisme ; — M. Squire ; — La danse des tables au seizième siècle ; — Rien de nouveau sous le soleil ; — Mort de M. Scribe ; — Irène ou le magnétisme ; par J. Lovy.

AVIS AUX ABONNÉS.

Nous invitons instamment nos abonnés de France et de Paris à envoyer le prix de leur abonnement de 1861 chez M. Germer-Baillière, libraire-éditeur, rue de l'École-de-Médecine, 17, à Paris. Nous engageons les personnes qui n'ont point encore soldé leur abonnement de 1860 à le réunir à celui de 1861, en l'envoyant à l'adresse ci-dessus.

Nous prévenons nos abonnés de Genève et de la Suisse que nous leur ferons présenter, ce mois-ci, la quittance de l'abonnement de 1861, quoique l'année ne commence que le 15 avril.

Nous prions tous nos lecteurs de vouloir bien croire que nous ferons tous nos efforts pour rendre notre journal instructif et intéressant.

CORRESPONDANCE.

Bruxelles, le 17 février 1861.

Mon cher Lafontaine,

Puisque vous publiez mes lettres, même quand elles contrarient vos opinions contre le spiritisme, je reviens à la charge, pour vous rappeler l'indignation que vous avez montrée contre les académiciens qui nient le magnétisme, de l'existence duquel vous êtes si sûr, que vous ne reculeriez pas en présence du bûcher allumé pour vous faire rétracter.

Je disais à M. Babinet : Vous niez que la table tourne, comme les inquisiteurs niaient que la terre tournât ; je vous réponds comme Galilée : *E puo si muove !* — Je ne dis pas qu'elle ne tourne pas ; mais je dis qu'on la fait tourner. Demandez-lui, aujourd'hui qu'il a vu, ce qu'il en pense, depuis qu'il a causé avec l'esprit de ses amis *Arago* et *Frénel ?* Soyez certain qu'il ne parlera plus contre le spiritisme dans ses spirituels articles des *Débats*.

Vous faites aux spirites, ce qui a été fait aux magnétiseurs par les savants de la science morte ; c'est un prêté rendu ; ainsi va le monde : celui qui frappe par l'épée périra par l'épée ; le spiritisme n'est qu'un autre versaut du magnétisme : la table et la somnambule ne sont qu'une seule et même chose ; ce n'est ni la somnambule ni la table qui parlent, mais l'esprit qui descend en elles ; la preuve, c'est qu'elles ne se rappellent de rien, quand l'esprit les a quittées.

Je ne prétends pas plus vous convaincre par la discussion, que vous ne pourriez convaincre un académicien, négateur de parti pris ; c'est une affaire d'étude, et tout le monde n'a pas l'occasion, et souvent pas le temps de s'y livrer.

Pour voir, il faut vouloir voir, et mon brave camarade Guillery, professeur de physique, invité à regarder une table qui valsait sous les doigts de sa femme et de ses filles, a tourné son fauteuil contre le mur, en disant, avec une solennité professorale : Je me mépriserais profondément, si je tournais la tête pour voir une impossibilité. Essayez donc de convaincre un tel gaillard ?

Vous direz que vous n'êtes pas de cette force-là, que vous ne demandez qu'à voir, mais qu'on ne vous a jamais rien montré. C'est un autre genre de négation, semblable à celle de l'ingénieur en chef Vifquain, à qui je racontais que j'avais fait un forage à la corde, de 75 pieds, dans le schiste de Marienbourg. — Ça n'est pas vrai, me répondit-il brusquement. — Mais... — Il n'y a pas de mais ; apportez-moi votre puits, là, devant moi ; je vous en défie ! Vous voyez bien que vous n'avez pas fait de puits. — Il est vrai que, depuis, il est mort à Charenton. C'est qu'il est des preuves qu'on ne peut pas vous apporter sur les genoux, il faut se donner la peine de courir après, comme je l'ai fait.

Que diriez-vous d'un homme qui ayant assisté une seule fois à une expérience de magnétisme manquée, ce qui arrive même à vous, sortirait de là en proclamant que le magné-

tisme n'est qu'une jonglerie, une folie, une absurdité. Eh bien! le monde est rempli de ces fous,

> **Et si tu n'en veux voir,**
> **Il faut vivre tout seul et *voiler* ton miroir,**

et non pas le briser; car il y aurait multiplication indéfinie de petits fous, dont les images vous entoureraient, comme en réalité nous en sommes entourés.

Nous ne comprenons pas pourquoi Dieu a donné la parole aux *humanimaux*, auxquels il a refusé la pensée; jugez donc quel tapage, s'il n'avait pas rendu les esprits muets! Que de bêtises nous entendrions! car les sots et les ignorants ne sont pas plus spirituels et plus savants le lendemain de leur mort que la veille; mais vous paraissez ignorer encore l'ethnographie, c'est-à-dire les mœurs et coutumes du monde des esprits, qui ne sont que des hommes sans corps, et il y en a de tous les acabits, comme chez nous.

Craignant de déranger *Tertullien*, qui habite Jupiter, en lui faisant parcourir, à chaqne instant, de 50 à 100 millions de lieues, je l'ai prié de nous dire franchement si cela ne l'ennuyait pas. — Il a répondu que, bien au contraire, il en était d'autant plus heureux, que la mission des grands esprits était de venir instruire les hommes, pour les faire avancer vers leur centre d'origine, vers Dieu, enfin!

Cela compris, nous ne nous gênons plus, de peur de le gêner. Il nous fait même de petites confidences sur la falsification de ses œuvres et de bien d'autres; il nous a engagés à lire une de ses brochures sur le spiritualisme, qui a manqué de le faire excommunier; elle commence, dit-il, par *Deus omnipotens*, et finit par *Resurrectioneum :* en effet, nous l'avons retrouvée. Vanhelmont avait dit aussi qu'il avait fait une brochure intitulée : *De Curatione magnetica;* elle existe, en effet, à la Bibliothèque impériale, ainsi qu'une autre de Paracelse, *De curatione magnetica vulnerum.*

Vous avez tort de croire que le spiritisme soit né d'hier; c'est une aussi vieille chose que votre idée est une vieille erreur. Du reste, vous avez, comme M. Louis Figuier, plus de chance d'être lu, en écrivant contre que pour les esprits; car les négateurs sont encore bien plus nombreux que les croyants. Si Jésus-Christ avait fait imprimer son Évangile, il n'aurait eu que ses apôtres pour souscripteurs : ç'eût été une mauvaise spéculation. Moi, je n'ai jamais tiré un centime des

centaines de volumes que j'ai publiés en faveur de la vérité, du bon sens et de la justice ; j'ai bien envie d'en publier un en faveur de l'ignorance, du mensonge, de la fraude et de toutes les ignobles passions qui règnent et gouvernent le monde en ce moment ; je suis sûr d'en retirer gloire et profit ; car

L'homme est de feu pour le mensonge,
De glace pour la vérité ;
Il prend le mal comme une éponge,
Et fuit le bien comme un chat échaudé.

Inutile d'entamer le chapitre des contradictions ; je sais qu'il n'en serait ni plus ni moins.—Voici ce que nous a dicté la table de M. De Bériot :

L'homme niera toujours ce qu'il ne peut comprendre,
Pour lui le merveilleux est dénué d'attrait ;
Il ne sait rien et ne veut rien apprendre ;
Tel est du négateur le fidèle portrait.

Heureusement que ce n'est pas le vôtre, ni celui de votre serviteur et ami.

JOBARD.

RÉPONSE A M. JOBARD.

A propos de notre incrédulité sur la possibilité de communication des Esprits avec nous, M. Jobard nous fait l'honneur de nous comparer aux corps savants qui ont nié et nient, de parti pris, les effets et la cause du magnétisme, sans vouloir voir, sans vouloir examiner, observer et pratiquer. C'est un honneur dont nous sommes tout-à-fait indigne, et que nous repoussons de toutes nos forces ; car, non-seulement nous avons voulu voir et observer, mais nous avons pratiqué les tables tournantes et parlantes ; et peut-être sommes-nous le premier qui, en France, ayons fait tourner les tables.

Lorsque nous étions à Strasbourg, en avril 1853, un professeur de théologie, M. Schneegans, nous apportait un petit journal allemand d'Heidelberg, qui contenait la première relation des deux premières expériences faites, dans cette ville, par la sœur de celui qui les avait faites le premier en Amérique. Nous répétâmes ces expériences avec toutes les précautions et dans des conditions telles, qu'il était bien prouvé que les tables ne tournaient pas par le mouvement imprimé par les mains des expérimentateurs. Nous en ferons juges nos lecteurs. Nous répéterons ici ce que nous écrivions, le 30 avril 1853, au

Courrier du Bas-Rhin, et ce que nous faisions imprimer dans la *Revue de Genève*, le 24 juin, même année 1853, sous le titre :

ENCORE UN MOT SUR LES TABLES TOURNANTES.

« ... Après avoir fait tourner les tables, les chapeaux, etc., en posant comme tout le monde les mains sur les objets, j'ai pensé, comme beaucoup de personnes, que toutes les rotations pouvaient bien être le résultat d'un mouvement involontaire imprimé sous l'empire du désir de réussir. Le doute a été d'autant plus grand, que je me suis rappelé le pendule sur lequel, dans l'*Art de magnétiser* que j'ai publié il y a quelques années, j'ai émis la même opinion que M. Chevreul, c'est-à-dire, qu'il est impossible qu'il n'y ait pas chez l'homme une espèce de mouvement insensible causé par la circulation du sang, et qui, sous l'empire de l'idée connue, vient en aide à l'expérience.

» Mais, tout en admettant la possibilité d'un mouvement involontaire dont on ne se rend pas compte d'abord, je croyais surtout que l'impulsion était donnée par un courant d'un fluide émanant de l'homme. Ma conviction se fortifiait par mes expériences sur les aiguilles que je fais tourner à travers le verre. Il fallait trouver le moyen d'agir sans l'une des deux causes auxquelles j'attribuais le mouvement de rotation.

» J'ai cherché si on ne pourrait pas lever tous les doutes en adaptant à une table des siéges qui, tournant avec elle, isoleraient les personnes du sol, et, par ce fait, les mettraient dans l'impossibilité d'imprimer un mouvement musculaire, puisqu'elles n'auraient aucun point d'appui.

» Une table a été préparée ; on a fixé deux planches, dont les quatre extrémités dépassent la circonférence de la table et forment quatre siéges.

» Cette table ronde est montée en guéridon sur une seule colonne, qui repose sur une planche échancrée formant trois pieds soutenus par des roulettes ; ces roulettes tournent dans un cercle de fer fixé au plancher, afin que la table ne courre point par la chambre.

» 1° Quatre personnes se sont assises sur les bancs, les pieds isolés du sol et posés sur les pieds de la table ; elles ont formé la chaîne avec leurs mains, en se touchant les petits doigts.

» Dans ces conditions, après quinze minutes, des craque-

ments se sont fait entendre, des oscillations ont eu lieu, et la table a fait lentement un demi-cercle.

» Plusieurs tentatives ont été répétées; et chaque fois, après quinze à vingt minutes, la table a tourné d'un demi-cercle, d'un quart de cercle : une seule fois, elle a fait le cercle entier.

» Cette expérience est, je crois, concluante et peut être considérée comme une preuve évidente de l'action d'un fluide émanant de l'homme; là, le mouvement volontaire ou involontaire ne peut avoir lieu : il n'y a pas de point d'appui.

» Si le mouvement de rotation n'a pas été plus grand, c'est que, probablement, la pile formée par les quatre personnes n'était pas assez forte pour entraîner la table et les quatre personnes elles-mêmes, dont le poids pouvait être de trois cents kilos. Peut-être aussi faut-il qu'il y ait communication directe de l'expérimentateur avec le réservoir commun. Les expériences suivantes tendraient à le prouver :

» 2° Ayant fait asseoir sur les bancs quatre personnes, dont les pieds touchaient le sol et dont les mains formaient la chaîne sur la table, la table, après trois minutes, se mettait en mouvement et tournait avec rapidité.

» 3° J'ai prié trois des personnes assises de s'isoler du sol en posant les pieds sur les pieds de la table, je me suis assis et j'ai laissé mes pieds à terre.

» La table a tourné avec vivacité; mais, lorsque je levais les pieds, elle s'arrêtait : mes pieds touchaient-ils le sol, qu'elle repartait aussitôt.

» 4° J'ai fait asseoir, sur la table même, quatre personnes se tournant le dos, ayant la face en dehors et les pieds suspendus en l'air; elles ont formé la chaîne avec les mains.

» J'étais resté debout sur le sol, j'ai posé bien légèrement mes deux petits doigts sur l'un des bancs, et, après une minute, la table tournait vivement, emportant les quatre personnes assises.

» Pour me rendre compte si, en touchant le banc, on pouvait tourner par la force ordinaire la table ainsi chargée, j'ai fait rompre la chaîne; j'ai posé de nouveau mes petits doigts sur l'un des bancs; mais j'ai employé vainement toute la force musculaire dont je suis doué; la table est restée immobile.

» Ces trois dernières expériences prouveraient en quelque sorte que, pour qu'il y ait une rotation vive, il faut qu'il y ait communication directe avec le sol, qui sert alors de réservoir commun comme pour l'électricité.

» J'ai voulu cependant avoir une expérience plus concluante peut-être :

» J'ai pris un plateau de 30 centimètres de diamètre, monté sur un pivot en fer, et pouvant tourner facilement.

» Trois personnes ont fait la chaîne, en tenant leurs mains à quatre centimètres au-dessus du plateau : après quatre minutes, il a tourné sur son pivot. Ici point d'impulsion musculaire, volontaire ou involontaire, puisqu'il n'y avait pas de contact : il a bien fallu un courant quelconque. »

Il n'était question, à cette époque, que de mouvements rotatoires; mais ces phénomènes, comme ceux des tables parlantes, ont été et sont encore attribués aux Esprits, puisque la *Revue spiritualiste* imprime que le baron Guldenstubbé, doué de la faculté de *voyance*, a aperçu trois Esprits levant la table que M. Squire jette si gracieusement par-dessus sa tête. Si nous osions, nous demanderions bien à M. Guldenstubbé comment il a pu voir des Esprits qui n'ont point de corps?

Quant aux tables parlantes, la première expérience à laquelle nous participâmes, nous bouleversa au point que notre raison s'en alla pendant toute une nuit, mais le matin elle revint; et ce fut le tour de partir pour l'ange Gabriel, qui, la veille au soir, nous avait dit de bien belles et de bien bonnes choses; mais qui, malheureusement pour lui et pour nous, étaient écrites partout depuis des siècles.

Nous pensâmes alors qu'il n'y avait rien d'extraordinaire, rien de surnaturel dans ces phénomènes, et que nous pouvions expliquer ces faits par une cause simple venant de l'homme, sans appeler à notre aide les Esprits, les Anges, et sortir du cercle naturel; nous trouvions, comme nous trouvons encore, l'explication de ces phénomènes dans la dualité de notre être. La partie spirituelle, l'âme, doit jouir des facultés qui lui sont propres, lorsqu'elle est un instant dégagée de la partie matérielle qui se trouve, en quelque sorte, hors de cause par l'état particulier dans lequel on la met.

M. Jobard nous dit que les sots et les ignorants ne sont ni plus spirituels ni plus savants le lendemain de leur mort que la veille. Nous ne pensons pas tout-à-fait de la même manière.

Si l'âme est d'essence divine, ses facultés peuvent être modifiées, altérées pendant le temps qu'elle est unie à une enveloppe matérielle, si cette enveloppe est plus ou moins bien constituée; mais l'âme doit reprendre ses facultés, et en jouir

aussitôt qu'elle est dégagée de son enveloppe terrestre; de même qu'elle les perd tout à coup chez un homme intelligent, qui est atteint par une congestion cérébrale et qui devient idiot. L'âme n'est point altérée, mais l'équilibre est rompu; aussitôt que la mort aura accompli la séparation, l'âme jouira alors des facultés qu'elle avait avant la congestion. Puisque c'est le manque d'équilibre entre la matière et l'esprit qui obscurcit les facultés de l'âme pendant la vie terrestre, ne peut-on supposer qu'elle retrouve, au moment de sa séparation, toutes celles dont elle est douée par sa nature?

Pour nous donc, si l'âme des morts peut communiquer avec nous, elle doit, ayant recouvré sa liberté, être ce qu'elle est, une étincelle de la Divinité, une parcelle du Grand-Tout; et, par conséquent, elle doit jouir des facultés qui sont propres à sa nature divine. Mais, vous autres spiritistes, spiritualistes, vous êtes bien plus matérialistes que nous; car vous croyez que la matière, lors même qu'elle n'existe plus, domine encore ce qui n'est qu'esprit; c'est pourquoi tous vos Esprits ne parlent et ne disent rien de nouveau, rien de plus grand, que ce qu'on peut dire ou faire sur cette terre.

N'avons-nous pas eu ici, à Genève, les archanges Michel et Gabriel, le Christ, et Dieu lui-même, qui venaient nous parler de leur *pot-au-feu*, de leurs affaires de famille? En vérité, c'était ignoble, et on n'a jamais poussé si loin l'avilissement de la Divinité. Si vous voulez en juger, comme tout cela a été imprimé, je vous enverrai un livre dans lequel il n'est question que de bergeries, de petits agneaux, de ruisseaux, etc., et, tout cela, dit par le Christ.

M. Jobard nous accuse aussi de croire que le spiritisme est né d'hier; c'est une accusation que nous ne méritons pas.

Dans le n° 4, du 15 juillet 1860, page 87, dans un article intitulé : *De la nouveauté des tables parlantes*, nous avons justement démontré que c'était une vieillerie aussi vieille que le monde. Nous avons cité un passage d'*Ammien Marcellin*, qui vivait au quatrième siècle, dans lequel il parle d'une table consultée à propos d'une conspiration contre l'empereur *Valens*. Nous avons cité *Tertullien*, qui vivait au deuxième siècle, et qui, dans son Apologétique, ch. XXIII, parle de l'emploi des tables divinatoires.

Nous répéterons ici cette citation d'autant plus curieuse, qu'elle nous fait connaître que la manière d'agir sur les tables à cette époque, pour les faire parler, est analogue à celle qu'on emploie aujourd'hui. Cet auteur dit :

« S'il est donné à des magiciens de faire apparaître des fan-
» tômes, d'évoquer des morts, de forcer la bouche des petits
» enfants à rendre des oracles; si ces charlatans imitent un
» grand nombre de miracles, qui semblent dus AUX CERCLES
» OU AUX CHAÎNES QUE DES PERSONNES FORMENT ENTRE ELLES; s'ils
» envoient des songes, s'ils font des conjurations, s'ils ont à
» leurs ordres des Esprits messagers et des démons, par la
» vertu desquels LES CHAISES ET LES TABLES QUI PROPHÉTISENT
» SONT UN FAIT VULGAIRE, avec quel redoublement de zèle ces
» Esprits puissants ne s'efforceront-ils pas de faire pour leur
» propre compte, ce qu'ils font pour le service d'autrui? »

Nous avons cité la Bible, dans laquelle il est dit *qu'il était défendu de consulter le bois*. (Osée, ch. IV, v. 12.)

Nous avons aussi parlé d'une table prophétique, qui, en 1616, était apparue à Christophe Kotter.

Le spiritisme n'a donc point été pris par nous pour une nouveauté; nous avons toujours cherché, au contraire, à démontrer que c'est une vieillerie exploitée de tout temps.

Si nous différons d'opinion avec M. Jobard, nous en sommes vraiment peiné; car nous respectons au plus haut degré sa longue expérience et la science profonde dont il a donné tant de preuves; mais notre conviction est sincère, il nous la pardonnera; elle est basée sur des expériences faites consciencieusement, et par lesquelles nous nous expliquons, sans mettre en cause les Esprits, tous les phénomènes dont on parle, et tous ceux mêmes dont on ne dit rien, et dont peut-être, un jour, nous parlerons.

Ch. LAFONTAINE.

EXPLOITATION DU SOMNAMBULISME.

Paris, 24 février 1861.

Monsieur le Rédacteur,

En vous remerciant tout d'abord du gracieux envoi que vous avez bien voulu me faire du dernier numéro de votre estimable journal, *le Magnétiseur* (15 février), je saisis cette occasion pour relever une légère critique dont votre honorable correspondant s'est plu à gratifier la Société du magnétisme de Paris, et, plus particulièrement, les membres de l'ancienne Société du mesmérisme, qui, à son point de vue, auraient manqué de galanterie en adoptant une mesure générale pri-

vant désormais les femmes de participer activement aux travaux de la Société. Bien que l'auteur de cette critique semble, un peu plus loin, reconnaître quelque légalité à cette décision, après avoir exprimé sa satisfaction que cette nouvelle disposition n'eût pas d'effet rétroactif à l'égard de Mme Louyet et autres, qui ne le lui cèdent en rien en honorabilité, je me permettrai d'ajouter à son appréciation le regret que j'éprouve moi-même d'une telle exclusion; mais, ainsi que le fait entrevoir M. Lovy, cette rigoureuse clause des nouveaux statuts a été dictée par la prudence, par la sagesse, pour mettre un terme à cette foule de *réclames* dont nos séances devenaient le théâtre, et éloigner de chaque membre en particulier la solidarité morale qui lui incombait, en présence de ces distributions d'*adresses* de somnambules, qui, rentrées chez elles, ne craignent pas de trafiquer de la bonne foi, de la crédulité publique, en soumettant les visiteurs à un tarif et à l'exploitation d'un nouveau genre de vestiaire.

J'ai pris part à la discussion de cet article des statuts, j'ai même été l'un des promoteurs, et c'est parce que j'ai vivement insisté sur l'adoption de cette mesure, que j'ai tenu à développer ma pensée au sein de la Société, en lui demandant de sauvegarder sa dignité; car la Société du magnétisme de Paris ne saurait abriter des membres qui frisent chaque jour, avec discernement, les bancs de la police correctionnelle, pour toute autre raison que l'exercice illégal de la médecine.

A l'appui de ce que j'avance, je me fais un plaisir de vous adresser une *carte d'entrée,* dont vous disposerez à votre gré : elle vous mettra à même de vous renseigner sur le mode de propagande adopté par certains *faiseurs,* qui ignorent jusqu'à l'A, B, C, d'une science qu'ils se proposent d'enseigner.

Je joins ici un compte-rendu fidèle d'une brillante séance offerte le 14 de ce mois; mais la manière dont on a procédé ne permet guère une narration sérieuse : je vous le livre sous le titre de *Causeries*, ou mieux, *Bouffonnerie magnétique,* en laissant à votre sollicitude le soin de stigmatiser ces sortes d'expériences, qui ne tendent à rien moins qu'à déconsidérer dans l'opinion publique une science que tant d'autres, comme vous, cherchent à faire triompher dans l'intérêt de l'humanité.

BOUFFONNERIE MAGNÉTIQUE.

Une séance de magnétisme et de somnambulisme chez M. N..., professeur de magnétisme, 11, rue de ....., à Paris.

« Dans quelques instants, l'an 2000 aura sonné à la grande

horloge de l'éternité, le dix-neuvième siècle de l'ère chrétienne sera retombé dans le chaos d'où Dieu tira le monde, il y a six mille ans : il ne restera de tant de mouvement, de bruit, que quelques poussières humaines, un triste frémissement des passions éteintes appelées la tradition, et un fatras immonde de feuilles jaunies, que les antiquaires bibliomanes joindront aux ossements des Ichtyosaures et des Mastodontes antédiluviens.

» Une ombre, un souffle, un bruit, un corps, un monde, une science, survivra seule à ce cataclysme de nos idées, de nos écrits ! Les prêtres égyptiens la cultivaient dans les nécropoles de Thèbes, la ville aux cent portes ; la pythonisse de Delphes, assise sur le trépied sacré, s'inspirait d'elle ; Velléda l'enseignait aux barbares venus des profondeurs de la Tartarie et de la Chine, la faucille d'or et le gui consacré à la main ; Artus, entouré des chevaliers de la Table-Ronde, en révélait les mystères aux adeptes ; les fellahs indiens, les yeux fixés sur leur nombril, en sondent les arcanes ; et, presque de nos jours, Mesmer, après un repos de mille ans, la retrouvait à Weiler, en Souabe, dans la circulation du sang humain.

» Cette ombre, ce souffle, cette science, c'est la *science magnétique*.

» Appelée à régénérer le monde, à le faire renaître de ses cendres comme un nouveau phénix, son action, d'abord faible, latente, pour ainsi dire, se révèle à nous avec un éclat que notre faible vue a peine à supporter.

La lumière se fait, la lumière est faite.

» Entrez, messieurs, entrez, mesdames ; ça ne coûte que quatre sous : le prix de la garde de votre chapeau au vestiaire. — Entrez, on ne paie qu'en sortant ; et encore, n'est-ce pas de l'argent, du vil argent qu'on vous demande : c'est un compliment, une approbation, un rien et un tout, une conviction et une réclame auprès de vos amis. »

Nous entrons.

Un visiteur abandonne son chapeau, et il offre dix centimes en prenant le numéro. « C'est quatre sous, répond aussitôt le préposé au vestiaire (la femme du professeur). Vous n'êtes pas au théâtre ici, rue de la Monnaie ! On ne rit pas ici !

— Silence ! la somnambule dort !

Un incrédule. — Est-ce qu'elle va ronfler ?

Chut !... Assez de plaisanterie ;... nous sommes dans le temple de Mesmer, et M. N... en est le grand-prêtre !

Écoutons la consultation :

« Oui, m'ame Pichu, je vous le disais bien, ce qui devait arriver est arrivé, et vous devez être convaincue.

M'ame Pichu. — C'est vrai !

La somnambule. — Je vous y prends, enfin ; je savais bien que vous reviendriez. A propos, et Olympe ?

M'ame Pichu. — Z'elle souffre toujours, malgré vos ordonnances, et je crains...

La somnambule (vivement). — Plus bas, m'ame Pichu ! plus bas !!!

M'ame Pichu. — Z'elle a toujours ses douleurs dans le *picastre,* vous savez : dans le creux de l'estomac, z'au-dessous de la gorge.

La somnambule (d'un air inspiré). — Mam'zelle Olympe... puisque vous me consultez, m'ame Pichu, sur l'état de votre fille... éprouve de grandes difficultés à respirer. — Le sang se porte *aux foies,* engorge les artères du cervelet, et vous concevez bien que des troubles se faisant dans la *digession,* et que l'intestin grêle, qui converge avec le rectum, ne fonctionnant plus, *y a* des difficultés dans l'*épigas !*

M'ame Pichu. — C'est vrai, ça !

La somnambule. — Continuez le traitement, et revenez après-demain.

M'ame Pichu. — Merci, mam'zelle !

La somnambule.—Adieu. (Très-bas.) Vous savez que, pour vous, c'est deux francs. »

Le père de cette excellente somnambule nous a rendus spectateurs de phénomènes extraordinaires, qu'il a pensé bien définir en citant, entre autres, la *catlapsie*, produite avec une grande facilité sur une femme.

La somnambule à son tour, tenant une rondelle de carton, a accusé une sensation de grande chaleur, une brûlure même ; et bientôt, d'après la déclaration de son père, qui prétendait au contraire que c'était un glaçon, le sujet exprima du contentement et s'écria : « *Oh ! que ce doit être bon ; je voudrais bien le su-ùcer !* »

Encouragé par ce beau succès, M. N... annonça aux nombreux visiteurs qu'il ne lui restait plus que *deux cachets à placer,* pour être disposé à ouvrir un cours de *magnatisse,* et que les personnes qui y assisteraient sauraient, après avoir soldé le prix du cours (dix francs), aussi bien *magnatiser* que lui !

Dans la crainte d'être témoins d'une nouvelle consultation aussi extraordinaire qu'avait été la première, et pour ne pas assister plus longtemps à des expériences extatiques produites au milieu et sous l'influence d'une valse et variations diverses, exécutées sur le piano par un bienveillant spectateur, auquel les vingt centimes n'avaient pas été épargnés, nous nous sommes retirés, suffisamment édifiés sur la lucidité remarquable de Mlle N... Et, parfaitement convaincus de la puissance du fluide magnétique du professeur, je crois de mon devoir de vous prier, M. le Directeur, d'ouvrir les colonnes de votre journal à la relation, trop incomplète encore, de cette mémorable séance.

T. V. D.

Nous sommes de l'avis de notre honorable correspondant; il est déplorable de voir le somnambulisme exploité ainsi par des hommes qui, non-seulement n'ont aucune notion du magnétisme, mais qui osent encore y mêler la mauvaise foi. Mais qu'y faire? C'est l'affaire de la police, cela ne nous regarde pas. En tout temps et en tous lieux, on a vu souvent le faux briller d'un éclat plus vif que le vrai, qu'il écrasait par le charlatanisme.

Ce qui est plus fâcheux selon nous, c'est l'exploitation du somnambulisme par des hommes sérieux et de bonne foi. Comment se fait-il que les magnétiseurs qui donnent des consultations somnambuliques ne reconnaissent pas que, sur dix, il y en une à peine qui soit à peu près valable, et dont ils puissent, dans leur conscience, engager à suivre les indications; voilà ce qui est plus déplorable, et ce que toujours nous avons blâmé.

Ch. Lafontaine.

CORRESPONDANCE PARISIENNE.

M. Bernard. — Magnétisme thérapeutique. — Exercice illégal de la médecine. — Un procès d'hier — Coalition médicale. — Comme quoi le somnambulisme fera la fortune des médecins. — Le spiritisme. — M. *Squire*. — La danse des tables au seizième siècle. — Rien de nouveau sous le soleil. — Mort de M. Scribe. — Irène ou le magnétisme.

Paris, 10 mars 1861.

J'ai promis de vous entretenir d'un fluidiste parisien, M. Bernard, qui fait vaillamment son œuvre dans le monde mesmérien.

A la fois théoricien et praticien, ce frère s'est déjà chargé lui-même de nous renseigner dans une foule d'articles publiés par nos journaux de magnétisme, sur ses opinions, son mode d'opération et la façon dont il comprend l'agent vital. Elève du baron du Potet, M. Bernard s'occupe de mesmérisme depuis seize ans, en y joignant l'étude des sciences qui en forment le complément, telles que l'anatomie, la physiologie et la chimie. De là, l'incessante préoccupation de rattacher les phénomènes de l'agent nerveux à un principe physique. Comme la plupart des praticiens sensés, M. Bernard voudrait qu'on laissât un peu de côté les exhibitions de salon et les expériences de pure curiosité, pour ne s'occuper que de la production des faits réellement utiles et d'une portée appréciable : C'est dire que ce frère se livre presque exclusivement à la thérapeutique mesmérienne. Le magnétisme direct, les manipulations et le massage, voilà ses moyens d'action. Quant aux phénomènes psychologiques, ils sont soigneusement écartés, et M. Bernard n'y a recours ou n'en profite que dans les cas où la lucidité somnambulique — *rara avis* — jaillit spontanément ; encore ne fait-il servir ce rayon divin que dans un intérêt médical. M. Bernard est dans la bonne voie, et de nombreux succès sont là pour l'attester. Des cures très-importantes obtenues par lui là où la médecine ordinaire avait complètement échoué, d'excellents articles de théorie insérés dans l'*Union magnétique*, — notamment son étude sur les *fluidophiles et les fluidophobes*, — voilà les titres de M. Bernard à la sympathie de ses frères, et à l'estime des magnétologues sérieux.

Si tous les enfants de Mesmer suivaient le système de ce praticien, et n'employaient que le magnétisme direct[1], nous verrions s'amoindrir, se clair-semer et disparaître insensiblement tous ces procès pour exercice illégal de la médecine dont nos feuilles judiciaires font leur pâture périodique. L'article 479 du Code pénal est impuissant contre *d'inoffensives* manipulations; et sans l'intervention du somnambulisme, verriez-vous tant de mesmériens sur les bancs de la police correctionnelle? Que peut la coalition des médecins contre la thérapeutique des *passes* et de l'eau magnétisée? Ces messieurs se condamneraient eux-mêmes s'ils y attachaient la moindre valeur curarative.

1. Quelques frères officieux m'apprennent à l'instant que M. Bernard ***possède une somnambule, et qu'il donne des séances avec elle à domicile...*** **Ah ! monsieur Bernard ! monsieur Bernard !... Malheureusement mon siége est fait. J. L.**

Et à ce propos je ne puis m'empêcher de vous signaler le curieux résultat d'un procès intenté tout récemment à une dame Chaul (Tribunal correctionnel de Provins). Messieurs les médecins se sont portés partie civile, et ils ont si bien manœuvré, qu'une peine distincte a été prononcée pour *chaque contravention* de la délinquante. De sorte que la femme Chaul s'est vu condamner à 140 francs d'amende; de *plus* à 100 francs de dommages-intérêts au profit des médecins, sauf par ceux-ci à se faire la répartition de cette somme au marc le franc de leur mérite personnel et du préjudice proportionnel que chacun a subi.

Cet anodin petit procès ouvre l'ère d'une excellente branche d'exploitation pour les docteurs sans clientèle, et dont ils auraient tort de ne pas profiter. Désormais, j'aime à le croire, ces messieurs vont battre monnaie avec mesdames les somnambules, leurs bêtes noires, — pardon de l'expression ! Grâce à cette coalition, dont maître Andral a été le promoteur, la médecine illégale se chargera de payer pour les malades absents, ou pour ceux que la médecine légale n'a pas soignés. Ce sera de bonne guerre.

Pendant ce temps, le Spiritisme, — excusez cette brusque transition, car me voilà à cent lieues de Mesmer... Pendant ce temps le Spiritisme va son train, et les hauts faits du médium *Squire* continuent à émouvoir les salons de Paris. A ce sujet, il ne sera pas sans intérêt à mettre sous vos yeux l'extrait d'une correspondance de Londres insérée dans l'un des derniers numéros de l'*Europe artiste*. Voici comment s'exprime M. J. Blum, un intrépide amateur de bouquins et de vieux documents historiques :

« On a parlé beaucoup et l'on parle encore fréquemment à Paris, des nouveaux *spirites* successeurs de M. Home. Eh bien, n'en déplaise à ces Messieurs, déjà du temps d'Elisabeth, le docteur Dée, né à Londres en 1527, battait par anticipation tous ces messieurs d'aujourd'hui, comme l'on dit vulgairement, dos et ventre. Ce n'est pas lui qui aurait eu besoin de faire la nuit pendant ses opérations. Lui aussi soulevait les tables, non-seulement il les transportait dans l'air, mais encore il les y faisait disparaître tout-à-coup.

» Quant aux esprits frappeurs et parleurs, le bon docteur du 16e siècle les avait également dans son répertoire. Il y a plus, chacun peut voir au *British-Museum* la flûte angélique

dont jouaient les esprits du docteur Dée; c'est-à-dire que l'on en voit le dessin dans la collection Sloane.

» Ce qu'il y avait de plus joli dans les tours du docteur Dée, c'est que la vaisselle plate prenait des ailes pour s'envoler dans le ciel. On retrouve dans le programme du docteur celui qui nous est familier aujourd'hui, et l'on remarque que les différentes fractions de croyants qui composent le public du 19e siècle ont leurs fractions correspondantes dans le public du temps d'Elisabeth. Là aussi, nous trouvons des disciples qui croient que les manifestations viennent de Dieu, et d'autres qui les attribuent aux esprits.

» Il y a aussi les incrédules qui se moquent de tout et prennent la chose en pure plaisanterie. Les termes mêmes dont on se servait alors pour l'injure sont les mêmes que l'on emploie de nos jours : *Imposteurs, athés, sadducéens,* etc.

» Les lecteurs curieux de connaître le sujet plus à fond n'ont qu'à traverser le détroit et à demander à la Bibliothèque du *British-Museum* l'ouvrage intitulé : *A true and Faithful relation of wath passed between, J. Dée and some spirits.* — Relation vraie et fidèle de ce qui s'est passé entre J. Dée et quelques esprits, publié en 1659, et édité par Méric Casaubon.

» Il n'y a donc rien de nouveau sous le règne de la reine Victoria et de l'empereur Napoléon III; il n'y a que quelques hommes habiles de plus. »

Je laisse ce trait final à la charge du correspondant de Londres; car, pas plus tard qu'hier, d'honorables amis, en qui j'ai toute confiance, m'ont affirmé la réalité matérielle des faits dont ils ont été témoins oculaires (au milieu des ténèbres) dans les salons de MM. Piérart, Delamarre et autres... Savez-vous que je commence à m'effrayer de mon scepticisme?... Il faudra que je me résigne à voir de près toutes ces merveilles, pour en être personnellement sûr, dussé-je n'en être pas plus rassuré. Vous voyez que mon scepticisme est bon prince, et qu'il n'est point cristallisé par l'entêtement. D'ailleurs, il y a des moments où l'on éprouve le besoin de signer un armistice avec ses répugnances. Ah! si les Esprits voulaient profiter de ces moments! quel magnifique prosélyte ils feraient!... Mais je pense comme M. Lafontaine : les Esprits ne sont pour rien dans ces manifestations; et si Dieu leur permettait de communiquer avec les hommes, ce ne serait pas pour faire danser les meubles.

Nous allons, s'il vous plaît, rentrer dans le magnétisme.

Un homme est mort le 20 février dernier. Cet homme, vous le connaissez tous : c'était la providence et le génie du théâtre moderne. Sa plume ingénieuse, infatigable, nous a charmés pendant plus de quarante ans ; et près de cinq cents œuvres dramatiques sont là pour attester sa prodigieuse fécondité. J'ai nommé Eugène Scribe. Enfants de Mesmer, ne laissons point refroidir cette cendre sans lui donner un souvenir et un regret ! Cet écrivain, qui a touché à toutes les questions sociales, à toutes les actualités contemporaines pour alimenter son vaste répertoire, n'a pas oublié l'élément mesmérien : il a mis le magnétisme en scène, non pour le vouer à la risée publique, comme nombre d'auteurs l'ont fait dans ces derniers temps, mais pour y puiser le sujet d'une fiction originale, saisissante.

Le 2 février 1847, le Gymnase représenta *Irène ou le magnétisme,* comédie-vaudeville en deux actes, de MM. Scribe et Lockroy. Ce charmant ouvrage, dans lequel l'agent magnétique était présenté d'une façon sérieuse, et comme une vérité démontrée, défraya pendant plusieurs mois les soirées de cet heureux théâtre, et les excellents interprètes, Bressant, Ferville, Tisserant, Mme Rose Chéri, partagèrent le succès de la pièce.

A la mise en scène d'*Irène* se rattachait en outre un épisode mesmérien, qu'il n'est point inutile de rappeler ici. Quelques jours avant la première représentation, à l'époque des répétitions, Mme Rose Chéri, afin de bien se pénétrer de son rôle, se rendit un beau matin chez un magnétiseur pour lui demander des conseils et des instructions. Ce magnétiseur, — c'était M. Winnen, — mit l'éminente comédienne en rapport avec une de ses malades (une dame de Perpignan), mise à l'état de somnambulisme ; et c'est dans cette secrète conférence, dans ce conciliabule à trois, que s'élabora cette mimique émouvante, qui valut à Mme Rose Chéri les bravos de la foule parisienne,

Jules Lovy.



TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE DEUXIÈME VOLUME.

Ier NUMÉRO. — AVRIL 1860.

IIe NUMÉRO. — MAI 1860.

IIIe Numéro. — Juin 1860.

IVe Numéro. — Juillet 1860.

Ve Numéro. — Aout 1860.

VIe Numéro. — Septembre 1860.

VIIe Numéro. — Octobre 1860.

VIIIe Numéro. — Novembre 1860.

IXe Numéro. — Décembre 1860.

Xe Numéro. — Janvier 1861.

XIe Numéro. — Février 1861.

XIIe Numéro. — Mars 1861.